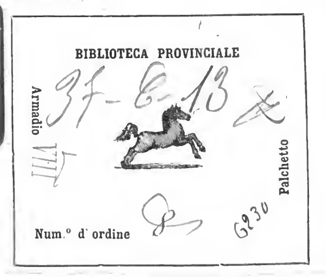
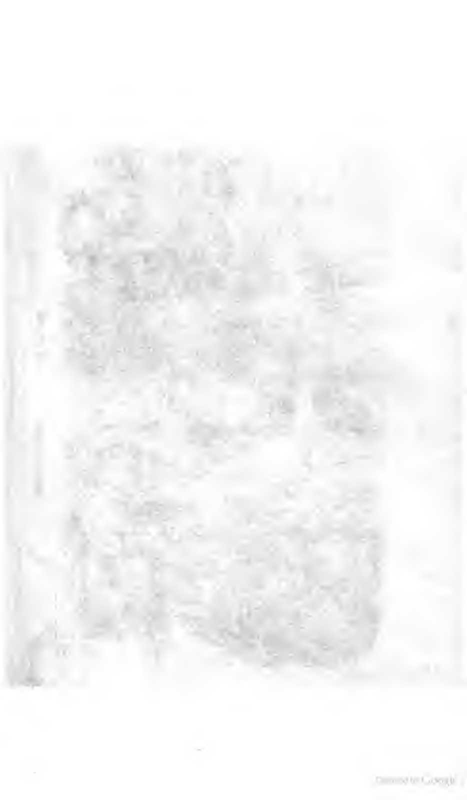

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
XX
97
NAPOLI

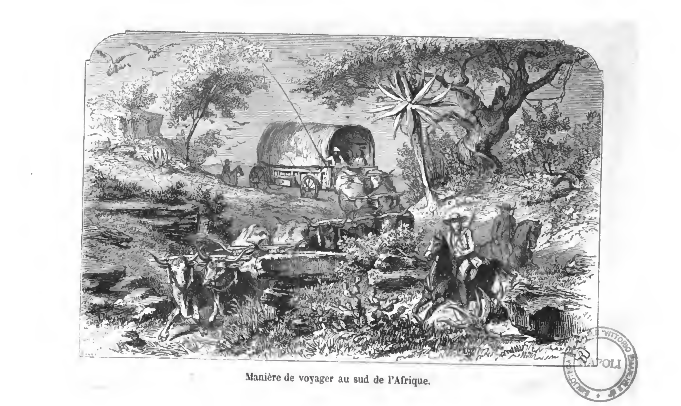

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
37-C-13
Palchetto
Num.° d' ordine
6230

LES

BASSOUTOS

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11





Manière de voyager au sud de l'Afrique.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

LES

BASSOUTOS

OU

VINGT-TROIS ANNÉES DE SÉJOUR ET D'OBSERVATIONS

AU SUD DE L'AFRIQUE

PAR

E. CASALIS

ANCIEN MISSIONNAIRE





PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie

RUE DE RIVOLI, 174

1859



INTRODUCTION

L'Afrique n'a jamais excité autant d'intérêt qu'en ce moment. Chacun pressent qu'elle ne tardera pas à se révéler à nous tout entière. Cette anticipation n'est pas seulement le résultat des découvertes des Barth et des Livingstone; elle se rattache au grand fait providentiel de notre époque : le besoin qu'éprouve l'humanité de se retrouver, de se rapprocher, de vivre d'une vie commune. Pendant que l'Europe se prépare à converser avec le Nouveau-Monde à travers les abîmes de l'Océan, pourrait-elle ne pas rougir à la pensée que l'Afrique, sa vieille compagne sur la carte des Ptolémées, lui est encore presque inconnue?

J'aime l'Europe comme on aime les régions où l'on a reçu le jour, et l'Afrique comme on aime celles où l'on a vécu. Après avoir séjourné pendant vingt-trois années parmi les descendants de Cham et avoir cherché à leur faire quelque bien, je suis revenu dans le pays de mes pères avec le désir d'être encore utile à une race

dont les malheurs ont profondément remué mon âme et que je crois, en dépit de son avilissement, tout aussi bien douée que la nôtre sous le rapport des facultés du cœur et de l'intelligence. Je voudrais contribuer à la faire mieux connaître. La plupart des voyageurs, occupés du matin au soir à puiser dans les trésors d'une faune ou d'une flore éblouissante d'attraits, n'ont pas le temps de rechercher quelles peuvent être les idées ou les rêves des noirs qui leur servent de guides. La portion du continent africain que j'ai eu, avec quelques amis, le privilége d'explorer et de rendre accessible au christianisme et au commerce est peu considérable. Il ne me sied donc nullement d'inscrire mon nom à côté ou même au-dessous de ceux auxquels les Sociétés de Géographie rendent en ce moment de si justes hommages. Mais, à défaut de découvertes dans le domaine de la science, je crois avoir pénétré assez avant dans le fond de sentiments et d'idées dont se compose la vie morale des populations. Mon but a été de travailler d'une manière assidue à la régénération religieuse et sociale de tribus importantes avec lesquelles je me suis identifié sous plus d'un rapport.

L'Africain, fier de son indépendance, repousse également la pitié qu'il assimile au mépris et la curiosité qui lui est suspecte. Pour arriver à le connaître et à le comprendre, il faut cesser jusqu'à un certain point d'attacher une idée de misère à la hutte et au manteau de peaux de chacal, devenir le commensal de la famille noire, se plaire dans son sein, sympathiser avec elle.

Dès que ces rapports intimes sont établis, tout se simplifie et devient facile. L'indigène n'a plus de secrets pour celui qu'il voit sourire à ses enfants et dormir paisiblement à leur côté. Le missionnaire trouve également des charmes à la société de ses nouveaux amis. S'il les a crus d'abord insensibles, c'est qu'il ne connaissait pas le chemin de leurs cœurs; s'ils lui ont paru stupides, c'est que la confiance n'avait pas encore délié leurs langues. Les progrès qu'ils font sous ses soins, les questions qu'ils lui adressent, les objections qu'ils opposent à ses arguments, les occasions qu'ils lui donnent chaque jour de leur faire du bien, tout l'intéresse et l'attache. Les peines mêmes qu'ils lui causent stimulent son amour. C'est par ces degrés que l'Afrique australe était devenue pour moi comme un second pays natal.

Je me propose de reproduire dans cet ouvrage les impressions que j'ai reçues, et de m'étendre avec détail sur les usages et les mœurs que j'ai observés.

Il importe peut-être avant que nous entrions en matière, de signaler au lecteur, au moyen de quelques renseignements généraux, les différences qui existent entre les peuplades de l'Afrique du Sud sous le rapport de leur nationalité.

Elles appartiennent à deux familles parfaitement distinctes dont l'origine est encore inconnue.

On sait, à n'en pas douter, que les *Hottentots* ont autrefois occupé les terres sur lesquelles les tribus *cafres* se trouvent maintenant réparties. « En nous avançant

vers le sud, disent invariablement les Cafres, nous avons trouvé que les Hottentots nous y avaient précédés. » Ce sont, en effet, ces derniers qui ont donné des noms à la plupart des rivières et des montagnes des pays qu'habitent leurs rivaux.

Certains Hottentots prétendent avoir appris traditionnellement que leurs ancêtres étaient arrivés en Afrique dans un *grand panier*. On ne saurait disconvenir que leur position à l'extrémité du promontoire ne ressemblât beaucoup à celle d'insulaires, cernés qu'ils étaient de trois côtés par la mer, et, au nord, par une race avec laquelle ils n'avaient presque rien de commun. Mais leur aversion extrême pour la mer, leur ignorance absolue des premiers rudiments de la navigation, font présumer qu'ils ont pénétré dans l'Afrique par sa partie septentrionale[1].

La couleur jaune du Hottentot, ses pommettes saillantes, ses yeux à demi fermés, éloignés l'un de l'autre, obliquement placés, ses membres grêles le rapprochent extrêmement de la race mongole, mais il a les cheveux crépus. Il est naturellement serviable, enjoué dans ses rapports sociaux, bruyant dans ses plaisirs, colère et vindicatif lorsqu'on lui fait injure. Ses plus grands défauts sont la paresse et l'imprévoyance. Si l'on se sent repoussé par sa laideur, on ne peut entendre sans inté-

[1] Peut-être la légende du grand panier est-elle relative à l'arche. Au dire de Kolben, qui fit un séjour au Cap en 1713, les Hottentots de son temps assuraient être issus d'un homme appelé Noh (Noé), qui était entré dans le monde par une espèce de fenêtre et qui avait appris à ses enfants l'art d'élever des bestiaux.

rêt les saillies pleines de bon sens et de gaieté qui caractérisent sa conversation. Il parle une langue monosyllabique dont les sons durs et saccadés contrastent singulièrement avec les mots sonores, les phrases rhythmées qui s'échappent comme un flot musical de la bouche du Cafre. Cependant, dès qu'il s'agit de chant, le Hottentot l'emporte de beaucoup par la finesse de l'oreille, la flexibilité et la douceur de la voix.

Les rapports de ces indigènes avec la race blanche leur ont été funestes dès le début.

Vingt ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis que Diaz avait découvert le cap des Tempêtes, lorsque François Almeyda, vice-roi de l'Inde, vint jeter l'ancre dans la baie de la Table et fit débarquer quelques matelots pour tâcher d'obtenir des bestiaux au moyen d'échanges. Les Hottentots repoussèrent ces étrangers dont les intentions leur étaient suspectes. Le gouverneur outré voulut tirer vengeance de cet affront et périt atteint d'une flèche empoisonnée. Peu de temps après d'autres Portugais parurent sur le rivage. Connaissant la passion des naturels pour le cuivre, ils placèrent au milieu d'eux un canon bien poli et feignirent de leur en faire présent. Tandis que les Hottentots s'empressaient autour de cet instrument de mort et le traînaient sans défiance vers leurs cabanes, les Portugais, qui avaient chargé la pièce à mitraille, y mirent le feu et firent de la sorte un épouvantable carnage. Le souvenir de cette atrocité s'est perpétué, jusqu'à nos jours,

parmi les Koranas qui paraissent être les descendants directs des malheureuses victimes.

Cent quarante-trois ans plus tard, le chirurgien hollandais Van Riebeek bâtissait un fort dans la même localité. Il ne s'agissait que de ménager aux navires de la Compagnie des Indes un point de relâche et de ravitaillement, mais la cupidité de l'homme sut-elle jamais s'imposer des bornes ?

Le commerce fut d'abord très lucratif pour les nouveaux venus. Un morceau de laiton, quelques livres de tabac, suffisaient pour induire l'indigène à se défaire de son plus beau bœuf. Cependant, tout Hottentot qu'il était, la réflexion ne tarda pas à lui faire comprendre qu'il s'engageait dans une voie ruineuse. Dès lors les échanges devinrent rares et difficiles, ce qui faisait monter de singulières idées à la tête du gouverneur Van Riebeek, pendant qu'il cherchait à se désennuyer en regardant par-dessus les remparts de son petit fort.

« Aujourd'hui, écrivait-il en décembre 1652, les Hottentots ont amené des milliers de bestiaux tout près de nos jardins et les y ont fait paître. Ces gens-là ne veulent plus rien nous vendre. On n'a pu obtenir d'eux que deux vaches et sept moutons. Ils ne se soucient plus de notre cuivre. Si cela ne change pas, quel mal y aurait-il à leur enlever d'un seul coup de main six ou huit mille bêtes? La chose serait très facile, car deux ou trois hommes au plus conduisent des milliers de bœufs jusque sous nos canons. D'ailleurs ils sont timides et ont la plus grande confiance en nous. Nous cherchons

par des regards bienveillants et par de bons traitements à leur enlever tout vestige de crainte afin de raviver les échanges et de nous ménager le moyen, lorsque nous recevrons des ordres à cet effet, de capturer leurs troupeaux sans coup férir, au profit de la Compagnie. »

Plus tard le naïf flibustier consignait sur ses tablettes des remarques relatives à un autre genre de spoliation dont les Hottentots ne paraissaient nullement se soucier :

« Les Hottentots, écrivait-il, en avril 1660, se sont longuement étendus sur le fait que nous prenons chaque jour un plus grand espace du pays qui leur a de tout temps appartenu. Ils nous ont demandé si, dans la supposition qu'ils allassent s'établir en Hollande, on leur permettrait d'agir de la sorte. « Encore, ont-ils ajouté, si vous vous contentiez du fort, mais vous venez dans l'intérieur du pays et vous prenez nos meilleures terres sans même nous demander si cela nous agrée. » En réponse à l'observation, que nous leur priâmes de faire, qu'il n'y avait pas assez d'herbe pour leur bétail et le nôtre, ils ajoutèrent : « N'avons-nous donc pas bien raison de chercher à vous empêcher d'avoir du bétail? Si vous en avez beaucoup, vous viendrez le faire paître avec le nôtre, et puis vous direz que le pays n'est pas assez grand pour vous et pour nous! »

Ces deux extraits du journal de Van Riebeek suffiront pour expliquer en vertu de quelles idées, et par quel procédé, l'enclos du petit fort s'est transformé en une colonie dont l'étendue est de plus de 22,000 milles car-

rés, et les Hottentots, après avoir été presque anéantis, se trouvaient au commencement de ce siècle ne plus posséder un pouce de terrain dans des régions que la Providence leur avait assignées pour demeure.

Par un acte de justice tardive, les restes de cette population malheureuse ont été retirés, depuis l'année 1829, d'un état voisin de l'esclavage et mis en possession de droits civils égaux à ceux des colons. Les efforts de pieux missionnaires avaient rendu cette réhabilitation possible. Les Hottentots qui résident sur les terres du gouvernement du Cap peuvent être considérés comme acquis à la civilisation. Ils rendent de grands services à la population blanche comme agriculteurs, artisans ou domestiques. Un régiment de carabiniers à cheval remarquable par sa bonne tenue se recrute entièrement parmi eux. La plupart des asiles où les missionnaires avaient rassemblé ces ilotes des temps modernes, pour travailler à leur relèvement, se sont transformés en paroisses considérables où l'on trouve des maîtres d'école, des catéchistes, des diacres, des lecteurs, qui ne seraient pas dédaignés dans des communautés plus favorisées.

Les grands Namaquois et les Koranas, qui appartiennent à la même race, jouissent encore de leur indépendance, grâce à leurs mœurs nomades et à leur éloignement du Cap. Tandis que les Hottentots de la colonie ne parlent presque plus que le hollandais ou l'anglais, ceux-ci ont conservé l'usage de l'idiome national. On estime que les grands Namaquois sont au nombre

de 20,000. Ils occupent le pays compris entre l'Orange et les terres des Damaras, le long de la côte occidentale. Les Koranas, originaires des environs de la baie de la Table, s'enfuirent vers le nord-est après l'épouvantable affaire du canon portugais. Ils se trouvent sous le 82° de latitude, près des rives septentrionales de la rivière Fal. Je ne sais s'ils furent démoralisés par le guet-apens en question, mais il est de fait qu'ils se sont acquis un triste renom par leur penchant invétéré au vagabondage. Ils se distinguent du reste des Hottentots par une haute stature, plus de force musculaire, un air défiant et sournois. Depuis une vingtaine d'années, les missionnaires sont parvenus à se faire écouter d'eux et à les corriger, jusqu'à un certain point, de leurs mauvaises habitudes.

De toutes les branches de la famille hottentote qui vivent en dehors de la colonie du Cap, celle des Griquois est, sans contredit, la plus civilisée. Ce sont les descendants des Khirigriquois que Kolben, en 1713, plaçait près de la baie de Sainte-Hélène. S'étant retirés de là dans le pays des Namaquois, ils s'attachèrent, au commencement de ce siècle, à des missionnaires qui, après avoir partagé leur vie nomade, acquirent assez d'ascendant sur eux pour les induire à se fixer dans un pays fertile, près des rives du fleuve Orange, sous le 28° de longitude. Ils furent bientôt renforcés par quelques esclaves affranchis et par un nombre considérable d'indigènes, qui doivent leur origine aux rapports illicites des colons avec les Hottentotes. Ces métis diffèrent peu de

leurs mères pour ce qui tient à la conformation physique, mais leurs mœurs et leurs habitudes se rapprochent beaucoup de celles des colons hollandais. De ces éléments divers il s'est formé, autour de Griqua-Town et de Philippolis, des communautés qui professent la religion chrétienne, et qui se civilisent rapidement sous les soins de pasteurs et de maîtres d'école qu'elles salarient et entretiennent.

Le véritable sauvage de l'Afrique australe, le Bushman ou Bosjesman, appartient à la race hottentote. On ne peut se représenter un être plus misérable et plus dégradé. Il vit exclusivement de chasse ou de rapine, passe alternativement des tourments de la faim aux excès de la gloutonnerie, n'a pas de demeure fixe et est sans cesse exposé aux intempéries de l'air. Ce genre de vie le fait promptement vieillir et lui donne, dès l'âge de quarante ans, toutes les apparences de la caducité. Il meurt cependant presque toujours d'une manière tragique. Partout où il se montre, on lui attribue, à tort ou à raison, les vides que l'on observe dans les troupeaux ; aussi les colons et les Cafres ne se font-ils pas plus de scrupule d'envoyer une balle dans la tête d'un Bushman que dans celle d'un léopard ou d'une hyène. La précision avec laquelle il sait décocher des flèches presque imperceptibles, mais dont le fer est empoisonné, inspire à ses ennemis une terreur secrète qui ne justifie que trop, à leurs yeux, la manière sommaire dont ils se débarrassent de ce fils déshérité de la famille humaine. Le plus souvent, après l'avoir abattu dans le

désert, on s'empare de ses enfants pour les employer aux travaux les plus rudes et les plus vils.

On a supposé à tort que les Bushmen étaient des Hottentots que le régime oppressif des blancs avait réduits au désespoir et portés à renoncer à la vie sociale. En 1654, deux ans seulement après la fondation de la colonie, un des officiers du gouverneur Van Riebeek, fit un voyage d'exploration et remarqua, à 50 milles du Cap, certains indigènes de très petite stature, fort maigres, entièrement sauvages, n'ayant ni huttes, ni bétail, et cependant vêtus comme les autres Hottentots et parlant la même langue. Trente ans plus tard, le gouverneur Van der Stell faisait aussi mention, dans une de ses dépêches, de naturels appelés Souquois[1], qui se distinguaient des Hottentots proprement dits par leur extrême maigreur, n'avaient ni feu ni lieu, se nourrissaient de gibier, de bulbes, de sauterelles, de chenilles, et se montraient partout armés de flèches empoisonnées. On ne saurait donc douter que le Bushman, tel qu'on le trouve encore aujourd'hui, n'existât bien avant que l'arrivée des colons hollandais n'eût modifié les arrangements nationaux des tribus hottentotes.

Du reste, un phénomène de la même nature s'est reproduit au sein d'une section importante de la race cafre : les Béchuanas. A côté de peuplades remarquables par leur attachement à la vie sociale, formant des villages dont la population s'élève quelquefois jusqu'à

[1] Les Béchuanas leur donnent le nom de *Baroa*.

huit à dix mille âmes, se trouvent les Balalas qui appartiennent à la même famille, parlent la même langue, ont le même fond d'idées, mais errent à l'aventure dans les déserts, se nourrissant de gibier et de fruits sauvages. Comme les Bushmen, ils ont considérablement dégénéré sous le rapport physique. Tout porte à croire que ce sont les restes de tribus dépossédées par la guerre, qui ont préféré le vagabondage à l'humiliation de se voir englobées par les populations victorieuses.

Nous nous sommes convaincu que la stature pygméenne et les traits hideux des Bushmen ne sont autre chose que le résultat de leur misère. Un chef mochuana, quelque peu philanthrope, était parvenu à rassembler un certain nombre de ces sauvages, leur avait donné des bestiaux et avait réussi à leur faire cultiver la terre. Après deux ou trois générations, cette population se trouva régénérée. Elle ne différait en rien, pour la taille et les contours musculaires, des Hottentots les mieux constitués. Ce fait est tombé sous notre observation personnelle. La réhabilitation intellectuelle et morale des Bushmen offre plus de difficulté peut-être, mais elle n'est pas impossible. Ils parviennent sans peine à apprendre le hollandais, et j'en ai connu qui le lisaient et l'écrivaient passablement.

La race cafre est entièrement distincte de la race hottentote, et, sauf la couleur de la peau et la texture des cheveux, se rapproche beaucoup du type caucasique, tant pour les traits que pour la forme du crâne. Il est

tel de ces indigènes que son port noble et assuré, la symétrie de ses membres, jointe à sa nudité et à la teinte de sa peau, ferait prendre pour une belle statue de bronze descendue de son piédestal. On a supposé avec beaucoup de vraisemblance qu'il y a en eux un mélange de sang arabe et de sang nègre. On observe, au sein des mêmes tribus et souvent dans les mêmes familles, des individus qui ne sont que basanés, tandis que d'autres sont d'un noir assez foncé. Cette race se subdivise en deux grandes familles : les Cafres proprement dits et les Béchuanas. — Les premiers s'étendent le long du littoral de la mer des Indes, depuis les frontières de la colonie du Cap jusque dans le Mozambique. En 1688, le navire hollandais *Stavenisse* fit naufrage sur les côtes de la Cafrerie, et une partie de l'équipage resta quelque temps au milieu des habitants de la contrée. Etant parvenus plus tard à la ville du Cap, ces marins firent un rapport sur les peuplades qu'ils avaient observées. Ils mentionnèrent les *Mapontés* (Amapontos, comme disent les naturels, ou Amapondas, comme portent nos cartes de géographie), les *Matembés* (Amatembous ou Temboukis) les *Magerygas* (Amagalékas) et les *Magoshes* (Amakosas). Ces tribus-là sont encore celles qui occupent présentement la Cafrerie. Il faut y ajouter les Zoulous de Natal, dont le territoire s'étend jusqu'aux frontières du Mozambique. Il n'y a pas le moindre doute que les Cafres, de même que les Béchuanas, ne soient venus des parties septentrionales de l'Afrique par migrations successives. Ils le disent eux-mêmes. Dans les

inhumations, les Bassoutos ont soin de tourner le visage des morts vers le nord-est et donnent pour raison de cet usage qu'il faut que les enfants regardent toujours vers les régions d'où sont sortis leurs ancêtres. Les Cafres ont encore plus d'aversion pour la mer que les Hottentots.

Ils sont doués de beaucoup d'intelligence et d'une grande force de caractère. Lorsqu'ils sont en présence d'étrangers, leurs traits portent l'expression d'une réserve voisine du dédain. Les occupations sédentaires leur répugnent ; il faut à leur constitution athlétique et à leurs vives imaginations les fatigues et les émotions de la chasse ou des combats. Les luttes qu'entraînent les débats publics ont pour eux un grand charme ; ils y déploient beaucoup d'éloquence et de dextérité. Toutes les tentatives que l'on a faites pour les subjuguer par la force des armes ont échoué et les ont à peine humiliés. Quand un Cafre est atteint par une balle, il ramasse quelques brins d'herbe, en fait un tampon qu'il introduit dans sa blessure, et, se tournant vers son ennemi, lui crie : « Léouka !... Jamais ! Jamais ! »

Malheureusement, ils sont extrêmement superstitieux et se laissent aveuglément conduire par des devins qui s'opposent de tout leur pouvoir à l'introduction du christianisme et de la civilisation. La tribu des Amakosas vient de se démembrer par suite d'une famine que lui ont attirée les mauvais conseils de ces imposteurs.

Les Cafres qui ont renoncé au paganisme font preuve

de beaucoup de persévérance et de dévouement. Plusieurs d'entre eux se préparent à l'enseignement dans des écoles normales qui ont été fondées sur les frontières de leur pays.

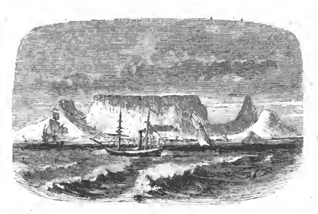
Les Béchuanas, bien qu'ils appartiennent à la même race que les Cafres, leur sont généralement inférieurs sous le rapport des traits et de la symétrie des formes. Moins belliqueux, moins passionnés pour la chasse et les exercices violents, ils mènent une vie plus sédentaire, et leur constitution en a subi l'effet. Ils rachètent cette infériorité physique par une grande souplesse d'esprit, des habitudes sociales remarquables et un goût prononcé pour tout travail lucratif.

Les Bassoutos sont une des subdivisions les plus considérables de cette grande famille. Echelonnés le long du versant oriental des Maloutis, haute chaîne de montagnes qui séparent la Béchuanasie de la terre de Natal, ils relient entre eux les divers rameaux de la race cafre dont ils sont peut-être, à cause de cela, le type le plus complet sous le rapport du caractère, des mœurs et des institutions. Lorsque nous pénétrâmes dans leur pays, ils n'avaient jamais eu de rapports avec des populations d'une origine différente de la leur. Ils avaient conservé leurs usages et leurs idées dans toute leur fraîcheur primitive et se plaisaient à les mettre en relief, avec cette exaltation poétique, cette ténacité d'attachement que l'on a partout reconnue aux habitants des montagnes. C'est au milieu d'eux qu'ont été faites les observations de mœurs que l'on trouvera dans cet ouvrage ; mais on

peut les considérer comme s'appliquant pour la plupart à toutes les tribus cafres et béchuanases. Le même fond d'idées affecte quelquefois, suivant les peuplades, des formes différentes, et l'influence de certains usages ne se fait pas partout sentir avec la même intensité. Nous aurons soin de signaler les divergences les plus notables.

Le chef Sébétoané conduisit, en 1824, une puissante colonie de Bassoutos sur les rives du Zambèze. Ce sont ces Makololos qui ont fait à M. le docteur Livingstone un si bon accueil, et dont l'amitié va lui faciliter de nouvelles découvertes. Ils ont emporté avec eux leurs coutumes et leurs idées nationales et les ont fait adopter aux populations qu'ils ont subjuguées. Il se trouve de la sorte qu'en décrivant les Bassoutos proprement dits, nous aurons également fait connaître, au point de vue social et intellectuel, des populations qui vivent sous le 18° de latitude sud.

Avant de procéder à cette étude, nous raconterons au lecteur les principaux incidents de notre arrivée et de notre installation au milieu des tribus que nous désirons faire connaître.



Vue du Cap.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGES D'EXPLORATION ET TRAVAUX

I

Il s'est écoulé trente ans depuis que les premiers délégués de la Société des Missions évangéliques de Paris s'embarquèrent pour le cap de Bonne-Espérance. C'étaient MM. Rolland, Lemue et Bisseux.

Ils furent accueillis avec transport par les descendants des réfugiés français que la révocation de l'Edit de Nantes avait forcés à chercher un asile dans ces parages lointains. Des Duplessis, des Daillé, des Roux, des Malan, des de Villiers, des Malherbe, se disputaient le bonheur de recevoir sous leur toit, et de contempler à leur aise, des coreligionnaires, qui ne leur étaient pas amenés par le vent de la persécution, mais qui s'exilaient volontairement pour aller annoncer l'Evangile de Jésus-Christ aux païens.

A cette époque l'esclavage existait encore au Cap. Les réfugiés possédaient un grand nombre de noirs, importés par la traite ou nés chez eux. Ils demandèrent avec instance que l'un des missionnaires se chargeât de l'éducation religieuse de ces êtres dégradés. M. Bisseux se rendit à cette requête et s'établit dans la *vallée du Charron*. Ses collègues, désirant publier la bonne nouvelle du salut là où elle n'avait point encore pénétré, traversèrent toute la colonie du Cap, et franchirent la limite septentrionale. Bientôt ils virent arriver un nouveau collaborateur, M. Pellissier. Alors, s'avançant vers le tropique, ils allèrent planter leur tente à Mosiga, dans le pays des Baharoutsis, sous le 26° de lat. sud et le 24° de long. est.

Cette région est extrêmement belle. La nature, dans toute sa fraîcheur primitive, semblait sourire à l'entreprise des missionnaires et leur offrir d'elle-même les moyens de procurer aux naturels les avantages d'une civilisation éclairée, en même

temps qu'ils leur feraient part des bénédictions de l'Evangile. Ils avaient à leur disposition de vastes forêts, des vallées couvertes d'une végétation vigoureuse, des ruisseaux que quelques mottes de terre suffisaient pour détourner de leur cours, des montagnes riches en minerai de fer et de cuivre. « On chercherait vainement, écrivait M. Lemue, une scène aussi belle dans toute la colonie du cap de Bonne-Espérance. Au nord, s'élèvent les monts de Kurrichane et de Lohoroutsi; à l'est, se présente la vallée de Magamé, couverte de champs de millet, et au sud, des collines tapissées de verdure embellissent le tableau par la variété de leurs formes. » La population, dont on n'a jamais su le chiffre exact, mais qui était considérable, appartenait à cette grande subdivision de la race cafre, que l'on désigne sous le nom de Béchuanas, et qui se distingue par des mœurs assez douces. Les Baharoutsis reçurent les missionnaires avec empressement. La renommée leur avait appris tous les avantages que des tribus plus privilégiées avaient retirés des enseignements et des conseils d'hommes semblables. Aussi, Mokatla qui gouvernait ces contrées, s'empressa-t-il de mettre à la disposition de ses hôtes tout le terrain qu'il leur fallait pour leur établissement. Quelques jours après leur arrivée, il avait rassemblé ses sujets pour leur adresser l'allocution suivante : « Depuis longtemps nous attendions des missionnaires; maintenant que nous les voyons, nos cœurs sont pleins de joie. Si vous voulez qu'ils ne nous quittent pas, il faut venir

écouter leur parole, autrement ils diront : « On ne « prête pas l'oreille à nos discours, partons. »

Mais il se trouva que ces encouragements n'étaient d'aucune valeur, s'ils n'avaient pas la sanction de Mousselékatsi, conquérant terrible dont le nom seul répandait l'épouvante dans ces contrées.

Né sur le littoral de la mer des Indes, dans le pays de Natal, des révolutions intestines l'avaient forcé de s'expatrier avec quelques milliers de guerriers attachés à sa fortune. La dévastation avait marqué chacun de ses pas vers les parties centrales du continent. Pour réparer les pertes qu'il faisait, il épargnait la vie des jeunes gens, les incorporait dans les rangs de ses guerriers. Les vierges que l'on emmenait captives lui appartenaient. Il les distribuait à sa fantaisie aux hommes que leurs exploits ou leur âge appelaient à faire partie des corps de réserve. Les recrues conduites par des chefs dont il était parfaitement sûr et auxquels il donnait sur elles le droit de vie et de mort, allaient jusqu'à plus de cent lieues de son camp enlever à des tribus inoffensives toutes les richesses qu'elles possédaient. Tel était l'homme qui depuis quelques mois avait établi sa résidence à quelques journées du beau pays des Baharoutsis.

A peine les missionnaires avaient-ils commencé à rassembler des matériaux pour se construire un abri, que l'on vit arriver des délégués du tyran. Leurs formes athlétiques, leur regard farouche, leur nudité à peine dissimulée par quelques queues de

panthères négligemment portées autour des reins, leurs lances formidables, l'énorme bouclier dont ils se couvraient tout le corps, faisaient aisément distinguer ces Cafres des Baharoutsis. Ils apportaient aux missionnaires l'ordre de comparaître devant Moussélékatsi.

La prudence ne leur permettait point de se rendre tous à cette sommation. M. Pellissier se dévoua. Les indigènes en le voyant partir déclarèrent qu'il ne reviendrait jamais. Son chariot, entouré de zagaies, disparut bientôt dans d'épaisses forêts de mimosas, et notre ami se trouva entièrement à la merci des Matébélés. Chaque soir le chef de l'escorte envoyait un exprès informer son maître de l'endroit où l'on avait fait halte, et il fallait attendre le retour de ce messager avant d'oser se remettre en marche. L'entrevue de notre collègue avec Moussélékatsi fut cependant plus favorable qu'on ne l'avait espéré. L'astucieux dévastateur, voulant peut-être calmer les craintes des Baharoutsis et leur inspirer, pour quelque temps, une fatale sécurité, reçut M. Pellissier avec affabilité, le retint quelques jours, l'engagea à venir résider auprès de lui, et ne mit point d'obstacle à son retour.

A peine notre ami commençait-il à se remettre des fatigues de ce voyage, qu'on vit arriver à Mosiga de nouveaux messagers de Moussélékatsi. Ils avaient reçu l'ordre de conduire les trois missionnaires auprès de lui, et de ne pas reparaître en sa présence sans eux et leurs voitures. Mokatla s'effraye de ce message; il va trouver ses bienfaiteurs,

les supplie de partir sans délai, attendu que si le despote le soupçonne de les retenir, il lui enverra aussitôt une sentence de mort. Dans le même moment, des hommes venus de divers endroits se rendent auprès des missionnaires, et les avertissent en secret que le chef des Matébélés a résolu leur perte. Que faire dans une pareille conjoncture? Il fallait ou se livrer à la merci d'un tyran sanguinaire, ou fuir pour échapper à sa barbarie. Ce dernier plan qui était le plus sage se trouvait être aussi le seul exécutable. Pas un des hommes de la suite des missionnaires ne voulait consentir à les accompagner chez Moussélékatsi. Les missionnaires prirent donc le parti de se réfugier à Litakou. Quelques semaines plus tard, M. Lemue écrivait de là : « L'Afrique ne retentit plus que des exploits diaboliques des Matébélés. Les Barolongs sont défaits; les Bakuénas sont dispersés; les Baharoutsis ont pris la fuite pendant que le sang des autres tribus fumait encore. »

Bien que nos amis n'eussent passé qu'un temps très court au milieu des Baharoutsis, ils s'étaient vivement attachés à cette peuplade. Ils résolurent d'en rassembler les restes épars. Pour cela il leur fallut entreprendre un nouveau voyage plus pénible que les précédents. Après avoir marché pendant huit jours vers l'est, souvent à travers des rochers et des montagnes, ils découvrirent les fuyards dans une petite forêt non loin des bords du Kolong. Ils se virent aussitôt entourés de malheureux, qui leur demandaient à grands cris quelque nourriture.

Heureusement qu'ils avaient amené avec eux une certaine quantité de bétail. Chaque jour un bœuf fut abattu et distribué à cette multitude affamée. Lorsque les femmes et les enfants eurent repris assez de force, les missionnaires donnèrent le signal du départ, et, marchant à petites journées, ils conduisirent toutes les personnes qui voulurent les suivre dans un lieu parfaitement sûr près de Litakou. Telle fut l'origine de Motito, le premier de nos établissements dans l'Afrique méridionale.

Les commencements en furent très laborieux. Nos amis, dans leurs travaux d'installation, ne pouvaient recevoir que peu de secours d'une population indigente et découragée. Ils durent même pendant quelque temps en être les pourvoyeurs. Chaque samedi, ils montaient à cheval pour aller abattre dans le désert des élans, des zèbres, des gnous et autres grosses pièces de gibier destinées à satisfaire la faim des indigènes pendant la semaine.

Au moment où ces événements se passaient, l'auteur de cet ouvrage et deux autres missionnaires, MM. Arbousset et Gossellin, naviguaient vers le Cap, comptant trouver leurs devanciers en pleine activité dans le pays des Baharoutsis.

De grandes émotions nous attendaient à notre débarquement. En toutes circonstances, l'approche des dernières limites de la mystérieuse terre de Cham ébranle singulièrement l'âme. Il y a là des contrastes de la nature la plus extraordinaire. On se demande s'il faut prendre pour une réalité ces

fanaux, ces flèches de cathédrales, ces belles routes que l'on entrevoit au pied d'une montagne, dont l'aspect sombre et sauvage glaçait d'effroi les Barthélemi Diaz, les Vasco de Gama, et qui semblait s'être dressée du fond de l'Océan pour opposer à notre race une barrière infranchissable. Mais la civilisation a prévalu. Aux clameurs des pingouins et des pétrels ont succédé les chants des marins de tout pays. Ici, se balance une flottille de bricks légers, de trois-mâts majestueux; là, de gracieuses chaloupes se croisent sans interruption, et, lorsque la lame les soulève, présentent tour à tour au regard le chapeau pyramidal du Malais, l'épaulette d'or de l'officier de marine, et le mouchoir aux vives couleurs dont le rameur nègre aime à parer sa tête. A terre, même transformation; des rues tirées au cordeau, de beaux magasins, un Observatoire, un Jardin botanique, des hôtels, une Bourse, sur les repaires des chacals et des hyènes! Mais l'impression que produisit sur nous ce spectacle extraordinaire, fut peu de chose auprès de la douleur que nous éprouvâmes, en apprenant les désastres de nos devanciers. Novices encore dans les luttes de la vie, il nous sembla que notre carrière était brisée; nous nous demandâmes avec stupeur de quel côté nous allions nous diriger, alors que la seule route, vers les parties centrales du continent, qui fût encore connue, venait de se fermer devant nous. Nous ne nous doutions pas que la Providence nous avait destinés à en ouvrir une nouvelle.

Jusqu'à cette époque, aucun des voyageurs que

des vues d'évangélisation ou de commerce avaient conduits au delà du fleuve Orange, ne s'était écarté de la route frayée par le Rév. J. Campbell auquel on doit la découverte de Litakou. L'infatigable Schmelen avait exploré le pays des petits et des grands Namaquois, et MM. Anderson et Moffat étaient parvenus à établir des communications entre ces régions désolées et le pays des Béchuanas. L'est demeurait encore inconnu. Cependant des cours d'eau considérables semblaient démontrer que dans cette direction devait se trouver un pays élevé, bien arrosé, par conséquent fertile et très probablement habité.

Cette observation n'avait pas échappé aux Koranas et aux Griquois, hordes hottentotes que la soif du pillage poussait sans cesse à la recherche de nouvelles victimes. Remontant le cours du Calédon, ils avaient découvert des populations considérables au milieu desquelles ils purent se livrer avec impunité à leurs habitudes de dévastation, grâce à la terreur que leurs mousquets inspiraient à des gens auxquels ces terribles armes étaient demeurées jusqu'alors inconnues. Ces entreprises étaient conduites avec le plus profond secret. Mais rien ne saurait empêcher Dieu d'accomplir ses desseins. Dans leur désespoir, quelques *Bassoutos*[1] (tel est le nom du peuple que les Koranas décimaient) sui-

[1] Pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir sur l'orthographe de ce mot, nous ferons observer que lorsqu'il s'agit d'un seul individu, on dit : *Mossouto;* de plusieurs : *Bassoutos;* du pays : *Lessouto;* de la langue : *Sessouto.*

virent à travers de vastes solitudes les traces de leurs persécuteurs, résolus d'aller mourir auprès des troupeaux qu'on leur avait enlevés. A leur grande surprise, ils trouvèrent au sein des tribus auxquelles appartenaient leurs ennemis, des hommes qui s'émurent au récit de leurs malheurs, et les traitèrent avec générosité! Quelque temps après, un de leurs bienfaiteurs étant allé chasser près des frontières de leur pays, le chef des Bassoutos en fut informé, et il lui envoya une députation pour le prier de visiter la contrée où se commettaient de si grands crimes. Cet homme avait eu l'avantage de suivre les enseignements de divers missionnaires anglais. Il n'hésita pas à déclarer au souverain désespéré que la religion chrétienne pouvait seule rendre la paix et la prospérité à son peuple. On le crut sans le comprendre. Dieu lui-même présidait sans doute à cet entretien. Il inclina le cœur des indigènes à recevoir avec empressement l'avis qui leur était donné par la bouche d'un étranger. Celui-ci, avant de reprendre le chemin de son pays, dut promettre qu'il ferait tous ses efforts pour leur envoyer des missionnaires. Un peu plus tard, craignant qu'il n'eût oublié son engagement ou que les moyens de le remplir lui fissent défaut, le chef lui envoya quelques bœufs avec la requête naïve de lui procurer en échange un homme de prière.

La nouvelle de cet incident parvint à la ville du Cap au moment où nous débarquions. Elle y fut apportée par un philanthrope distingué, un mis-

sionnaire éminent, auquel les Hottentots doivent leur affranchissement, et que l'on peut appeler sans hésitation le Las Casas des Aborigènes de l'Afrique australe. Le docteur Philip revenait de l'intérieur, où il était allé porter ses conseils pastoraux et ses encouragements aux néophytes de la Société des Missions de Londres. Nous lui avions été recommandés, et dès l'abord il nous voua une affection toute paternelle. Voyant notre perplexité, il nous raconta l'épisode extraordinaire dont le bruit lui était venu d'un pays jusqu'alors inexploré. Nous résolûmes d'aller chercher sur les bords du fleuve Orange le Hottentot que la Providence semblait nous avoir donné pour précurseur. Nous le trouvâmes sans peine. Il nous raconta avec détail son entrevue avec *Moshesh*, ou le *Chef de la Montagne*, comme on l'appelait alors, et s'offrit à nous conduire auprès de lui. La voie nous était clairement tracée, il n'y avait qu'à marcher.

Six mois après notre départ de Paris, nous pénétrions dans le pays des Bassoutos, à 200 lieues du Cap, et nos regards s'arrêtaient avec étonnement sur la chaîne majestueuse des Maloutis, qui sépare la Béchuanasie de la terre de Natal. Des flancs de ces montagnes s'échappent, comme d'une source commune, les plus belles rivières de l'Afrique australe : l'Orange, le Calédon, le Fal, le Lékoa, coulant vers l'ouest; le Mosinyati, le Tongela, l'Omzimvoubou, qui vont se jeter dans la mer des Indes.

Jusqu'à la distance de 40 à 50 kilomètres de la

chaîne, notre chariot n'avait point rencontré d'obstacle sérieux. Attelé de douze bœufs, conduits par un patient indigène, il avançait chaque jour de quelques lieues à travers d'interminables plaines, pendant que nous nous amusions à poursuivre des multitudes de gazelles, d'élans, d'ânes rayés. Mais lorsque nous ne fûmes plus qu'à deux journées du terme de notre voyage, tout changea de face. Des montagnes isolées, hautes de 5 à 600 mètres, et ayant plusieurs lieues de pourtour, se présentèrent de toutes parts comme autant de travaux avancés, destinés à défendre l'approche du rempart dentelé, que depuis longtemps nous voyions se dessiner sur l'horizon. Ces montagnes ont presque toutes la forme de table. Le plateau qu'elles offrent à leur sommet est entouré d'un couronnement régulier de rochers de grès dont les couches horizontales sont superposées les unes aux autres avec la plus grande régularité. Quelques brèches faites par l'écoulement des eaux permettent de voir les saillies des masses de basalte dont se compose l'intérieur de ces constructions gigantesques. La base en est entourée d'énormes blocs de grès dont les uns gisent isolés, offrant un précieux point d'appui à la vigne sauvage et à diverses plantes grimpantes, tandis que d'autres sont empilés de la manière la plus bizarre. Ici, c'est un obélisque qui, sans le secours de la dynamique, s'est fièrement dressé sur une base quadrangulaire. Là, c'est un bloc qu'on dirait arrondi au compas, et qui s'est parfaitement équilibré sur un pivot rugueux, de façon à

présenter l'aspect d'un champignon monstrueux. Ailleurs, ce sont des roches prismatiques qui ont réuni leurs lobes pour former un vase que le temps a rempli de terre végétale, et sur lequel se balancent les rameaux toujours verts d'oliviers séculaires. Ces rochers appartenaient primitivement à la corniche supérieure. On voit encore la trace des éboulements les plus récents. Entourez ces débris d'arbustes noueux, de liserons, de framboisiers; au milieu de l'herbe touffue qui recouvre les flancs des montagnes, semez çà et là des aloès, des bouquets d'immortelles jaunes; placez sur ce tapis diapré des gazelles grises et jaunes, de timides gerboises; faites courir le long des précipices des babouins de tout âge et de toute taille, et vous aurez une idée du tableau qui s'offrit à nous en entrant dans le pays des Bassoutos. Les vallées présentent en certains endroits l'aspect de vastes cirques, mais le plus souvent elles ressemblent à de longues avenues, se terminant en étroites ruelles. Le sol est d'une grande fertilité. Les excavations produites par la descente des torrents permettent de voir quelle profondeur atteint la terre végétale. Un fond argileux se trouve presque partout recouvert de deux ou trois pieds d'un humus noirâtre de la nature la plus riche. L'herbe y acquiert une telle hauteur que l'on est obligé de s'en débarrasser tous les hivers au moyen du feu. Peut-être faut-il attribuer à ces conflagrations annuelles le défaut d'arbres que l'on observe. Il ne s'en trouve guère que le long des

cours d'eau et dans les gorges élevées. Les ruisseaux, que l'on rencontre presque à chaque pas, coulent généralement sur des lits de basalte, et roulent une grande quantité de quartz opaques ou cristallisés, d'agates et de cornalines. Le calcaire est extrêmement rare. En fait de minéraux malléables, nous n'observâmes que le fer : il se trouve partout en grande quantité. Ayant eu le malheur de casser notre baromètre, il nous fut impossible de déterminer d'une manière précise l'élévation de la chaîne des Maloutis, mais elle est tout au moins de 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Ce qui nous frappa le plus, en arrivant, fut l'aspect solitaire et désolé de ce pays. Vainement cherchions-nous les hameaux, les groupes d'agriculteurs dont l'idée s'associait dans notre esprit à celle d'un sol fertile et varié. Des ossements humains, blanchissant au soleil et à la pluie, s'offraient à nous de toutes parts, et nous eûmes plus d'une fois à nous détourner pour que les roues de notre chariot ne passassent pas sur ces tristes débris. Lorsque nous demandions à nos guides où demeuraient les possesseurs de cette contrée, on nous indiquait du doigt quelques misérables huttes au sommet des montagnes les plus escarpées. Si parfois il nous arrivait de rencontrer fortuitement un chasseur, l'infortuné n'apercevait pas plus tôt notre caravane qu'il se jetait à terre pour se cacher dans l'herbe.

Cependant, à mesure que nous approchions de la

résidence du chef, l'aspect des choses changeait d'une manière encourageante. Nous commençâmes à rencontrer des troupeaux assez considérables paissant sous la conduite de bergers bien armés. Nous observâmes des champs dont la culture paraissait soignée. Un messager dont nous nous étions fait précéder avait répandu la nouvelle de notre prochaine arrivée. Les habitants des hameaux échelonnés sur notre passage se hasardaient à venir contempler ces blancs extraordinaires, qui, disait-on, devaient réparer tous les désastres passés. Le soir, au bivouac, on nous apportait de belles citrouilles, du lait, des bottes de roseaux sucrés. Nous distribuions quelques poignées de sel qui faisaient toujours le plus grand plaisir. Notre interprète, garçon fort bavard, pourvu qu'il ne s'agît point de choses sérieuses, démontrait par de longues explications que nous étions faits de chair et d'os comme le reste des mortels. Quelquefois de vives altercations s'élevaient, ses éclaircissements n'ayant pu dissiper les doutes. Alors il s'emparait des plus incrédules, les traînait tremblants et ébahis jusqu'à nous et recommençait sa démonstration sur nos personnes. Tantôt c'étaient nos souliers qui avaient bouleversé les notions de ces braves gens. Il s'agissait de prouver que sous cette peau si lisse et si noire, se trouvaient de véritables orteils. D'autres fois nos cheveux longs et déliés rappelaient à nos hôtes le singe beaucoup plus que l'homme. Il fallait donc, pour l'honneur de notre race, que nous leur permissions d'apprécier par une minutieuse inspection

et par le toucher, combien nos mèches soyeuses l'emportaient sur la toison dont leurs propres têtes étaient couvertes.

Nous trouvâmes que ce n'était pas sans raison que l'on avait donné au souverain des Bassoutos le nom de *Chef de la montagne*. Sa ville principale était et est encore située sur le plateau de Thaba-Bossiou, mont en forme de pentagone, parfaitement fortifié par la nature. On nous accueillit avec les plus grandes démonstrations de joie. Les premiers jours furent consacrés à expliquer à nos nouvelles connaissances l'objet que nous avions en vue. Ce n'était pas chose facile. Comment faire sentir à des païens tout préoccupés de leur conservation matérielle le bien que l'on peut attendre, à ce point de vue, de la diffusion des doctrines chrétiennes? D'ailleurs notre truchemau ne savait du hollandais, dont nous faisions usage, que les mots les plus usités dans le cours ordinaire de la vie. Nous avons su depuis qu'il n'y avait point de fin aux absurdités qu'il débitait en notre nom. Mais quand Dieu veut qu'une chose se fasse, elle se fait en dépit de tout obstacle. Il inspira aux Bassoutos et à leur chef une parfaite confiance en nos bonnes intentions. Cette peuplade était en proie au malheur depuis de longues années. Une lueur d'espérance brillait à ses yeux, elle l'accueillait avec empressement.

Mes lecteurs seront peut-être bien aises qu'avant d'aller plus loin, nous fassions une courte halte à Thaba-Bossiou pour apprendre à connaître l'homme



Moshesh en 1833 (portrait) (p. 17).

qui nous y avait appelés, et nous informer des principaux événements qui avaient précédé notre arrivée.

Moshesh a une physionomie agréable et intelligente; son port est noble et assuré; on lit sur ses traits l'habitude de la réflexion et du commandement, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup de bienveillance dans le sourire. A l'époque de sa naissance, le pays des Bassoutos était extraordinairement peuplé. La tribu présentait, mais en petit, l'aspect de notre patrie aux temps féodaux. On reconnaissait en principe la suprématie de la maison de Monahing dont Moshesh est un des représentants; mais chaque chef de ville travaillait à s'assurer le plus d'indépendance possible. Des querelles surgissaient de temps à autre entre ces diverses communautés, mais il y avait généralement fort peu de sang versé, et le tout se réduisait d'ordinaire à l'enlèvement de quelques troupeaux.

Cet état de choses dura jusque vers 1820. Moshesh résidait alors dans son lieu natal, à deux journées de marche de Thaba-Bossiou, vers le nord. Les chants nationaux célèbrent encore les verts pâturages de Boutabouté et les coteaux escarpés où le fils de Mokachané s'exerçait avec ses compagnons à percer l'élan et le sanglier. Au moment où l'on s'y attendait le moins, une invasion désastreuse mit fin à ces passe-temps favoris. Elle provenait de Natal, d'où nous avons déjà vu surgir le terrible Moussélékatsi. Un joug de fer pesait alors sur

les populations de cette contrée. Chaka, chef habile autant que cruel, les avait asservies et les maintenait dans l'obéissance, en faisant immoler sans miséricorde quiconque n'avait pas abdiqué toute volonté propre. L'un des vassaux les plus influents du despote, Matéoané, las de ce régime, quitte clandestinement le pays, emmenant avec lui quelques milliers de guerriers dévoués à sa personne. Il rencontre sur sa route Pakalita, chef des Fingous, et, après plusieurs combats, le force à fuir devant lui. Pakalita, vivement poursuivi, traverse la chaîne des Maloutis et fond sur les Mantatis, qu'il trouve près des sources du Namagari. Ceux-ci, favorisés par la connaissance qu'ils ont des localités, s'enfoncent dans les gorges des montagnes, s'avancent rapidement vers le sud, et portent la désolation au sein des paisibles vallées du Lessouto (c'est le nom que les Bassoutos donnent à leur pays). Dès lors, cette contrée devient le théâtre de massacres continuels. Matéoané, se croyant suffisamment éloigné de Chaka, s'établit sur les rives du Calédon. Pakalita fixe également sa demeure dans ces quartiers. Les deux peuplades ne cessent de se harceler et de faire sentir les terribles effets de leur voisinage aux Mantatis et aux Bassoutos, qui sont toujours aux prises. Cet état de choses dure des années entières. Les champs restent incultes, et la famine vient ajouter ses horreurs à celles de la guerre. Des populations entières succombent à ce double fléau. Les liens du sang et de l'amitié se relâchent et finissent par être entière-

ment méconnus. Chacun se livre au meurtre et au pillage. Enfin, il se forme dans les montagnes des associations de cannibales, qui, n'appartenant à aucun parti, vont chercher partout des victimes. Nous avons fréquemment visité les antres où ces misérables s'étaient établis. On y marche sur une couche épaisse de crânes à demi rôtis, d'omoplates, d'os concassés. On observe encore d'immenses taches rouges dans les parties les plus retirées de ces repaires. C'est là qu'on déposait les chairs; le sang a pénétré si avant dans le roc que la trace ne s'en effacera jamais.

Le torrent emporta presque tous les hommes influents du pays. Moshesh y résista. Doué d'un esprit d'observation remarquable, de beaucoup d'habileté, d'une grande force de caractère, il sut résister et céder à propos, se ménager des alliés même parmi les envahisseurs de son territoire, mettre ses ennemis aux prises les uns avec les autres, et par divers actes de bienveillance, s'assurer le respect de ceux même qui avaient juré sa ruine. — Il dut une fois la vie à cette profonde connaissance du cœur humain qui le distingue de ses pareils. Après une défaite, il se vit entièrement cerné par l'ennemi, avec quatre ou cinq de ses guerriers. Quelques toises seulement le séparaient d'une haie de javelines. Les Zoulous, sûrs de leur proie, frappaient déjà sur leurs boucliers et déchiraient l'air de leurs sifflements, comme ils ont coutume de faire au moment du triomphe. Moshesh s'assit et ordonna à ses gens d'imiter son exemple.

Après un moment de silence, il se lève : « Allons, dit-il, suivez-moi ; on ne tue pas ainsi les rois ! » Puis il marche, la tête haute, vers les guerriers ennemis : « Ecartez-vous, leur crie-t-il ; faites place ! » Les Zoulous cèdent sans réflexion à l'ascendant qu'ils subissent, s'ouvrent, et le laissent passer. — Au plus fort de la lutte, il se réfugia au sommet de Thaba-Bossiou, dont les rochers escarpés le mirent à l'abri de toute surprise. Peu à peu ses ennemis s'affaiblirent. Pakalita mourut, Matéoané porta ses armes dans la Cafrerie et y essuya une défaite dont il ne put plus se relever. Il ne resta que les Mantatis, avec lesquels on tâcha de s'arranger. Deux expéditions bien concertées avaient rapporté à Moshesh des troupeaux assez considérables, de sorte qu'à la fin de la tourmente ses ressources lui permirent de rallier autour de lui des malheureux qui avaient tout perdu. Des milliers de Bassoutos s'étaient réfugiés dans la colonie du Cap ; il ne fallait qu'un peu de paix pour les ramener. Moshesh s'appliqua donc à rétablir le calme. Un de ses premiers soins fut de travailler à faire cesser le cannibalisme. Ceux de ses sujets qui n'y avaient pas participé voulaient que l'on sévit contre les coupables. Moshesh comprit que c'était faire succéder une guerre civile à une guerre d'invasion, et s'exposer à dépeupler davantage un pays qui n'avait presque plus d'habitants. Il comprit aussi que ces horribles pratiques n'étant point le résultat des mœurs et des traditions nationales, devaient répugner au fond à ceux qui s'y

livraient. Il répondit donc que les anthropophages étaient des sépulcres vivants, qu'on ne se mettait pas en campagne contre des sépulcres. Cette parole suffit pour sauver les misérables qu'il voulait amener à résipiscence. Ils virent dans la clémence de leur chef un moyen inespéré de réhabilitation dont ils résolurent de profiter. Dès lors le cannibalisme cessa graduellement. Il est dans la vie des peuples des moments où un mot introduit une ère nouvelle.

Pour n'avoir point à revenir sur cet épisode de l'histoire des Bassoutos, et donner cependant au lecteur quelque idée des horreurs auxquelles Moshesh venait de mettre fin à si peu de frais, nous transcrirons ici ce que nous a raconté Mapiké, l'un des Bassoutos les plus véridiques que nous ayons connus :

« Quelque temps avant votre arrivée, je fus député par Makara, le chef de mon village natal, pour racheter une de ses femmes tombée au pouvoir des cannibales. Il nous remit six bœufs. Nous partîmes à l'aube du jour, et nous arrivâmes à notre destination comme les ombres des montagnes s'allongeaient dans la plaine. Les cannibales, auxquels nous avions affaire, avaient construit leurs huttes dans une immense caverne entourée de fourrés épineux et de rochers éboulés. Nous entrâmes en conversation avec quelques femmes qui revenaient des champs portant sur la tête des paniers pleins de racines. Elles nous apprirent que la jeune personne que nous désirions ramener à sa famille

vivait encore, et nous assurèrent que nos bœufs seraient reçus en échange. Ces paroles nous donnèrent un peu de courage. Nous gravîmes, sans trop d'hésitation, la montée rapide qui conduisait à la caverne des anthropophages. Mais à peine fûmes-nous arrivés que nos jambes commencèrent à trembler, et que nous sentîmes un froid glacial parcourir nos membres. Ce n'étaient partout que crânes, mâchoires, ossements brisés. Une femme découvrit un pot placé sur le foyer et nous vîmes s'élever une main gonflée par la cuisson. Les hommes, nous dit-on, étaient allés à la chasse. Nous ne tardâmes pas à comprendre ce que cela voulait dire. Bientôt ils arrivèrent armés de massues et de javelines, amenant un captif avec eux et lui criant : « Ouah! ouah! » comme font les Bassoutos lorsqu'ils conduisent un troupeau de bœufs. Ce captif était un jeune homme grand, bien fait, d'un beau visage. Il marchait d'un pas ferme. On le fit asseoir au centre de la caverne. Il nous entendit, mais sans paraître y faire attention, expliquer l'objet de notre venue. Quelques instants après, on lui passa un lacet autour du cou, et on l'étrangla. Je cachai ma tête dans mon manteau; mais lorsque je supposai que ce pauvre jeune homme était mort, je me découvris pour ne pas offenser mes hôtes. Le dépècement se fit de tout point comme si c'eût été un bœuf. Nous eussions bien désiré repartir aussitôt, au risque de nous égarer pendant la nuit, mais on nous dit qu'il fallait attendre jusqu'au lendemain. Force fut donc

de nous résigner. Nous puisâmes quelques poignées de farine rissolée dans nos sacs de voyage, bûmes un peu d'eau, et puis nous nous blottîmes dans nos manteaux aussi près que possible les uns des autres. Longtemps avant que le coq chantât, nous fûmes réveillés par un bruit affreux. C'était une femme aux prises avec son mari. Plusieurs cannibales étaient accourus. La malheureuse les suppliait d'avoir pitié d'elle. J'entendis répéter plusieurs fois ces mots : « Elle est incorrigible, il faut la manger ! » — « Mes seigneurs, mes pères, criait-elle, ne me tuez pas, je vous serai soumise ! » On se consulta pour savoir s'il fallait l'épargner. Je tremblais de tout mon corps. Enfin on la lâcha, et je ne pus m'empêcher de penser que l'abondance de vivres qu'avaient ces misérables ne contribuait pas peu à les adoucir dans ce moment.

« Le lendemain, après de longs pourparlers, on nous remit notre parente. C'était, au dire des cannibales, une grande faveur. Six bœufs gras ne valaient pas la jeune personne.

« Makara fut enchanté de revoir sa femme, mais elle ne tarda pas à s'évader et à retourner d'elle-même dans l'antre où nous étions allés la chercher. Elle s'y était fait des amis, et avait pris goût à la chair humaine. »

Tels sont les excès abominables dans lesquels des révolutions inattendues peuvent jeter des populations naturellement douces, mais que ne retient pas la crainte de Dieu [1].

[1] Un voyageur français, M. Delegorgue, a nié que le canniba-

Le cannibalisme tendait à sa fin; les habitants qui n'y avaient pas participé reprenaient l'ascendant; Moshesh commençait à respirer, lorsque de nouveaux ennemis fondirent sur son pays. C'étaient, d'une part, les terribles phalanges de Mousséléкatsi, d'une autre, des Koraïias bien montés, armés de mousquets. Les premiers venaient du nord, les seconds, de l'ouest. Ils arrivaient simultanément comme s'ils se fussent concertés pour faire curée complète d'un peuple affaibli déjà par tant de malheurs.

Un charmant ruisseau bordé de saules serpente à une très petite distance de Thaba-Bossiou. Les troupes de Mousséléкatsi firent halte sur ses bords pour se remettre des fatigues d'une marche de plus de cent lieues. On les voyait, du haut de la montagne, se baigner fréquemment, rajuster leurs ornements militaires, aiguiser leurs javelines, et, vers le soir, exécuter des danses guerrières. De leur côté, les Bassoutos ne restaient pas oisifs. Ils barricadaient avec soin les brèches que le temps avait faites à leur gigantesque citadelle. L'assaut se donna simultanément sur deux points opposés et fut d'abord terrible. Rien ne semblait pouvoir arrêter l'élan de l'ennemi. Accoutumés à toujours

lisme ait jamais existé dans l'Afrique australe, et n'a pas craint d'attribuer ce que nous en avons dit au désir de donner un intérêt dramatique à nos récits. Il est fâcheux que notre compatriote n'ait pas visité le pays des Bassoutos; il eût pu se renseigner dans trente ou quarante villages dont la population tout entière se compose d'anciens cannibales qui ne font pas mystère de leur passé.

vaincre, les Zoulous avançaient en colonne serrée, sans paraître observer les masses de basalte qui roulaient avec fracas du haut de la montagne. Mais bientôt ce fut un éboulement général, une avalanche irrésistible de pierres et de rochers, accompagnée d'une grêle de javelots, qui ramena les assaillants à leur point de départ avec plus de rapidité qu'ils n'en étaient venus. On vit alors les chefs rallier les fuyards, leur arracher et fouler aux pieds avec rage les panaches dont leurs têtes étaient parées et les reconduire vers le formidable rempart. Cette tentative désespérée ne réussit pas mieux que la première. L'échec fut décisif. Le lendemain, les Zoulous se remirent en marche pour retourner vers leur souverain. Au moment où ils s'ébranlaient, un Mossouto, chassant quelques bêtes grasses, s'arrête devant la première colonne et lui fait entendre ce message : « Moshesh vous salue. Supposant que la faim vous a amenés dans son pays, il vous envoie ce bétail pour que vous le mangiez en chemin. »

Quelques années plus tard, étant à la ville du Cap, j'y vis des députés de Moussélékatsi. Je leur demandai s'ils connaissaient le chef des Bassoutos : « Si nous le connaissons !... » répondirent-ils avec vivacité. « Cet homme, après avoir fait rouler des rochers sur nos têtes, nous a donné des bœufs à manger. Nous ne l'attaquerons jamais plus ! » Ils ont tenu parole.

La lutte avec les Koranas fut plus longue, et n'était pas encore entièrement terminée lorsque

la Providence nous conduisit au milieu des Bassoutos.

Les détails qui précèdent expliqueront aux lecteurs l'état de désolation dans lequel se trouvait le pays, et lui donneront une idée de l'homme qui nous y avait appelés.

II

Thaba-Bossiou et ses environs immédiats ne nous parurent point propres à l'établissement que nous nous proposions de fonder. Le ruisseau qui coule au bas de la montagne était trop encaissé pour qu'on pût le détourner de son cours ; or, il nous fallait, pour nos constructions et nos cultures, des eaux abondantes qu'il fût facile de conduire sur tous les points où elles seraient nécessaires. Le chef comprit cela, et se mit en campagne avec nous pour chercher une localité plus favorisée. Nous fixâmes notre choix sur l'une des plus belles vallées du pays. Bien qu'elle ne fût qu'à huit lieues de Thaba-Bossiou, elle se trouvait entièrement déserte. On l'appelait Makoarané. Nous substituâmes à ce nom celui de Morija, qui exprimait notre reconnaissance envers Dieu pour le passé, et notre confiance en lui pour l'avenir. Moshesh mit quelques jeunes gens sous nos ordres, et nous fit espérer qu'il viendrait bientôt lui-même se fixer auprès de nous avec une nombreuse population.

Nous avions fait dételer près d'un ruisseau, dans un fourré d'arbustes. Quelques coups de serpe et de bêche suffirent pour déblayer et aplanir l'espace où nous voulions établir le foyer et les blocs de grès qui désormais devaient nous servir de siéges. On y déposa la grosse marmite, la poêle, le gril, la bouilloire, et nous fûmes enfin délivrés du bruit que cette batterie de cuisine faisait depuis deux mois à chaque cahot de la voiture. Létsaba, le plus laborieux de nos acolythes, revenait déjà de la montagne voisine, chargé d'un énorme fagot de branches d'olivier. Bientôt la flamme petilla, et les causeries du bivac commencèrent. Rien n'est gai comme un groupe de voyageurs africains accroupis à la bohémienne autour d'un beau brasier. Sous la voûte du ciel, la vue du feu supplée à tous les éléments possibles de bien-être. Bientôt de grêles bêlements se firent entendre et nous avertirent qu'on pouvait s'occuper du souper. Quelques malheureux moutons venaient ainsi chaque soir, après une longue marche, s'offrir en victimes à nos cruels appétits. Détournons nos pensées de cette œuvre de ténèbres qui s'accomplit dans un coin reculé de la scène. Cher lecteur, vous ne savez pas ce que vous devez de reconnaissance au boucher de votre quartier!... Au bout d'une demi-heure, au plus, de juteuses grillades sifflaient sur les charbons, et les retardataires de notre escorte, avertis par le fumet, arrivaient sans se faire appeler. Quelque serré que fût déjà le cercle, en un clin d'œil ils s'y trouvaient placés. Ils se faisaient de l'épaule et du coude un

coin dont la pression triomphait de toute résistance. Comme de juste, nous soupâmes les premiers. On nous présenta, au bout de deux bûchettes, les morceaux les moins saupoudrés de cendre. Dans ce moment intéressant il se fit un grand silence. Nous en profitâmes pour prononcer le nom adorable de Celui qui pourvoyait partout à nos besoins. Les Bassoutos nous regardaient d'un air ébahi, et répétèrent machinalement *amen* après nous.

Lorsque tout le monde fut repu, nous nous mîmes en devoir d'ajouter quelques mots nouveaux à notre petit vocabulaire. Le crayon à la main, la tête penchée vers le foyer, nous indiquions du doigt l'objet dont le nom nous était encore inconnu, en répétant plusieurs fois, avec l'accent le plus classique : « King? (qu'est-ce?) » précieux monosyllabe qui mériterait de figurer en lettres d'or dans le dictionnaire de la langue des Bassoutos! Nos gens, après avoir beaucoup ri de notre ignorance, se fatiguèrent bientôt de cet exercice, et trouvèrent plus agréable de chanter.

Tout pleins encore des souvenirs que leur avait laissés l'invasion des Zoulous, ils ne se lassaient point de répéter l'hymne de ces guerriers à leur chef sanguinaire : « Ako si nike ilizne, etc.! (ô roi! donne-nous des nations à dévorer!) » La musique était en rapport avec la férocité des paroles. Il serait impossible d'imaginer quelque chose de plus sauvage, et cependant nous écoutions volontiers des sons dont la terrible discordance eût pu passer

pour un résultat de l'art. Peut-être aussi trouvions-nous un certain charme à des sensations qui nous donnaient la mésure des maux que nous étions appelés à réparer. L'avenir nous était inconnu, mais nous étions venus dans ces ténébreuses régions en vertu d'un ordre formel de Jésus-Christ. Toutes nos observations nous prouvaient la nécessité de cet ordre. Les scènes qui nous affligeaient le plus rehaussaient à nos yeux le prix de l'Evangile et l'importance de notre charge. Le nom de Dieu nous paraissait plus doux et plus sacré depuis que nous le prononcions dans des lieux où il n'avait jamais retenti.

Le lendemain, il fallut songer à la construction d'un abri. La caisse d'outils que nous avions apportée d'Europe fut déclouée, et mes deux compagnons d'œuvre et moi prîmes chacun une scie et une hache. On apercevait d'assez beaux arbres à peu de distance de l'endroit où nous avions campé. Des cris de toute espèce qui se faisaient entendre dans la forêt nous avertissaient d'user de prudence. Nous n'eûmes garde d'oublier nos fusils. La crainte des ronces et des épines nous fit également songer à de solides pantalons de basane dont les colons nous avaient recommandé l'usage. Pour d'anciens habitués du jardin du Luxembourg, cet accoutrement a la Robinson Crusoé n'était pas sans intérêt. Nous nous mîmes donc à l'œuvre pleins de gaieté et de courage. Malheureusement, mes longs voyages ne m'avaient encore endurci qu'à la marche. Après quelques coups de hache portés avec vi-

gueur, je fus pris de vertiges, un nuage me passa devant les yeux; je faillis tomber à la renverse. Un peu de repos suffit pour me remettre. Mais ce premier échec m'impressionna fortement. J'entrevis qu'il y aurait beaucoup à défalquer des charmes de la vie champêtre, et que le *Fortunatos nimiùm*, tant admiré sur les bancs du collége, courait grand risque de n'être bientôt pour moi qu'une insigne duperie. Bien nous advint que l'un de nous eût appris au village ce que valent une bonne paire de bras. Notre excellent ami, M. Gossellin, nous avait été associé en qualité de missionnaire-artisan. Il maniait avec une égale dextérité le marteau du tailleur de pierre et la pioche de l'agriculteur. Par quelques paroles bienveillantes, il releva mon courage et empêcha celui de M. Arbousset de faiblir. Il nous apprit à ménager nos forces, à mieux diriger nos coups. Le soir, aidés de nos gens, nous transportâmes au bivac presque assez de piquets et de lattes pour le modeste édifice dont nous projetions l'érection.

Il s'agissait simplement d'une cabane un peu plus spacieuse que les huttes des indigènes. En quelques jours elle se trouva terminée. Des roseaux placés sur quatre supports fichés en terre reçurent nos matelas. Une vieille table pliante et quelques caisses complétèrent l'ameublement. Les fusils, les instruments aratoires furent suspendus, en manière de trophées, à certaines saillies naturelles qu'offraient un peu partout nos colonnes primitives. Il y avait si longtemps que nous n'avions

vu quelque chose qui ressemblât à une habitation humaine que cette pauvre barraque nous jeta dans des extases d'admiration. Nous résolûmes de nous donner sans retard le luxe d'une chandelle. Le croirait-on? De tous les produits de notre industrie, c'est celui qui surprit le plus les indigènes. Ils ne pouvaient se lasser de venir le soir contempler cette charmante petite langue de feu, qui suffisait pour éclairer tout un appartement. Quel progrès sur la botte de paille que ces braves gens brûlaient, au risque d'être suffoqués, chaque fois qu'il s'agissait de chercher un objet dans les recoins ténébreux de la hutte.

Ne pouvant pas prévoir quels seraient les résultats de notre visite à Moshesh, nous avions laissé sur les confins de la colonie, dans un village de métis hottentots, appelé Philippolis, un chariot contenant la plus grande partie de notre bagage.

Je partis pour l'aller chercher dès que les premiers travaux d'installation me le permirent. Ce fut avec une vive émotion que je dis adieu à mes collègues. Je les laissais dans un pays exposé à de fréquentes invasions, n'ayant auprès d'eux que cinq à six indigènes dont ils ne comprenaient pas le langage. La voiture dans laquelle nous étions venus, et les domestiques qui nous avaient accompagnés, repartaient avec moi. C'est dans de semblables moments « que le nom du Dieu de Jacob est une haute retraite. »

La première journée de notre marche me conduisit près d'une montagne isolée où résidaient de

pauvres Bassoutos vivant presque exclusivement de chasse. L'homme le plus influent de cette localité se nommait Machousa. Il me reçut avec bienveillance. « Je sais, me dit-il, que vous êtes venus pour nous faire du bien. Dès que Moshesh aura fixé sa demeure près de vous; je descendrai de cette montagne. Pour le moment je ne le puis pas. Les Koranas sont si terribles que je n'ose plus bouger; ils nous ont réduits à la dernière extrémité. Nous ne savons que faire pour échapper à leurs fusils. Nous ne pouvons pas monter au ciel, nous ne pouvons pas non plus nous enfoncer dans la terre. »

En prononçant ces mots, le pauvre Machousa répandit des larmes. Je m'efforçai de le rassurer, et lui fis entrevoir de meilleurs jours. Il fut tellement sensible à cette marque d'intérêt, qu'il me donna deux corbeilles de blé indigène.

Les bêtes féroces m'inquiétèrent beaucoup durant ce voyage. Je trouvai les bords du Calédon infestés de lions. Ils m'enlevèrent l'un de mes meilleurs bœufs de trait. Pendant que nous avancions lentement, je ne pouvais me lasser d'admirer les gambades et les évolutions des antilopes qui couvraient le pays. Celle que les colons hollandais appellent *Springbok* a reçu de la science un nom que justifie parfaitement la grâce de ses mouvements. C'est bien, en effet, l'*antilope euchore*, une véritable danseuse. Lorsque ce bel animal se livre aux bonds qui lui sont particuliers, son dos forme une courbe parfaite. Les poils fauves qui recouvrent la croupe s'ouvrent, par un mouvement ré-



Antilope euchore.

tractile, et laissent paraître une nappe de duvet de la plus éblouissante blancheur; la tête s'incline légèrement avec un air de défi et de coquetterie dédaigneuse; les jambes s'allongent, se réunissent, forment une espèce de pivot élastique qui touche de temps en temps la terre, et fait remonter le ballon vivant jusqu'à une hauteur de trois mètres. Les bonds se succèdent sans interruption, comme des ricochets sur l'eau, et avec une telle rapidité, qu'il est impossible à l'œil le plus exercé de suivre le mouvement que l'animal imprime à ses pieds pour se relancer dans l'air. Les Bassoutos appellent cette antilope *tsèpé*, nom qui rappelle celui de *tsebi*, que les Hébreux donnaient à la gazelle *dorcas*. Elle est extrêmement timide, et l'on assure que le tonnerre produit sur elle l'effet dont parle David au Ps. XXIX, 9.

L'*antilope eleotragus* est moins sémillante, mais elle a de beaux yeux noirs d'une grande douceur. Son poil est laineux et frisé, d'une couleur cendrée; ses cornes sont recourbées en avant en forme de crochet.

Le *blesbock* ou antilope à face blanche est de la grosseur d'un bel âne, a le pelage ras et chatoyant, et porte des cornes recourbées en arrière comme deux faucilles.

De tous les animaux du sud de l'Afrique, le *gnou*



Gnou.

est celui dont les formes sont le plus extraordinaires. Il a le regard, la couleur et les naseaux du buffle, les pieds de l'antilope, la crinière et la taille de l'âne, l'encolure et le port du cheval; ses cornes descendent perpendiculairement jusqu'au niveau des yeux, puis forment un angle droit, et se portent en avant de la façon la plus formidable.

Ses mœurs ne sont pas moins étranges : il a dans ses mouvements un air de menace ; il agite violemment sa queue à la manière du lion. Dès qu'il est surpris ou effrayé, il pirouette, tourne sur lui-même, s'arrête, fait quelques pas vers l'objet qui l'inquiète, fuit en ruant, et s'arrête encore. On voit souvent des troupes de gnous se former en rond et s'amuser à courir les uns après les autres sans sortir du cercle ; ils semblent se plaire dans les tourbillons de poussière que leurs manœuvres élèvent autour d'eux.

Toutes ces antilopes sont fort bonnes à manger. Dans nos chasses, nous abattions de préférence l'*orcas* ou *élan*, qui a les dimensions d'un bœuf, et n'en diffère pas grandement pour le goût. Lorsqu'il est gras, et que l'on est bien monté, on peut facilement l'atteindre.

Dans ces quartiers, les lions giboyent avec tant de succès, que le plus souvent ils se contentent des parties les plus succulentes de leurs victimes. Je trouvai sur mon chemin une magnifique antilope encore toute chaude dont un de ces chasseurs friands n'avait mangé que les entrailles. Il l'avait fort proprement ouverte d'un coup de griffe. Je ne me fis aucun scrupule d'emporter les belles pièces qu'il avait dédaignées.

J'eus l'avantage de voir un de ces potentats du désert à son repas. Il était étendu sur sa proie et paraissait la trouver à son goût. Une foule d'hyènes et de chacals observaient d'un œil envieux les rapides mouvements de sa mâchoire et s'appro-

chaient en tapinois. Des vautours bleuâtres descendaient en tourbillonnant des nues, et, après avoir replié leurs ailes, allongeaient leurs cous pelés, poussaient des cris aigus, sautaient grotesquement vers l'objet de leur convoitise. Aussi longtemps que cette ignoble tourbe se tint à une distance respectueuse, le lion la laissa se trémousser, piailler, grogner tant qu'elle voulut. Mais le cercle affamé, allait toujours se rétrécissant; le premier rang cédait à la pression des derniers venus, le mouvement d'abord timide devenait de plus en plus impétueux et menaçait de se changer en un véritable assaut. Alors *sa majesté* justement outrée, envoya à ses parasites un regard de travers, se jeta d'un seul bond au milieu des plus présomptueux, frappant à droite et à gauche de son terrible *poing*. Ce fut un sauve-qui-peut général. Les chacals gagnèrent les premiers le large, les hyènes moins déliées bousculaient et faisaient rouler devant elles les vautours trop lents à prendre leur essor. Le lion s'arrêta un instant, comme pour se remettre de l'émotion que lui avait causée l'audace de cette vile canaille, puis retourna lentement à son dîner.

Ce n'est pas que leurs majestés félines ne sachent partager lorsqu'il convient de le faire. Ecoutez plutôt ce que m'a raconté un voyageur de mes amis. Il se reposait à l'ombre de quelques arbustes et regardait paître une troupe de zèbres. Un lion survient, fond sur le plus bel étalon et le terrasse. Cela fait, il contemple sa victime avec complaisance, tourne tout autour, se frotte le corps contre

elle. Bientôt il se recueille, fixe ses regards dans une certaine direction et rugit à plusieurs reprises. Un instant après, il semble voir dans le lointain quelque chose qui l'intéresse, s'avance de ce côté-là, et revient bientôt suivi d'une lionne et de deux lionceaux. Il les mène courtoisement au festin qu'il leur a préparé, et va se coucher à quelques pas de là. La lionne et ses petits ne s'étaient point fait prier, et mirent un temps assez long à satisfaire leur faim. Le père de famille les regardait avec bonhomie, comme s'il ne se fût pas senti le moindre appétit. Tout à coup il lève la tête d'un air résolu, examine ce qui reste encore du zèbre, saute en rugissant, écarte sa compagne, la renvoie avec ses petits, puis se met tranquillement à manger.

Le terrain que nous parcourions était à peu près aussi nouveau pour mes gens que pour moi-même. Nous allions droit devant nous, à la façon des marins, nous contentant de ne pas perdre de vue le point de l'horizon vers lequel nous devions nous diriger. Cette marche à l'aventure était, comme on peut le supposer, accompagnée de fatigues et de péripéties de toutes sortes. Tantôt c'était un monticule rocailleux qu'il fallait à toute force gravir, au risque de casser nos essieux, tantôt un profond ravin nous arrêtait de la manière la plus inopinée. Il y en eut un en particulier où nous faillîmes rester. Arrivés sur le bord, nous en mesurâmes la profondeur avec effroi. Je fis arrêter la voiture pour voir si nous ne pourrions pas tourner cet obstacle. Après avoir longtemps couru, nous recon-

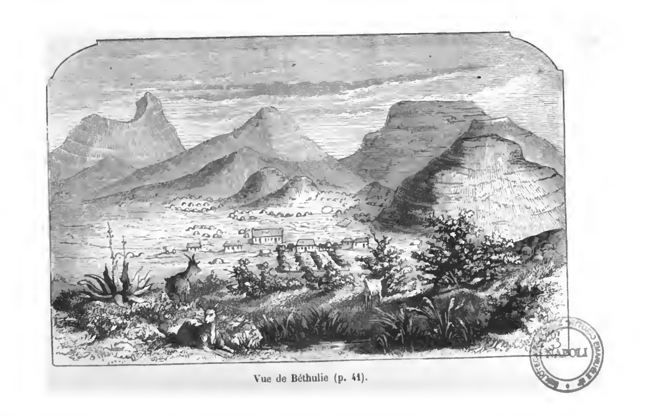
nûmes l'inutilité de nos perquisitions, et force fut de traverser. J'espérais que les bœufs, aidés par le contre-coup de la descente, parviendraient à remonter; mais ces pauvres animaux, déjà fatigués par une longue marche, ne tardèrent pas à refuser tout service, et les deux timoniers s'abattirent sous leurs jougs. Pour surcroît d'embarras, nous n'avions pas un seul outil, car ils étaient tous restés entre les mains de mes amis, qui s'étaient proposé de beaucoup travailler pendant mon absence. Mes gens dételèrent, pour que nos bêtes, exténuées, pussent au moins profiter de ce temps d'arrêt; puis nous armant de bâtons pointus et de cailloux tranchants, nous nous mîmes à pratiquer un chemin. Comme nous n'étions que quatre, ce travail nous prit beaucoup de temps, et ce ne fut que vers le soir que nous pûmes sortir de ce mauvais pas.

Un danger plus sérieux encore nous attendait au delà. Les indigènes ont l'habitude de brûler, vers la fin de l'hiver, l'herbe sèche et touffue qui couvre la campagne, afin que, dès les premiers jours du printemps, les troupeaux puissent trouver partout des pâturages verts. Le vent le plus léger suffit pour propager l'incendie. La flamme gravit les hauteurs, descend dans les bas-fonds, suit tous les accidents du terrain, et, la nuit, dessine sur la toile ténébreuse du ciel des montagnes et des vallées qui ne semblent pas de ce monde. Au sortir de notre malencontreux ravin, nous nous vîmes cernés par une de ces lignes de feu. Il ne pouvait être question de rétrograder; il nous fallait absolument chercher un

passage à travers les flammes. C'est ce que les indigènes qui m'accompagnèrent firent sans hésitation. Remarquant un endroit où le feu était moins intense, ils s'y précipitèrent, et, frappant à coups redoublés avec leurs amples manteaux de peau, ils eurent bientôt éteint un espace suffisant pour nous permettre de passer sans danger.

Le pays que nous traversions n'offrait aucune trace d'habitation; les seuls hommes qui le parcourussent étaient les Koranas, ces Bédouins de l'Afrique australe, qui faisaient tant de mal aux Bassoutos. Un soir, pendant que nous étions encore en marche, le chef principal de ces brigands passa près de ma voiture sans paraître faire attention à nous. Il n'était accompagné que d'un jeune garçon. Mes gens le reconnurent aussitôt. L'un d'eux frémissant de rage, se précipita vers mon fusil, et eût tiré presque à bout portant sur l'ennemi de sa tribu; si je ne l'en eusse empêché. Ce fut l'incident de cet aventureux voyage qui m'impressionna le plus De toutes les bêtes féroces, l'homme est bien certainement la pire.

J'arrivai à Philippolis huit jours après mon départ de Morija, et en repartis bientôt pour visiter, à quinze lieues de là, M. Pellissier. La station de Motito ne suffisant pas à l'activité de trois missionnaires, il s'était séparé de ses collègues, MM. Lemue et Rolland, pour évangéliser des Béchuanas, que la crainte de Mousélékatsi avait portés a se réfugier sur les frontières de la colonie du Cap. Ces restes épars de diverses tribus s'étaient rassemblés à la



Vue de Béthulie (p. 41).

voix de notre ami, et fondaient sous sa direction une ville de trois ou quatre mille âmes, qui recut plus tàrd le nom de *Béthulie*. Ainsi, pendant que nous nous établissions à Morija, non loin des sources du Calédon, une autre station surgissait à cinquante-deux lieues de là, près du point où cette rivière se jette dans le fleuve Orange. Je passai plusieurs jours dans cet établissement. Il était beau de voir l'activité que les Béchuanas déployaient. En qnelques semaines, ils avaient construit leurs cabanes, et défriché une vaste étendue de terrain. Plus de 300 d'entre eux assistaient tous les dimanches au service divin, et, si l'on eût eu un local assez vaste, le nombre des auditeurs se fût immédiatement doublé.

Un jour que je me promenais avec mon ami, nous vîmes au loin nne troupe de cavaliers qui s'avançaient rapidement. C'étaient des Koranas! Ils revenaient de l'une de leurs maraudes et emmenaient avec eux un millier de bêtes à cornes. Ils furent bientôt près de nous, et comme pour montrer le peu de cas qu'ils faisaient de notre désapprobation, ils dessellèrent leurs chevaux, et étalèrent devant nos yeux les fruits de leur expédition. Nous ne pûmes pas contenir notre indignation: « Malheureux, nous écriâmes-nous en hollandais, langue qu'ils comprenaient parfaitement, à qui avez-vous enlevé ces bestiaux? — Aux Temboukis, répondit froidement le chef de la bande. — Et vous avez sans doute trempé vos mains dans le sang innocent? — Nous avons tué plusieurs de ces Cafres! — Si vous ne redoutez pas leurs sagaies, ne crai-

gnez-vous pas du moins la justice de Dieu?... » Alors un jeune homme, s'avançant vers moi en agitant sa cravache avec furie, me dit : « Nous savons que vous voulez vous établir chez Moshesh, allez lui annoncer que dès que nos chevaux seront suffisamment reposés, nous reviendrons l'attaquer. »

Le moment du départ approchait; j'emportais, outre les bagages que j'étais venu chercher, des céréales dont nous désirions introduire la culture, une quantité de sarments de vigne, des plants d'arbres fruitiers de diverses espèces. Adam, ce même métis hottentot qui nous avait servi de guide dans notre premier voyage, s'était décidé à venir résider à Morija. Sa petite caravane vint se joindre à la mienne. Il ne me dissimula pas cependant qu'il avait de vives inquiétudes pour notre sûreté. Il avait eu vent de certains plans formés par les Koranas pour m'empêcher de rentrer dans le pays des Bassoutos. Je me décidai à prendre à ma solde quelques hommes armés.

Notre route nous conduisit près de la résidence d'un des alliés de nos adversaires. Adam alla aux informations, et revint avec une nouvelle qui dissipa toutes nos alarmes. Les Koranas ayant commis des déprédations sur les terres du gouvernement du Cap, un corps nombreux de colons s'était mis en campagne et les avait forcés à prendre la fuite vers le Nord. Je pouvais donc continuer mon voyage sans craindre d'être attaqué. J'en rendis grâces à Dieu et renvoyai mon escorte avec une légère rétribution.

III

J'arrivai à Morija fort heureusement après une absence de sept semaines. Les Bassoutos n'eurent pas plutôt aperçu les voitures qu'ils accoururent à notre rencontre; chacun d'eux voulait me toucher la main; la joie la plus vive se peignait sur leurs traits. Mes collègues m'attendaient au travail; je les trouvai perchés sur le faîte de leur cabane qu'ils étaient occupés à revêtir d'une couche de mortier. Ils n'eurent que de réjouissantes nouvelles à me communiquer; Moshesh persévérait dans ses bons sentiments. Son fils aîné était venu s'établir à Morija avec une assez nombreuse suite.

Ce fut alors que commença tout de bon notre apprentissage de la vie missionnaire en pays sauvage.

Les animaux carnassiers, attirés par quelques bestiaux que j'avais amenés de Philippolis, semblèrent se donner rendez-vous autour du hameau naissant. Les lions vinrent tout d'abord étrangler notre pauvre Tobit, charmant petit cheval qui faisait nos

délices. Ils le dévorèrent à deux ou trois cents pas de notre porte. Bientôt après, ce fut le tour d'une jument sur laquelle nous avions, par un calcul à la Perrette, fondé l'espoir d'un très beau haras.

Les hyènes n'avaient garde de s'attaquer à d'aussi grosses pièces; mais nos moutons étaient fort à leur convenance. Ces pauvres moutons parquaient chaque nuit entre quatre murs que nous avions élevés à la hâte. A peine les y enfermait-on, que des hurlements partant de divers points annonçaient l'approche d'un assaut général. Nous chargeâmes d'abord un mannequin de la défense de notre propriété. D'après nos idées, les hyènes de ce pays n'avaient pas encore eu le moyen d'étudier notre race d'assez près pour distinguer entre un blanc vivant et un blanc inanimé, surtout lorsque ce dernier se présenterait à elles avec des proportions gigantesques, le corps penché en avant, les yeux cachés par un feutre à larges bords, la main levée et armée d'une formidable massue.

Je ne sais ce qu'elles pensèrent de notre génie, mais elles continuèrent leurs larcins jusque sous le nez de notre homme de paille. Nous nous avisâmes alors de placer une grosse lanterne sur la porte du parc. Le troupeau ne cessa pas pour cela de diminuer. Dans le cours d'une nuit fort obscure, le nombre des victimes s'éleva jusqu'à douze. Force fut de payer de nos personnes. Nous étions trois, la nuit fut naturellement divisée en trois veilles, durant lesquelles chacun de nous montait à son tour la garde. Nous eûmes alors d'amples

moyens d'étudier la tactique de nos hideuses rivales. Redoutant nos fusils bien moins que nos chiens, elles s'attachaient surtout à mettre ceux-ci hors de combat par un excès de fatigue. Pour cela, elles commençaient, dès l'entrée de la nuit, une série interminable de marches et de contre-marches, d'approches et de retraites, accompagnées des cris les plus menaçants. Les chiens se démenaient sans mesure, et n'avaient pas le moindre repos pendant des heures entières. Aux approches du jour, le calme se rétablissait, les hurlements devenaient de plus en plus rares et paraissaient s'éloigner. La meute rassurée allait se blottir sous divers abris. Un tumulte affreux succédait tout à coup à ce grand silence; les moutons sautaient éperdus; chiens et maîtres se levaient en sursaut, criant, jappant après le voleur. Il était trop tard... Cette manœuvre traîtresse manquait rarement. L'imprévu, la rapidité de l'assaut étaient tels, que même pendant que nous faisions sentinelle dans le parc, prêts à tout événement, l'hyène entrait, saisissait et emportait sa proie, avant que nous eussions le temps de viser et de tirer notre coup de fusil.

La guerre ouverte nous étant si peu favorable, nous eûmes recours aux piéges et à l'empoisonnement, ce qui nous réussit beaucoup mieux.

Les lions ne paraissaient pas plus disposés que les hyènes à nous abandonner leur antique demeure. Ils inquiétaient sans cesse nos troupeaux, et nous guettaient parfois avec une audace qui ne présageait rien de bon pour nous-mêmes. Nous nous

mîmes en campagne pour les débusquer. Nous étions en tout dix chasseurs : mon ami Gossellin et moi, Adam et quelques-uns de ses parents. Il fallut d'abord battre la plaine pour trouver les traces de nos adversaires. Nous ne tardâmes pas à en découvrir de toutes fraîches qui nous conduisirent au sommet d'une montagne située à un quart de lieue de la station. Parvenus là, nous nous divisâmes en deux bandes pour mieux explorer le plateau. Je me séparai de Gossellin et m'avançai vers la gauche, suivi de trois hommes. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'un magnifique lion mâle se présenta devant nous. Il appartenait à cette variété que les colons du Cap désignent sous le nom de *zwart leeuw* (lion noir), à cause de la couleur noirâtre de sa crinière, et qui se distingue de l'espèce commune par son extrême férocité. J'estime qu'il n'avait pas moins de sept pieds, depuis le nez jusqu'à l'insertion de la queue. Il s'arrêta un instant pour nous considérer ; mais nous lançâmes nos chevaux au galop, et il alla se réfugier derrière un roc. Parvenus à cinquante pas de lui, nous mîmes pied à terre et fîmes feu. Protégé par le rempart qu'il avait choisi, aucune balle ne parut l'atteindre, mais la détonation l'irrita ; il hérissa sa crinière et se mit à pousser un rugissement sourd. Nous nous disposions à tirer une seconde fois, lorsqu'il quitta sa retraite. Nous continuâmes à le poursuivre jusqu'à ce qu'il atteignît un buisson où il nous attendit. Il paraissait résolu à ne plus bouger, et, d'après sa posture, nous jugeâmes qu'il se préparait

à sauter sur l'un de nous. La position devenait fort dangereuse; tous les chiens avaient suivi l'autre bande; j'avais trois hommes avec moi, mais l'un d'eux menaçait déjà de s'enfuir, et un autre était tellement sourd qu'il pouvait à peine entendre les ordres ou les conseils que nous nous donnions mutuellement. Nous nous décidâmes à aller chercher le reste de la troupe. En arrivant auprès de nos amis, nous les trouvâmes occupés avec une lionne. Comme elle faisait beaucoup de résistance, il fallut oublier pour quelques instants le mâle et nous mettre de la partie. La lionne, après avoir essayé plusieurs fois de s'élancer sur nous, s'était placée dans les fentes d'un rocher. Pour la débusquer, nous excitâmes les chiens et elle ne tarda pas à reparaître; une balle de gros calibre l'atteignit à l'abdomen et lui fit une blessure tellement large qu'une partie des entrailles traînait par terre. Alors elle devint comme folle de rage. La rapidité de ses mouvements nous empêchait de viser avec précision à une partie vitale. Bien nous prit d'avoir de bons chiens avec nous. Ces admirables animaux retournaient sans cesse à la charge, poussaient l'audace jusqu'à mordre les jambes de notre terrible ennemie et l'arrêtaient tout court au moment où elle allait se précipiter sur nous. Ils y attrapaient maintes égratignures, et l'un d'eux resta sur le champ de bataille. Enfin, après une demi-heure de lutte, la lionne fut renversée par une balle qui lui cassa la nuque. C'était sa quatorzième blessure. — Nous repartîmes bientôt après pour chercher le

mâle, mais il était prudemment descendu de la montagne et nous ne pûmes le retrouver.

La nouvelle de ce qui venait de se passer dut circuler rapidement parmi les lions du pays, car, depuis cette chasse, ils ne se montrèrent plus dans la station.

Les plants que j'avais apportés réussirent à merveille, mais la culture des céréales nous donna d'abord de grands déboires. Nous avions avec beaucoup de fatigue défriché et ensemencé une belle pièce de terre. Il eût fallu l'entourer d'un mur ou d'une bonne palissade. Hélas! nous manquions nous-mêmes d'un abri suffisant contre les intempéries de l'air et les invasions de toute espèce dont nous étions menacés! Notre froment sortit parfaitement bien, et crût de la manière la plus satisfaisante aussi longtemps qu'il échappa à l'observation des troupeaux de la station. Mais vint un jour néfaste où quelques vaches tondirent de ce blé la largeur de leur langue... Dès lors, plus de repos. On eût dit que ces bêtes indiscrètes avaient communiqué leur découverte à toute la population encornée de l'endroit. Pendant que l'approche d'une hyène nous faisait voler vers le parc, des beuglements nous avertissaient d'autres ravages. Vite, nous déposions le fusil pour nous armer d'un long fouet dont nous lacérions sans pitié les côtes des déprédateurs. Mais c'était peine perdue. La lutte devenait toujours plus désespérée, lorsque, par bonheur pour nos santés, une visite de Moshesh y mit fin. Ce digne souverain nous fit l'honneur de

venir nous voir en grande pompe, à la tête d'une nombreuse cavalcade. Cet incident fit tellement diversion à nos préoccupations habituelles que les chevaux de nos hôtes purent, pendant toute une nuit, saccager à leur aise les sillons que nos bœufs n'avaient pas encore envahis.

Il nous restait heureusement quelques boisseaux de semence, mais il fallait se résoudre à ne plus manger de pain. Cette privation nous fut d'autant plus sensible que nous n'avions plus de sel. On sait ce que vaut un pot-au-feu de mouton sans légumes et sans assaisonnement. Pour donner le change à nos estomacs affadis, nous essayâmes des aliments dont nos voisins se nourrissaient. Nous devînmes friands de sauterelles rissolées, d'œufs d'autruche, de rouelles de zèbre et d'élan ; il n'est pas jusqu'au lion dont nous n'ayons goûté, nous lui trouvâmes la chair fort semblable à celle du veau.

Notre cuisine se faisait généralement en plein air ; elle était confiée aux soins d'un Mossouto, qui nous servait par complaisance. Il eût été impossible de trouver dans tout le pays ce que nous appelons un domestique. Le brave Enkasi s'était héroïquement élevé au-dessus d'un préjugé national qui stigmatise du nom de *femme* quiconque puise de l'eau, fait le feu et surveille les pots. Mais, s'il avait sacrifié son amour-propre, il n'avait nullement abdiqué sa liberté. Pourvu qu'il veillât (*grosso modo*) à ce que nous ne mourussions pas de faim, sa conscience était satisfaite. Il arrivait donc assez fréquemment qu'une partie de chasse, une danse ou

tout autre incident aussi sérieux, nous enlevât notre Vatel de la manière la plus inattendue. Dans ce cas-là, nous avions ordinairement recours à un moyen extrême, qui consistait à saisir au collet le premier venu et à l'installer bon gré mal gré près du foyer. Il faut savoir les clameurs et les éclats de rire auxquels ces prises de corps donnaient lieu. Le marmiton supplémentaire ne manquait pas, lorsque Enkasi reparaissait, de l'exhorter à se mieux souvenir des besoins des blancs de Moshesh.

Toutes ces petites misères furent assez faciles à supporter aussi longtemps que la saison nous fut propice. Quand on n'a que vingt-cinq ans, qu'on jouit d'une bonne santé et qu'on vit sous le regard de Dieu, on ne se met pas fort en peine de quelques privations. Dans quelle carrière n'y est-on pas exposé? Mais un changement dans l'état de l'atmosphère, auquel nous ne nous étions pas attendus, vint malheureusement beaucoup rabattre de notre gaieté ordinaire.

Nous étions arrivés chez les Bassoutos en hiver, qui est dans ce pays le temps le plus sec de l'année. Les belles journées se succédaient sans interruption. On nous avait tant parlé de la brûlante Afrique, tant recommandé de nous établir près de cours d'eau propres à l'irrigation, que nous pensions n'avoir jamais à nous plaindre des pluies. Ce ne devaient être que des ondées passagères. La toiture de notre cabane avait été faite sous l'influence de ces idées. C'était une mince couche de roseaux retenus par une couture assez lâche

aux chevrons qui leur servaient d'appui. Ces chevrons eux-mêmes n'avaient pas assez d'élévation pour assurer un écoulement rapide. La première averse sérieuse qui survint produisit sur nous l'effet d'une douche. Cela nous amusa beaucoup, c'était sans doute quelque chose d'accidentel. Mais de semaine en semaine les douches devinrent plus fréquentes et plus copieuses. Nous nous avisâmes alors d'étendre une couche de mortier sur toute la surface de notre toit. Ce remède aggrava le mal. Les chevrons fléchirent sous le poids, et bientôt, au lieu d'un parapluie, nous eûmes un entonnoir sur nos têtes. Les pluies de ce pays-là sont sauvages comme tout le reste. A partir du mois de novembre jusqu'en avril, le vent du nord amène, des marais du Mozambique, des nuages dont les masses superposées obscurcissent le ciel, rasent pesamment le sol et s'avancent précédés d'épouvantables coups de tonnerre. Arrivé dans le haut pays, le lac aérien s'accule contre les parois des Maloutis; une condensation rapide s'opère, et détruit l'équilibre. Alors commence un véritable déluge. En quelques instants des cataractes se précipitent du haut des montagnes, les plus petits ruisseaux se transforment en torrents, et les rivières, sortant de leurs lits, envahissent les bas-fonds. Cela dure quelquefois des jours entiers. Pendant ces cataclysmes, nous ne savions littéralement où nous mettre. Le plus souvent nous restions couchés, entassant sur nos misérables grabats tous les objets imperméables qui nous tombaient sous la main. Les indigènes,

blottis dans leurs huttes, n'avaient garde de venir s'informer de notre position. Doués de la faculté merveilleuse de manger, comme le chameau boit, par provision, ils trouvaient tout naturel que l'on attendit le retour du beau temps pour rallumer les feux.

Pendant ces heures d'inaction et de jeûne forcé, nous mûrissions le plan d'une maison en solide maçonnerie, de quatre-vingt pieds de long sur dix-huit de large, qui devait être divisée en cinq pièces, avec une belle cuisine.

La première pierre en fut posée avec grande cérémonie. On peut juger du sérieux de cette entreprise par les réflexions qu'elle suggérait à mon collègue, M. Arbousset. Il écrivait ce jour-là même : « Sans adopter l'opinion d'un auteur célèbre, et sans penser du missionnaire évangélique ce que celui-ci a dit du prêtre : *qu'autour de lui doit régner le mystère, que ses apparitions doivent être courtes parmi les hommes,* nous croyons toutefois qu'il doit commander le respect en quelque manière, et l'expérience a prouvé qu'un extérieur grave, par exemple, une *demeure spacieuse,* l'ordre dans sa maison, la propreté dans ses effets, sont au nombre des moyens qui préviennent favorablement des âmes simples. »

Hélas! qu'on devient prosaïque en vieillissant! Aujourd'hui, mon ami se contenterait de dire qu'il se bâtit alors une maison pour conserver sa santé!

Les nôtres étaient évidemment en grand danger. Des catarrhes, des rhumatismes, des fièvres de

toute espèce semblaient devoir être le fruit de notre vie presque aquatique. Il n'en fut rien cependant; jamais nous ne nous portâmes mieux. Un Père tout bon et tout puissant veillait sur nous. Il ne permit point que nous subissions les conséquences naturelles de notre inexpérience.

Pendant six mois nous travaillâmes sans relâche à la construction de notre nouvelle demeure. Nous étions tellement pressés d'y entrer que nous nous y installâmes avant que la toiture fût entièrement achevée et qu'il y eût une seule porte. Les Bassoutos nous regardaient faire et se demandaient pourquoi, s'il nous fallait une caverne, nous n'allions pas habiter quelqu'une de celles qui abondent dans les Maloutis.

Sur ces entrefaites, des missionnaires méthodistes, chassés des bords du Fal par des sécheresses prolongées et par la crainte de Moussélékatsi, émigrèrent avec leurs paroissiens dans le pays des Bassoutos, et obtinrent de Moshesh la permission de s'établir à Thabantsou, à Umpoukani et à Platberg. La plus rapprochée de ces stations était à soixante kilomètres de Morija. L'arrivée de ces missionnaires nous rappela que nous appartenions à une race civilisée. Nous nous hâtâmes d'aller leur souhaiter la bien-venue. Des liens de fraternité chrétienne s'établirent entre eux et nous. Il fut entendu qu'on se verrait et qu'on s'écrirait aussi souvent que possible. Nos nouveaux amis étaient mariés. Je rougis encore de l'extrême gaucherie et de la timidité sauvage avec laquelle nous répon-

dîmes aux civilités que leurs compagnes nous firent. Il est vrai que, bien que nous eussions cherché parmi nos nippes ce qu'il nous restait de plus mettable, nos toilettes n'étaient nullement de nature à nous donner de l'assurance. Nous eussions dû deviner que ce serait une recommandation de plus à la bienveillance de ces dames. Quelques jours après notre rentrée au logis, un cavalier descendit à notre porte. Il apportait un panier plein de biscuits et une charmante lettre requérant l'envoi immédiat des articles de notre garde-robe qu'il était le plus urgent de réparer.

Cet incident corrigea quelque peu la teinte d'âpreté stoïque que nos caractères avaient déjà contractée.

L'étude de la langue des Bassoutos nous procurait d'ailleurs un exercice mental qui réagissait favorablement sur nos cœurs. Il y a dans cet idiome des mots magiques par leur poésie; des métaphores tantôt naïves, tantôt brillantes ou énergiques dont la découverte nous ravissait. Nous visitions Moshesh très souvent, et c'est lui qui nous faisait faire les plus rapides progrès. Il réussissait, au moyen d'une pantomime ingénieuse, à nous rendre intelligibles des rapprochements de mots fort délicats et parfois même des idées assez abstraites. Dans ces langues primitives, à côté du terme propre, se trouve presque toujours une expression figurée et pittoresque qui facilite les recherches. C'est par la poésie que l'on arrive à la prose.

Pour peu qu'on ait l'oreille sensible, on trouve

un puissant secours dans l'observation des sons eux-mêmes. Des mots tels que *lilélo* (pleurs), *éléla* (couler), *léséli* (lumière), *naléli* (étoile), *sérotoli* (goutte), *molélo* (feu), *lélémé* (langue), *lélakabé* (flamme), sont pour l'ouïe ce qu'un tableau serait pour les yeux. Ces délicieuses combinaisons de consonnes liquides ne peuvent représenter que des corps fluides, étincelants ou glissants. Les *t* et les *th* sont affectés aux chocs des corps résistants : *thata* (dur), *téa* (frapper), *toua* (piler). Il est des mots dont chaque syllabe semble avoir été savamment calculée pour former une onomatopée parfaite dans toutes ses parties. Tel est *phéfoumoulouah* (respirer). Ecoutez : *Phé,* les lèvres s'entrouvrent avec un petit bruit; *fou,* l'haleine s'échappe par la bouche; *mou,* par le nez; *louah,* la poitrine se dilate et se vide. Analysez encore *boroko* (sommeil). La respiration s'est un instant arrêtée, comme il arrive lorsqu'on dort profondément, puis elle recommence par une sorte d'explosion (*bo*); il s'y joint un léger râle (*ro*), et le dernier effort du diaphragme, pour décharger entièrement les poumons, fait légèrement claquer la luette (*ko*). La voyelle ne change point, car rien n'est monotone comme le souffle d'un dormeur.

Il nous avait paru tout d'abord que l'idiome des Bassoutos ressemblait peu à celui des Béchuanas du nord-ouest, mais il nous devint bientôt évident que les différences résultaient surtout de certaines permutations de lettres, et que ces permutations étaient soumises à des règles fixes.

Dès lors nous pûmes nous aider de quelques petits essais de traduction que venait de faire M. Moffat du Kuruman. Nous profitâmes également d'un paradigme arrangé par nos collègues de Motito.

IV

Après une année de séjour à Morija, je fus appelé à Béthulie. M. Rolland s'y trouvait en visite et désirait me parler d'un projet important. Monté sur un excellent bidet, et guidé par un homme qui connaissait parfaitement bien le pays, je fis le trajet en deux jours. Je n'eus à me plaindre que du chien de la carabine que je portais en bandoulière, et qui, battant sans pitié la mesure au galop de mon cheval, finit par gravement compromettre, d'abord ma veste, et puis mon dos. Il est vrai que nous eûmes le plaisir d'envoyer quelque grenaille à une douzaine de hyènes voluptueusement couchées à l'ombre d'un olivier solitaire. Elles nous regardaient passer avec la plus parfaite indifférence et sans nous faire l'honneur de se lever à notre approche.

Béthulie avait fait des progrès beaucoup plus rapides que Morija. Le chef de la localité, nommé Lépouy, était un homme doué de peu d'intelligence, mais docile et désireux d'instruction. Le

culte était assidûment fréquenté par quatre cents indigènes. Pour ne pas être privées de l'avantage d'y assister, les femmes apportaient avec elles leurs enfants. M. et Madame Pellissier tenaient une école journalière fort bien suivie. Il était intéressant de voir un grand nombre de jeunes filles, rassemblées autour de la compagne de mon ami, s'essayer à confectionner des habillements propres et décents.

Je vis là pour la première fois notre frère aîné, M. Rolland. Il revenait de la colonie où il avait épousé une demoiselle anglaise à laquelle la ville du Cap et ses dépendances doivent l'introduction du système des salles d'asile pour l'enfance.

Ces amis allaient très prochainement repartir pour Motito. De là ils se proposaient de tenter une mission chez Mousselékatsi, et ils exprimaient le désir de m'avoir pour collaborateur. Après avoir examiné la question sous toutes ses faces, je ne crus pas pouvoir consciencieusement abandonner le champ que le Seigneur m'avait donné à défricher avec mes amis Arbousset et Gossellin.

Lorsque je dus partir pour les rejoindre, l'indigène qui m'avait accompagné ne se trouva plus à ma disposition, et je fus réduit à me mettre en route avec des habitants de Béthulie, qui n'avaient jamais visité le pays des Bassoutos.

Notre première journée de marche, ou plutôt de galop, se passa gaiement. Les localités étaient assez

familières à mes compagnons de voyage, qui se souvenaient y avoir chassé plus d'une fois. Nous couchâmes dans une petite grotte tapissée de mousse, tout près d'une source dont l'eau fraiche et limpide nous parut délicieuse. Le lendemain nous nous trouvâmes dans d'interminables plaines où l'œil cherchait vainement quelque point sur lequel il pût se fixer. Des myriades d'antilopes obscurcissaient notre horizon par les nuages de poussière qu'elles soulevaient en fuyant devant nous. N'ayant point de boussole, je réglai notre marche sur le cours du soleil, et m'efforçai de chasser de mon esprit toute préoccupation propre à me faire perdre de vue le point vers lequel je devais me diriger. Le silence que je gardais inquiéta mes compagnons de voyage ; ils en conclurent que je les menais à l'aventure. Vers la tombée de la nuit, ils éclatèrent en reproches et en exclamations de regret, parce que je ne pus pas leur dire exactement à combien d'heures nous étions encore de Morija. La nuit nous surprit sur un monticule aride, où nous cherchâmes en vain quelques broussailles pour allumer un feu. A peine avions-nous dessellé que des rugissements lointains nous avertirent que la nuit ne serait pas sans dangers. Et quelle nuit! Une nuit d'hiver, de quatorze heures! Exténués de fatigue, de faim et de soif, à peine avions-nous la force d'échanger quelques paroles.

Après nous être recommandés à Dieu, nous nous étendîmes sur un roc, en ayant soin d'armer nos fusils et de les tenir tout près de nous. Le cœur

palpitant d'anxiété, nous écoutâmes en silence les sons lugubres que nous apportait le vent du désert. L'alarme régnait partout. Les rugissements continuaient à retentir dans le lointain. Des multitudes de gazelles bondissaient dans la plaine en se croisant en sens divers. Elles poussaient de petits cris plaintifs entremêlés d'éternuements secs, qui semblaient dénoter autant de pétulance que de timidité. Nous entendions distinctement les ruades des gnous dans les bas-fonds et le galop des zèbres qui s'élançaient vers les hauteurs, afin d'y mieux humer l'air et de déterminer par l'odorat de quel côté venait l'ennemi dont la voix s'était fait entendre. Les glapissements du chacal perçaient à travers ce tumulte; on eût dit un rire infernal préludant aux horreurs du carnage. Parfois tous ces bruits cessaient comme d'une manière magique. Nous n'entendions plus alors que le mouvement des mâchoires de nos chevaux, ou le léger frôlement de quelques brins d'herbe que le vent jetait à nos pieds. Ces pauses terribles augmentaient notre effroi. L'obscurité la plus complète régnait autour de nous; nos imaginations nous faisaient voir l'inexorable lion s'avançant vers nous à pas veloutés. Je m'efforçais de chasser ce tableau et d'y substituer les promesses que le Seigneur a faites à ses enfants.

Bientôt notre position devint extrêmement périlleuse. Trois lions rôdaient à quelque distance, paraissant parfois s'avancer vers nous, puis rester stationnaires, retourner sur leurs pas et se rappro-

cher de nouveau. Tandis que l'un des monstres faisait planer sur le désert les sons majestueux de sa voix, les autres y répondaient par des rugissements courts et saccadés dont la sécheresse semblait avoir quelque chose de métallique. Je regrettais de ne pouvoir jouir tranquillement de ce concert; mais j'avoue que la peur l'emportait sur tout autre sentiment, et je ne trouvais quelque calme qu'en me rappelant ces paroles qu'une tendre mère me faisait répéter dans mon enfance :

Dieu, qui soutient ma foi,
Est toujours près de moi
Et jamais ne sommeille.

Il ne sommeilla pas, en effet, et nous garda de tout mal. Après de longues heures d'angoisse et de perplexité, nous eûmes le bonheur de voir l'étoile du matin se lever à l'horizon, et bientôt les premières lueurs de l'aurore nous permirent de nous assurer que nos chevaux avaient échappé au danger aussi bien que nous. Mes Béchuanas rassurés se blottirent alors sous leurs peaux de mouton pour y chercher le sommeil. J'allai pendant ce temps m'orienter au sommet d'une montagne voisine. Je ne sais si Balboa, lorsqu'il découvrit l'océan Pacifique, poussa un cri de joie plus vif que celui dont je saluai le pic qui domine la station de Morija. Nous avions encore quatre heures de galop devant nous, et il s'agissait de les faire à jeûn; mais, après les émotions de la nuit, tout nous paraissait facile à supporter.....

La population de Morija s'accroissait de jour en jour et se groupait autour des jeunes chefs, Letsié et Molapo, que Moshesh, leur père, avait placés auprès de nous. C'était un grand encouragement, et nous redoublâmes d'efforts pour nous mettre en état de prêcher l'Evangile aux Bassoutos dans leur propre langue.

Vers le milieu de notre seconde année de séjour, nous parvînmes à rédiger quelques courtes compositions fort défectueuses encore, mais du moins claires, intelligibles et dégagées de ce verbiage qui accompagne toujours une laborieuse interprétation. Le sujet de nos petits essais nous était ordinairement fourni par quelque récit simple et intéressant de la Bible, dont nous déduisions deux ou trois leçons à la portée de notre auditoire. Pour plus de facilité, nous ne nous astreignions pas encore à traduire littéralement l'Ecriture sainte; nous nous contentions le plus souvent d'en rendre la pensée générale. Le samedi, nous nous soumettions réciproquement ces faibles productions de la semaine, autant dans le but de les améliorer que pour notre instruction commune.

Au commencement de l'année 1835, mes deux collègues furent obligés de faire une assez longue absence. M. Arbousset se rendit à la ville du Cap, et M. Gossellin alla prêter le secours de ses bras vigoureux à notre ami de Béthulie, M. Pellissier. C'est le moment le plus pénible de mon séjour en Afrique. Pendant plusieurs mois, aux ennuis de la solitude, s'ajoutèrent pour moi de vives inquié-

tudes sur la stabilité de l'œuvre que nous avions entreprise.

Dès les premiers jours du mois de février, je fus vivement inquiété par des rapports alarmants qui me venaient de tous côtés. — Les Koranas, disait-on, ne tarderont pas à attaquer Moshesh ; on a vu leurs espions rôder dans le pays. Ces bruits me paraissaient, au fond, peu dignes de foi, et je commençais à les oublier, lorsqu'un envoyé de Moshesh vint m'annoncer que les Koranas étaient à une très petite distance, et que tout portait à croire qu'ils attaqueraient d'abord Morija. Ce message me parvint vers huit heures du soir, et, quoiqu'il fût si tard, je crus devoir partir immédiatement pour Bossiou, afin de m'assurer de l'exactitude du rapport. J'arrivai chez Moshesh à deux heures du matin; notre chef était consterné, et il s'occupait de préparatifs de défense. Mon arrivée lui fit plaisir; je lui demandai des preuves de la bonne foi des personnes qui l'avaient averti, et après quelques recherches à ce sujet, il se trouva qu'ils ne pouvaient appuyer leurs assertions sur aucun fait positif. Je retournai à Morija tout à fait rassuré.

Deux jours après, je suis réveillé en sursaut, au milieu de la nuit, par Matété, l'un des conseillers de Letsié. « Ouvrez la porte, criait-il; allumez vite une chandelle, les Koranas sont sur nous; pour cette fois nous sommes morts, si nous ne nous défendons pas. » J'ouvre, et je lui demande où l'on a vu les Koranas. « On ne les a pas vus, mais les *Linohés* ont parlé, et tout ce qu'ils annoncent arrive

infailliblement — Que sont les linohés? — Ce sont nos devins ; deux d'entre eux ont déclaré hier, en versant des larmes, que nous allions être massacrés. — Si ce n'est que cela, nous pouvons nous recoucher sans crainte ; vos devins se trompent, ou ils cherchent à vous tromper. — Quoi ! vous ne croyez pas à nos devins, et nous, nous croyons tout ce que vous dites de *Dieu !* » Cette repartie me surprit. Cependant je tâchai de faire comprendre à mon interlocuteur que notre foi en Dieu avait des fondements solides, tandis que ses superstitions n'en avaient aucun. Il se retira moins étonné de mon incrédulité et me dit en s'en allant : « Nous avons nous-mêmes remarqué que les devins se trompent souvent, nous verrons ce qu'il en sera cette fois-ci ; en attendant, priez Jéhova en notre faveur. »

Jusque-là toutes ces alertes n'avaient abouti à rien de sérieux. Mais des épreuves réelles devaient bientôt les suivre ; les Bassoutos se préparaient à leur tour à porter la mort et la dévastation chez leurs ennemis.

Les habitants de la station me dirent un jour qu'ils partaient tous le lendemain pour faire une battue, et quelques-uns me demandèrent la permission d'aiguiser leurs sagaies sur notre meule, afin de percer un plus grand nombre de gazelles. J'en vis d'autres préparer des sandales, et je remarquai qu'ils avaient bariolé leur visage, comme ils le font lorsqu'ils vont combattre.

Le lendemain matin, vers dix heures, Moshesh

arrive avec une troupe de cavaliers; il descend de cheval devant ma porte, et, sans se donner le temps de me saluer, il me demande d'une voix altérée ce que j'ai fait de ses enfants. Je réponds froidement qu'ils sont allés à la chasse. « Comment à la chasse!..... — Ils marchent contre les Koranas. — Mes fils m'ont trompé; partons vite; j'espère que nous pourrons les arrêter. Venez avec moi, vous êtes leur père, ils vous obéiront et vous les ramènerez par la douceur. » Il m'apprend en même temps qu'un corps de trois ou quatre cents hommes arrive, et que si Letsié et Molapo ne veulent pas se désister de leur projet, « il les y contraindra par les armes. » Ces mots seuls me décidèrent à partir; outre qu'il importait de prouver à Moshesh que je n'avais aucunement trempé dans les desseins ambitieux de ses fils, je pensais que je pourrais remplir dans cette occasion le rôle de pacificateur. Après un jour et demi de marche, nous arrivâmes près d'une colline, à environ dix ou douze lieues du village Korana. Letsié, Molapo et leur troupe étaient campés derrière une masse de rochers qui couronnaient le coteau. Ils attendaient la nuit pour se remettre en marche. Leurs espions étaient revenus, tout était prêt, encore quelques heures, et les Koranas allaient être cernés de toute part.

Dès que nous fûmes parvenus à deux portées de fusil de la troupe, nous mîmes pied à terre près d'un ruisseau. Deux hommes allèrent intimer à Letsié l'ordre de se rendre immédiatement auprès de nous. Dans le même instant arrivent des éclai-

reurs. Ils s'asseyent tranquillement à nos côtés, avec cet air d'indifférence que le Mochuana sait si bien affecter dans les occasions les plus critiques. Moshesh se désaltérait au ruisseau; il vient aussi, d'un air insouciant, se reposer sur l'herbe en demandant à Nau, son premier officier, ce que disent ces gens. A peine lui laisse-t-il le temps de répondre, qu'il se lève, les yeux enflammés, et lâche un coup de pistolet à bout portant sur l'un des espions. Heureusement l'arme rate, Nau se jette sur Moshesh, le retient dans ses bras en le suppliant de s'apaiser, et donne aux espions le temps de s'évader. Moshesh demande les chevaux; ils étaient tous dessellés, à l'exception du mien, que je tenais par précaution auprès de moi; il me prie de le lui prêter; je le lui refuse, à moins qu'il ne laisse ses armes entre mes mains et qu'il ne me promette de ne faire aucun mal aux malheureux fuyards. J'obtins cette promesse, et, pour cette fois, la vengeance du chef se borna à quelques coups de cravache. Sur ces entrefaites, Letsié s'était rendu aux sommations de son père; après de vives altercations et de longues résistances, il fut obligé de se soumettre et d'aller donner à ses gens l'ordre de reprendre le chemin de la station. Ils descendirent de la colline en ordre de bataille, formant une colonne de trois rangs, tous armés de sagaies, de massues et de boucliers, l'épaule couverte d'une peau de panthère et la tête ornée d'un panache de plumes de toutes couleurs.

La conduite de Moshesh, dans cette circonstance,



Guerrier mossouto (p. 66).

me réjouit vivement; mais je ne tardai pas à découvrir qu'il avait moins désapprouvé l'expédition elle-même, que la manière peu respectueuse pour lui dont elle avait été entreprise.

Ces événements se passaient dans un moment où le gouvernement colonial était en guerre avec les Cafres. « Que penseriez-vous, me dit Moshesh, comme nous rentrions à Morija, si j'aidais le roi des blancs à réduire les Cafres? Mes fils n'ont pas encore de renom; ils veulent se distinguer par quelque fait d'armes; il me semble que les circonstances présentes me fournissent une excellente occasion de m'assurer l'amitié des blancs et de satisfaire mes fils. » Je tâchai de le détourner de cette pensée, mais inutilement. Son parti était déjà pris. En arrivant à Bossiou, il reçut une nouvelle qui le décida encore mieux : Mapéla, l'un de ses vassaux qui habitait au delà du fleuve Orange, avait fait une invasion chez les Temboukis et s'était rendu maître d'une grande quantité de bétail; mais les Temboukis l'ayant suivi de près, avaient repris leur bétail et enlevé en même temps une partie de celui de Moshesh. Dès lors je regardai la guerre comme inévitable; et en effet, quelques semaines après, notre chef partit avec deux milliers d'hommes, une centaine de bêtes de somme chargées de provisions, et autant de bœufs destinés à servir de nourriture. Il ne resta dans la station que les femmes, les enfants et quatre ou cinq bergers. Pourrai-je dépeindre ma douleur dans ces tristes circonstances? Les voilà donc, me disais-je, ces Bassoutos qui naguère

réduits au désespoir par leurs ennemis, ne soupiraient qu'après la paix ; les voilà qui rallument le feu de la guerre ! Les leçons du passé sont oubliées, et deux années de prédications n'ont laissé aucune trace dans leurs cœurs.

Moshesh reçut un échec bien propre à l'humilier. Il avait été trahi ; les Cafres l'attendaient. Ils le laissèrent ravager six à huit villages et prendre trois à quatre mille têtes de bétail ; mais, dès que les Bassoutos commencèrent à se retirer avec le butin, l'ennemi fondit sur eux de toutes parts. Il y eut une mêlée furieuse ; Moshesh lui-même dut descendre de cheval et combattre à la tête de ses gens ; Ralissaoané, son frère, fut tué. Les chevaux devenant embarrassants, on dut se défaire de plusieurs, de peur qu'ils ne tombassent entre les mains des Cafres. On fut également obligé d'abandonner la plus grande partie du bétail enlevé ; huit à neuf cents bêtes à cornes furent le fruit de cette malheureuse entreprise. La suite nous prouva que cet incident avait été permis par la Providence pour de bonnes fins. Moshesh reconnut sans détour la faute qu'il avait commise, et s'attacha dès lors à propager, au milieu de son peuple, les principes de paix et d'oubli du passé que nous répandions autour de nous. Depuis ce moment, le calme le plus parfait régna pendant de longues années dans les parties centrales du pays.

V

Sur ces entrefaites, M. Rolland fondait, à mi-chemin de Béthulie à Morija, une nouvelle station que la Providence avait destinée à exercer une grande influence sur le pays tout entier. Les interminables guerres de Moussélékatsi n'avaient pas permis qu'on songeât à s'établir auprès de ce chef. La population de Motito était trop peu considérable pour suffire à l'activité de deux missionnaires. Notre ami avait donc pris le parti de se rapprocher des rives du Calédon.

Tout étant prêt pour son départ, il prit congé de M. et Madame Lemue et se dirigea vers Béthulie. Quelques journées de marche l'amenèrent sur les bords du Fal. Il se trouva que des pluies récentes avaient tellement grossi cette rivière qu'il fallut attendre trois semaines avant de pouvoir se hasarder à la traverser.

Ce sont là des contrariétés familières à tout voyageur en Afrique, mais dont aucun d'eux ne prend facilement son parti. Les jours se succèdent

avec une écrasante monotonie. L'immobilité de la scène que l'on a devant soi, le silence qui règne partout, durant la chaleur du jour, la répétition fatigante des cris que poussent les bêtes sauvages, pendant la fraîcheur du matin et du soir, la sérénité désespérante du ciel, finissent par donner des vertiges. A chaque instant le pauvre voyageur, cédant à une impatience fébrile, descend la côte qui le sépare de l'inexorable torrent, pour consulter l'état d'une baguette qu'il a fichée dans le sable, sur l'extrême lisière de l'eau. Il bat des mains, il saute de joie, comme un enfant, à la première indication d'un abaissement de niveau. Dès lors, prenant pour base le millimètre de plage que le fleuve a perdu, il se livre à des calculs qui, s'ils ne hâtent point sa délivrance, l'aident du moins à l'attendre avec plus de calme.

Après trois semaines passées dans ces alternatives d'abattement et d'espoir, M. Rolland, voyant les eaux réduites à une profondeur de quatre pieds et demi, se décida à traverser. Une douzaine de Bushmen se mirent à sa disposition ne demandant pour rétribution que quelques grains de verroterie.

Le chariot contenant le bagage passa le premier. Les indigènes nageaient à côté des bœufs, criant, frappant l'eau pour exciter l'attelage et l'empêcher de s'arrêter au milieu du courant.

La voiture qui suivait contenait tout ce que mon ami avait de plus précieux au monde, sa femme et une petite fille de huit mois. Dieu permet quel-

quefois que ce dont nous prenons le plus de soin coure les plus grands dangers. Il en fut ainsi dans cette occasion. La pesante machine, tantôt roulant, tantôt soulevée par les eaux, s'écarta du gué et alla échouer contre une grosse racine de saule. Les Bushmen accoururent, prirent l'enfant et l'eurent bientôt déposé en sûreté sur la rive opposée. Quelques minutes après c'était le tour de la mère. — Il fallut à M. Rolland trois heures de travail incessant pour dégager le chariot et rétablir quelque ordre dans son attelage. En pareille conjoncture, les bœufs ne manquent jamais de s'empêtrer dans leurs traits et de se mêler de la manière la plus désespérante. Les uns cassent leurs jougs; d'autres reculent indéfiniment jusqu'à ce qu'ils se soient placés entre la paire dont ils étaient suivis; ceux de devant, refusant tout service, opèrent un mouvement subit de conversion et viennent se confondre avec les timoniers. Bientôt ce n'est plus qu'une masse confuse, toute hérissée de cornes, dans laquelle on ne sait par où pénétrer et d'où s'échappent les beuglements les plus épouvantables.

Nos amis, heureux de s'être tirés de ce mauvais pas, avec le secours d'en haut, continuèrent paisiblement leur voyage et eurent bientôt la joie d'embrasser à Béthulie M. et Madame Pellissier.

Après s'être remis de leurs fatigues, ils allèrent fixer leur demeure sur la rive septentrionale du Calédon, entre Béthulie et Morija, à environ dix-huit lieues de la première de ces stations et à vingt lieues de la seconde.

Le chef Moshesh approuva la fondation du nouvel établissement qui reçut le nom de *Béerséba.* Des fragments de la tribu des Barolongs dispersés par Mousselékatsi vinrent tout d'abord y chercher un refuge. Toutefois, avant d'y trouver quelque repos, ils durent passer, avec leur conducteur spirituel, par un temps d'agitation et d'alarme.

Le pays environnant était désert. Mais vis-à-vis la station, à huit ou dix heures de marche, se trouvait le principal repaire de ces formidables Koranas dont les incursions avaient été si fatales aux Bassoutos. Ils habitaient sur les flancs d'une magnifique montagne dont une population industrieuse eût pu faire le plus délicieux séjour. Pour eux, semblables aux vautours qui avaient établi leurs aires sur ses crêtes sourcilleuses, ils n'y voyaient qu'une forteresse d'où ils pouvaient commodément épier et surprendre leurs victimes.

Ces misérables essayèrent d'abord par leurs menaces et leurs sourdes menées d'effrayer et de dégoûter le missionnaire. Ce ne fut pendant de longs mois qu'une série continue de messages insolents, d'alertes, de visites à main armée. Tantôt un héraut en guenilles, mais monté sur un excellent cheval, venait proclamer les droits imprescriptibles d'un Fortao, d'un Vittefoet, nouveaux Tidhals, rois des nations, devant lesquels tout devait fléchir. D'autres fois un messager, tout bouffi de l'importance de sa mission, interrompait notre collègue, au milieu de ses travaux, pour lui remettre une longue baguette. C'était la mesure

exacte de tabac roulé qu'il fallait à son maître.

M. Rolland supporta tout avec courage. Il eut soin de couvrir sa maison d'une terrasse, au lieu d'un toit, pour être à l'abri du feu, et ménager un refuge à sa famille dans un coup de main. Sachant que la lâcheté des Koranas égalait au moins leur forfanterie et leur cruauté, il ne se fit pas scrupule d'étaler, en temps et lieu, les armes dont il était pourvu. Ses gens, n'ayant pas encore fait de bonne récolte, vivaient principalement de gibier, et acquéraient ainsi beaucoup de dextérité dans le maniement du mousquet. Cela aussi avait une certaine signification. Bientôt un terrible acte de justice de la part des Bassoutos acheva de convaincre les Koranas que leur temps était passé.

Des Cafres amakosas s'étaient récemment établis non loin de leur résidence. Le chef de ces étrangers, nommé Yalousa, avait promis à Moshesh la plus parfaite fidélité. Bientôt, frappé de la faiblesse apparente du peuple qui lui donnait l'hospitalité, il se permit d'intercepter les voyageurs, de faire main basse sur eux et de s'emparer de leurs dépouilles. Mais, au moment où elle s'y attendait le moins, la horde coupable, cernée de tous côtés par quelques milliers d'hommes, que commandaient deux fils de Moshesh, fut taillée en pièces. On voyait de Béerséba la fumée des villages incendiés.

M. Rolland profita de cette occasion pour apprendre aux naturels que si le christianisme n'interdit pas aux peuples de faire respecter leurs

droits, il ne les dispense jamais d'user de bienveillance envers les vaincus.

Une certaine quantité de bétail laissée dans les champs par les Cafres était tombée aux mains des habitants de la station. Le missionnaire rassemble la population et la supplie d'avoir pitié des malheureux qui ont échappé au carnage et de leur rendre les bestiaux capturés. Cette proposition paraît d'abord fort étrange, des murmures se font entendre, mais la puissance de l'Evangile ne tarde pas à se manifester. M. Rolland et les hommes les plus influents montent à cheval, parviennent auprès des fuyards, les trouvent en proie à la faim et au désespoir et leur rendent la vie.

Au milieu des préoccupations de ce moment critique, un petit incident nous rappela d'une manière touchante le soin que Dieu ne cesse de prendre de ses enfants.

Il venait de me donner une compagne. Le voyage que cette union avait nécessité touchait à sa fin, mais, avant de rentrer à Morija, nous avions cru devoir consacrer quelques jours à l'amitié qui nous liait à M. et Madame Rolland. Aimant passionnément la nature, la nouvelle arrivée s'aventurait parfois dans la campagne au delà des limites que prescrivait la prudence. Pendant que les Bassoutos immolaient à leur ressentiment les Cafres de Yalousa, elle s'amusait à cueillir des fleurs sur les rives du Calédon. Tout à coup des cris perçants se font entendre; des guerriers effarés passent auprès d'elle; ce sont les ennemis du peuple auquel

elle a voué son existence; surprise, mais ignorant l'étendue du danger qu'elle vient de courir, elle retourne dans la station et apprend avec émotion les vives alarmes que son absence a causées.

Les Koranas surpris du coup hardi que Moshesh venait de frapper à quelques portées de fusil de leur demeure, et voyant l'assurance des habitants de Béerséba s'accroître de jour en jour, finirent par évacuer tout à fait la contrée.

Au même moment, des circonstances que M. Rolland n'avait pu prévoir concouraient d'une manière providentielle à accroître l'importance de cet établissement et à lui assurer une très grande influence sur les destinées du peuple entier.

Pendant les guerres qui avaient ravagé leur pays, plus des deux tiers des Bassoutos s'étaient réfugiés dans la colonie du Cap. Dénués de tout, las de manier les armes, ils ne demandaient pas mieux que d'y réparer leurs fortunes par le travail. Ils se montrèrent dès l'abord traitables, reconnaissants même envers leurs hôtes. Ceux-ci se félicitaient de voir arriver d'habiles bergers, d'excellents manœuvres qui se contentaient d'une très faible rémunération. Des communautés de Bassoutos fort nombreuses s'étaient ainsi échelonnées du fleuve Orange jusqu'à la baie d'Algoa.

Mais, sur ces entrefaites, éclata une guerre entre le gouvernement colonial et les Cafres amakosas. La lutte fut longue et très coûteuse. Le général en chef, sir Benjamin d'Urban, en sortit vainqueur, mais non sans peine, et son premier soin, après

avoir remis l'épée dans le fourreau, fut d'aviser aux moyens de prévenir une seconde insurrection. Se méfiant des Bassoutos dont l'histoire lui était entièrement inconnue, il leur enjoignit de rentrer dans leurs pays. Grande fut la perplexité de ces pauvres transfuges. Ils tremblaient à la pensée de retourner dans des lieux qu'ils avaient vus inondés de sang. D'ailleurs ils commençaient à comprendre les avantages de la civilisation, et un grand nombre d'entre eux avaient acquis quelques notions religieuses qu'ils craignaient d'aller perdre daus un pays entièrement païen.

Enfin, et ceci était plus sérieux encore à leur point de vue, il se trouvait dans leur nombre plusieurs représentants des familles qui gouvernaient autrefois certaines parties du Lessouto et qu'une fâcheuse rivalité avait souvent mis aux prises avec Moshesh. Ces chefs déchus avaient tout lieu de craindre que leur apparition ne réveillât d'anciennes jalousies. Ils ne pouvaient plus s'arroger des droits seigneuriaux sur un sol qu'ils avaient abandonné. Deux circonstances vinrent, au moment opportun, aplanir ces difficultés. La première fut la proclamation d'une amnistie générale, d'un oubli complet du passé, faite avec autant de bienveillance que d'habileté par le chef Moshesh; la seconde, l'existence de la station de Béerséba. — Les environs en étaient dépeuplés et offraient d'abondants pâturages aux bestiaux que les réfugiés avaient acquis dans la colonie. Pendant que les familles les plus iufluentes s'établissaient auprès

du missionnaire, d'autres formèrent des villages non loin de là, et les chefs déshérités, tout en reconnaissant la suzeraineté de Moshesh, purent, grâce à la distance où ils se trouvaient de son habitation personnelle, régler sans gêne les détails de leurs rapports avec lui.

C'est ainsi que M. et Madame Rolland, dirigés par Dieu, avaient ouvert la porte par laquelle des milliers d'exilés devaient retourner dans le pays de leurs pères d'une manière progressive et en s'imprégnant, à leur passage, des principes de l'Evangile. Après deux ou trois années de dangers et de rudes assauts, nos amis se virent entourés d'une population très considérable; les lieux désolés fleurirent autour d'eux, et le voyage de Béerséba à Morija, que nous ne pouvions faire autrefois sans nous exposer à être dévorés par des lions ou dévalisés par des brigands, ne fut plus qu'une course à travers des hameaux échelonnés sur la route.

Au nord du Calédon, vers la région moyenne du pays compris entre cette rivière et celle du Fal, une autre peuplade, depuis longtemps en proie au malheur, se recommandait à nos sympathies. Les *Bataungs* ne différaient en rien pour les traits, les mœurs, le langage des sujets de Moshesh, mais ils avaient un gouvernement distinct. Leur principale ville s'appelait Entikoa. Là résidaient leur chef Makoana et son neveu Moletsané, homme entreprenant, qui jouissait d'un grand renom parmi les guerriers de la contrée.

L'invasion des Zoulous de Natal n'avait pas été

moins désastreuse pour les Bataungs que pour les riverains de l'Orange et du Calédon. Moletsané, se voyant ruiné, envahit le territoire des Barolongs et s'avança jusqu'aux rives de la Mérikoa, subjuguant tout devant lui. Il avait alors pour allié Sébétoané, chef des Bapatsas. Une attaque inopinée de Moussélékatsi les força l'un et l'autre à de nouvelles émigrations. Sébétoané continua sa marche vers le nord jusqu'à ce qu'il atteignit le rives du Zambèze, où Livingstone l'a retrouvé, il y a peu d'années, jouissant d'une grande prospérité. Moletsané s'enfuit dans une direction toute opposée et s'établit momentanément sur le Fal. De là il réussit, au moyen de quelques expéditions heureuses, à tirer vengeance de l'échec qu'il avait subi. Mais il ne tarda pas à voir qu'il s'était attaqué à trop forte partie. Le tyran des Zoulous envoya contre lui un formidable corps d'armée qui fit le plus affreux massacre des Bataungs. Moletsané, fort affaibli, se retira près du Mödder, où de nouveaux désastres l'attendaient. Les Griquois lui enlevèrent à peu près tout ce qu'il possédait encore. Ce chef, dont le nom avait eu presque autant de retentissement que celui de Moussélékatsi, vécut dès lors ignoré sur les confins de la colonie du Cap. Makoana n'avait pas été plus heureux dans le pays de ses pères. La plupart de ses sujets, las de revers de toute nature, l'avaient abandonné pour chercher un refuge près du Calédon, dans les montagnes du pays de Moshesh. Le privilége de travailler au relèvement de cette tribu malheureuse était réservé

à M. et Madame Daumas. Ils se mirent à l'œuvre vers l'époque où Béerséba arrivait à l'état de stabilité qui a été décrit plus haut.

Notre nouveau collègue avait séjourné pendant quelque temps dans cette station pour y apprendre la langue des indigènes. De là, accompagné de M. Arbousset, il avait visité le pays des Bataungs, et s'était convaincu qu'il n'offrait pas assez de sécurité à des gens intimidés par de longs désastres. Le siége de la nouvelle mission fut placé, avec l'assentiment de Moshesh, dans la partie septentrionale des terres de ce chef, à *Mékuatling*. Un nombre considérable de Bataungs se trouvaient déjà là mêlés aux Bassoutos. Il y avait encore assez d'espace pour quelques milliers d'habitants de plus. Makoana fut tout d'abord invité à venir voir l'emplacement dont le missionnaire avait fait choix.

Il se fit en cette rencontre des discours fort éloquents que nous nous permettrons de soumettre au lecteur comme spécimen de rhétorique locale : « Mes seigneurs, s'écria le chef dès son arrivée, lorsque vous passâtes à Entikoa, pendant la lune de mai, et que vous m'assurâtes que vous aviez l'intention de m'instruire, je me dis : Ces blancs peuvent mentir aussi bien que nous, et je ne vous crus pas, surtout quand je vous vis repartir tôt après. Aujourd'hui, je pense autrement. Cet endroit sera le mien. Il est bon, je veux m'y transporter avec toute ma famille. — Makoana, répondirent les blancs reconnus véridiques, nos cœurs sont aussi fort réjouis de vous voir, car nous vous

sommes attachés, ainsi qu'à vos sujets. Nous vous reconnaissons pour le fils aîné de Taoung, le roi de la tribu des Bataungs. — Ah! interrompit le chef attendri, tout le monde sait que je suis le fils de Taoung, seulement, me voyant pauvre, mes sujets ne se rallient plus autour de moi! — Vous vivez, continuèrent les missionnaires, à trois journées d'ici, dans un pays fertile, il est vrai, couvert de gibier, mais exposé aux attaques de beaucoup d'ennemis. Lors de notre passage dans vos villes vous nous dites : « Je veux aller bâtir sur la rivière « Tikuaué pour ma tranquillité. » Nous ne vous obligions pas à parler ainsi; nous vous crûmes et voici qu'aujourd'hui nous sommes venus nous-mêmes bâtir sur la rivière dont vous aviez fait mention. Ce lieu est déjà peuplé d'une foule de vos sujets qui viennent journellement y chercher un asile contre la sagaie et la faim. Voyez les beaux champs qu'ils ont défrichés. Cette vallée n'est-elle pas spacieuse et fertile? Dans ces montagnes le bois de chauffage se trouve en grande abondance. Enfin c'est ici un coin retiré et à l'abri des attaques imprévues, si redoutables aux hommes lorsqu'ils sont plongés dans un profond sommeil. De quelque côté que l'ennemi vienne nous serons avertis de son approche. Nous sommes sur les terres du roi Moshesh qui veut du bien aux missionnaires. » Un vieillard de la suite de Makoana prit à son tour la parole et termina par cette exclamation digne d'un conseiller des rois-pasteurs : « J'ai soigneusement examiné le pays et j'ai vu que c'est un

pays de pluie et de blé. Nous viendrons nous y fixer lorsque nous aurons fait la moisson. Pourquoi ne suis-je pas plus jeune, je serais le berger des blancs! »

Immédiatement après cette importante séance, des hérauts allèrent dans toutes les directions annoncer que le jour suivant s'appelait *le jour de Dieu* et que les habitants de la contrée, jeunes et vieux, étaient invités à la prière. Le lendemain les naturels se réunirent en grand nombre. Ils écoutèrent avec le plus profond recueillement quelques exhortations basées sur ces paroles du précurseur du Christ: « Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche. » A force d'attention et de bonne volonté ils parvinrent à suivre, sans trop d'écarts, les modulations de la voix des missionnaires dans le chant d'un hymne dont la première strophe commençait par ces paroles: « Chaba tsotlé tsa lefatsé, li thla tla Sioneng » (toutes les nations de la terre viendront en Sion).

Cette parole prophétique ne devait pas se réaliser pour le malheureux Makoana. Malgré les promesses qu'il avait faites en si beau langage, il craignit de perdre quelque chose de son indépendance en se rapprochant de Moshesh et préféra végéter dans un pays presque désert.

Moletsané, plus sage que lui, n'hésita pas à se rendre dans l'asile offert à sa tribu. Il s'établit à Mékuatling avec quelques milliers de Bataungs, parmi lesquels M. et Madame Daumas n'ont point cessé depuis lors de propager la cause du christianisme et de la civilisation.

VI

Le lecteur se rappelle peut être qu'en fondant la station de Morija nous nous étions flattés de voir un jour le chef suprême du pays s'y fixer auprès de nous. Après quatre années d'attente cet espoir ne s'était point réalisé. La connaissance que nous avions acquise de l'histoire et des mœurs nationales ne nous permettait plus d'ailleurs de conseiller l'abandon d'une forteresse naturelle à laquelle les principales familles de la tribu devaient leur salut. « Cette montagne est ma mère, nous répétait souvent Moshesh, en parlant de Thaba-Bossiou, sans elle vous eussiez trouvé cette contrée entièrement déserte. Vous pensez que les guerres sont terminées, je ne le crois pas, c'est un bâton que Dieu n'a pas encore brisé. »

L'extrême intérêt avec lequel cet homme écoutait nos prédications chaque fois que nous le visitions et l'influence qu'il exerçait sur le pays tout entier nous faisaient un devoir de travailler assidûment à l'éclairer. Il fut décidé que j'irais m'installer auprès de lui.

M. Gossellin, aidé de nombreux indigènes, eut bientôt élevé au pied même de la citadelle de Moshesh la maison qui devait m'abriter. Dès que



ce travail fut fait, je me transportai à mon nouveau poste avec ma compagne et un petit garçon que Dieu venait de nous donner. L'ami qui nous avait préparé un domicile devait retourner auprès de M. Arbousset, à Morija. Ce ne fut pas sans une vive émotion que j'envisageai la perspective de vivre séparé do deux compagnons d'œuvre dont la société m'était devenue en quelque sorte indispensable. Cinq années d'expériences communes nous avaient amenés à une conformité de vues et de plans qui doublait le prix de nos relations journalières. Ma femme ne trouvait pas moins de douceur dans ses rapports avec une amie d'enfance qui, depuis quelque temps, était devenue la compagne de M. Arbousset. Il me fallut également dire adieu au troupeau que je m'étais insensiblement accoutumé à considérer comme ma famille. La vocation du missionnaire semblerait lui

interdire des attachements profonds. Après avoir quitté sa patrie et sa parenté ne devrait-il pas se sentir partout étranger? Le cœur n'est pas, comme la raison, assujetti à la rigueur des principes; il suit partout sa pente naturelle au risque d'être inconséquent. Peut-être, dans ce cas-ci, est-ce moins un effet de sa faiblesse qu'une compensation qui lui est accordée par la Providence. Je doute que le missionnaire pût être heureux s'il ne trouvait autre chose dans son œuvre que l'accomplissement d'un devoir; je doute surtout qu'il réussît.

Si de fréquentes visites ne m'eussent déjà donné droit de bourgeoisie à Thaba-Bossiou, ce droit m'eût été pleinement octroyé maintenant que j'amenais à la capitale le premier petit blanc né dans le pays des Bassoutos. On accourait de toutes parts pour le voir. Le chef et ses conseillers oubliaient leurs affaires dès qu'ils avaient accès auprès de ce citoyen de nouvelle espèce. Les soins dont il était l'objet, les moindres détails relatifs à sa toilette donnaient lieu à des remarques d'une naïveté charmante. Les mères s'empressaient d'apporter leurs propres nourrissons pour les comparer au nôtre, et de nous demander par quel procédé nous maintenions la belle santé dont il paraissait jouir. Il est bon de savoir qu'aussi longtemps que nous étions demeurés garçons, les Bassoutos avaient vu dans notre mode d'existence quelque chose de phénoménal et de suspect. On chuchotait souvent autour de nous sur cette matière. Les interprétations étaient fort diverses, mais toutes défavorables.

« Ah ! disaient de profonds penseurs, leurs cœurs ne sont pas des cœurs d'homme, comment espérer qu'ils nous comprennent ou qu'ils se fassent comprendre de nous. » D'autres supposaient que nous étions trop pauvres ou de trop basse extraction pour pouvoir nous procurer des femmes selon nos goûts. Des troisièmes plus charitables expliquaient notre apparition dans le pays comme le résultat d'une curiosité qui serait bientôt satisfaite. « Ces jeunes gens, ajoutaient-ils, ne tarderont pas à retourner chez eux pour s'y établir, à quoi sert d'écouter ce qu'ils nous enseignent. » Les femmes, habituées à se voir exclues des assemblées publiques, riaient aux éclats lorsque nous leur proposions de venir écouter nos instructions. « Qu'avez-vous à faire avec nous? répondaient-elles, vous êtes des hommes, allez chercher des hommes ! » Tout avait changé de face du jour où des servantes de Christ étaient venues rassurer les esprits sur la permanence de notre œuvre, relever la dignité du caractère pastoral et donner l'exemple de l'assiduité aux services religieux. Les indigènes s'étaient bientôt aperçus que les femmes missionnaires savaient elles aussi lire, écrire et parler pertinemment de toutes choses. Cette observation avait ému les hommes à jalousie et puissamment encouragé l'autre sexe.

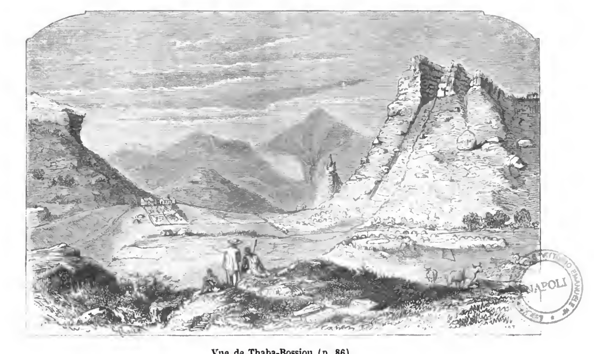
Maintenant de nouvelles sympathies surgissaient à propos de la génération naissante. Ce point de contact était d'autant plus précieux que le chef des Bassoutos avait entre autres qualités celle d'ai-

mer beaucoup les enfants. Nous l'avons vu maintes fois au milieu des affaires les plus sérieuses, pendant que des guerriers ou les délégués de quelques peuplades lointaines lui adressaient des harangues, prendre le plus jeune de ses fils sur ses genoux et s'amuser à le faire manger.

Dès que l'expérience lui eut démontré l'efficacité de nos conseils hygiéniques, il n'y eut plus de fin à la clientèle qu'il nous procura.

Si cette marque de confiance était propre à nous encourager, le chef ne fut pas moins sensible de son côté à l'offre que nous lui fîmes de prendre ses repas à notre table chaque dimanche.

Dès notre arrivée à Thaba-Bossiou nous eûmes près de 400 auditeurs réguliers. A dix heures, Moshesh descendait avec son monde et le culte divin se célébrait immédiatement après. Comme il eût été trop fatigant de retourner sur la montagne et d'en redescendre pour une seconde réunion qui se tenait dans l'après-midi, la congrégation passait la journée tout entière autour de notre demeure. Le temps qui s'écoulait entre les services n'était pas perdu. Hommes et femmes, vieillards et enfants s'appliquaient avec ardeur à apprendre à lire au moyen de quelques exercices d'épellation et d'un petit catéchisme que nous avions fait imprimer dans la colonie. Ces bonnes gens s'étaient d'abord mis à l'œuvre avec une extrême répugnance, protestant qu'il était ridicule d'espérer qu'un noir fût jamais assez habile *pour faire parler le papier*. Mais nos instances avaient



Vue de Thaba-Bossiou (p. 86).

prévalu, on s'était décidé à essayer; de petits progrès se manifestaient en dépit de toutes les prévisions et à chaque réunion nouvelle les chances de réussite paraissaient aller croissant.

Enfin le grand problème se trouva résolu : dix à douze de nos élèves découvrirent un beau matin qu'ils pouvaient sans secours trouver le sens de plusieurs phrases sur lesquelles ils ne s'étaient pas encore essayés.

Ce fait eut un retentissement immense. Les devins du pays déclarèrent que nous avions dû *transformer le cœur* de leurs compatriotes au moyen d'un philtre tout puissant. On ne fit pas attention à ce qu'ils disaient.

Le père de Moshesh vivait encore. C'était un vieillard railleur et sceptique, qui ne voulait avoir rien de commun avec nous. Selon lui le sucre était la seule bonne chose que nous eussions apportée dans son pays. Lorsque nous allions le trouver pour tâcher de lui adresser quelques paroles, il nous tournait le dos en nous reprochant notre jeunesse et nous recommandant d'envoyer chercher nos pères pour l'instruire. S'il lui arrivait parfois de céder à nos instances, il nous écoutait d'un air narquois, ou s'amusait à nous déconcerter, au moment le plus pathétique, en nous pinçant le nez ou les oreilles.

Le bruit des prodiges qui se faisaient dans notre école ne manqua pas de parvenir à Mokachané. Il en rit comme de tout le reste. Tant d'incrédulité finit par indigner Moshesh. Profitant d'un moment

où nous étions ensemble auprès de son père, il fit tourner la conversation sur la lecture. « Mensonge! mensonge! s'écria l'opiniâtre vieillard. Jamais je ne croirai que la parole puisse devenir visible! — Ah! tu ne le crois pas encore? répliqua son fils. Eh bien nous allons te le prouver. » Il ordonne à l'un de nos meilleurs lecteurs de s'éloigner. « Maintenant, continua-t-il, pense à quelque chose et dis-le à ce blanc; il va faire des marques sur le sable devant toi et tu verras. » Les marques faites, on rappelle le savant du village qui ne tarde pas à publier les pensées qui sont montées au cœur de son souverain. Celui-ci plus que stupéfait se couvre la bouche de la main et promène longtemps ses regards sur les personnes présentes, comme pour s'assurer qu'il n'a pas été transporté dans un monde fantastique. Enfin, il éclate et après avoir épuisé tout ce que sa langue possède d'interjections, fidèle à ses habitudes, il se répand en invectives contre ses sujets et sa famille qui ne l'ont pas informé des prodiges qui s'accomplissent dans son pays! « Quoi! dit-il à son fils, n'es-tu pas mes yeux et mes oreilles? Et tu me caches de pareilles choses! » Moshesh proteste, en appelle à ce qu'il a dit et répété cent fois... L'intraitable vieillard n'en démord pas!

Le goût pour l'instruction, qui se manifestait a Thaba-Bossiou, était encore plus prononcé dans nos autres stations.

A Béthulie, M. Pellissier, aidé d'un collaborateur qui lui était venu de France, M. Lauga, avait peine

à suffire à l'empressement de ses gens. Outre l'école journalière, dont le soin reposait entièrement sur les missionnaires, il se tenait là quatre services religieux le dimanche.

A Béerséba, M. Rolland cherchait des expédients pour remédier à l'encombrement du local où l'on apprenait à lire. Les plus jeunes écoliers risquaient d'être étouffés par les adultes. Il fallut se résoudre à renvoyer à l'asile, que dirigeait Madame Rolland, des enfants qui cependant étaient trop avancés pour continuer à en faire partie. Comme il eût été impossible d'obtenir d'eux par la persuasion qu'ils fissent ce pas rétrograde, on dut les y forcer par un moyen matériel. A cet effet le missionnaire plaça horizontalement un bâton devant la porte de l'école, à la hauteur de trois pieds et demi environ, et fit, bon gré malgré, sortir tous les élèves qui pouvaient passer dessous sans se courber. Il s'en trouva quatre-vingt-six. On eut alors plus de place pendant deux jours, mais au troisième le local était tout aussi plein qu'auparavant.

M. Daumas ne se trouvait pas moins embarrassé à Mékuatling, au milieu de deux cents écoliers et dans une méchante barraque dont les vents et la pluie firent d'ailleurs bientôt justice. Pendant que les indigènes construisaient un bâtiment plus commode et surtout plus solide, notre ami put, tout en dirigeant ces travaux, former quelques moniteurs.

A Morija, les dix premiers Bassoutos qui avaient réussi à lire couramment recevaient avec des transports de joie, comme prix de leur persévérance le

premier livre imprimé dans leur langue. Sur la couverture était écrit le nom de chacun des *lauréats* avec une ligne d'encouragement telle que celles-ci : « Sépitla aime la lecture et le chant. » « Monyakatéla reçoit un livre dans lequel il va chercher un meilleur cœur. » Ces marques de satisfaction produisaient d'excellents effets.

La connaissance des doctrines fondamentales du christianisme se répandait. On s'en entretenait un peu partout. Nos prédications étaient suivies avec le plus grand intérêt. Nous étions surpris d'entendre nos enseignements reproduits dans un langage plein de fraîcheur et d'énergie. Un jour que l'un de nous avait expliqué ces paroles du Roi-prophète : « La justice et la paix se sont entre-baisées, » un Mossouto demanda si Dieu n'aurait pas pu faire grâce aux pécheurs sans exiger de satisfaction pour leurs offenses : A quoi son camarade répondit : « Pas plus que je ne te pardonnerais si tu m'avais impertinemment craché au visage. » Un second reprit plus sainement : « Lorsqu'un manteau est déchiré, dit-on aux deux pièces : rejoignez-vous ? Non, mais on cherche un fil quelconque qui serve à les rejoindre. Adam était jadis en paix avec son Créateur, parce qu'il était droit et pur, comme celui qui l'avait fait à son image. Ensuite, qu'arriva-t-il ? Il arriva que Satan mit le péché entre Adam et Jéhovah. Ainsi s'alluma la guerre. Maintenant si Jésus a paru et qu'il ait ôté le péché, il a ôté le désaccord ; la paix retourne en son ancienne place. Jésus ne devient-il pas ainsi

le fil qui réunit les pièces du manteau déchiré ? En lui la justice qui dit : « frappe le coupable ; » et l'amour qui crie : « épargne l'homme, » se sont entre-baisés comme font deux anciens ennemis qui se réconcilient. « Tout cela est fort beau, ajouta celui qui avait fait la question, mais alors pourquoi nos cœurs refusent-ils d'obéir? » Et il pencha sa tête sur ses deux mains, en poussant un douloureux soupir.

« Mon cœur, disait un autre indigène, est comme le lit d'une rivière qu'on aurait desséché en donnant aux eaux un cours différent. L'ancien lit s'est rempli de sable, d'herbe et de broussailles. Maintenant Dieu veut faire reprendre à la rivière son premier cours, mais que de difficultés à surmonter! L'eau de ses enseignements ne coule chez moi que lentement, et, dès qu'elle y entre, elle se perd dans un tas d'ordures. »

« Dieu a dit au soleil : Eclaire les hommes, et le soleil a obéi; il a dit aux fleuves : Coulez, et ils ont coulé, à l'herbe : Crois, et elle a crû; aux animaux : Soyez soumis, et ils ont respecté cette loi; il a dit à l'homme : *Aime-moi*, et l'homme a refusé d'obéir. »

Ces gémissements nous avertissaient que l'heure du premier réveil religieux allait sonner.

Déjà le chef des Batlapis de Béthulie, et plusieurs de ses proches, s'étaient déclarés disciples de Jésus-Christ.

Vers la fin de la même année un cri de joie parti de Béerséba retentissait dans toutes nos stations.

Vingt-sept néophytes, prémices de la mission

du pays des Bassoutos, recevaient le baptême. Quarante deux adultes de plus ne tardèrent pas à les suivre dans l'Eglise.

A peu près à la même époque, des épreuves domestiques portèrent Moshesh à faire au christianisme d'importantes concessions.

Tséniéi, sœur du premier indigène converti à Thaba-Bossiou, fut atteinte d'une grave maladie. Son frère la recueillit chez lui et s'opposa à ce que l'on eût recours aux cérémonies usitées pour obtenir la guérison des malades. « Dieu seul, disait-il, a ouvert la porte de la vie à ma sœur, Dieu seul peut lui ouvrir la porte de la mort; c'est Dieu seul que nous prierons. » Ni le blâme du plus grand nombre, ni les flatteries et les caresses de gens adroits dans l'art de séduire, ne purent ébranler sa résolution. Assis jour et nuit auprès de sa sœur, il la pressait de recourir aux mérites du Sauveur, et le nom de Jésus fut le dernier son qui frappa l'oreille de Tséniéi expirante.

Dès qu'elle fut morte, son frère vint me dire qu'il désirait l'ensevelir chrétiennement ou plutôt, selon son expression, « la mettre en réserve pour le jour de sa résurrection. » Ce n'était pas une petite entreprise; car il s'agissait d'attaquer de front l'idolâtrie du pays. La tombe et le berceau, en présence desquels il est si difficile d'être athée, sont les autels où le Mossouto sacrifie, et c'est aux ombres redoutables de ses ancêtres qu'il demande un doux repos pour la froide dépouille d'un parent bien-aimé, et des jours sereins pour l'enfant qui vient

d'ouvrir les yeux à la lumière. Dès qu'une personne a expiré, elle est censée avoir pris place parmi les dieux de la famille. On dépose ses restes dans le parc des bestiaux qui, chez ces peuples pasteurs, est considéré comme un lieu sacré. Une victime est immolée sur la tombe; c'est la première oblation faite à la nouvelle divinité, en même temps qu'un acte d'intercession en sa faveur, destiné à lui assurer une heureuse réception dans les régions souterraines qu'habitent les barimos.

J'invitai le frère de la défunte à aller instruire Moshesh de ses intentions. Il fut accueilli avec bienveillance et le chef lui fit la réponse suivante : « J'ai vu le changement qui s'est opéré en toi et j'ai dit : La parole qui renouvelle ainsi l'homme est la parole de vérité. Loin de m'offenser en faisant bien, tu peux être sûr de mon approbation. Viens, je veux te désigner moi-même le lieu où nous allons fonder la ville des morts. Ta sœur en sera la première habitante, mais nous l'y suivrons tous. » Le lendemain matin, près de cinq cents personnes accompagnaient le corps de Tséniéi au nouveau cimetière. Le cortége, précédé par quatre porteurs, s'avançait dans le plus profond recueillement. Je fis le service funèbre d'après le rite des Eglises protestantes; puis la foule se retira, évidemment touchée de la beauté des espérances que la foi donne aux chrétiens.

Nous commencions alors à sentir les premières atteintes de la rougeole qui, à cette époque, ravagea toute l'Afrique méridionale. Quelques jours

après l'enterrement de Tséniéi, cette maladie nous enleva une petite fille. Dieu voulait nous donner l'occasion de le glorifier. Il fallait que les Bassoutos eussent devant les yeux le spectacle de parents chrétiens pleurant un enfant chéri, mais soutenus par la ferme conviction qu'ils le retrouveraient bientôt dans des régions de bonheur et de gloire. Le chef voulut voir le petit corps avant qu'on fixât le couvercle de la bière. Il fut touché des soins que la mère avait mis à orner les restes innocents d'un ange. « Ah! s'écria-t-il, les chrétiens seuls sont heureux ; ils pleurent, mais leurs larmes ne ressemblent pas aux nôtres! On voit bien que vous croyez qu'Emma ressuscitera et que la mort n'est qu'un gué que l'homme traverse pour aller à Dieu! »

Il était lui-même à la veille de perdre une personne qu'il aimait tendrement. Mantsané, l'une de ses principales femmes, dans un accès de délire occasionné par la rougeole, se précipita du haut du rocher le plus escarpé de la montagne. Le chef, en me faisant savoir cette triste nouvelle, me pria de ne pas le laisser seul, parce que ce jour de larmes serait probablement aussi un jour de lutte. En effet la grande question du culte des ancêtres allait être de nouveau débattue. Mantsané appartenait à une famille puissante et malheureusement remarquable par son opposition au christianisme. Les funérailles des personnes riches attirent beaucoup de monde. On sacrifie à plusieurs reprises, et la chair des victimes sert de pâture à une foule de parasites éhontés qui forment la cour des petits

souverains de l'Afrique. On pouvait s'attendre à ce que cette tourbe avide se mit du parti des parents de Mantsané pour maintenir les anciens usages.

Je me rendis auprès du chef vers midi et le trouvai plongé dans la plus profonde douleur. Il était temps que je vinsse à son secours. Près d'un millier de bœufs avaient été réunis sur la place principale de la ville, et l'on achevait de percer une fosse dans leur parc. « Consentirez-vous à faire le service sur cette fosse? me demanda Moshesh. — Non, répondis-je sans hésiter; vous avez un cimetière, je ne parle que là. Ce bétail m'apprend assez que vous êtes tenté de prier mon Dieu et vos *barimas* en même temps; je serais infidèle à mon maître si j'accédais à vos désirs. — Je vous l'avais bien dit, s'écria Moshesh, en se tournant vers la foule! Cela ne se peut pas!... » Un murmure de mécontentement accueillit ses paroles. Le frère de la défunte protesta contre toute déviation des coutumes nationales. « Sur quoi sont fondés ces usages? reprit le chef, je voudrais bien voir le livre où ils sont prescrits. Les missionnaires nous donnent la raison de tout ce qu'ils font. L'homme meurt parce qu'il a pris en Adam le germe de la mort. Il faut enterrer les morts dans le même lieu, parce qu'il est beau de penser qu'ils dorment ensemble le long sommeil de la mort. L'homme n'est seul qu'aussi longtemps qu'il demeure dans le sein de sa mère; dès qu'il voit le jour, il se colle à la mamelle de celle qui l'a enfanté et, dès lors, il vit dans la

société de ses semblables. Vous dites qu'il faut sacrifier à nos ancêtres, mais ce ne sont que des hommes comme nous. Et vous aussi, lorsque vous serez morts, on fera de vous des dieux; voulez-vous que nous vous adorions dès aujourd'hui? Mais comment adorer des hommes? et si vous n'êtes que des hommes maintenant, serez-vous plus puissants lorsque la mort aura moissonné la moitié de vous-mêmes? » Ici, Ratsiou, le principal opposant, répondit avec aigreur : « Nous nous taisons parce que nous ne voulons pas céder. » Un autre ajouta : « Ce que disent les missionnaires serait excellent si nous le croyions, mais je ne le crois pas pour ma part. — Et c'est cependant la vérité, reprit le chef. — Oui, la vérité! la vérité!... cria une voix, du milieu de l'assemblée. — Courage, mon maître, fais le bien, tu ne t'en repentiras pas! » Je pris alors la parole, et m'adressant aux personnes les plus influentes, je leur dis : « Grands de Thaba-Bossiou, vieillards que nous respectons tous, je hais la parole dure. Moshesh vous a dit les raisons pour lesquelles le culte des ancêtres doit cesser. Réfutez les vérités que je vous annonce, me voici : parlez, j'écoute. — Et moi aussi j'écoute, dit le chef, parlez!... » Long silence... — « Nous parlerons, dit enfin quelqu'un, lorsque le missionnaire se sera retiré. — Oui, vous vaincrez lorsqu'il n'y aura plus d'adversaire; parlez maintenant, s'écria Moshesh un peu échauffé par une opposition aussi opiniâtre. Pourquoi regardez-vous à terre? Je disais en mon cœur : Il est autour de

moi des gens qui ont des paroles de sagesse; mais je vois aujourd'hui qu'ils n'ont que des paroles de vanité... Qu'on recomble cette fosse immédiatement et que le bétail soit conduit aux champs! » Puis se tournant vers moi : « Vous avez vaincu; la femme que je pleure ira dormir avec Tséuiéi; et moi aussi je veux un jour reposer auprès d'elles. »

Des scènes du même genre se passaient dans toutes nos stations. On accourait de bien loin pour nous interroger sur les étonnantes doctrines que nous avions apportées, les cœurs s'ouvraient à de nouvelles espérances, les consciences se réveillaient et il se formait autour de nous des Eglises sur lesquelles Dieu n'a point cessé depuis lors de veiller.

Les bornes que nous sommes obligé de donner à cette esquisse historique ne nous permettent pas de suivre l'accroissement progressif de chacune de ces petites communautés chrétiennes. Renonçant avec regret à reproduire ici des faits de la nature la plus touchante, nous donnerons du moins au lecteur une idée des gens dont se sont recrutés nos troupeaux, en faisant passer sous ses yeux les principaux incidents de la vie et de la conversion de deux de nos néophytes.

VII

L'enfance d'Entouta s'était passée au milieu des guerres qui avaient désolé le pays des Bassoutos. A peine avait-il douze ans qu'il perdit son père et que sa famille se vit obligée de s'expatrier pour aller chercher du pain chez les cruels vassaux de Dingân. Pendant le voyage il eut à endurer les dernières extrémités de la faim et de la fatigue. Les pauvres émigrés conduits par Chéou, homme d'âge et d'expérience, gravirent péniblement les monts Maloutis qui séparent la Béchuanasie de la terre de Natal. Sur les frontières des domaines des Zoulous, un chef, au regard hautain, arrêta les voyageurs pour s'emparer d'Entouta dont il prétendait faire son serviteur. Il l'entraînait déjà, lorsque Chéou courut au secours de son jeune ami et le saisissant au bras s'efforça de l'attirer à lui. Une lutte opiniâtre s'engagea; l'enfant violemment tiraillé poussait des cris d'effroi et de douleur. Le Zoulou se sentant le plus faible devient furieux; il lève sa javeline : « Cet enfant, dit-il, en jetant

sur Chéou un regard féroce, ne sera ni à toi ni à moi; vois, ce fer va lui percer le crâne. » Ce mouvement fait tressaillir Entlaloé, frère aîné du jeune garçon, il s'élance, arrête le bras du meurtrier et s'écrie : « O Chéou, mon père, ne résiste plus; qu'Entouta soit esclave, peut-être un jour reviendra-t-il vers nous. »

Ces prévisions se réalisèrent. Au bout de quelques mois le pauvre captif rejoignit sa famille. Il la trouva établie à une journée de Mokokotloufé, résidence ordinaire de Dingân. Un nombre considérable de Bassoutos, réunis par des malheurs communs, avaient obtenu du monarque zoulou la permission de fonder un village qui ne tarda pas à devenir florissant. A l'aide des rapports qu'ils entretenaient avec leurs compatriotes du Lessouto, ces émigrés se procuraient des plumes d'autruches, des ailes de grues et des peaux de panthères, qu'ils revendaient avec profit aux Zoulous, dont ces objets constituent le principal ornement militaire. La petite communauté posséda bientôt quelques troupeaux; déjà elle voyait approcher le jour où ses acquisitions lui permettraient de regagner le pays natal; mais, hélas! la source de sa prospérité devint la cause de sa ruine. L'appât d'une vente plus avantageuse entraîna quelques amis de Chéou à aller offrir leurs marchandises aux Barapoutsas, tribu voisine hostile à Dingân. C'en fut assez pour allumer le courroux du despote. Dans une nuit obscure, le village des Bassoutos fut complétement cerné par quelques centaines de guer-

riers. Le massacre fut général. Entlaloé et sa jeune épouse, dangereusement blessés, furent laissés pour morts sous un tas de cadavres. La hutte d'Entouta fut pillée et brûlée. Pour lui, grâce à l'intervention de Dieu, il avait la veille entrepris un voyage avec Chéou son protecteur. Dès qu'Entlaloé et sa femme se virent suffisamment remis de leurs blessures, ils quittèrent avec leur frère le pays inhospitalier de Natal. Réduits derechef à l'état de dénûment le plus complet, ils furent contraints de s'associer à une bande de chasseurs qui vivaient de chair d'hippopotame et de sanglier le long des rives du Calédon. Dans le cours de cette vie aventureuse Entouta s'exposa à de grands dangers. Il fut un jour vivement poursuivi par un hippopotame que de nombreuses blessures avaient rendu furieux. Le jeune chasseur, exténué de fatigue, allait être déchiré ; mais Dieu, qui veillait sur ses jours, dirigea sa fuite vers un profond ravin que l'animal n'osa pas franchir. Quelques mois plus tard, Entouta et son ami Taélé, chassant aux damans, le long d'un épais fourré, furent surpris par un léopard. Ils l'attaquent sans hésiter et le blessent. Irrité, l'animal s'élance sur Taélé, le renverse et va le mettre en pièces, quand Entouta délivre son ami en étendant la bête féroce à ses pieds d'un coup de massue. La robe du léopard appartenait au vainqueur, mais dans cette occasion il fit paraître une générosité bien louable. Après avoir conduit Taélé auprès de ses parents, il alla chercher le précieux trophée, et le déployant devant son compagnon, il lui

dit : « Prends, c'est à toi, tu as couru le plus grand danger. »

Après plusieurs années d'agitation et de misère, la famille exilée revint à Thaba-Bossiou; elle y trouva l'abondance et le repos, et, ce qui vaut infiniment plus, les paroles de la vie éternelle.

Entouta prêta dès l'abord une attention soutenue à la prédication de l'Evangile, et les principes chrétiens s'étaient insensiblement développés dans son cœur, avant que ses proches s'en fussent aperçus. Il m'ouvrit son âme quelques jours après avoir entendu un discours sur ces paroles de Josué : « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Eternel. » « J'ai compris, me dit-il, que je ne saurais plus longtemps taire le changement que Dieu a opéré en moi. Jésus-Christ veut être servi publiquement. Il y a quelques mois que ma conscience s'est réveillée. Lorsque le Seigneur m'interrogea, en disant : « Entouta, comment penses-tu « échapper à ma colère ? » j'essayai d'abord de le tromper et de me tromper moi-même. Je répondis : « Je suis si jeune; quel mal ai-je pu faire? Ma sagaie « n'a jamais percé d'homme ; je mange le fruit de « ma chasse ou de mon travail ! » Mais le livre de Dieu me convainquit de mensonge. Il dit : « Tu ne « convoiteras point. » Alors je compris que tous les péchés étaient dans mon âme. Il dit aussi : « Tu « aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ; » et encore : « Tu le serviras lui seul. » Je me convainquis que pendant toute ma vie je n'avais aimé que moi-même. Je pleurai dans l'amertume de mon

âme, et Jésus me dit : « Viens à moi, toi qui es affligé « et chargé, et tu trouveras le repos que tu cher- « ches. » O mon berger, mettez sur moi le joug de Christ, je veux le porter publiquement. »

Il ne tarda pas à être baptisé et prit le nom de Manoah.

Peu d'années après, il fut retiré de ce monde. La maladie qui nous l'enleva eut une marche très rapide. A peine nous doutions-nous qu'il fût en danger qu'il se trouva à la dernière extrémité. Dès le début, il manifesta la plus parfaite résignation. Quelques jours avant sa mort, il dit à son frère : « Peut-être resterai-je avec vous, peut-être m'en irai-je; que Dieu choisisse pour moi. — Souffres-tu beaucoup? lui demanda Entlaloé. — Oui, beaucoup, mais le Seigneur me soutient. Lorsqu'il me prit à son service, il ne me promit pas que je serais exempt de douleur. » Un ami qui se trouvait présent rappela que Manoah était réputé pour sa force. « Il est vrai, repartit le pauvre malade, que j'ai été vigoureux pendant de longues années; mais la force est un piége. Le Seigneur a bien fait de m'enlever ce dont je m'enorgueillissais. » Le lendemain matin, son frère fut tellement frappé des progrès que faisait sa maladie, qu'il tomba à genoux et fondit en larmes. « Pourquoi pleures-tu? demanda Manoah. — Le Seigneur va me châtier, je le vois et comment ne pleurerais-je pas? — Ecoute, repartit le malade, je ne cherche pas à me tromper; je sais que je suis en grand danger; mais soumettons-nous l'un et l'autre à la volonté de Dieu : tout ce qu'il fait

est bien. Surtout n'abandonnons jamais notre Sauveur. » On lut alors le psaume XXIII. Manoâh après l'avoir écouté, dit à voix basse et comme s'il ne s'adressait qu'à lui-même : « Je voudrais bien savoir si, lorsque David écrivait ce psaume, il était où je suis aujourd'hui ; c'est si consolant, si bien comparé! » Dans la nuit qui suivit, il réveilla sa vieille mère qui dormait près de lui. « Quand cuirez-vous le pain du dimanche[1] ? lui demanda-t-il. — Après-demain, mon fils, cette nuit est celle du cinquième jour. — Dimanche, je ne serai plus avec vous, le Seigneur m'envoie chercher. » Cette parole alarma extrêmement sa famille ; on me fit appeler et je ne pus que souscrire au jugement que le malade avait porté sur son état.

Après l'avoir un peu ranimé par le moyen d'un cordial, je le priai de me faire part de ses sentiments. « Oh! s'écria-t-il avec effort, mon cher pasteur, j'aurais encore beaucoup à vous dire si je pouvais parler. Rappelez-vous le jour où je vous dis que comme Josué je voulais servir l'Eternel. Depuis lors j'ai été heureux. Je crois en Jésus-Christ, je trouve en lui le pardon de mes péchés. Il ne m'abandonnera pas maintenant que la mort s'approche de moi. » Pendant cette journée, qui était un vendredi, il s'affaiblit de plus en plus; tout annonçait une dissolution très prochaine. Aussi, m'empressai-je, le lendemain, de me rendre auprès de sa

[1] Dans nos stations, les Bassoutos convertis ont d'eux-mêmes contracté la bonne habitude de préparer, le samedi, leur nourriture du dimanche, pour être plus libres le jour du Seigneur.

couche. Il avait encore toute sa connaissance, mais il parlait avec difficulté. En me voyant, il répéta deux fois en accents entrecoupés : « Je suis heureux en Jésus! » Bientôt après il dit à son frère, qui le soutenait dans ses bras : « *Kia otséla*, je m'endors. »

Entlaloé le coucha sur son lit de pelleteries, lui ferma les yeux et tous les assistants se retirèrent en poussant des sanglots.

Je ne pus m'éloigner sitôt des restes du premier Mossouto chrétien que j'aie vu mourir. J'étais absorbé dans la pensée du changement qu'un moment fugitif venait d'opérer pour cet être bienheureux. Une hutte de roseau était la seule demeure que Manoah eût jamais possédée ; quelques peaux de bêtes fauves, le plus précieux manteau qu'il eût jamais porté ; des troupeaux, les seules richesses dont il eût connaissance. Je me rappelai que tout récemment encore, en essayant de lui dépeindre les gloires et les béatitudes célestes, je gémissais de ce qu'il ne pouvait avoir qu'une bien imparfaite idée, même des objets terrestres auxquels l'Esprit saint a comparé les biens à venir. Mais un moment avait suffi pour le transporter au milieu de splendeurs ineffables, dont la harpe d'or du séraphin, une mer de cristal et des portes de perles ne sont sans doute que des images fort grossières. O puissance de la foi, par toi Manoah a saisi les promesses d'un bonheur sans fin, alors même qu'il en comprenait si peu la nature! Mais que dis-je? il l'avait compris ce bonheur; car il le faisait consister tout entier

à vivre auprès de Dieu! Ah! qu'avait-il besoin de descriptions allégoriques? Voir son Sauveur, l'adorer, le servir, lui dire pendant toute une éternité combien il l'aimait, c'était assez pour Manoah, c'est assez pour tout racheté de Jésus-Christ!

Je passe maintenant au second fait qui m'impressionna le plus, au début de mon ministère. — Libé, oncle de Moshesh, avait vu avec le plus grand déplaisir l'arrivée des missionnaires dans son pays. « Que ne chasse-t-on ces étrangers? » disait-il un jour à son ami Khoabané, homme influent et doué d'une grande prudence. — Pourquoi les chasser? Ils ne nous font pas de mal. Ecoutons ce qu'ils ont à dire; personne ne nous force à les croire. —Voilà ce que Moshesh et toi ne cessez de nous répéter, vous verrez votre erreur lorsqu'il sera trop tard. » Libé avait près de quatre-vingts ans lorsqu'il parlait ainsi.

Ce païen suranné avait-il assez de perspicacité pour deviner la puissance des doctrines que nous prêchions, ou plutôt sa conscience ne frémissait-elle pas déjà sous l'aiguillon de la Parole divine?

Quoi qu'il en soit, quelque temps après, profitant de la paix qui régnait dans la plaine, Libé quitta l'aride sommet de Thaba-Bossiou pour les riantes vallées de Corocoro. Il établit son village sur un point élevé, d'où l'œil découvre l'imposante chaîne des Maloutis, et parcourut sans obstacle les riches plateaux qui séparent la station où je résidais de celle de Morija. Ce ne fut pas toutefois la beauté du site qui en détermina le choix. Le vieux chef ne

pensa qu'à procurer de bons pâturages à ses troupeaux et à s'éloigner de nos prédications importunes.

Il vit bientôt avec dépit que nous avions trouvé le chemin de sa demeure. Comment aurions-nous pu l'abandonner, lui qui était si près de la tombe! Déjà les rides hideuses qui sillonnaient tout son corps, sa maigreur effrayante, ses yeux éteints et hagards, et d'autres indices plus repoussants encore d'une prochaine dissolution, éloignaient de lui jusqu'à ses proches. On le trouvait généralement couvert de haillons dégoûtants, accroupi près de la porte de sa hutte. Il cherchait à dissiper les ennuis de la solitude en s'occupant à tresser du jonc.

Qui n'eût pensé qu'abandonné du monde, Libé devait recevoir avec joie les promesses consolantes de la seule religion qui sache dissiper les terreurs de la mort? Mais non; il n'entendait pas plus tôt nos voix, qu'un sourire de haine et de mépris contractait ses lèvres. « Retirez-vous, nous criait-il, je ne vous connais pas; je ne veux avoir aucun rapport avec vous ni avec votre Dieu. Je ne croirai pas en lui, aussi longtemps que vous ne me l'aurez pas fait voir de mes propres yeux. — Ton Dieu, dit-il un jour à mon collègue de Morija, serait-il capable de transformer un vieillard en un jeune homme? » Dans ce moment le soleil levant dardait ses rayons à travers les gorges des Maloutis. « Oui, répondit le serviteur de Christ; voyez ce vieillard qui aura bientôt six mille ans, il se montre aujourd'hui aussi jeune et aussi beau qu'au jour où il éclaira

le monde pour la première fois. Mon Dieu a la puissance d'opérer ce que vous demandez, mais il ne l'opérera pas en votre faveur parce que vous avez péché et que tout pécheur doit *mourir.* » A l'ouïe de ce dernier mot, Libé, furieux, tourna le dos à notre ami, en disant : « Jeune homme, ne m'importune plus, et si tu veux que je t'écoute, va chercher ton père au delà des mers; peut-être, lui, pourra-t-il m'instruire. »

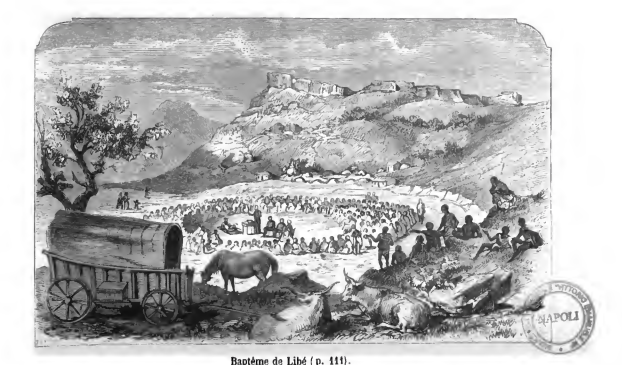
La violence de son animosité se manifesta surtout à l'occasion de l'enterrement d'une de ses filles, que je fus invité à faire par le mari de la défunte et quelques autres membres de la famille. Le cortége m'avait précédé et je m'avançais lentement vers la fosse, en priant le Seigneur de m'aider à le glorifier, lorsque je vis Libé s'élancer vers moi avec une vitesse que la rage seule pouvait lui donner. Ses gestes menaçants disaient assez quel était son dessein. Je tremblai à la perspective d'être obligé de me défendre. Heureusement que ses fils ne l'avaient pas plus tôt vu paraître, qu'ils étaient accourus à mon secours. Ils le prièrent respectueusement de se retirer, mais il fut sourd à leurs instances et une lutte dut inévitablement s'engager. Le malheureux vieillard s'épuisant en vains efforts, réduisit ses enfants à la fâcheuse extrémité de l'étendre par terre et de le tenir dans cette position pendant tout le service. Lorsque je passai près de lui en me retirant, il ramassa ses forces pour se dégager, puis se mit à heurter violemment sa tête contre terre. Enfin, exténué de fatigue, il resta

immobile, lança sur moi un regard dont je n'eusse pas cru l'homme capable, et m'accabla d'invectives.

Depuis cet incident déplorable, nous discontinuâmes nos visites chez Libé, de peur de contribuer à accroître sa condamnation. Seulement nous nous informions de temps en temps s'il vivait encore, et nous lui faisions passer quelques paroles d'amitié par ses voisins. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'on vint un jour m'appeler de sa part! Le messager qu'il m'envoyait rayonnait de joie. « Libé prie, me dit-il avec émotion, et il demande que vous alliez prier avec lui. » Apercevant sur mes lèvres un sourire d'incrédulité, le pieux Tsiou reprit la parole et me communiqua ce qui suit : Hier matin, Libé me fit venir dans sa hutte et me dit : « Mon enfant, sais-tu prier? Mets-toi à genoux près de moi, et prie Dieu d'avoir pitié du plus grand des pécheurs. J'ai peur, mon enfant! Ce Dieu que j'ai nié si longtemps m'a fait sentir sa puissance dans mon âme. Je sais maintenant qu'il existe ; je n'en ai plus aucun doute. Et ce feu qui ne s'éteint point, qui m'en délivrera? Je le vois, je le vois! Crois-tu que Dieu veuille me pardonner? J'ai refusé d'aller entendre sa Parole pendant que je pouvais encore marcher. Maintenant que je suis aveugle et presque sourd, comment pourrai-je servir Jéhovah? » — Ici, ajouta Tsiou, Libé s'arrêta un moment, puis il me dit : « As-tu pris ton livre avec toi? » Je répondis que oui. « Eh bien, ouvre-le et place mon doigt sur le nom de Dieu. » Je fis selon son désir. « C'est donc là,

s'écria-t-il, le nom, le beau nom de Dieu! Place maintenant mon doigt sur celui de Jésus, le Sauveur. » Tel fut le touchant récit du messager de bonnes nouvelles que Libé m'envoyait. J'eus bientôt la joie de m'assurer par moi-même de la réalité de cette conversion étonnante. Pendant près d'une année, mon collègue de Morija partagea avec moi la douce tâche de nourrir ce vieillard que la grâce avait rendu aussi docile qu'un petit enfant. Pour ne rien perdre de nos instructions, Libé prenait ordinairement nos mains dans les siennes, approchait son oreille de nos lèvres, et répétait l'une après l'autre, les paroles que nous proférions, nous priant de le reprendre s'il n'avait pas bien entendu. Il fut baptisé dans son propre village. Cette cérémonie attira une foule de gens désireux de voir celui qui nous persécutait, et qui maintenant annonçait la foi qu'il s'efforçait autrefois de détruire. Quatre membres de l'Eglise de Morija, avancés en âge, apportèrent le néophyte, trop faible pour se mouvoir seul, et le déposèrent sur une espèce de couche, au milieu de l'assemblée. Bien que nous ne fussions pas sans inquiétude sur les suites que pourraient avoir pour lui des émotions trop multipliées, nous pensâmes, nous reposant sur le Seigneur, devoir l'inviter à rendre compte de sa foi. « Je crois, dit-il alors sans hésiter, en Jéhovah, le vrai Dieu qui m'a créé et qui m'a fait parvenir à l'âge où je suis. Il a eu pitié de moi qui le haïssais, et a livré Jésus à la mort pour me sauver. O mon Maître, ô mon Père, aie pitié de moi! Je n'ai plus

de force, mes jours sont finis. Prends-moi à toi. Que la mort n'ait de moi que ces pauvres os! Préserve-moi de l'enfer et du diable! O mon Père, écoute Jésus qui te prie pour moi. O mon Seigneur!... ô mon Père!... » Ces saintes éjaculations entraînant le bon vieillard trop loin, mon collègue de Morija, qui officiait, dut l'interrompre pour lui offrir le secours de questions nettement posées : « *Placez-vous encore quelque confiance dans les sacrifices que vous aviez accoutumé de faire aux âmes de vos ancêtres?* — Qu'est-ce que de pareils sacrifices pourraient encore purifier? Je n'y crois plus, le sang de Jésus est ma seule espérance. — *Avez-vous quelque désir à exprimer à votre famille et aux Bassoutos assemblés autour de vous?* — Oui, je désire qu'ils se hâtent de croire et de se repentir. Qu'ils aillent tous à la maison de Dieu et qu'ils écoutent avec docilité ce qu'on y enseigne. Moshesh, mon fils, où es-tu? (Ici Moshesh couvrit ses yeux d'un mouchoir pour cacher son émotion.) Et toi, Letsié, mon petit-fils, où es-tu? Ecoutez mes dernières paroles. Pourquoi résistez-vous à Dieu? Vous objectez vos femmes! Ces femmes, ce sont vos sœurs et non vos épouses. Jéhovah n'a créé qu'un homme et qu'une femme et les a unis pour être une seule chair. Oh! soumettez-vous à Jésus, il veut vous sauver. Renoncez aux guerres, aimez tous vos semblables. — *Pourquoi demandez-vous le baptême?* — Parce que Jésus a dit que celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé. Pourrais-je savoir quelque chose de mieux que ce que mon Maître a dit? » —



Baptême de Libé (p. 111).

Il est d'usage dans nos stations que les néophytes, avant de recevoir le baptême, répètent la formule antique du renoncement. Elle avait été expliquée à Libé et il l'avait parfaitement comprise, mais il lui fut impossible de l'apprendre ou même de s'astreindre à la répéter après le ministre officiant. Cette circonstance tourna à notre édification, en tant que l'embarras du néophyte fit éclater toute la vivacité de ses sentiments. *Je renonce au monde et à sa pompe...* venait de dire mon collègue. « Non, s'écria Libé, je n'y renonce pas maintenant, car il y a longtemps que j'y ai renoncé! » *Je renonce au diable et à ses œuvres!...* « Le diable, interrompt l'heureux croyant, qu'ai-je à faire avec lui? Il m'a trompé pendant assez d'années. Voudrait-il donc m'entraîner dans sa ruine? Je lui laisse l'enfer, qu'il le possède à lui seul... » *Je renonce à la chair et à ses convoitises.* Nouvelle exclamation. « N'y aurait-il donc de jouissances que dans le monde? N'avons-nous pas, *chez Jésus*, des fêtes et des viandes qui nous suffisent? » D'après un désir généralement exprimé, Libé fut surnommé *Adam*, le Père des Bassoutos. Il mourut peu de temps après son baptême. C'était un dimanche matin. Un de ses petits-fils venait de lui lire quelques versets dans les évangiles. « Sais-tu, avait ajouté le jeune homme, que c'est aujourd'hui le jour du Seigneur? — Je le sais, je suis avec mon Dieu. » Quelques instants après, il demanda qu'on étendît un manteau sur lui, parce qu'il se sentait accablé de sommeil, et il s'endormit pour ne plus se réveiller.

VIII

Vingt ans se sont écoulés depuis le moment où les Bassoutos commencèrent à comprendre le message de grâce que nous leur avions apporté. Dans cet intervalle le personnel de la mission s'est considérablement augmenté. Aux établissements dont nous avons raconté l'origine se sont ajoutés : *Carmel*, desservi par M. Lemue que M. Frédoux a remplacé à Motito ; *Hebron*, sous les soins de M. Cochet; *Béthesda*, dirigé par MM. Schrumpf et Gosselin ; *Hermon* et *Bérée*, dont les pasteurs sont MM. Dyke et Maitin. Les Bassoutos jouissent en outre des services de M. Lautré, chirurgien de beaucoup de mérite ; de M. Schuh, directeur d'une presse établie à Béerséba ; de M. Maeder, qui est devenu le collaborateur de M. Arbousset; de M. Keck, adjoint comme pasteur à M. Daumas ; et de M. Jousse, auquel est dévolue la charge du poste de Thaba-Bossiou.

Les travaux de tous ces messagers de salut sont bénis de Dieu. La société chrétienne s'organise

lentement, mais d'une manière sûre et progressive, au sein de populations dont les masses sont encore sous l'empire d'erreurs traditionnelles. Les néophytes font preuve, comme on l'a vu, d'intelligence et de tact. Ils savent reproduire d'une manière neuve et intéressante les impressions qu'ils reçoivent. Mais là, comme partout ailleurs, le mal se trouve mêlé au bien. La lutte est incessante, et l'on voudrait voir les indigènes convertis protester plus énergiquement contre les désordres qui règnent autour d'eux. On sent en les voyant agir qu'ils se préoccupent trop des difficultés qu'ils ont à surmonter. On leur souhaiterait plus d'assurance et de vigueur. Ce défaut est peut être le résultat des habitudes de défiance que l'on contracte lorsque l'on naît et qu'on grandit sous un régime qui n'offre que peu de garanties de stabilité. Des défections inattendues répandent parfois la consternation au sein de ces troupeaux encore peu expérimentés. Cependant ils avancent dans la pénible voie qui leur est tracée.

Au point de vue temporel, l'arrivée des missionnaires a été le salut des Bassoutos.

Cette contrée, que nous trouvâmes presque déserte en 1833, est couverte de hameaux entourés de champs en plein rapport. On n'y voit plus trace d'animaux sauvages et l'on commence à s'y plaindre d'une trop grande accumulation de chevaux et de bêtes à cornes.

Les indigènes, sans négliger leurs anciens produits, ont généralement adopté la culture de nos

céréales et de nos principaux arbres fruitiers. Adossé contre des montagues qui forment le point culminant de l'Afrique australe, leur pays jouit de pluies régulières pendant toute la saison d'été, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril.

Les sauterelles, qui ravagent si fréquemment les terres du gouvernement du Cap, s'arrêtent rarement dans cette région privilégiée, soit qu'elles n'en aiment point les herbages ou qu'elles craignent de déposer leurs œufs dans un sol trop humide. Les moissons ne manquent donc presque jamais et la quantité de grains qu'on récolte annuellement dépasse de beaucoup celle que les habitants peuvent consommer. Le surplus trouve un facile écoulement dans la colonie et constitue avec les bestiaux le fond d'un commerce déjà considérable.

Nos efforts pour le développement de l'agriculture ne pouvaient être couronnés d'un succès plus satisfaisant.

Il n'en est pas de même pour ce qui tient aux constructions et à l'ameublement.

Ce pays si fertile, et où les graminées acquièrent une telle hauteur qu'on est obligé, chaque hiver, de s'en débarrasser au moyen du feu, n'a presque pas d'arbres de haute futaie. En attendant que cet obstacle au développement de la civilisation trouve son remède dans la plantation de forêts artificielles, on pourra y obvier au moyen de rapports commerciaux avec la Cafrerie qui n'est presque d'un bout à l'autre qu'un vaste bois. Les habitants de

Béerséba et de Mékuatling sont de tous les indigènes ceux qui ont lutté avec plus de persévérance contre les difficultés dont nous venons de parler. Ils ont presque tous substitué de petites maisons en maçonnerie à l'ancienne hutte.

Nos établissements sont échelonnés sur une ligne à peu près parallèle au cours du Calédon, à une distance moyenne de douze lieues les uns des autres, de telle sorte que chacun d'eux se trouve au centre d'un district populeux.

Sous le rapport des bâtiments et de l'industrie, ils sont encore fort peu remarquables. Il ne faudrait pas les assimiler même au plus insignifiant de nos villages.

Lecteur, si vous voulez en avoir une idée, permettez-moi de vous placer sur une colline d'où j'ai souvent contemplé l'un de ces hameaux naissants. — Vos regards s'arrêtent sur un immense cirque formé par des montagnes aux cimes grisâtres. Vous admirez les pâturages qui recouvrent le sol ondulé de la vallée. Vous voyez avec intérêt de beaux troupeaux, paissant sous les yeux de bergers armés de javelines et de boucliers. De légères colonnes de fumée vous indiquent les sites des villages cachés par les accidents du terrain. — Mais un sentiment indéfinissable de tristesse efface de vos lèvres le premier sourire de la surprise!... La verdure de ce pays-là vous paraît trop uniforme. Les troupeaux vous semblent moins enjoués que ceux que vous avez vu boudir dans nos prairies. Et puis, que penser de ce silence!... Ce silence de l'Afrique,

qui n'est interrompu que par des croassements de corbeaux ou par le vol de quelque grue solitaire! Cette nature vous pèse, et vous sentez que si le missionnaire lui trouve du charme, c'est que les déchirements du jour où il dit adieu à tout ce qui lui était cher avaient préparé son âme à comprendre les mélancoliques grandeurs de sa patrie adoptive!

Détachez vos regards de ces scènes muettes pour chercher la station; vous découvrirez, au bas d'un coteau, dans l'ombre que projette le mont le plus rapproché de vous, quelques maisons simples, mais bien bâties, dont les façades blanches sont tournées vers de vastes vergers et des champs en culture.

Vous reconnaissez à ses proportions et à son isolement l'édifice consacré au culte de Dieu.

Un peu plus haut, se présentent divers petits bâtiments en grossière maçonnerie, tant bien que mal alignés, et dont le principal charme consiste à se trouver ombragés par de fort beaux pêchers. Ce sont les demeures de ceux des habitants de l'endroit qui ont fait un premier pas vers la civilisation. — Plus haut encore, on aperçoit d'immenses cercles, dont la circonférence se compose de huttes, de forme ovale, fort rapprochées les unes des autres. C'est là le *motsé*, la communauté païenne, où retentissent trop souvent encore des chants barbares, tandis que plus bas on se réunit, matin et soir, pour célébrer les louanges du Sauveur.

Peut-être, après ce coup d'œil jeté sur l'ensemble de la station, désirez-vous entrer dans l'un de nos temples africains. On y est généralement fort serré, et c'est quelquefois avec peine que le prédicateur se fraye un chemin jusqu'à la chaire. Les chrétiennes s'habillent, le dimanche, à peu près comme nos villageoises ; seulement elles ont compris qu'un mouchoir porté en guise de turban allait infiniment mieux à leur teint foncé et à leur nature agreste qu'un chapeau ou qu'un bonnet. Les hommes préfèrent le paletot à la veste et la redingote au frac, qui leur paraît souverainement ridicule. Le plus grand nombre aiment encore à se draper dans leurs manteaux de pelleteries. Les missionnaires ne sont pas trop exigeants là-dessus. Dans quelques stations, on s'assied sur des bancs de bois très bien faits. Ailleurs, la brique remplace encore la planche. Dans d'autres localités, chaque auditeur apporte avec soi un escabeau de sa propre façon. Les femmes âgées préfèrent une natte blanche, qui leur sert de parasol en se rendant à la maison de prière, et sur laquelle on les voit assises, à la manière des Orientaux, pendant la célébration du service. Les enfants des écoles se groupent généralement au bas de la chaire, sous la surveillance d'un ou de deux moniteurs.

La forme du culte est la même que celle qu'on suit dans les Eglises protestantes en France. Seulement nos coreligionnaires du Lessouto chantent les louanges du Seigneur avec beaucoup plus d'énergie que nous. On sait, dans ce pays-là, ce

que c'est que faire un *bruit* joyeux à l'Eternel.

Toutes les personnes sachant lire tiennent à la main un recueil de cent cantiques, qui en est à sa quatrième édition. — Les Bassoutos convertis apprécient encore davantage le privilége de pouvoir chercher dans le Nouveau Testament la confirmation ou le développement des enseignements qu'ils reçoivent des missionnaires. Une traduction très populaire de ce saint livre a été imprimée à Béerséba. L'idiome des Bassoutos a fourni tout ce qu'il fallait pour reproduire la pensée divine avec clarté et sans circonlocution vicieuse. Quelques rares emprunts ont été faits aux langues européennes, mais seulement pour exprimer des objets matériels inconnus aux indigènes. Rien n'égale l'intérêt avec lequel nos néophytes ont suivi l'impression du volume sacré. Ayant bientôt observé que leurs yeux de lynx ne laissaient échapper aucune expression malsonnante, et pourchassaient sans pitié les plus légères fautes de typographie, nous avons tiré un excellent parti, pour la correction de nos épreuves, de ce penchant à la critique. Lorsque nos censeurs éprouvaient des doutes sur la justesse de quelque locution peu usitée, ils se livraient à des discussions philologiques très amusantes et parfois fort instructives. Il est tel mot qui, avant de pouvoir garder la place que nous lui avions assignée, a dû subir l'examen d'un jury composé des hommes les plus graves de la tribu.

Souvent les objections provenaient de ce que l'étrangeté sublime des enseignements divins dé-

routait complétement nos érudits. Je me rappelle avoir eu toute la peine du monde à les convaincre que je ne m'étais pas trompé en faisant dire à Jésus-Christ que ses apôtres siégeraient un jour avec lui sur douze trônes. Ils ne concevaient pas que le Roi des rois pût pousser la condescendance jusqu'à rendre de simples serviteurs participants de ses prérogatives.

Ces mystères de la sagesse incréée frappaient surtout l'intelligence supérieure de Moshesh. Il admirait particulièrement le récit de la création, le Décalogue, le treizième chapitre de la première épître aux Corinthiens, qu'il appelait « les poésies de l'amour. » Je l'ai souvent entendu répéter avec emphase le prologue de ce morceau sublime : « Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme l'airain qui résonne ou comme la cymbale retentissante. » L'histoire de Joseph le jetait dans de vraies extases de bonheur et d'admiration. Il la raconta un jour en ma présence à un chef allié qui lui faisait visite. Dans le feu du récit, il parut oublier tout ce qui se passait autour de lui et se livra à une pantomime saisissante de vérité. L'étranger émerveillé ne détourna pas un instant les yeux; sa physionomie reflétait, comme un miroir, toutes les impressions qui se produisaient sur celle du narrateur. Que n'eus-je pas donné dans ce moment pour savoir peindre?

Le lecteur croira-t-il que j'ai entendu l'un de ces indigènes reproduire presque littéralement le mot

célèbre de Rousseau : « Ce n'est pas ainsi qu'on invente? » Quelqu'un avait dit que l'Evangile pouvait bien être le fruit de l'imagination des blancs. « Des blancs!... repartit ironiquement un homme qui ne faisait d'ailleurs aucune profession de christianisme, ils sont en effet bien habiles les blancs! Ils font des maisons qui roulent, des fusils, de la poudre, il n'y a que la mort dont ils n'aient pas pu se rendre maîtres, mais, avec tout cela, je ne les crois pas assez sages pour avoir fait la Bible! »

Les temples, dont nous parlions tout à l'heure, sont en grande partie l'œuvre de nos néophytes. Dans ce moment même, on en achève un à l'érection duquel ils ont consacré une somme de près de cinq mille francs. Ils prêtent encore plus volontiers le secours de leurs bras, surtout si la chose est conduite avec ensemble et se traite en affaire de famille. Alors les corvées les plus pénibles leur deviennent en quelque sorte des parties de plaisir.

Lors de la construction de l'église de Mékuatling, les indigènes amassèrent d'abord toutes les pierres et préparèrent environ 60,000 briques. Le bois pour la charpente se trouvait dans les montagnes, ou au fond de ravins inaccessibles aux bêtes de trait. Il fut enlevé de là comme par enchantement à force de bras. Le chaume et les roseaux destinés à la toiture avaient été coupés par les hommes à quelque distance de la station. Les femmes et les jeunes filles se chargèrent du transport. On les voyait arriver, chaque matin, se suivant à la file et portant sur la tête de grosses ger-

bes qu'elles déposaient sur le chantier. Il est d'usage que ces matériaux soient cousus aux lattes de la toiture au moyen de lanières. Il fallait donc beaucoup de peaux. Les chasseurs de l'endroit se mirent en campagne et revinrent bientôt avec un gros char plein des dépouilles des gnous et des zèbres du voisinage. Jamais on n'avait fait la guerre à ces animaux avec si bonne conscience. On chassait au cri de : « Dieu le veut, Dieu l'ordonne! » Le soir les traqueurs, au nombre de plusieurs centaines, se réunissaient sous la voûte étoilée, pour chanter, avant de se livrer au sommeil, un hymne au Créateur des hommes.

La chaux est très rare dans ce pays-là, et l'on n'en fait usage que pour blanchir les parois des bâtiments. Elle ne se trouve qu'à l'état de stalactites dans des grottes situées généralement au sommet des montagnes. M. Daumas, après beaucoup de recherches, en avait découvert une assez grande quantité près d'une charmante fontaine tombant en cascade, mais malheureusement on ne peut plus mal placée pour la commodité des carriers. La chaux fut emportée d'assaut. On partit un beau matin comme pour une promenade d'agrément. M. Daumas et sa compagne ne purent résister à la tentation de se mettre de la partie. Des blocs, presque aussi durs que le marbre, furent bientôt mis en éclats, et, longtemps avant le coucher du soleil, il n'y eut pas moins de cinq charretées de moellons que dix forts bœufs furent chargés de traîner jusqu'à la station.

Enfin, pour que la construction de ce temple soit complète, il faut ajouter aux joyeuses corvées, dont nous venons de parler, une contribution en bétail, dont la vente permit à notre collègue de meubler l'édifice de bancs en belle menuiserie.

Des populations, qui avaient été dispersées par la guerre et la famine, ramenées dans le pays de leurs pères; des éléments durables de prospérité introduits dans une région que le cannibalisme avait dévastée; le Nouveau Testament et le livre des Psaumes imprimés; un nombre assez considérable d'indigènes admis aux sacrements et à la communion de l'Eglise; les vérités fondamentales du christianisme annoncées à des masses encore inconverties, tels ont été jusqu'ici les résultats généraux de notre entreprise. C'est assez pour nous encourager et nous porter à bénir l'Auteur de tout bien, mais c'est peu auprès de ce qui reste à faire.

Il est douloureux de le dire, mais la vérité nous y oblige, l'œuvre de la régénération sociale et religieuse des Bassoutos semblait présenter moins de difficultés et marcher plus rapidement, il y a une douzaine d'années, qu'elle ne l'a fait depuis. A cette époque, presque toute la famille du chef semblait gagnée; lui même paraissait par moments n'attendre que quelques progrès de plus au sein de son peuple pour renoncer aux antiques usages, et régler sa vie et son administration d'après la loi chrétienne. Alors les Bassoutos ignoraient encore le grand scandale que présente la politique égoïste des nations qui s'appellent chrétiennes. Nos néo-

phytes pensaient que les guerres devaient entièrement cesser là où l'autorité suprême de la Parole de Dieu était admise. Ils croyaient donc n'avoir rien à craindre de la race blanche. Ce sentiment avait acquis une telle force que les exercices militaires tombaient en désuétude. Le pays des Bassoutos fournissait chaque année à la colonie du Cap une multitude de travailleurs qui trouvaient facilement de l'ouvrage, tant leur réputation de fidélité et d'honnêteté inspirait de confiance. Il nous souvient qu'un publiciste de la colonie du Cap demandait alors, d'un ton ironique, si les missionnaires protestants français étaient des *quakers*, que leurs disciples se montrassent partout sans armes et ne prissent avec eux, dans leurs voyages, qu'un bâton et un petit sac contenant des livres.

Hélas! de cruels désappointements devaient amener une réaction qui ne tarda pas à faire tenir à nos détracteurs un tout autre langage. Les empiétements de notre race allaient ranimer l'instinct belliqueux des indigènes et porter un grand nombre d'entre eux à ne plus voir dans le christianisme qu'une série de faits sans portée et de théories sans application. Les exigences et les préoccupations de la politique allaient étouffer la voix de la conscience, et fournir à une foule de gens, surtout aux chefs, un prétexte spécieux pour renvoyer indéfiniment des réformes qui leur répugnaient. Dès ce jour commencèrent nos plus sérieuses difficultés.

On sait avec quelle incurie le gouvernement du Cap a laissé une foule d'anciennes familles de la

colonie se soustraire à son autorité, et s'avancer indéfiniment au delà des frontières. Il n'était cependant pas difficile de prévoir quelles seraient les conséquences de cette émigration. La cause en expliquait suffisamment le but. Que pouvait-on attendre de gens qui s'expatriaient, pour la plupart, parce qu'on les avait obligés à émanciper leurs esclaves?

Ces émigrés, peu nombreux d'abord, ne portèrent dans le commencement aucun ombrage aux populations qui les virent apparaître au milieu d'elles. Ils se montraient si humbles, si soumis! Ils ne demandaient qu'à séjourner dans les parties du pays les moins occupées, et ce séjour ne devait être que temporaire. Mais bientôt voyant leur nombre considérablement accru, ils se crurent assez forts pour pouvoir jeter le masque et se donner des chefs.

Une guerre ne tarda pas à éclater. Alors le gouvernement de la colonie se réveilla au bruit de la fusillade. Quelques dragons traversèrent le fleuve Orange. Le prestige encore intact de ces troupes, l'éclat de leur armure imposèrent aux colons émigrés tout autant qu'aux indigènes. Les parties belligérantes mirent bas les armes et de graves diplomates ouvrirent un congrès, espérant trouver quelque remède à des maux qu'ils auraient dû prévoir et prévenir.

Ils étaient encore occupés à chercher ce remède, quand un nouveau gouverneur, couvert des lauriers qu'il venait de conquérir dans l'Inde, passe à travers les populations en émoi, avec la rapidité d'un météore, et, d'un coup de son sabre, tranche le

nœud gordien. Il proclame la souveraineté de la reine d'Angleterre sur tout le pays. Cette souveraineté du reste sera toute morale, un manteau de famille sous lequel blancs et noirs, enfants de la même mère, goûteront un paisible sommeil. Chacun restera où il est, jouira de ce qu'il possède déjà, mais plus d'empiétements! Les droits de Moshesh surtout devront être sacrés! Ce chef n'a rien vendu ni affermé, il n'a fait qu'exercer une hospitalité dont on doit lui savoir gré. Des magistrats seront répartis parmi les blancs pour les contenir et les protéger. Les indigènes se gouverneront d'après leurs propres lois.

Si cet homme eût pu demeurer sur les lieux et aviser lui-même à l'exécution de ses plans, peut-être sa vive imagination, son esprit fécond et énergique lui eussent-ils fourni assez d'expédients, assez de généreuses inconséquences pour amener progressivement et sans secousse une fusion quelque peu équitable. Mais à l'exception de Moshesh et de ses Bassoutos, anciens et légitimes possesseurs du sol, tout le monde dans la contrée avait intérêt à faire passer le plus tôt possible la souveraineté morale à l'état de souveraineté matérielle.

Les agents britanniques ne tardèrent pas à tailler en long et en large, comme en pays conquis, pour arrondir les fermes des émigrés. Ceux des indigènes dont les villages étaient près de ces fermes furent sommés de se retirer ou de passer sous de nouvelles lois. Des chefs étrangers, auxquels le souverain des Bassoutos avait donné asile, se pré-

valant du nouvel ordre de choses, se déclarèrent possesseurs exclusifs des districts où l'hospitalité leur avait été généreusement donnée et furent soutenus dans leurs prétentions par les autorités coloniales.

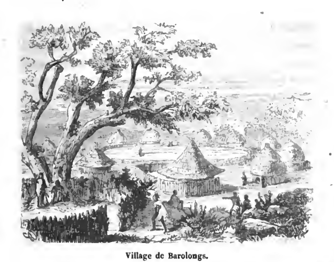
C'en était trop. Les Bassoutos ne purent plus se contenir. Des guerres intestines éclatèrent. Ce n'est pas ici le lieu d'en raconter les incidents. Qu'il me suffise de dire que pendant près de quatre années les cris d'alarme ou les chants de victoire ne cessèrent de retentir autour de nos stations. — Pendant cette lutte, les Bassoutos ont reconquis une partie du territoire qu'on leur avait enlevé. Ils eussent pu disparaître avant que le gouvernement anglais comprît quel rôle on lui faisait jouer dans ces régions lointaines. L'intrépidité qu'ils ont déployée sous le feu des premiers canons qui aient paru dans leurs montagnes a prévenu ce malheur.

Il n'entrait nullement dans les vues de la Grande-Bretagne de faire les frais d'une lutte qui ne lui promettait ni gloire ni profit. Dès qu'elle a vu que le prestige de son nom ne suffisait pas pour tenir en échec des populations dont sa négligence a compromis l'avenir, elle a retiré du milieu d'elles ses troupes et ses magistrats. C'eût été montrer beaucoup de sagesse s'il eût été possible d'emmener en même temps les colons, qui ont été la première cause de tout le mal. Au fond rien n'est changé, les deux races rivales sont encore en présence, et la stricte neutralité que l'Angleterre se pique d'observer est bien souvent dérisoire.

Les chefs se voient aux prises avec des difficultés ignorées de leurs pères. L'excessive indépendance de leurs vassaux, la facilité avec laquelle, dans l'absence de lois bien arrêtées, les personnes malintentionnées peuvent profiter du mécontentement général pour se livrer à des actes de spoliation ou de vengeance personnelle ; les exigences toujours croissantes de leurs nouveaux voisins, tout se réunit pour les jeter dans un découragement qui finit souvent par les démoraliser tout à fait. Les devins et les fauteurs des antiques superstitions exploitent à leur profit les craintes de populations ignorantes et impressionnables.

Jusqu'à ce jour, les gouverneurs qui se sont succédé au Cap, n'ont guère eu d'autre politique extérieure que celle que leur ont imposée les conséquences des empiétements des colons. La mère patrie voit avec inquiétude l'accroissement indéfini de possessions dont le maintien grève inutilement son trésor. De braves soldats gémissent d'avoir à tirer l'épée contre des hommes plus dignes de compassion et d'intérêt que de haine. Le mal ne s'arrêtera que lorsque ces peuplades, devenant l'objet d'une étude sérieuse, on s'enquerra de leur position matérielle et morale, on adoptera à leur égard une politique paternelle qui les rassure sur leur avenir, et l'on cessera de faire des règlements pour elles, sans avoir la moindre idée de leur passé, de leurs sentiments, de leurs usages et de leurs besoins. Nous serions trop heureux si cet ouvrage pouvait contribuer en quelque mesure à les faire

mieux connaître. Pourrait-on assez déplorer qu'à une époque où la science exploite avec tant d'intelligence, et perpétue avec tant de soin, toutes les forces matérielles, toutes les richesses que recèle la nature, on soit si peu soucieux de conserver des variétés de notre propre espèce qui ne diffèrent de nous, à certains égards, que parce qu'une Providence toute sage les destinait à concourir au développement harmonique des plans qu'elle a faits pour sa gloire et pour le bonheur de l'humanité? Ce qu'on appelle le préjugé contre la couleur ne saurait être, à nos yeux, qu'un préjugé contre l'ordre providentiel. Cicéron recommandait autrefois à son ami Atticus de ne pas se procurer des esclaves bretons, vu que leur stupidité était telle, que l'on ne pouvait tirer d'eux aucun service. Voilà une appréciation qui doit paraître singulièrement ridicule aux lettrés et aux industriels du pays de Galles ou de la patrie de Chateaubriand. Le préjugé dont les noirs sont victimes n'est pas plus fondé. Plaise au ciel que notre race en revienne, avant qu'elle n'ait consommé un irréparable fraticide!



Village de Barolongs.

SECONDE PARTIE

COUTUMES ET MŒURS DES BASSOUTOS

IX

Villages. — Habitations. — Ustensiles. — Occupations domestiques.

Le premier coup d'œil jeté sur un village des Bassoutos suffit pour convaincre que ces peuplades ont été longtemps nomades. L'établissement a presque toujours la forme d'un vaste cercle, dont

les troupeaux occupent le centre, tandis que les huttes forment la circonférence. Le point le plus élevé de ce cercle est réservé à l'habitation du chef. C'est un campement devenu permanent.

Les indigènes, en se fixant sur le sol, ont senti la nécessité d'apporter quelque soin au choix des sites de leurs établissements. Les tribus qui habitent des pays où les pluies sont fréquentes, placent invariablement leurs habitations sur les hauteurs, à cause de l'insalubrité des bas-fonds. Elles veillent à ce que l'exposition soit bonne, et disent qu'il est fort essentiel que le soleil levant darde ses premiers rayons, sans obstacle, dans les parcs où les troupeaux sont enfermés. Le choix du site étant fait, le chef fiche religieusement en terre une cheville enduite de charmes, afin que la ville soit fermement clouée au sol, et que la guerre, ou tout autre malheur, ne vienne pas en troubler les habitants et les forcer à changer de domicile.

Non loin de la résidence du chef, se trouve une sorte de cour assez vaste formée au moyen d'une rangée circulaire de roseaux ou de branchages. C'est là que se tiennent ordinairement les hommes faits. C'est là qu'on traite les affaires publiques, que se jugent les procès et les causes criminelles. C'est aussi là que s'arrêtent les étrangers, et qu'on vient chercher les nouvelles des pays éloignés. Si l'art n'a pas encore trouvé le chemin de ce forum primitif, l'éloquence y est depuis longtemps connue, et cette enchanteresse a su répandre sur l'agreste simplicité du *Khotla* un prestige presque aussi

grand que celui dont nos tribunes sont entourées. L'entrée de cette cour est interdite aux femmes. Elles n'en approchent que pour apporter des aliments à leurs maris, lorsque ceux-ci jugent à propos de prendre leurs repas en commun. Les principaux conseillers d'un souverain portent le titre honorifique d'*hommes du Khotla*. Cette appellation, n'en déplaise aux habitués de nos palais aux coupoles dorées, ne signifie ni plus ni moins que *hommes de la cour* ou *courtisans*. Les hommes d'âge mûr qui se montrent trop rarement dans cette enceinte, sont méprisés comme efféminés ou indifférents à la chose publique. Les vieux chefs exhortent continuellement leurs fils à se tenir toujours là, pour y recevoir les voyageurs et s'instruire au moyen de leurs récits.

Le centre du village est occupé par de grands enclos, parfaitement ronds chez les tribus dans leur état primitif, et carrés chez celles qui ont subi l'influence de la civilisation européenne. Ces enclos, dans les pays boisés du Nord, sont faits au moyen de branches de mimosas. Les Bassoutos et les Cafres les font en murailles sèches, qui ont généralement deux mètres de hauteur. On y renferme le bétail tous les soirs. Quoique ce quartier de la ville soit très fréquenté, il est peu de tribus qui permettent aux femmes d'y pénétrer. C'est une terre tellement sainte que l'on y enterre les chefs et leurs familles.

Les huttes sont partout extrêmement primitives et mal commodes. Les indigènes n'avaient pas

l'idée de ce que nous appelons une maison. Vivre entre des murs pendant le jour, lorsqu'il fait beau (or il fait presque toujours beau en Afrique), leur paraît contre nature. Toutes leurs affaires, tous leurs travaux se font sous la voûte du ciel. Les ménagères même, quoique fort jalouses de leurs prérogatives, trouvent qu'un léger entourage de roseaux suffit pleinement pour mettre leur cuisine à l'abri de toute profanation. La hutte n'est donc, à proprement parler, qu'une retraite réservée pour les cas où il devient absolument nécessaire de se soustraire aux intempéries de l'air ou aux regards du public. C'est là qu'on dort lorsqu'il fait froid ou qu'il pleut. C'est là que l'homme vient au monde; c'est là aussi qu'il meurt, ou qu'il reçoit les soins que réclame la maladie. C'est là que sont renfermés les objets les plus précieux que possède la famille. Ces retraites sont petites, mais on en augmente le nombre suivant les besoins; un polygame, par exemple, a toujours autant de huttes que de femmes.

Dans le pays des Batlapis, des Barolongs et des Baharoutsis, où les chaleurs sont excessives et le bois de construction abondant, la hutte est haute, assez bien aérée. Elle affecte la forme d'un dôme conique, autour duquel règne une petite véranda destinée à soutenir la toiture, à préserver les cloisons intérieures du contact du soleil, et à offrir un ombrage agréable. Les Bassoutos, qui habitent un pays montagneux, se sont surtout appliqués à exclure le froid et l'humidité. Leurs huttes ont la



Coupe transversale de la hutte des Barolongs.

forme d'un grand four ovale. On y entre en rampant le long d'un passage fort étroit, destiné à empêcher le vent de parvenir jusqu'à l'intérieur. Les parois sont parfaitement bien crépies et parfois ornées de dessins ingénieux. Les femmes prennent le plus grand soin de ces huttes. Elles plaquent sur le sol un pisé fort résistant, auquel elles parviennent à donner du poli, ce qui n'est pas seulement agréable à la vue, mais de plus favorise le maintien de la propreté. Le principal défaut de ces huttes, outre leur petitesse, est l'absence de tout moyen de ventilation. Je n'oublierai jamais la terreur dont j'étais autrefois saisi, lorsque je me trouvais enfermé avec dix ou douze personnes dans une de ces étuves. Je me croyais en danger imminent de suffocation et me hâtais de sortir. La vue du ciel étoilé calmait cette agitation involontaire, et, m'enveloppant de mon manteau, je m'étendais auprès de quelques chiens qui faisaient sentinelle à la porte. Cependant la

voûte azurée n'est pas sans inconvénients non plus, dans un pays où des nuits extrêmement fraîches succèdent à des journées brûlantes. Force était donc, après une heure ou deux de bouderie, de rendre justice à la hutte, trop heureux encore si l'on me permettait de chercher un coin dans les parties les moins confortables de cet antre ténébreux.

Les couches, sur lesquelles on y repose, offrent tout aussi peu de commodité que le dortoir lui-même. Pour matelas, le pauvre se contente d'une natte ou d'une peau de bœuf rendue roide et unie par une forte traction. Les riches y ajoutent quelques pelisses et se recouvrent de leurs fourrures



Hutte des Bassoutos.

les plus chaudes. Jamais l'idée n'est venue, même aux obséquieux valets de potentats tels que Dingàn ou Moussélékatsi, d'interposer quelques brassées de paille entre le sol et la personne royale de leurs maîtres. Les Africains semblent avoir fait un pacte particulier avec le sommeil et pouvoir l'appeler à leur gré. Ils le considèrent comme une bénédiction si grande, dormir lorsqu'on jouit de tant soit peu de calme leur paraît si doux et si naturel, qu'ils n'ont pas jugé nécessaire de faciliter

ou d'accroître cette jouissance. *La terre dort, nous dormons le sommeil*, disent-ils dans leur langage expressif, lorsqu'ils se félicitent de jouir d'une paix parfaite. J'ai connu un chef qui, après de longues années de repos et de prospérité, ne pouvait se débarrasser de l'impression que lui avaient laissée les fréquentes insomnies qu'il avait eues dans des temps malheureux. Il répétait encore machinalement, chaque matin, le cri qui lui échappait autrefois, lorsque après quelques heures de repos, il apercevait les premières lueurs de l'aurore : « Aha ! Aha ! j'ai dormi, je revois la lumière ! »

Chez les peuplades du Nord, la partie la plus reculée de la hutte sert généralement de réceptacle aux *matloulis*, énormes vases en poterie grossière, contenant la provision de blé[1]. Les Bassoutos déposent dans le même réduit, qui n'est séparé du reste de l'appartement que par un léger renflement du sol, des pots de bière déjà potable, ou à divers points de fermentation, des jattes de lait se décomposant lentement, jusqu'à ce qu'il ait atteint le degré d'aigreur qu'estiment les palais exercés. Non loin de là, se trouvent assez souvent certains amas de graisse ou de beurre, destinés aux onctions journalières que s'accordent les personnes aisées. Tout cela ne sent pas fort bon, mais devient supportable par l'habitude. Un bouclier, deux ou trois javelines, des calebasses, des vases en poterie ou en bois tendre, des cuillers assez ar-

[1] Voir dans la première hutte.

tistement travaillées, le chapeau pyramidal dont, aux temps pluvieux ou très chauds, le propriétaire se couvre la tête, quelques plumets et autres colifichets, dont on s'affuble aux jours de danse, s'offrent fichés ou pendus çà et là le long des parois. J'oubliais le briquet primitif qui fait, par la friction, jaillir le feu du combustible lui-même[1].

Briquet.

La porte, ou plutôt le goulot par lequel on entre et sort de la hutte, fait saillie dans une cour circulaire, entourée de roseaux ou de branchages. C'est là qu'est le foyer et que se tient ordinairement la famille. Personne ne manque au rendez-vous, lorsque, entre chien et loup, la maîtresse du logis dépose dans un baquet les produits fumants de sa science culinaire. Le cercle se rétrécit autour de la flamme vacillante, chacun ayant l'ambition d'entrevoir au moins le premier morceau qu'il porte à la bouche. Peut-être me trompé-je, mais depuis que j'ai pu m'asseoir à ces foyers primitifs, j'ai cru mieux comprendre ce que voulait dire David lorsqu'il parlait de coucher entre des chenets arrangés. Coucher sur l'âtre serait dans ce pays-là une preuve de misère et d'abandon. La nuit, lorsque la famille s'est retirée, des chiens grelottants ou quelques pauvres malheureux se blottissent sur les cendres chaudes. Les chenets sont quelques pierres sur lesquelles on place les

[1] Voir la gravure de la première hutte. L'indigène qui y est représenté est occupé à faire du feu par ce procédé.

pots. Il en faut au moins cinq à six sur un foyer. Le misérable qui va chercher là le sommeil doit naturellement arranger les chenets avant de se coucher. On comprend qu'un soin tout spécial de la Providence puisse seul permettre qu'on quitte un pareil gîte aussi peu souillé qu'un pigeon aux ailes argentées. (Voir Ps. LXVIII, 13.)

Après avoir inspecté le Khotla et les huttes d'un village africain, il ne reste plus rien à voir, et le seul moyen de fournir à la curiosité quelque aliment additionnel, est d'observer, dans leurs occupations, les personnes que des travaux agricoles ou le soin des troupeaux n'ont point appelées aux champs.

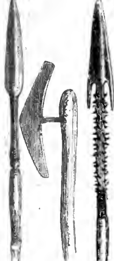


Garçon souffleur.

Nous nous arrêterons d'abord, et pour cause, devant l'ouvrier par excellence, le seul dont les labeurs se soient élevés à la hauteur d'un art. En effet, si nul Mochuana ne cède la palme à son voisin dans la confection de la plupart des objets qui lui sont nécessaires, tous reconnaissent au *forgeron* un caractère exceptionnel. C'est plus qu'un

travailleur, c'est le *ugaka a tsépé*, le *médecin du fer*. On dit que, pour pouvoir réussir dans cette branche, il faut se soumettre à des purifications mystérieuses et avaler le suc de certaines plantes. Un long apprentissage paraît nécessaire, et l'appât d'un gros bœuf peut seul faire vaincre aux initiés la répugnance qu'ils éprouvent à se donner des rivaux. On ne saurait nier, si l'on considère les outils dont ces hommes font usage, qu'il n'y ait quelque chose de magique dans les résultats qu'ils obtiennent. L'enclume est tout simplement une grosse masse de basalte ou de granit; le marteau à étendre le fer, une pierre conique qui se tient à deux mains. Le soufflet consiste en deux sacs longs et étroits, se terminant l'un et l'autre par un tube en corne, qui concentre le vent et le mène par un conduit commun jusqu'au foyer. L'extrémité opposée au tube est munie de deux baguettes parallèles, qui permettent en les pressant l'une contre l'autre, de fermer à volonté l'ouverture destinée à aspirer l'air. Un jeune garçon, assis à terre, imprime un mouvement croisé à ces sacoches, en les tirant à lui et les repoussant alternativement vers l'âtre, pendant que les doigts de chaque main, passés dans deux ganses, ouvrent et ferment au moment opportun pour emprisonner le fluide atmosphérique. De grossières tenailles et deux ou trois petits marteaux complètent l'outillage de la forge. Avec ces instruments primitifs, les indigènes donnent au fer les formes qu'ils veulent, soudent des morceaux de toute grosseur et

parviennent même à décorer certains produits de ciselures agréables à l'œil. Ils travaillent aussi le cuivre et savent assez bien le filer.

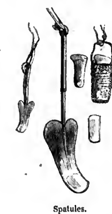

Lances ou zagaies, et hache.

En fait d'armes, ils forgent des zagaies ou lances et des haches. Pour des usages domestiques, ils font des couteaux à deux tranchants que l'on porte pendus au cou, dans un fourreau composé de deux languettes en bois parfaitement jointes ; des houes très commodes ; de grosses alènes droites qui servent à coudre les pelleteries. Parmi les produits de leur industrie, je ne saurais oublier le *lébéko*, espèce de spatule légèrement recourbée qui rend aux Africains tous les services d'un mouchoir.


Couteau.

On demandera sans doute comment les indigènes se procurent le fer. La plupart des pays qu'ils habitent sont riches en minerai. Pour en voir l'exploitation, il nous faut sortir du village et nous diriger vers cette touffe d'arbres d'où s'échappe une épaisse fumée. Nous y trouverons un âtre circulaire sur lequel est amoncelée une grande

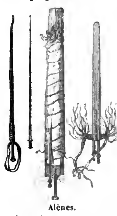
quantité de charbons, et quelque peu de minerai. Du centre partent, comme autant de rayons, un grand nombre de tuyaux en terre cuite. Ces tuyaux, par leur longueur, permettent à de vigoureux apprentis de souffler à tour de bras, sans être trop incommodés par la chaleur. Dès que la fusion a eu lieu et que le métal s'est coagulé, on le frappe et lui fait subir plusieurs chaudes consécutives, pour en séparer les matières étrangères. Malgré tout ce travail, les naturels se plaignent que leur fer est souvent mêlé de cendres et de terre. En revanche les morceaux exempts de scories ont presque la dureté de l'acier, ce qui tient sans doute au contact immédiat du charbon avec le minerai.



Spatules.

Mais un bruit extraordinaire nous rappelle au village; ce sont des grognements nasaux, des gloussements mêlés de cris aigres, dont la discordance est soumise à une cadence parfaite. On dirait un chorus d'ours, de sangliers et de babouins. Tout ce vacarme se fait autour d'une peau de bœuf, qu'il s'agit de rendre assez douce pour s'adapter au corps d'un bipède. Une douzaine d'hommes accroupis la saisissent tour à tour, la froissent entre leurs mains, la tordent, la ballottent avec une telle rapidité, lui impriment des mouvements si bizarres, qu'elle semble s'animer sous les mauvais trai-

tements qu'elle subit. Chaque effort, chaque torsion est accompagnée d'un de ces sons étranges, dont nous ne pouvions nous rendre compte; plus l'ouvrage avance, plus ils croissent en force et en rapidité : bientôt c'est un vrai délire. Le bruit, l'entraînement de la mesure semblent tourner la tête aux travailleurs; les uns impriment à leur dos les mouvements gracieux de la gazelle; d'autres se jettent sur leur proie avec la fureur du lion; d'autres encore, sans discontinuer leur travail, s'amusent des coins de la peau, comme un chat le ferait d'une souris. Tout à coup le bruit cesse, le manteau est aussi souple qu'un gant; on l'emporte en poussant un cri de triomphe, et quelques cruches de bière, seul payement qu'ils attendent, reconfortent les tapageurs.


Alènes.

Dans la cour publique, autour du chef occupé à régler des différends, on voit des hommes au regard sagace, délibérer sur la coupe de quelques fourrures, avec autant de sérieux que s'il s'agissait de tailler dans l'étoffe la plus précieuse. Bientôt un couteau, que ne dirige ni règle ni compas, trace sans hésitation des lignes droites, des parallélogrammes, des ronds qui ne laissent rien à désirer. Cela fait, nos artistes découvrent leur poitrine, y cherchent de la main l'étroit fourreau où repose leur fidèle alène, et se

mettent avec courage à percer d'imperceptibles trous, au travers desquels des yeux de lynx peuvent seuls conduire un fil légèrement tordu. Il faut que chaque point soit consciencieusement arrêté de façon à pouvoir tenir bon si son voisin vient à se rompre; travail inouï, lorsqu'il s'agit de réunir une infinité de bandes étroites et longues, comme cela se pratique dans la confection des manteaux les plus recherchés. Nous avons déjà vu que ce travail est tellement en honneur parmi les Béchuanas, que des chefs eux-mêmes ne dédaignent pas d'y prendre part.


Bouclier.

Ces potentats se piquent aussi de savoir découper avec une habileté toute particulière les boucliers de cuir, qu'ils remettent à leurs sujets. Cette arme défensive affecte diverses formes suivant les tribus. Ceux des Cafres sont ovales et couvrent toute la personne. Les Béchuanas prétendent que cet avantage est plus que balancé par l'embarras qu'occasionnent ces feuilles flexibles, lorsqu'il pleut longtemps ou que le vent souffle. Ils préfèrent un léger écu coupé dans la partie la plus épaisse de la peau d'un bœuf. Le champ de celui des Bassoutos est

surmonté d'une demi-lune renversée. Les Barolongs et les Batlapis donnent au leur la forme d'un rectangle débordé en bas et en haut par deux ailes arrondies. Les divers corps se reconnaissent à la couleur de leurs boucliers. Telle phalange n'en peut porter que de blancs; telle autre que des marquetés, et encore faut-il que les taches soient en certains cas disposées d'une façon particulière. Maint bœuf doit une mort prématurée à quelques crins blancs ou roux. La peau ne subit aucune préparation, afin de ne rien perdre de sa roideur. On attache à la surface opposée au poil une sorte de tringle, au moyen de laquelle l'arme se tient facilement au poing. Le bouclier est toujours accompagné d'un long panache de plumes d'autruches, disposées en thyrse autour d'une baguette.

Parmi les diverses préparations que les Béchuanas font subir aux dépouilles des animaux dont leur pays abonde, il faut bien mentionner cette partie de l'habit, qui est de rigueur partout où l'honnêteté n'a pas entièrement perdu ses droits. Comment vous cacher en effet la destination de cette écharpe triangulaire si bien assouplie? L'homme, qui la prépare, s'en couvrira comme d'un tablier, et après avoir noué les deux bouts supérieurs sur ses reins, un peu plus haut que les hanches, il ramènera l'angle inférieur au même point, après lui avoir fait faire le circuit nécessaire. Près de cette ceinture, vous voyez quelque chose de beaucoup plus ample; ceci revient à l'autre sexe et se portera en forme de jupe descendant jusqu'au

genou. Pour être juste envers les Béchuanas, il faut ajouter que, s'ils ont restreint la pudeur dans de trop étroites limites, ces limites du moins sont aussi sacrées pour eux que pour nous. Que ne peut-on en dire autant des tribus de la Cafrerie! mais là, l'homme est entièrement nu, et, chose étrange, nulle part au sud de l'Afrique, les femmes ne sont autant couvertes!



Sessiou.

Nous trouverons plus de plaisir à suivre l'accroissement progressif de cette énorme corbeille, qui monte en s'arrondissant et finira par présenter la figure d'un globe, dont les deux pôles seraient légèrement aplatis. La texture en est lâche, parce qu'elle doit se gonfler, se roidir et devenir imperméable à la pluie, par la pression des grains que

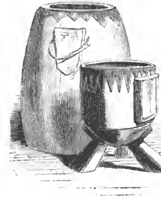
de pesants leviers entasseront dans ses flancs. Il est seulement fâcheux que les matériaux en soient si peu durables. L'ouvrier n'a près de son siége que quelques paquets de tresses et deux ou trois gerbes d'une certaine herbe sèche, fort longue, à tuyaux pleins. L'aiguille qu'il tient à la main a deux trous, pour empêcher la tresse de se défiler. Il prend une poignée d'herbe, lui donne la forme d'un petit disque, que la tresse traverse en divers sens, jusqu'à ce qu'il soit ferme et ne puisse plus se dérouler. Cela fait, il ne reste plus qu'à coudre sans interruption, à la partie déjà consolidée, des mèches d'herbe, d'égale épaisseur, jusqu'à ce que le cabas se termine par un orifice de six à huit pouces de diamètre.

Avec des matériaux plus résistants on fait, par le même procédé, de jolis paniers en forme de cloche évasée, que les femmes portent sur la tête, de petites corbeilles, dont la texture est tellement serrée qu'elles tiennent les liquides.


Paniers.

Les Béchuanas et les Cafres paraissent avoir un goût naturel pour le tressage. Avec quelques fétus et des joncs de différentes couleurs, ils se font des colliers, des bracelets, qui ne leur vont pas mal du tout.

Ils imitent sans aucune difficulté nos chapeaux de paille, et vont même jusqu'à tenter de copier le feutre, en introduisant adroitement aux points où les tuyaux se croisent des mèches cotonneuses qui cachent la tresse, et, se rabattant les unes sur les autres, présentent une surface veloutée, assez agréable à l'œil. Ils savent tordre les fibres filamenteuses de diverses plantes, et en faire de petites cordes d'une grande force.


Vases en bois.

Ils sont beaucoup moins ingénieux dans les travaux en bois. Cependant vous remarquerez, non loin du faiseur de corbeilles, un homme qui semble ne rien voir de ce qui se passe autour de lui, tant ses yeux étudient les contours naissants d'un bloc de saule, qu'il taille incessamment avec une petite hache, dont le fil pourrait être plus acéré. Il se propose d'en faire un pot oblong et cylindrique, dans lequel il traira le lait de ses vaches. Dès que la pièce aura la forme voulue, une javeline recourbée en évidera parfaitement l'intérieur, et un fer rouge en décorera les bords de spirales ou de losanges noirs, fort régulièrement dessinés. S'il reste du bois, rien n'empêchera d'en faire un plat rond ou ovale. Les chefs, qui aiment

a voir fumer devant eux les viandes dont ils régalent leurs hôtes et leurs enfants, payent assez cher des baquets de ce genre, pour peu que les dimensions en soient respectables.

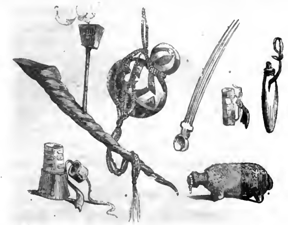
Les découpeurs de bois font encore des cuillers, qui se terminent en tiges de fantaisie, figurant, par exemple, une giraffe, la tête haute, le dos légèrement arqué, les pieds reposant sur le disque. Les manches des couteaux et des haches d'armes sont généralement sculptés. On remarque quelquefois, parmi les amulettes qu'on porte en colliers, des têtes de buffle, symbole de force, qui rendent parfaitement les formes et la physionomie de l'animal.

Cuiller.

Les tabatières, qui sont d'usage universel, et qui, faute de poche, se portent suspendues au bras ou au cou, semblent avoir mis en jeu, plus que tout autre objet, l'imagination des Africains. C'est tantôt un os bien aminci et couvert d'un couvercle en cuir, tantôt une corne d'antilope parfaitement polie, ayant un fond en bois, retenu par de minces chevilles. Certains priseurs préfèrent une petite calebasse, qu'ils ornent de mouchetures ou de carrés disposés comme ceux d'un damier; d'autres arrondissent un bout de corne solide ou un morceau d'ivoire, et à force de patience parviennent à l'évider avec une espèce de gouge très fine. Il en est qui se sont avisés de réduire en pâte les pelures visqueuses des peaux

qu'on amincit. Lorsque cette substance a été pilée et pétrie, elle prend toutes les formes qu'on veut. En se séchant, elle ressemble beaucoup à la gutta-percha.

La pipe présente partout la même forme. C'est une cassolette en pierre douce, communiquant par un tube en bambou avec une corne d'antilope, à demi remplie d'eau. Il faut, pour aspirer la fumée à travers le liquide, coller les lèvres sur l'orifice de la corne et ne point épargner ses poumons. Le tabac est connu des indigènes depuis fort longtemps et a dû leur venir des Portugais du Mozambique; mais, dans un chant consacré à la louange de cette plante favorite, ils reconnaissent que l'u-



Tabatières et pipe.

sage du *dagga* (espèce de chanvre dont les Arabes font le hagschisch) est beaucoup plus ancien.

Tous les travaux dont nous avons fait mention

jusqu'ici, sont exclusivement du domaine des hommes. Pour voir les femmes dans les leurs, il faut sortir de l'enceinte dont leur sexe leur interdit l'entrée, et visiter les petites cours attenantes aux huttes.

Nulle part les soins que requièrent l'alimentation et le bien-être de la famille ne reposent sur la femme d'une manière plus exclusive que dans cette contrée. Cela tient aux idées exagérées que se font les naturels sur la distinction à établir entre les deux sexes. Les pauvres ménagères portent généralement avec courage le pesant fardeau qui leur est dévolu. Chaque matin, on les voit devancer l'aurore pour aller puiser l'eau nécessaire à la consommation du jour. Cela fait, il faut qu'elles moulent le grain par un procédé fort pénible qui



Femme occupée à moudre.

rappelle celui de nos chocolatiers. Elles s'asseient sur leurs talons devant une pierre plate, dont la

surface peut offrir deux pieds de long sur un pied de large. Cette meule est légèrement inclinée, le bout le plus bas communiquant avec un panier fort évasé. L'ouvrière tient à deux mains un caillou ovale, avec lequel elle écrase, en s'aidant de tout le poids de son corps, le blé posé en petites quantités sur la pierre immobile. Quelquefois, pour alléger leur fatigue, les femmes se réunissent et moulent à l'unisson, en chantant un air qui s'allie parfaitement au tintement cadencé des anneaux qu'elles portent aux bras. Une heure de travail leur fournit assez de farine pour la consommation du matin. Il reste encore à la cuire, avant que les hommes rentrent des parcs où ils sont allés traire les vaches, et tout disposer pour le départ des bergers. La famille n'est pas plutôt rassasiée, que la mère prend sa houe et va travailler aux champs. Elle en reviendra, la tête chargée d'un énorme fagot, un peu avant le coucher du soleil, afin d'avoir encore le temps de puiser de l'eau, de moudre et de cuire, comme elle l'a fait dans la matinée. Si son approvisionnement le lui permet, elle préparera des aliments plus copieux et plus variés, car le souper, *sélalélo*, est chez ces peuples le repas par excellence. On le prend ordinairement autour du foyer, à l'heure du crépuscule, habitude qui a valu à l'une des plus belles planètes (Vesper) le nom trivial de *Séfalaboho*, *cure-plats*, ou de *Kopa-sélalélo*, *demande-à-souper*.

Toutes les provisions de nature végétale et les laitages sont censés appartenir à la femme; le mari



Femmes à leurs travaux (p. 150).

ne saurait en disposer sans sa permission. Les bestiaux, au contraire, sont sous le contrôle exclusif des hommes. Rien ne serait plus hors de place qu'une maîtresse de maison s'arrogeant le droit d'ordonner qu'on tue une bête. Cet arrangement remonte à l'ère patriarcale. Tandis que Sara pétrissait des gâteaux, Abraham courait au bercail, choisissait un veau tendre et bon et le donnait à un serviteur pour le cuire. Chez les Béchuanas, l'apprêt eût regardé Sara, circonstance dont je me suis souvent félicité. Les hommes, lorsque les circonstances les forcent à préparer leur nourriture, sont dégoûtants et grossiers à l'excès. Je me rappelle que, voyageant avec un chef pendant six à huit jours, nous abattîmes, chemin faisant, une quinzaine de bœufs ; et c'est à peine si je pus y toucher. La boucherie commençait à l'entrée de la nuit. Pendant que l'animal se débattait encore, un énorme brasier se formait par les soins empressés d'une jeunesse famélique. Les écorcheurs n'avaient pas achevé leur besogne, que déjà ils se faisaient part d'un bout de queue tant bien que mal grillé, d'un tendon racorni par la flamme, avant-goût horriblement dur, mais toujours bien venu, de la fête qui se préparait. Arrivait le dépècement : ce n'était plus alors qu'un croisement continuel de gens empressés à jeter dans le foyer les lambeaux saignants dont ils avaient pu s'emparer. De cendres, d'ordures, de charbon, personne ne se mettait en peine. C'était un véritable holocauste, un tourbillon de fumée à ne plus se

voir et à faire accourir tous les chacals du pays.

Les femmes donnent un soin particulier à la cuisson de la viande. Elles n'ont qu'un seul procédé, mais il est bon. Les chairs sont proprement placées dans un gros pot en terre à demi plein d'eau, qu'on recouvre assez hermétiquement pour que la vapeur ne puisse point s'échapper. Cela donne un bouilli tendre et savoureux qui serait apprécié partout. On ne saurait en dire autant des puddings plus ou moins consistants, qu'elles font soir et matin, et qui sont pour la race cafre ce que le pain est pour la nôtre. C'est un manger fort insipide, beaucoup trop pâteux, mais du reste nourrissant et très sain. Les étrangers préfèrent le *léhala*, bouillie au lait fort bien faite, à laquelle la farine légèrement sucrée du sorgho est particulièrement propre. Ils n'apprécient pas moins le *mashi* ou *mafi*, espèce de fromagée très appétissante.

Au sud de l'Afrique, il n'y a guère que les enfants qui fassent usage de lait doux. On le laisse généralement aigrir dans de grandes terrines, ou dans des outres de peaux de quaggas. Après deux ou trois jours, le petit-lait est soigneusement séparé de la masse coagulée, et on le remplace par un peu de lait doux ou de crême, pour tempérer l'aigreur du caillé. Quand, après avoir voyagé sous un soleil ardent, on arrive, exténué de fatigue, le sang échauffé, éprouvant le besoin de prendre quelque nourriture, mais ayant l'estomac affadi par l'eau tiède qu'on a bue aux flaques stagnantes du désert,

rien ne réjouit la vue et ne restaure comme ce caillé frais, aigrelet, dont la blancheur est agréablement relevée par le vernis rouge d'un joli vase rond.

La préparation de la bière donne beaucoup de travail aux femmes, mais la plupart d'entre elles aimant extrêmement cette boisson, ne se font pas prier pour brasser. Après avoir laissé germer du grain, elles le moulent et versent sur la farine une quantité d'eau bouillante, suffisante pour réduire le mélange en pâte. Quand cette masse est refroidie, on ajoute de l'eau et de la levure. La fermentation s'établit aussitôt. Deux ou trois jours après, le liquide est placé sur le feu ; on le fait bouillir à plusieurs reprises pour en augmenter la force, et l'on y ajoute, dans le même but, quelques poignées de farine fraîche. On le passe ensuite.


Poteries.

Dans les intervalles que leur laissent la préparation des aliments, les soins à donner aux enfants et les travaux agricoles, les femmes s'occupent tout particulièrement de poteries. Elles y déploient beaucoup d'adresse, et, sans autre secours qu'un tesson pour ratisser l'argile à mesure qu'elle s'élève, elles parviennent à faire des vases d'une rondeur aussi parfaite que celle qu'on obtient au moyen d'un tour. Elles ne les vernissent point mal, mais réussissent rarement à les cuire aussi bien qu'elles le désireraient, n'ayant pour cela d'autre

ressource qu'un feu de bouses sèches, entretenu en plein air.

Dans les communautés africaines qui n'ont encore subi aucune influence étrangère, peu de journées se passent sans que les occupations que nous venons d'énumérer soient interrompues par des danses de plus ou moins longue durée. Il n'y a d'exception à faire que pour l'époque des semailles, de la récolte et des froids rigoureux. Les Bassoutos et les Cafres sont surtout passionnés pour une espèce de danse guerrière, à laquelle les femmes n'assistent que pour aider de leurs chants et de leurs cris. Quelques centaines d'hommes robustes, la tête ornée de panaches et de houppes, l'épaule gauche couverte d'une peau de panthère, se forment en rond. Le signal est donné, un chant de guerre s'élève, et cette masse s'ébranle simultanément comme si ce n'était qu'un seul homme. Tous les bras s'agitent, toutes les têtes se tournent à la fois, tous les pieds frappent la terre en cadence avec une telle force, qu'on sent le sol trembler à plus de cent toises. Pas de muscle qui ne soit en mouvement, pas de trait qui ne se décompose; les physionomies les plus douces prennent une expression sauvage et féroce. Plus les contorsions sont violentes, plus la danse paraît belle. Cela dure des heures entières, sans que les chants faiblissent ou que les gestes frénétiques perdent de leur vigueur. Un son étrange remplit les courts intervalles où la mesure fait taire les voix : c'est la respiration haletante des danseurs s'échappant

avec violence et retentissant au loin comme un râle surnaturel. Cet acharnement à prolonger un exercice si fatigant provient des défis que se font les jeunes gens, et qui s'envoient même de village à village. Il s'agit de savoir qui tiendra le plus longtemps; souvent le gain d'un bœuf dépend de quelques coups de jarret de plus. On a vu des danseurs tomber morts sur place; d'autres prennent des courbatures difficiles à guérir. Il est une autre danse de guerre moins fatigante, qu'on pourrait appeler la *charge*. Pour l'exécuter on se forme en ligne droite et l'on s'élance au pas de course, en chantant, comme si l'on attaquait l'ennemi. Parvenue à une certaine distance, la troupe fait halte; quelques hommes sortent des rangs et s'escriment de droite à gauche, puis reviennent joindre leurs camarades, qui les reçoivent avec de grandes acclamations. Dès que la ligne se trouve reformée, on retourne de la même manière au point d'où l'on était parti.

Les danses auxquelles les deux sexes prennent part ont un tout autre caractère. Les mouvements en sont lents, efféminés, mais rarement gracieux. Les danseuses ont le plus souvent un long bâton à la main, ce qui, joint aux cris qu'elles poussent, aux grimaces qu'elles font, aux balancements bizarres qu'elles impriment à leurs courtes jupes, m'a toujours rappelé les sorcières de Macbeth. Le rapprochement est d'autant plus naturel que ces grotesques ballets ont lieu d'ordinaire au clair de la lune. Le son lugubre et monotone d'une espèce de tam-

bour de basque, se marie tant bien que mal aux battements de mains et aux criailleries des assistants.

Cette espèce de tambour n'est autre chose qu'une calebasse ou un pot d'argile recouvert d'une peau fortement tendue. Il a pour auxiliaire le *lésiba*, dont les sons aigres feraient fuir les personnes les moins nerveuses. Une corde assez semblable à la chanterelle d'un violon est tendue le long d'un court bambou légèrement recourbé. Cette corde, à l'une de ses extrémités, se termine par un morceau de tuyau de plume coupé dans sa longueur et aplati. Le joueur place le bout, où est attaché la plume, entre ses doigts à demi fermés et la paume de sa main, puis, appliquant les lèvres sur ses doigts ainsi disposés, il aspire fortement l'air, qui fait vibrer la plume et la corde à laquelle elle communique. Il en résulte un son perçant et nasillard, assez semblable à ceux qu'un novice tire d'une clarinette, lorsqu'il est encore à en étudier l'embouchure.

J'allais oublier le *toumo*, petit arc assez semblable au *lésiba*, mais plus tendu. Il n'a pas de plume et est attaché sur une grosse calebasse percée. Pour jouer de cet instrument, on le tient par un bout dans la main gauche, de telle sorte que l'index et le pouce soient libres et puissent pincer la corde à volonté. L'autre main est armée d'une légère baguette avec laquelle on frappe la corde. Le son grossit en passant dans la cavité de la calebasse, et l'on peut le faire varier jusqu'à un certain

point en pinçant la corde à différentes hauteurs.



Femme jouant du *toumo.*

On raconte que Gaïka, chef des Amakosas, voyant une dame anglaise à son piano lui dit fort gravement qu'il avait *une chose qui chantait bien mieux*. La dame, fort surprise de voir son instrument déprécié par un sauvage qu'elle s'était attendue à jeter dans l'extase, le pria d'exhiber *sa chose*. Le chef alla bien vite chercher un *toumo;* et le frappant de sa baguette avec l'air entendu d'un virtuose, « Voilà, dit-il, ce que vous n'égalerez jamais. »

J'en suis fâché pour Gaïka, mais je dois dire que ceux de ses pareils que j'ai pu voir sous l'influence magique d'un clavier parcouru par des doigts habiles, ont fait preuve de plus de goût et de discernement musical. L'un d'eux, frappé de la douceur et de la limpidité des sons qui remuaient son âme, disait à ses amis : « Ce sont des voix qui retentissent dans l'eau. »

Du reste, c'est surtout la cadence qui charme leur oreille. Les airs dont la mesure est le mieux marquée sont ceux qui leur plaisent le plus. Ils peuvent s'accommoder des sons les plus discordants, mais jamais du manque d'ensemble.

Pour augmenter le plaisir que leur procurent, dans les danses, les battements réguliers des pieds et des mains, ils s'entourent le corps de guirlandes composées de grelots en cuir. C'est une série de sachets renfermant chacun une ou deux petites

pierres. Le cuir, en séchant, devient roide et légèrement sonore.

Les adultes ont généralement l'oreille et la voix gâtées par les vociférations auxquelles ils se sont livrés. Les demi-tons leur échappent entièrement. L'expérience nous a prouvé que ce n'est pas un défaut d'organisation. Au bout de quelques semaines passées dans une école, les enfants commencent à improviser des basses et des ténors d'une justesse remarquable.

Les chants de ces peuplades consistent en courts solo, suivis d'un refrain auquel tous les assistants prennent part. C'est souvent la nouvelle du jour; souvent aussi une légende. On en trouvera quelques spécimens à la fin de cet ouvrage.

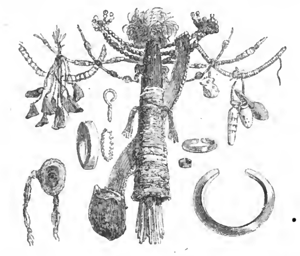
C'est surtout pour briller dans les danses que les Africains se surchargent le corps de verroterie et d'immenses anneaux de cuivre portés au cou, aux bras et au bas des jambes.

Il est un autre genre de parure dont les guerriers bassoutos sont très fiers; ce sont de petites marques, en forme de V renversé, rendues indélébiles par le tatouage. Cette décoration, car c'en est une, ne peut-être portée qu'après un acte de vaillance. Comme on n'introduit aucun principe colorant dans la coupure, il faut pour que les marques ne disparaissent jamais, faire une incision très profonde et l'opération est quelquefois suivie d'inflammations dangereuses. Pendant que le guerrier vaniteux la subit, ses amis dansent autour de lui en vantant ses prouesses.

Quelques jeunes filles croient aussi devoir se distinguer en se faisant, par le même moyen, des lignes qui suivent les contours des yeux et de là descendent le long des joues jusqu'au dessous du menton. On folâtre beaucoup le jour où ces demoiselles se parent ainsi aux dépens de leur sensibilité. Elles vont au village voisin enlever le *letsoka* d'une de leurs amies. C'est un bâton qui sert à retourner la viande ou la bouillie dans les pots. Le larcin n'est pas plutôt découvert que tout le village se met à la poursuite des voleuses. On sait ce dont il s'agit, on s'attend à une fête. En arrivant chez les délinquantes, on trouve un bœuf étendu à terre et de beaux feux tout prêts pour en rôtir les chairs. On se met à chanter, à danser, à faire bombance jusqu'à ce que les belles défigurées viennent, la face toute sanglante, faire chorus avec la foule.

La gravure qui s'offre au lecteur à la fin de ce chapitre lui montre, groupés ensemble, quelques-uns des objets que les indigènes portent sur leurs personnes. Au centre, est une espèce de poupée dont la destination sera expliquée ailleurs. Près de la tête de cette grossière image, sont étalés des colliers et des ceintures en verroterie ou en boulettes de bois, de fer et de cuivre. A droite, on voit suspendue à l'un de ces colliers une amulette et des sifflets; dessous sont deux bracelets et un grand collier en cuivre massif. Au haut, à gauche, est un ornement de tête qui se porte en façon de houppe; aux cordons dont il se compose sont attachés des ongles de gazelles, qui, dans les danses, font un

bruit assez semblable à celui des castagnettes. Un peu plus bas, sont des pendans d'oreilles, le bracelet d'ivoire, symbole du pouvoir, et une espèce



de cocarde en verroterie qui se porte au cou. Dans le bas, on remarquera une petite carapace de tortue surmontée d'une attache; c'est le sachet des dames de ce pays-là, elles le remplissent de la poudre d'un bois de senteur très recherché.

X

Moyens d'existence. — Propriété. — Chasses.

Les peuplades du sud de l'Afrique sont avant tout pastorales. Les troupeaux qu'elles possèdent ont constitué jusqu'ici leur principale richesse. Ils fournissent aux dépenses qu'entraînent les alliances, les mariages, les rachats, les maladies, les funérailles. Quiconque n'a pas de bétail est par là frappé de nullité. Aussi les Bassoutos appellent-ils l'espèce bovine la *perle à poil*. Dès la plus tendre enfance, leur imagination se repaît des formes et des couleurs des bestiaux qui s'offrent à leurs regards. Les petits garçons oublient leurs jeux pour discuter les mérites de telle ou telle vache. Leur amusement de prédilection est de façonner des bœufs avec de l'argile. Ces figurines, qui ne sont pas sans un certain mérite, prouvent jusqu'à quel point le sujet a impressionné le cerveau des jeunes artistes.

Le soin des troupeaux est considéré comme une

11

occupation très noble et digne des personnes de haut rang. Les fils des chefs les plus puissants doivent, pendant un certain nombre d'années, mener la vie de simples bergers. Il est même des chefs qui se font un devoir d'interrompre de temps en temps le cours de leur administration pour retourner à l'occupation de leur première jeunesse. On leur en fait toujours un grand mérite. Cela se pratique surtout lorsqu'on est obligé de conduire les bestiaux à des pâturages lointains. Dans ce cas, les chefs ont avec eux de nombreux bergers et l'on établit, à une certaine distance les uns des autres, des parcs temporaires au centre desquels se trouve celui où le maître se tient en personne. Celui-ci fait de temps en temps la ronde et désigne aux pâtres les bêtes qu'ils peuvent tuer pour leur alimentation. On bivaque ainsi pendant des semaines entières, n'ayant pour abri qu'une caverne, une touffe d'arbres ou quelques branchages jetés à la hâte les uns sur les autres. Il ne se trouve dans ces campements ni femmes ni enfants. La chasse est la seule diversion qu'on puisse s'y procurer. Telle était sans doute la position de Moïse dans le désert de Horeb. Il y surveillait de nombreux bergers chargés du soin immédiat des troupeaux.

On conçoit que la difficulté d'acquérir du bétail doive être proportionnée au prix et au caractère, en quelque sorte sacré, que les indigènes y attachent. Avant l'établissement de rapports réguliers avec les colons d'origine européenne, les naturels n'avaient guère d'autre moyen de s'enrichir qu'en

guerroyant ou en spéculant sur leurs filles, qu'ils ne donnaient en mariage qu'en retour d'une valeur considérable. Lorsque les Bassoutos qui s'étaient aventurés les premiers dans les terres du gouvernement du Cap, en ramenèrent les animaux avec lesquels leurs services avaient été rétribués, le chef de la tribu conçut les plus graves inquiétudes, et ne put de longtemps se persuader que ses gens ne se fussent pas rendus coupables de vol ou qu'on ne leur eût pas tendu un piége : « Prenez garde, répétait-il souvent, que les blancs ne viennent un jour réclamer leur propriété, et vous demander comment vous avez pu les croire assez sots pour vous donner réellement une valeur si disproportionnée au travail que vous avez pu faire! »

Dans les prises de troupeaux qui résultent de la guerre, la grande masse des bestiaux capturés revient généralement aux chefs. Les sujets regardent comme une faveur de devenir les dépositaires et les gardiens de ces nouvelles acquisitions. Le lait leur appartient ; il font usage des bœufs comme bêtes de somme ; de temps en temps ils reçoivent la permission de tuer une bête déjà vieille ; mais ils doivent se tenir toujours prêts à reconduire les troupeaux auprès du véritable possesseur lorsqu'il veut en faire l'inspection. Cette jouissance une fois accordée, le chef ne peut la retirer que pour de graves raisons. Tel est au fond le grand lien social de ces peuplades. Les souverains au lieu d'être nourris par la communauté en sont les principaux pourvoyeurs. Dans certains cas, tels que

celui d'une entreprise particulièrement difficile, ou lorsqu'il s'agit de tirer vengeance d'un ennemi dont chacun a eu à souffrir, les sujets ont part au butin. Les chefs, après avoir prélevé ce qui est à leur convenance, distribuent le reste. Ces largesses sont rares. La richesse, en se déplaçant, compromettrait trop la stabilité du pouvoir. Il est de fait que depuis l'époque où les indigènes ont pu acquérir du bétail, en se mettant au service des colons, la puissance répressive des petits souverains cafres ou béchuanas a sensiblement diminué.

On entend assez communément en Europe appliquer l'épithète de *nomades* aux tribus du sud de l'Afrique, mais rien n'est moins exact. Les Namaquois et les Bushmen, qui appartiennent à la race hottentote, sont les seules populations auxquelles cette appellation convienne. Les premiers sont nomades à la manière des Arabes. Le pays qu'ils habitent, sur le littoral de l'océan Atlantique, étant sujet à des sécheresses fort prolongées, ils se voient obligés de ne former que des établissements temporaires. Les Bushmen, vrais sauvages, errent çà et là dans les déserts, à la recherche du gibier qui constitue leur unique moyen d'existence. Quant aux Béchuanas et aux Cafres, on n'a pas d'exemple qu'ils quittent leur pays, à moins d'y être forcés par une invasion ou quelque autre événement tout à fait exceptionnel.

Nous avons des preuves irrécusables que les Bassoutos ont possédé, depuis au moins cinq générations, le territoire sur lequel nous les trouvâmes

en 1833. Il est vrai que les naturels changent souvent, par des motifs assez légers, le site de leurs villages, mais ce n'est pas pour mener une vie nomade ni pour abandonner leur pays. Ils en étendraient plus volontiers les limites.

La résistance opiniâtre que les Amakosas, les Tembouk is et les Bassoutos opposent aux empiétements des colons, prouvent assez jusqu'à quel point ces peuplades sont attachées aux contrées qu'elles habitent. Elles les désignent par des expressions propres à toucher le cœur ou à réveiller l'enthousiasme : « *Chez nous, notre terre, le pays de nos pères.* » On remarque même chez eux quelque chose qui ressemble à un respect superstitieux pour le sol. Un chef apprenant que certaines populations auxquelles il avait donné l'hospitalité prétendaient s'approprier les districts qu'elles occupaient, observa froidement : « La terre de mes ancêtres sait « quels sont ses enfants! Elle rejettera les nou- « veaux venus! » Il y avait là plus qu'une figure de langage. « Vous demandez que je *coupe la terre ?* » disait le souverain des Bassoutos à des blancs qui s'étaient établis dans son pays et voulaient absolument, au moyen d'une ligne de démarcation tracée entre eux et lui, s'assurer l'exclusive possession du terrain qu'ils avaient envahi. « Ecoutez une histoire qu'on me dit tirée de votre grand livre : « Il advint autrefois que deux femmes « se disputaient un enfant devant un roi très sage. « Celui-ci ordonna que l'enfant fût coupé en deux « et que chacune des plaideuses en prît la moitié.

« C'est très juste, dit la fausse mère! Qu'on le par« tage à l'instant même! — Oh! non, s'écria la « mère véritable, j'aime mieux le perdre tout en« tier! » Voilà l'histoire... Vous, mes amis, qui êtes étrangers, vous trouvez tout naturel que mon pays soit coupé! Moi qui y suis né, je sens mes entrailles bruire à cette pensée. Non, je ne le couperai pas! Plutôt le perdre tout entier!... »

Dans un moment de danger public, ce même chef haranguant son peuple termina son discours par ces mots : *Are shueleng fatsi la rona!* Mourons pour notre pays! L'assemblée entière fut électrisée, et l'on n'entendit plus que le mot mille fois répété : Mourons pour notre pays!

Pour peu que les populations pastorales tendent à s'agglomérer et à se constituer en communauté fixe, elles ne sauraient se passer du secours de l'agriculture. Les tribus nomades, sans cesse à la recherche de nouveaux pâturages et sacrifiant tout à la prospérité de leurs troupeaux, les voient suffisamment multiplier pour y trouver une nourriture abondante, et y prélever annuellement ce qui est nécessaire à leurs rares échanges. Il n'en est plus ainsi lorsque la *ville* se fonde. Les bestiaux trop concentrés ne prospèrent plus autant; ils deviennent sujets à de nombreuses maladies inconnues dans les solitudes du désert. Les transactions sociales vont croissant de jour en jour, et le bétail étant la seule valeur en circulation, le propriétaire se voit obligé de compter toujours moins sur ses troupeaux pour son alimentation. Le bétail cesse d'être du

gibier apprivoisé, c'est un *capital à intérêt* auquel on ne saurait toucher qu'avec parcimonie. Dès lors se fait sentir la nécessité des produits agricoles, et leur absence équivaut à la famine. Ainsi Jacob, possesseur d'immenses troupeaux, disait à ses fils : « Voici, j'ai appris qu'il y a du blé à vendre en « Egypte ; descendez-y et nous en achetez là, afin « que nous *vivions* et que nous ne *mourions* point. » Les naturels du sud de l'Afrique parleraient exactement de la même manière. Ils tiennent encore à leurs troupeaux plus qu'à leurs champs, mais dans toutes les contrées favorables à l'agriculture, ils comptent beaucoup plus sur leurs champs que sur leurs troupeaux pour leur entretien.

C'est chez les Bassoutos, les Bapélis et les Matébélés de Natal que l'agriculture est le plus en honneur et a pris le plus d'extension. Là, les deux sexes s'y livrent avec une égale ardeur. Les autres tribus font encore reposer sur les femmes le soin de défricher et d'ensemencer les champs, mais cet état de choses tend à s'améliorer.

Les ventes ou autres aliénations de terres sont inconnues à ces peuples. Le pays est censé appartenir à la communauté tout entière et personne n'a le droit de disposer du sol qui le nourrit. Les chefs souverains assignent à leurs vassaux les parties qu'ils doivent occuper, et ces derniers allouent à chaque père de famille une portion de terres cultivables proportionnée à ses besoins. Cette jouissance, une fois accordée, est assurée au cultivateur aussi longtemps qu'il ne change pas de

localité; s'il va s'établir ailleurs, il doit remettre les champs au chef dont il les tient, afin que celui-ci puisse en disposer en faveur de quelque autre personne. Les bornes de chaque champ sont marquées avec assez de précision. Les cas de dispute sont soumis à l'arbitrage des voisins et en dernier ressort au chef lui-même.

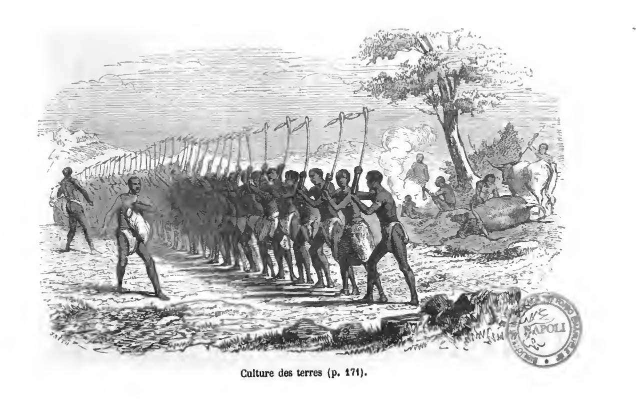
La jouissance des pâturages est également soumise à des règles basées sur des convenances de bon voisinage. Il est entendu, qu'autant que faire se peut, les habitants d'une localité doivent éviter de laisser paître leurs troupeaux dans un pourtour que le bon sens et les premiers principes d'équité disent devoir se rattacher à un autre hameau. Chez les Bassoutos, ces égards sont d'autant plus nécessaires, que chaque petit chef de village est chargé de veiller à ce qu'une partie du territoire adjacent soit réservé pour les pâturages d'hiver. Le bétail ne broutant pas indifféremment tout ce qui s'offre à lui, mais choisissant les gramens les plus délicats, il est de toute nécessité que, pendant l'hiver, il soit mené dans des endroits où les herbages nutritifs se trouvent encore intacts. Les seules disputes relatives au droit de pâturage, qui soient venues à notre connaissance, procédaient d'empiétements clandestins sur ces districts réservés.

Il est fort commun de voir un personnage important venir avec une nombreuse suite et de grands troupeaux, s'établir indéfiniment au sein de populations auprès desquelles il espère jouir de

plus de paix et de prospérité. L'usage veut qu'il fasse hommage au moyen d'un présent au souverain qui le reçoit. Dès que cette formalité est remplie, le nouveau venu prend le titre d'*étranger* de tel ou tel chef. Il jouit de très grands privilèges, ne paye pas de redevance, n'est astreint à aucune corvée. Il règle son intérieur d'après ses propres usages et juge lui-même les différends qui surviennent entre ses subordonnés. On ne lui impose d'autre obligation que celle de respecter, pour tout ce qui concerne le sol et les intérêts généraux de la communauté, le pouvoir dont il a sollicité la protection. Il ne saurait s'approprier la localité qu'il occupe. On ne lui défend ni de cultiver ni de bâtir, mais s'il quitte le pays, il n'a pas le droit de disposer de ses constructions ni de ses champs. Tels paraissent avoir été les rapports d'Abraham avec les princes de Canaan. « *Il habitait au milieu d'eux comme étranger.* » En hébreu et dans les idiomes du sud de l'Afrique, cela se dit d'un seul mot pour lequel nos langues n'ont pas d'équivalent. Si ce rapprochement est exact, on comprend mieux la liberté dont le patriarche jouissait, la facilité avec laquelle il pouvait préserver son entourage des mœurs et des institutions païennes, comment il se permit d'armer 318 serviteurs, et dans quel sens le puits et la chênaie de Béerséba lui appartenaient.

Pour en revenir à l'Afrique australe, l'usage dont nous parlons explique, en grande partie, le peu de difficultés que les colons trouvent à s'établir sur

les terres des indigènes. Au début, les chefs se méprennent sur la nature de ces empiétements. Les présents qu'ils reçoivent et que la chicane ne manquera pas, en temps et lieu, de traduire en payements, leur paraissent être l'hommage auquel ils sont accoutumés. Plus tard l'illusion se dissipe; mais les étrangers se sont rapprochés et sont en mesure de résister. Le colon sommé de se retirer, s'y refuse. L'indigène s'empare de ses troupeaux. Le bruit des armes se fait entendre. L'administration coloniale qui jusqu'alors n'a rien su, rien soupçonné, accourt haletante et tout émue. « A bas ces mousquets, crie-t-elle aux uns; déposez ces boucliers, ces javelines, dit-elle aux autres! De quoi s'agit-il? — Ma terre! répond le chef; on me prend ma terre. — Sa terre, balbutie l'intrus, en effet c'était sa terre! — Eh bien il faut vous retirer! — Oui! mais cette maison, ce verger, ces champs, ces enclos!... Tout mon avoir est là!... Quelle compensation m'offrirez-vous?... » Voilà la diplomatie fort embarrassée... « Mon ami, dit-elle au noir interdit, vous n'êtes pas de votre siècle, il fallait chasser ce blanc lorsqu'il est venu chez vous. — Le chasser!... il ne m'avait fait aucun mal! C'était votre sujet; j'eusse cru vous désobliger en lui refusant l'hospitalité. Mes gens vont aussi chez vous; vous ne les chassez pas, et quand ils reviennent ils n'emportent pas votre pays à leurs sandales. — Eh bien! je vais vous donner un conseil d'ami. Franchement, vos massues et vos sagaies ne sauraient faire peur à des hommes armés de fusils. Il vous



Culture des terres (p. 171).

sera plus avantageux d'avoir à faire à moi qu'à des gens sans aveu. Abandonnez-moi le coin malencontreux où s'élèvent ces maisons blanches. J'y maintiendrai l'ordre et désormais vous serez vous-même plus sage. — J'y consens, répond l'indigène, parce que je ne saurais faire autrement. » Et il s'en va l'âme ulcérée, l'esprit bouleversé par un déni de justice qu'il ne saurait comprendre, le cœur en proie au démon de la haine et de la vengeance...

Si, dans le pays des Béchuanas et des Cafres, le cultivateur n'a pas le droit de disposer du terrain, il jouit sans partage du fruit de ses travaux et n'est grevé d'aucune dîme ou redevance en nature. Les Bassoutos se rassemblent chaque année pour piocher et ensemencer les champs affectés à l'entretien personnel de leur chef et de sa première femme. Il est intéressant de voir, dans ces occasions, des centaines de noirs, parfaitement alignés, lever et abaisser simultanément leurs pioches avec une parfaite régularité. L'air retentit de chants destinés à soulager les travailleurs et à maintenir la mesure de leurs mouvements. Le chef se fait généralement un devoir d'être présent, et il veille à ce que quelques bœufs gras soient apprêtés pour la consommation de ses robustes ouvriers. Toutes les classes ont recours au même système pour alléger et hâter les travaux; seulement, entre sujets, il y a réciprocité.

Les Bassoutos, ainsi que tous les Béchuanas et les Cafres de Natal, se servent de houes ovales, fort bien faites. La lame en est épaisse au centre

et va s'amincissant vers les deux bords et l'extrémité inférieure, ce qui lui donne tout à la fois de la solidité et du tranchant. Elle se termine au sommet par une queue allongée, qu'on insère dans un trou pratiqué au bout du manche. Ce manche est généralement bien poli, assez mince pour occuper le creux de la main sans trop fatiguer les doigts, et il se termine par une tête oblongue destinée à augmenter le poids de l'instrument. En effet, tandis que chez nous l'ouvrier manie sa houe comme une espèce de hache, la faisant pénétrer par un violent effort, les Africains se bornent presque à la soulever perpendiculairement au-dessus de leur tête, et à la laisser retomber de son propre poids. Les Temboukis et les Amakosas remuent la terre au moyen d'une petite pelle fort incommode.

Les indigènes ont suffisamment observé la nature des terrains pour savoir choisir ceux qui conviennent le mieux à telle ou telle culture. La crainte des dégâts que pourrait commettre le bétail, en sortant la nuit des enclos dans lesquels on l'enferme, fait que les champs en culture se trouvent généralement à une distance assez considérable des villages. L'emploi des engrais est encore inconnu. Dès qu'on observe qu'une pièce de terre est épuisée ou *a vieilli*, comme disent les indigènes, on en défriche une autre à côté et l'on revient à la première lorsqu'elle *a rajeuni*. Les défrichements se font plusieurs mois avant la saison des semailles, pour donner aux touffes d'herbe le temps de pourrir sous l'action des pluies et du soleil.

Les travaux agricoles commencent au mois de septembre. En général, de grandes altercations signalent l'approche de ce moment important. L'année des indigènes se compose de 12 lunes, dont les noms sont tirés de phénomènes naturels ou d'occupations spéciales. On enregistre avec la plus scrupuleuse exactitnde chaque lnne à mesure qu'elle paraît, mais quelque sagaces que soient les vieillards, quelque bonne mémoire qu'ait la jeunesse, ces lnues se détraquent toujours, et voilà que lorsqu'on s'y attend le moins, tel phénomène qui devait se manifester en septembre ne se reproduit qu'en octobre.

Les compteurs sont pris à partie; sûrs de leur fait, ils se récrient à leur tour. Quelques esprits plns pénétrants prétendent qu'il y a une lune sans nom. Après d'interminables débats, on laisse les lunes divaguer à leur aise et l'on s'en rapporte, pour mettre la pioche en terre, aux phénomènes atmosphériques et à l'état de la végétation. Les chefs intelligents rectifient le calendrier au solstice d'été, qu'ils appellent la maison d'été du soleil [1].

[1] Nous donnons ici les noms des lunes en suivant l'ordre généralement adopté :

NOM FRANÇAIS.	NOM LESSOUTO.	SIGNIFICATION.
Septembre.	Loétsé.	*Pâturages.* — L'herbe repousse dans les champs.
Octobre.	Mpalaua.	*Espèce d'irsi* qui pousse alors.
Novembre.	Pulunguana.	*Faon du gnou.* — C'est le moment où les gnous femelles mettent bas.
Décembre.	Tsitoé.	*Sorte de grillon* qui fait alors beaucoup de bruit

Le sorgho (holcus sorghum) est, pour les naturels de l'Afrique australe, ce que le froment est pour nous. Ils en font une immense consommation, sous diverses formes, tantôt cuit en nature comme du riz, tantôt moulu et transformé en une espèce de pouding grossier. On en fait aussi deux sortes de bière, l'une très rafraîchissante, l'autre forte et enivrante.

Le sorgho, par ses dimensions, par l'apparence de sa tige et de ses feuilles, tient le milieu entre le millet et le maïs. Lorsque la plante parvient à maturité, elle se termine par un épi en forme de grappe pyramidale. Ce végétal requiert une terre fertile. Il craint les fonds froids et aqueux. Il est extrêmement productif. Un seul pied a jusqu'à trois et quatre tiges, dont chacune porte un épi

NOM FRANÇAIS.	NOM LESSOUTO.	SIGNIFICATION.
Janvier.	Perékong.	*Couvreur* (*Lune du*). — Les blés commencent à monter en épi, et l'on fait des cabanes pour abriter les personnes chargées de veiller à la conservation des produits.
Février.	Tlakola.	*Epi.*
Mars.	Tlakobéla.	*Grain parfait.*
Avril.	Mésa.	*Allume.* — On commence à faire du feu à cause de la fraîcheur des matinées et des nuits.
Mai.	Motséanong.	*Gazouillement des oiseaux.*—Il fait froid; les petits oiseaux vont, gazouillant par les vallées, à la recherche d'un abri ou de quelque chose à manger.
Juin.	Pupehané.	*Doucette* (*Espèce de*).
Juillet.	Pupu.	*Nom de la même plante*, mais sans la terminaison *pehané*, qui est un diminutif, parce que la plante se trouve maintenant bien développée.
Août.	Pato.	*Caché.* — Les pâturages de la dernière saison sont tellement secs que le betail les dédaigne; l'herbe nouvelle est encore trop courte. Les vaches n'ont plus de lait, ou *le cachent*, comme disent les indigènes.

composé d'au moins deux mille grains six fois plus gros que ceux du millet ordinaire. C'est un produit qui exige beaucoup de soins. A peine les jeunes plantes ont-elles fait leur apparition qu'il faut éclaircir, sarcler et biner. Dès que l'épi commence à mûrir, des nuées de pigeons ramiers, de tourterelles, de petits oiseaux, s'abattent journellement sur les blés et y feraient d'immenses ravages si l'on ne les empêchait. Les indigènes entassent des mottes de terre sur la lisière de leurs champs. Du haut de ces tertres ils poussent des cris, gesticulent, frappent des mains, font claquer des fouets. Ils ont un peu de relâche pendant les heures les plus chaudes de la journée. Les maraudeurs ailés vont alors jouir de l'ombrage, et permettent au pauvre agriculteur d'aller s'étendre dans une cabane et d'y manger à son aise quelques épis de maïs. Vers le soir le vacarme recommence et l'on entend crier de toutes parts : « Houbé ! Houbé ! Houbé ! Rouge ! Rouge ! » adjuration qui s'adresse tout spécialement à certains pinsons, au plumage brillant, dont l'appétit n'a point de bornes.

Lorsque les sorghos sont parvenus à maturité, on prépare au milieu des champs une aire parfaitement ronde, de quinze à vingt pieds de diamètre. Les femmes, après avoir battu les épis, vannent la récolte au moyen de corbeilles, qu'elles soulèvent aussi haut que la longueur de leurs bras le permet et qu'elles agitent légèrement pour en faire graduellement tomber le grain, pendant que le vent souffle.

Les Bassoutos conservent leurs sorghos dans de grands paillassons en forme de dôme et dont la texture est imperméable à la pluie. Les Cafres ont recours à des silos, mode de conservation dont la connaissance a dû leur venir de l'ancienne Mauritanie. Ils font de profondes excavations dans les enceintes où parquent leurs bestiaux. Les parois de ces fosses sont plâtrées avec soin. L'orifice, qui n'a pas plus de diamètre qu'il n'en faut pour permettre à un homme d'entrer et de sortir, est à fleur de terre. Lorsque le grenier souterrain est rempli, on bouche hermétiquement cet orifice, et le tout est recouvert d'une couche épaisse de bouse et de terre. S'il arrive que ces dépôts restent fermés pendant longtemps, on ne saurait user de trop de précautions en les ouvrant : on a vu des personnes instantanément asphyxiées par les gaz qui s'y forment. Le grain y contracte, par un trop long séjour, une odeur de moisi qui résiste même à la cuisson.

On observe toujours à côté du sorgho une plante qui lui ressemble beaucoup. C'est l'*imfé* ou *intsé*, espèce de roseau sucré que les indigènes aiment passionnément. Ils en consomment d'énormes quantités, et j'ai toujours observé qu'à l'époque où ils se donnent ce régal, ils prennent un air de santé remarquable. Lorsqu'on mâche la pulpe de ce végétal, il s'en détache une eau très sucrée, et légèrement acidulée, qui rafraîchit en même temps qu'elle nourrit.

Le maïs, au dire des naturels, est une plante d'introduction récente. Probablement qu'elle leur

est venue simultanément des côtes du Mozambique et de la colonie du Cap. Certaines tribus de l'intérieur ne le cultivent pas encore. J'ai moi-même envoyé quelques poignées de ce grain à un chef qui réside non loin du tropique. Il ne put pas comprendre qu'un étranger se souciât d'accroître les ressources d'une peuplade qu'il n'avait jamais visitée, et mon maïs, suspecté de maléfice, fut jeté à la voirie. Ce végétal prospère admirablement dans l'Afrique australe. Il y prend des proportions auxquelles on le voit rarement atteindre dans les parties les plus chaudes de la France ou de l'Italie. Les indigènes cueillent les épis avant qu'ils soient parfaitement mûrs et les mangent bouillis ou rôtis. Ce mode de consommation répugne d'abord aux Européens, mais ils ne tardent pas à y prendre goût et à l'adopter eux-mêmes. La partie de la récolte qui parvient à maturité est rarement soumise à la mouture. On enlève au grain sa pellicule indigestible en le battant dans un mortier en bois, puis on le traite comme le riz et l'on obtient ainsi un aliment non moins sain qu'appétissant.

Quelques tribus ont récemment adopté la culture de nos céréales et surtout celle du froment. Les grains qui proviennent du pays des Bassoutos se font remarquer, sur les marchés de la colonie du Cap, par leur extrême propreté. Après ces grands produits viennent diverses variétés de melons et de citrouilles, d'un goût exquis, une espèce de haricot noir fort peu recommandable, le tabac, et enfin dans quelques districts, la pistache de terre ou

arachide, espèce de fève oléagineuse qui enterre ses gousses pour les faire venir à maturité.

Le commerce, que les naturels font entre eux, mérite à peine de figurer dans l'énumération de leurs moyens d'existence. Il se réduit encore à fort peu de chose. La faute en est à l'absence d'objets d'échange vraîment importants, plus qu'à un manque de goût pour ce genre d'occupation. Les Bassoutos portent aux tribus de la Natalie des peaux de loutres, de panthères, des plumes d'autruches et des ailes de grues, objets destinés à servir d'ornements aux guerriers zoulous. Ils reçoivent, en échange du bétail, des houes, des fers de sagaies, des colliers, et des anneaux de cuivre. Les Béchuanas du nord s'appliquent tout particulièrement à la préparation des fourrures. Les Balalas, horde fort pauvre, vivant exclusivement de chasse, dans le désert du Kalahari, leur fournissent une grande quantité de peaux de chakals, d'écureuils, de lynx, de chats sauvages. Les tribus les plus rapprochées du tropique cherchent à s'enrichir par la vente de l'ivoire et des plumes d'autruches, mais elles trouvent de sérieux obstacles dans le monopole qu'exercent les chefs, et dans la prodigieuse activité des chasseurs venant de la colonie. C'est avec les blancs que les indigènes font leurs meilleures affaires. Les Bassoutos sont sous ce rapport tout particulièrement favorisés par la fertilité de leur pays. Leurs grains trouvent un prompt débit sur tous les marchés, et si les moyens de transport peuvent devenir plus faciles, ils finiront par être

une branche importante de commerce. Les Anglais se procurent annuellement au moyen d'échanges fort lucratifs pour eux, des milliers de bœufs qu'ils revendent aux colons et aux bouchers du Cap.

Le premier fondateur d'empire, dont l'histoire fasse mention, fut un puissant chasseur. A l'heure qu'il est, les chefs du sud de l'Afrique trouvent encore, dans leurs fréquentes excursions contre les bêtes fauves, un élément de puissance qu'ils n'ont garde de négliger. Les jours où ils se mettent en campagne sont salués avec enthousiasme par la partie la moins riche de la population. Après s'être nourri de laitages et de pâtes insipides, on va se repaître de viandes succulentes et s'en donner à cœur joie. Déjà les discussions les plus animées s'engagent sur les mérites des morceaux renommés pour leur délicatesse... Et puis! les charmes du bivac! Ces heures délicieuses passées au milieu de camarades, racontant à l'envi leurs prouesses, autour d'une flamme gigantesque sans cesse ranimée par les chairs qu'on soumet à son action! Qu'importe si les lions, étonnés de l'envahissement de leurs domaines, parviennent à tirer de leur poitrine des rugissements assez forts pour se faire entendre de leurs bruyants rivaux! On se rit de ces prétendus rois du désert! Il est temps qu'ils jeûnent à leur tour et qu'ils se contentent de l'odeur du rôti! Heureux encore si, dans la battue du lendemain, on ne leur fait pas partager le sort de la plus timide gazelle.

La superstition, s'étayant peut-être sur un sou-

venir traditionnel de la première origine des états, a sanctionné ces tueries générales, en leur attribuant des effets extraordinaires. Dans les temps de grande sécheresse, les Béchuanas se demandent avec anxiété, quand leur souverain fera une chasse, ne doutant pas le moins du monde que la nature, attentive au signal, ne reprenne son cours ordinaire.

Ces expéditions sont généralement précédées de cérémonies destinées à en assurer le succès. Les devins doivent déclarer si le moment est propice et dans quelle direction le gibier se trouvera en plus grande abondance. Les chasseurs s'inoculent à la main droite et aux jambes des spécifiques destinés à leur donner un coup sûr, et la légèreté des gazelles qu'il s'agit d'atteindre.

Ces préparatifs terminés, le chef désigne à ses vassaux le point où l'on doit se réunir. Ceux-ci envoient leurs subordonnés battre le désert, de façon à rassembler insensiblement un grand nombre d'antilopes; puis les diverses colonnes, opérant un mouvement concentrique, poussent doucement devant elles les gnous, les quaggas, les kaamas, les gazelles, tout étonnés de se trouver mêlés, confondus. Les bandes se rapprochent les unes des autres et finissent par se joindre. Le cercle fatal qui enserre les malheureuses victimes va toujours se rétrécissant: les batteurs voient déjà le point où leur chef les attend. Tout à coup le signal est donné; chacun se précipite et la boucherie commence... Ce barbare plaisir se paye sou-

vent assez cher. On voit des gnous furieux se jeter tête baissée sur les assaillants, et se frayer avec leurs cornes acérées un chemin à travers les rangs les plus épais. Il n'y a pas jusqu'aux inoffensives gazelles, qui ne deviennent redoutables par leurs bonds désespérés. Je connais un chef renommé par sa bravoure qui, dans une rencontre de ce genre, fut terrassé par une antilope sauteuse (spring-bok), et qu'on dut emporter du champ de de bataille fort peu disposé à recommencer la partie.

Il est d'usage que chacun s'approprie le gibier qu'il a lui-même tué, mais on fait hommage au souverain du premier animal abattu. On lui doit de plus un quartier de chaque bête. Ses fils lui présentent les têtes comme symbole de sa dignité. Lorsqu'un animal a été blessé par plusieurs chasseurs, il appartient de droit à celui qui a porté le premier coup. Après le dépècement, on se hâte de placer les chairs sur des bœufs de charge, qui reprennent le chemin du village sous la conduite d'hommes trop appesantis par les années pour prendre part à la chasse. Leur arrivée met en émoi toute la population. Les femmes, les enfants poussent des cris de joie, battent des mains et se font raconter les incidents de la journée.

Ces grandes chasses ne sont pas assez fréquentes pour suffire à tous les amateurs de gibier. Il s'en organise presque journellement de particulières qui requièrent plus de patience et d'adresse. Ceux des naturels qui ont pu se procurer des chevaux

et des chars, font ces chasses avec une commodité qu'ignoraient leurs pères. Ils vont s'installer dans les quartiers les plus giboyeux; de jour ils courrent les élans et les gnous; de nuit ils se mettent à l'affût près des flaques où les antilopes viennent se désaltérer. Ils se procurent ainsi une charge de peaux et de viandes desséchées, qu'ils rapportent à leurs familles. S'ils ont poussé leurs excursions assez loin, aucun péril ne saurait les faire résister à la tentation d'enlever à l'éléphant ses défenses, à l'autruche ses plumes élégantes, au rhinocéros sa formidable corne.

Les traqueurs d'animaux à fourrures chaudes vont seuls ou tout au plus à deux ou trois. Ils surprennent généralement les chacals dans leurs tanières, bouchent les issues de leurs corridors souterrains et pratiquent une contremine qui les conduit au rusé quadrupède. S'il cherche à s'esquiver au moment où l'on va le saisir, quelques chiens, dès longtemps aux aguets, l'ont bientôt happé. Le traqueur, après avoir soigneusement enlevé la peau de sa victime, n'en dédaigne pas la chair insipide et coriace.

Les naturels qui vivent sur la lisière immédiate des déserts, se fient pour leur approvisionnement à des fosses profondes qu'ils font le long des cours d'eau. Une mince couche de terre, reposant sur de légers branchages, cache à l'antilope altérée le tombeau qui va s'ouvrir sous ses pieds.

Les chasses particulières ont de grands attraits pour les esprits aventureux. Il n'y a pas de fin aux

épisodes dramatiques dont elles sont accompagnées. Je n'engagerai pas le lecteur dans cette voie, car nous la trouverions vraiment interminable. Nous nous contenterons de deux petits incidents destinés à montrer qu'en Afrique, comme partout ailleurs, on peut, Dieu aidant, sortir sain et sauf des plus mauvais pas.

Un de nos missionnaires, excellent tireur, se trouvant en voyage, avait, un jour, devancé sa voiture dans l'espoir de faire un beau coup de fusil. Il le fit beau en effet. Un zèbre magnifique en fut terrassé. La journée était brûlante, mais la victime gisait près d'un charmant bosquet. Notre ami souriant d'aise, alla s'étendre voluptueusement à l'ombre de mimosas séculaires, se proposant d'y rester jusqu'à ce que sa voiture arrivât. Mais voilà bientôt une tête énorme et fort velue qui se montre à travers les broussailles, à trois ou quatre pas de là. Cette tête se tourne d'abord vers le zèbre, puis vers le chasseur consterné. Elle s'abaisse un instant et se relève plus haute. Le lion (car c'en était un) procédait méthodiquement, en bête intelligente. Ses idées d'abord un peu confuses, comme elles le sont toujours après une profonde sieste, commençaient à se débrouiller. Evidemment il n'aurait pas loin à chasser ce jour-là. Croquerait-il le bipède vivant ou le quadrupède mort? Voilà l'importante question qu'il se posait et, pour pouvoir mieux juger, il avait quitté sa couche de feuillage et s'était gravement assis. Posture prise, nouvelle consultation des yeux. Son regard paraît bientôt

se porter plus longuement et avec plûs de fréquence sur la victime déjà prête. Roi des déserts, vous contenteriez-vous de mon zèbre? était prêt à crier le chasseur plus mort que vif. S'il ne le cria pas, il le pensa et se hasarda à opérer un petit mouvement de retraite par manière d'essai. Le lion donne alors à ses yeux l'expression la plus bienveillante, se lève et fait un pas dans un sens qui ne laisse aucun doute sur la générosité de ses intentions. L'accord était conclu. On pouvait se séparer en amis.

Un mien domestique, grand amateur de chair de rhinocéros, eut le malheur de s'attaquer à l'un des mieux cuirassés que l'on eût vu dans la contrée. Jantjé ayant, ce jour-là, plus d'appétit que de prudence, était bravement allé se camper devant l'impétueuse bête en pleine campagne. Le coup part, la balle fait une insignifiante égratignure; le rhinocéros relève la tête, braque ses petits yeux, étincelants de colère, sur son chétif agresseur et le poursuit à outrance. Notre homme était de ceux auxquels la peur donne des jambes au lieu de les leur ôter. Il jette son arme, bondit dans la plaine comme un cerf, se dirigeant vers un arbre solitaire qu'il aperçoit à quelque distance. Mais bientôt des grognements saccadés et sinistres se font entendre derrière lui. D'un coup de revers de la main, il envoie son chapeau amuser un instant l'ennemi. Ce stratagème vaut à mon pauvre garçon quelques secondes d'avance. Il fait un dernier effort, arrive à l'arbre, saute vers une branche

horizontale, parvient à la saisir, se soulève autant qu'il le peut et sent le rhinocéros passer entre ses jambes sans lui faire aucun mal.

Je ne saurais sans doute terminer cet article sans dire un mot de l'allié naturel des chasseurs de tous les pays. Les indigènes assurent qu'ils ont eu des chiens de temps immémorial; mais hélas! des siècles de fidélité n'ont pas encore acquis à la gent canine la reconnaissance de ses noirs possesseurs! Les éloges ne lui font pas défaut. Chacun vante l'agilité, le courage de son Achate velu. Nulle part, à en juger par les disputes que ces animaux occasionnent, le principe : « qui aime Martin aime son chien, » n'est plus universellement établi. Mais il est convenu que tout bon limier doit se contenter de panégyriques. L'article de la nourriture est laissé tout entier à son industrie; aussi devient-il forcément voleur de profession et le plus immonde des êtres. On ne lui jette que les os les plus durs et les moins juteux, une omoplate, un tibia dont la moëlle a été extraite. Tant de lésinerie devrait au moins porter les indigènes à diminuer le nombre de leurs parasites, mais il n'en est rien. Le moindre hameau est infesté de chiens de toute taille et de tout pelage. L'approche des étrangers devient pour eux le signal d'un affreux charivari. L'un glapit, l'autre grogne, un troisième hurle. Trop faibles pour pousser un aboiement franc et normal, ils jettent au hasard les cris les plus discordants. Ajoutons, pour le soulagement du lecteur, que leur condition s'améliore depuis quelques années. Les

pauvres hères auront à se féliciter de ce que de nouvelles lumières ont trouvé le chemin des huttes qu'ils défendent.

Bernardin de Saint-Pierre observe qu'un peuple qui mange ses chiens n'est pas loin du cannibalisme. On dirait qu'il avait emprunté cette idée aux Bassoutos, auxquels j'ai souvent entendu répéter que « manger un chien et un homme est une seule et même chose. » En effet, les anthropophages des Maloutis, avant de se repaître de chair humaine, dévorèrent tous leurs chiens. Plus tard ces hommes abominables, dans un chant destiné à répandre la terreur, se vantaient de manger de la cervelle de chien et de petit enfant.

Le mot *Incha*, *chien*, a deux sens diamétralement opposés dans le langage métaphorique de ces peuples. Appeler un homme *chien* est lui faire l'insulte la plus impardonnable, mais un chef dira d'un de ses subordonnés : « Cet homme-là est mon chien, » et cette appellation sera reçue avec un sourire d'assentiment par la personne qui en est gratifiée. Dans le premier cas, l'idée se porte sur la gloutonnerie et l'impudence de l'animal ; dans le second, elle s'arrête à des rapports de subordination et de fidélité. « Recueille-moi, je serai ton chien, j'aboierai pour toi, » est une phrase consacrée qui revient tout simplement à dire : « Je prendrai ta défense en retour des services que tu voudras bien me rendre. » C'est ainsi que dans l'Ancien Testament les prophètes infidèles sont appelés des chiens sans voix et que l'Eternel ordonne à Ezé-

chiel de *crier* et de *hurler* pour avertir son peuple de l'approche de l'épée.

Encore une remarque et je termine ce trop long chapitre. Il est assez singulier que les indigènes du sud de l'Afrique aient la même horreur superstitieuse de certains hurlements nocturnes du chien, dont ne peuvent se défendre en Europe des personnes infiniment plus éclairées. Là, comme chez nous, ces cris lugubres annoncent une prochaine désolation.

XI

De la famille et de la vie domestique.

Le père, le fils aîné et dans quelques tribus l'oncle maternel gouvernent et protégent la famille. L'autorité du père est reconnue comme suprême aussi longtemps qu'il est dans sa vigueur, mais elle faiblit à mesure qu'il avance en âge et à sa mort elle échoit tout entière au fils aîné. Celui-ci, du vivant de son père, jouit déjà de droits très grands; il porte le titre de *fils-seigneur*, tandis que les cadets sont appelés *fils-serviteurs*. Le père n'oserait rien faire d'important sans le consulter et obtenir son assentiment. C'est ce fils qui sert généralement d'intermédiaire entre les autres enfants et le chef de la famille. Le partage de la succession lui revient, et ses cadets n'ont de l'héritage que ce qu'il veut bien leur en laisser.

Ces prérogatives du fils aîné créent souvent une rivalité fâcheuse entre lui et son père. Dans le cas où celui-ci est polygame, les aînés des différentes

femmes ont peu de droits sur les autres enfants nés de la même mère qu'eux, ils sont tous sous l'autorité du fils aîné de la première femme ou femme légitime. On voit rarement ce fils aîné résider avec son père. Il se fait un établissement à part. Lorsque sa mère est avancée en âge, elle se retire ordinairement auprès de lui, surtout si le mari est polygame. Le droit d'aînesse entraîne d'ailleurs une grande responsabilité. Si des accidents surviennent aux plus jeunes enfants, s'ils se conduisent mal, c'est à l'aîné que le père s'en prend et que les chefs font payer les fautes de ses frères. Ainsi Ruben dans les plaines de Dothaïn, se sentait responsable de la vie de Joseph, et se lamentait dans la pensée des désagréments qu'allait lui attirer la disparition de celui-ci. En envisageant la chose à ce point de vue, on comprend que Ruben ait souscrit à l'envoi de la robe ensanglantée; très probablement ce fut lui qui suggéra cet infâme expédient pour mettre sa responsabilité à couvert. S'il eût réellement regretté son frère, il eût tout révélé à Jacob et mis ce malheureux vieillard sur la trace des Ismaëlites: Jacob, s'il voulait user de son droit pouvait le déshériter et s'emparer même des biens qu'il possédait déjà. Plus tard, Juda à qui le droit d'aînesse allait être transféré, disait à Israël : « Envoie Benjamin avec moi et nous nous mettrons en chemin. J'en réponds; redemande-le de ma main. Si je ne te le ramène, je serai toute ma vie sujet à la peine envers toi. » Nos idées nous permettent à peine de prendre ces paroles au pied de la lettre,

mais les Béchuanas ne s'y trompent pas. Chez les Bassoutos, le frère aîné de la mère (malonné) jouit aussi de droits tout spéciaux sur les enfants. Il est censé remplacer la mère que son sexe retient dans un état de dépendance. C'est un contre-poids donné à l'autorité du père et du fils aîné, mais ce contre-poids agit souvent d'une manière excessive, surtout dans les familles polygames où règnent d'ordinaire de grandes rivalités, et où les enfants s'attachent peu à leur père. Cette espèce de parrain, commun à toute une famille, est spécialement chargé de protéger l'enfant et de le purifier au moyen de sacrifices. Il lui donne au sortir du rite de la circoncision un javelot et une génisse, il fait une partie des frais de son mariage. En retour de ces soins il a droit à une part du butin que ses neveux font à la guerre, du gibier qu'ils tuent et des bestiaux que l'établissement de ses nièces amène à la famille. Il est assez ordinaire que ces oncles remplissent l'office de premiers conseillers et de régents dans la cour des chefs [1].

A en juger par le grand ascendant que Joab avait pris sur David, on serait tenté de croire que quelque chose de semblable existait parmi les Hébreux.

Comme chez les Etrusques, les anciens Romains

[1] D'après Tacite, l'oncle maternel jouissait également de très grands droits chez les Germains : « Sororum filiis idem apud avunculum, qui apud patrem, honor. Quidam sanctiorem archioremque hunc nexum sanguinis arbitrantur. » (*De Germaniâ*, cap. XX.) L'oncle préside aux funérailles de ses neveux. Il semblerait, d'après Amos, VI, 10, qu'il en était de même chez les Hébreux.

et les Arabes, le mariage se fait moyennant une valeur payée aux parents de la fille par ceux du jeune homme. Cette valeur s'appelle en béchuana *Bohari*, mot presque identique au mot hébraïque *Mohar* qui a la même signification. Le taux varie suivant les tribus. Quelques-unes ne l'élèvent pas au delà de cinq à six têtes de bétail; chez les Bassoutos il va jusqu'à vingt-cinq et trente.

L'accord se fait publiquement et l'on a soin de s'entourer d'autant de témoins que possible lorsque le douaire est payé. Cette pratique réduit la femme à un état voisin de l'esclavage. Michelet dit que, chez les anciens Romains, la femme était la sœur des enfants du mari. On ne saurait mieux exprimer la position d'une femme mariée au sein des tribus de l'Afrique australe. Le Mossouto parlant de lui-même et de sa famille, dit invariablement : « Moi et mes enfants. » Et il est entendu que la femme compte parmi ces derniers. Les naturels repoussent avec indignation l'épithète d'*achat*, que nous appliquons souvent à leur mode de mariage. Il n'en est pas moins vrai qu'il ouvre champ libre à la cupidité et fait que les sentiments personnels de la jeune fille sont rarement consultés. Il place les chefs et les hommes riches audessus de toute rivalité, le plus offrant étant à peu près sûr d'avoir à son choix les personnes les plus belles et les plus recommandables par leur qualités personnelles. Il introduit dans les classes pauvres l'habitude pernicieuse de recourir à des parents, à des amis ou même à un chef pour une partie du

bétail. Ce secours est généralement octroyé sans peine, mais à la condition que l'avance sera repayée, soit lors du mariage d'une sœur du jeune époux, soit lors de celui d'un de ses enfants. Ainsi s'établit sur les filles une espèce d'hypothèque qui porte atteinte à leur liberté et au repos de leurs familles. Malgré tous ces désavantages, on ne saurait disconvenir que le mariage par coemption, contracté en présence de témoins, garanti par l'intérêt réuni de plusieurs parties, n'ait été une institution précieuse pour des peuples barbares, que l'absence de principes moraux bien arrêtés exposait aux dangers d'une promiscuité bestiale. Du moment qu'une femme a légalement appartenu à un homme pour toute la durée de sa vie, la famille a été fondée. La crainte d'avoir à accepter un marché défavorable, par suite de l'inconduite de leurs filles, porte les parents à la vigilance. Enfin, sans cette coutume, les enfants ne seraient probablement pas soignés comme ils le sont; dans les temps de guerre et de famine, l'intérêt aide sans doute beaucoup à leur conservation.

Il est assez curieux, comme coïncidence, qu'au taux de la rémunération faite aux jeunes bergers dans le sud de l'Afrique, il faudrait à un Mossouto pour acquérir le douaire destiné à lui procurer une femme, à peu près le même nombre d'années de service que Jacob dut en accorder au père de Rachel et de Léa. Les Béchuanas auraient blâmé Laban de n'avoir rien défalqué du prix en faveur de la parenté. D'après leurs idées, il devait fournir

comme oncle, une partie de la dot qu'il exigeait comme père, et le moins qu'il pût faire était de remettre à son neveu la valeur des travaux d'une année.

Il est une tribu qui lui eût imposé cette obligation par un autre motif. Chez les Bapéris la dot, de quoi qu'elle se compose, ne doit jamais s'élever au chiffre 7, parce que c'est un nombre sacré.

La coutume qui s'opposait à ce que Rachel fût épousée avant Léa, existe encore dans toute sa force parmi les Béchuanas.

Les cas de divorce sont très fréquents là où la dot est de peu de valeur. Chez les Bassoutos, où elle s'élève assez haut, la dissolution du mariage entraîne de grandes difficultés. Les maris qui renvoient leurs femmes, n'entendent pas laisser chez elles le bétail qu'ils y ont conduit. De leur côté, les parents des femmes sont rarement disposés à rendre un bien auquel ils tiennent, ou qui ne se trouve déjà plus en leur possession. La loi les autorise d'ailleurs à refuser toute restitution lorsque le mariage a été fructueux. Les enfants déjà nés sont censés avoir acquitté la dette.

La stérilité est la seule cause de divorce qui ne soit point sujette à litige. Si le mari est trop pauvre pour pouvoir se procurer une seconde femme, aucune considération ne saurait l'empêcher de revenir sur un arrangement qu'il considère comme annulé de fait. S'il a des ressources et qu'il soit attaché à sa première femme, celle-ci se charge le plus souvent de chercher elle-même pour son

époux une seconde compagne, à laquelle elle fera le sacrifice de ses droits les plus chers, dans l'espérance d'avoir par une autre l'enfant que la nature lui refuse. Ainsi Sara donnait Agar à Abraham.

Cet arrangement, si contraire à nos mœurs et à l'esprit de l'Evangile, paraît tout naturel aux tribus africaines. Je n'oublierai jamais les lamentations d'une de mes néophytes qui venait de perdre son fils unique, âgé de quinze ans. « Oh! mon enfant, disait-elle, tu es mort et je suis morte avec toi! Mais tes douleurs ont cessé et les miennes ne font que commencer. Que ferai-je? Que vais-je devenir? Moi, pauvre plante desséchée et stérile, que puis-je attendre? Inutile d'espérer que mon sein puisse porter un second fils! On va me mettre de côté comme une chose inutile, ou me forcer à consentir à des moyens que mon Dieu m'interdit! » Je l'arrêtai et tâchai de la calmer, la priant de respecter la douleur de son mari qui était présent et qui appartenait comme elle à l'Eglise. Mais peu de semaines après je découvris que l'instinct de la pauvre femme ne l'avait point trompée. Son époux qui, pendant douze ans, avait fidèlement rempli les devoirs d'un chrétien, souffert, sans fléchir, des persécutions de plus d'un genre, fait le sacrifice d'une grande quantité de bétail qu'il eût pu acquérir en se conformant à certaines coutumes païennes, ne sut pas se résigner à mourir sans laisser un fils après lui. Tous nos raisonnements, toutes nos remontrances paraissaient tomber devant cette idée : « Dieu a lui-même annulé mon mariage en le ren-

dant inutile. » Ce Dieu qu'il offensait le couvrit de confusion. A peine le choix d'une jeune concubine avait-il été fait, que Sara (c'était le nom de l'épouse légitime) mettait un enfant au monde.

Les lois de Manou, très strictes sur l'article de la fidélité conjugale, mais faites pour des peuples sous l'empire des mêmes instincts, tournaient la difficulté en donnant à la stérilité des palliatifs consacrés par la religion. Il n'appartient qu'à celui qui a la puissance de récompenser la foi de ses enfants, de fonder leur bonheur sur la base immuable d'une soumission absolue à sa volonté, toujours sainte et miséricordieuse.

Bien que la plupart des indigènes soient polygames, il en est peu qui prennent la défense de cet abus. Lorsqu'on les interroge sur ce point, ils ne tarissent point d'anecdotes mettant à nu la position scabreuse d'un homme obsédé par les intrigues et les malices de quelques femmes, qui s'étudient journellement à lui faire expier les désagréments de leur position. On trouve çà et là des individus que leur modération naturelle, et un attachement cordial à la femme de leur jeunesse, font échapper à la contagion de l'exemple. Ces monogames sont généralement estimés et passent parmi leurs concitoyens pour des modèles de vertu.

Le mariage se fait de la même manière pour toutes les femmes, mais il existe une distinction très marquée entre la première et celles qui viennent ensuite. Le choix de la *grande* femme (comme elle est toujours appelée) est généralement fait par

le père; c'est un événement de famille auquel toute la parenté s'intéresse. Les autres que l'on désigne sous le nom de *serete (talons)*, parce qu'elles doivent en toutes choses se tenir derrière la maîtresse du logis, sont un luxe qu'on se donne et auquel les parents ne sont pas obligés de contribuer. Ces femmes de second ordre sont absolument ce que Bilha et Zilpa étaient pour Jacob. Dans les familles régnantes, les enfants de la grande femme ont seuls le droit de remplacer leur père et de lui succéder. Le chef des Bassoutos peut à peine tenir compte des enfants qui lui sont nés; cependant quand des étrangers lui demandent combien il en a, il répond cinq, ne faisant allusion qu'à ceux de sa première femme. Il dit quelquefois qu'il est veuf, ce qui signifie qu'il a perdu sa véritable épouse et qu'il n'a élevé aucune de ses soixante concubines au rang qu'elle occupait. Il y a déjà vingt ans qu'elle est morte, sa demeure est encore parfaitement bien tenue et porte toujours son nom.

Le chef eût cru outrager la mémoire de la défunte en conduisant une autre compagne sous cet abri, où les fils de *Mamohato* trouvent une retraite lorsqu'ils visitent le village natal. Ainsi l'antiquité nous montre Isaac et Rebecca prenant possession de la tente de Sara, tandis que le patriarche en élève une autre pour Kétura. Au milieu de grands abus, on observe souvent, chez ces peuples, des délicatesses qui surprennent.

L'héritage du père appartient de droit aux fils de la grande femme. Ceux-ci, ayant l'aîné à leur

tête, donnent ce que bon leur semble aux enfants d'autres lits. Encore ici le rapprochement est irrésistible : « Abraham, nous est-il dit dans la Genèse, donna tout ce qui lui appartenait à Isaac et fit des présents aux fils de ses concubines. »

L'idée de ce qu'il y a d'inconvenant et d'anormal dans la polygamie est tellement inhérent à toute conscience humaine, que beaucoup d'indigènes redoutent de mourir auprès d'une femme du second ordre; cela s'appelle, dans le langage des Bassoutos, faire une mauvaise mort.

Les femmes privilégiées par leur rang, considèrent leurs droits comme si bien établis que, dans certains cas, ce sont elles qui encouragent leurs maris à devenir polygames. C'est un calcul d'intérêt et de paresse. Elles comptent se décharger sur d'autres des travaux les plus pénibles.

Il s'en faut en effet de beaucoup que la sensualité soit le seul ou même toujours le principal motif qui pousse les indigènes dans cette mauvaise voie. La domesticité n'existe point chez eux. Les femmes sont tout autant de servantes, bien qu'elles n'en portent pas le nom. Après elles, le vrai domestique, le seul sur lequel on puisse compter, est l'enfant [1]. Dans un pareil état de choses, plus on possède de femmes, plus on a de bras à sa disposition et plus l'on peut espérer de voir augmenter le nombre de ces bras. C'est cette raison surtout

[1] Dans la langue des Béchanas, le mot *motlanka*, comme le παῖς des Grecs et le *puer* des Romains, signifie tout à la fois garçon et serviteur.

qui explique que les chefs chez lesquels les visiteurs abondent, et qui doivent l'hospitalité à tout le monde, aient tant de femmes et les montrent complaisamment comme preuve de leur opulence. Il ne faut pas se représenter ces concubines renfermées, comme en Orient, dans un harem. Chacune d'elles a son domicile, ses champs, et doit se tenir prête à héberger les hôtes que son mari lui désigne. Elles cultivent la terre de leurs propres mains, vont elles-mêmes puiser l'eau, se pourvoient de combustible, et lorsque leur maître entreprend des travaux importants, ce sont elles qui remplissent l'office de manœuvres. Il n'est pas rare de les rencontrer marchant en file, portant sur la tête des paniers pleins de terre ou des bottes de bois et de paille. Dans les cas de déménagements, elles ont à transporter, de la même manière, tous les ustensiles et vêtements de la famille.

La polygamie est suivie chez ces peuples des fatales conséquences qu'on lui a partout reconnues. Elle fait de l'homme un tyran, des femmes et des enfants des rivaux acharnés à se supplanter les uns les autres, et rend l'amour filial extrêmement rare. Mais c'est surtout sous le rapport des mœurs qu'elle a dans ce pays les plus affligeants résultats. Les femmes n'étant soumises à aucune surveillance et se trouvant dans une position plus propre à réveiller les passions qu'à les satisfaire, n'ont en général aucun respect pour le lien qui les unit à l'homme dont elles portent le nom. L'intérêt qui est à la base de ce contrat et que nous avons

vu plus haut servir de sauvegarde aux jeunes filles à marier, porte les maris à fermer les yeux sur des débordements qui ont pour résultat un rapide accroissement de la famille. Si là paternité peut être douteuse, l'enfant n'en appartiendra pas moins au maître légal de la femme[1]. Les chefs ont généralement parmi leurs nombreuses concubines quelques femmes de choix sur lesquelles ils exercent une surveillance particulière, et qu'ils s'attachent par des faveurs exceptionnelles. Le public s'aperçoit bientôt de ces préférences et les respecte généralement assez.

La mort du mari ne libère point la femme. Elle revient de droit à l'un des frères ou au plus proche parent du défunt. Là, l'institution du *levirat* n'est pas soumise aux sages restrictions qu'y mit Moïse pour le peuple d'Israël. Bien que les enfants qui naissent de cette seconde union portent le nom du premier mari, soient censés lui appartenir et héritent de ses biens, tandis qu'ils n'ont que de très faibles droits à la succession de leur véritable père, le fait que la veuve est astreinte à rester dans la famille, alors même qu'elle a déjà donné lignée au défunt, prouve que l'achat dont elle a été l'objet s'oppose plus que toute autre chose à sa libération. Il se trouve néanmoins des familles généreuses qui ne font pas usage de ce droit et permettent à la veuve de se remarier selon ses désirs. Quelquefois aussi, lorsque des parents voient que leur fille a

[1] C'est le principe du droit romain : « Pater est quem nuptiæ demonstrant »

une invincible répugnance à devenir la compagne de son beau-frère, ils interviennent en modifiant ou cassant le contrat primitif au moyen de la restitution d'une partie ou de la totalité de la valeur qu'ils avaient reçue lors du mariage. Ces difficultés se présentent rarement lorsque la veuve a un ou plusieurs fils parvenus à l'âge de raison. Dans ce cas, elle continue à vivre avec eux et jouit souvent d'une autorité et d'un bien-être qu'elle n'avait pas du vivant de son mari.

Il devient presque inutile, après ce qui précède, de faire observer que la femme ne saurait hériter. Cependant ses droits passent aux enfants mâles qu'elle peut avoir; ils ont leur part dans la division des biens laissés par leur grand-père maternel.

Les Béchuanas et les Cafres reconnaissent et respectent les mêmes degrés de consanguinité que nous. Ils ne poussent pas la parenté au delà du degré de deuxième cousin.

Les mariages entre frères et sœurs, oncles et nièces, neveux et tantes sont désapprouvés. Ceux entre cousins se voient fréquemment, mais il est des tribus qui les condamnent comme incestueux.

L'idée d'épouser deux ou même trois sœurs ne paraît point répugner aux polygames.

Après ce coup d'œil d'ensemble, le lecteur aimera peut-être à trouver ici quelques renseignements plus détaillés sur les mœurs domestiques des indigènes. Nous allons tâcher de le satisfaire en suivant rapidement avec lui le Mossouto dans les différentes phases de sa vie privée.

L'enfant naît généralement au sein de la famille de sa mère. Ces peuples pensent qu'à l'heure critique des douleurs de la maternité, la femme doit jouir des soins immédiats de ses propres parents. La hutte où se passe cet événement est signalée au public par une poignée de roseaux fichés au-dessus de la porte. Ce symbole suffit pour assurer à la famille toute la tranquillité et les égards dont elle sent le besoin [1].

Près de deux mois s'écoulent avant que la mère se produise au dehors avec son nouveau-né. Une petite cérémonie, intéressante par sa naïveté, décide du moment où leur réclusion doit cesser. Pendant une belle soirée, on porte le nourrisson dans la cour, on lui montre la lune du doigt et si ses yeux se fixent sur l'astre, on en conclut qu'il peut sans danger faire son apparition au milieu des hommes. Quand la jeune mère se dispose à retourner chez son mari, ses parents la purifient au moyen d'un sacrifice, chargent les chairs de la victime sur une bête de somme pour les transporter à son domicile, et de la peau font un *tari*, espèce de large écharpe destinée à retenir l'enfant sur le dos de sa nourrice jusqu'à ce qu'il soit sevré. Rien ne paraît plus heureux qu'un petit négrillon recoquillé dans cette enveloppe, près des sources où il puise la vie. Aucune crainte, aucun besoin, aucune sensation désagréable n'approche de lui. Pendant que sa mère vaque aux travaux des champs ou à ceux du

[1] On verra, dans un autre chapitre, que le roseau est symbolique de l'origine de l'humanité.

ménage, il dort ou jouit avec quiétude des doux balancements qui lui sont imprimés. Les intempéries de l'air n'arrivent pas jusqu'à lui; il trouve une chaleur toujours égale sur un berceau vivant.

N'était-ce pas peut-être l'image qui s'offrait à l'esprit de Moïse lorsqu'il s'écriait : « Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple, ou l'ai-je enfanté pour me dire : Porte-le dans ton sein ? »

A part cette intéressante particularité, rien n'est moins judicieux que la manière dont sont traités les petits enfants. On leur charge le cou d'immenses colliers d'amulettes de toute sorte. Un impitoyable rasoir leur enlève jusqu'au dernier vestige de cheveux, et leurs crânes, aussi polis que la main, après avoir été légèrement enduits d'ocre et de beurre, sont exposés pendant des heures entières aux rayons d'un soleil tropical. Quelque abondant que soit le lait de la mère, il faut bon gré mal gré que le nourrisson avale de la bouillie, de la bière, en telle quantité qu'on ne sait pas comment les organes digestifs y peuvent suffire. Quant aux soins à donner à ces petits êtres dans leurs indispositions, les naturels n'y entendent absolument rien. Aussi la mortalité parmi les enfants en bas âge m'a-t-elle toujours paru proportionnellement beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en Europe. On s'est fort extasié sur la belle santé dont les indigènes paraissent généralement jouir, sur le petit nombre d'impotents que l'on rencontre parmi eux, mais la cause en est aussi simple qu'affligeante; la partie la plus

robuste de la population parvient seule à l'âge adulte.

La coutume de donner à un enfant le nom de son grand-père, de sa grand'mère ou de quelque parent respecté, est tout autant répandue chez les Béchuanas que chez nous. Lorsque le choix n'en a pas été déterminé par cet usage, le nom est généralement commémoratif. Ainsi l'enfant né pendant que ses parents étaient en voyage, s'appellera : *Monaheng*, dans les champs, ou *Ntoutou*, bagage; celui qui vient au monde dans un temps d'affliction, s'appellera : *Likéléli*, pleurs, ou *Tlokotsi*, calamité. On a, chez les Bassoutos, des *Ralichaba*, des *Lefela*, des *Moeti*, des *Ntsenyi*, des *Kounoung*, des *Lepuy*, des *Cheou*, des *Mafika ;* noms dont la traduction littérale serait : Abraham, Abel, Agar, Balak, Edom, Jonas, Laban, Pierre. Le nom que l'enfant reçoit à sa naissance ne lui reste généralement que jusqu'au moment de la circoncision. Au sortir de ce rite, le jeune Mochuana se choisit lui-même un qualificatif conforme à ses goûts ou à ses projets pour l'avenir. Après son premier fait d'armes, il prendra un titre destiné à perpétuer le souvenir de sa bravoure ou de ses succès. Ainsi le chef des Bassoutos, étant né dans un temps de dissensions civiles, s'appela d'abord *Lépoko*, dispute; lorsqu'il fut circoncis, il prit le nom de *Tlapoutlé*, l'affairé, à cause de son activité et d'une tendance fort prononcée à se mêler de tout et à tout régler lui-même; enfin quand sa puissance fut établie, on lui donna le nom de *Moshesh*, le

raseur, parce qu'il avait fait la barbe à tous ses rivaux[1].

Chez les Béchuanas, les petits garçons vont complétement nus jusqu'à l'âge de sept à huit ans. Leurs compagnes de jeu portent une espèce de tablier généralement orné de verroterie.

Aussi longtemps qu'il garde ses dents de lait, l'enfant s'ébat du matin au soir et n'a rien autre à faire qu'à se développer et à grandir de son mieux. Nous avons retrouvé chez ces petits désœuvrés plusieurs des jeux de notre enfance. Ainsi deux fillettes s'assiéront côte à côte d'un air fort mystérieux; l'une d'elles ramasse une pierre et la passant rapidement d'une main à l'autre, présente les deux poings fermés à sa compagne afin qu'elle devine dans quelle main est le petit caillou. Si la devineuse se trompe, l'autre lui dit d'un air triomphant : « Oua ya incha, kia ya komo. (Tu manges du chien, je mange du bœuf;) » dans le cas opposé elle se déclare vaincue en disant : « Kia ya incha, oua ya komo. (Je mange du chien, tu manges du bœuf). » et elle remet la pierre à son amie. Jouer aux osselets, qu'on appelle *kéta*, sauter en cadence en faisant passer sous ses pieds une longue corde, sont les passe-temps favoris des enfants africains. Plus tard viennent la course, la lutte et la petite guerre.

[1] C'est dans le même sens que le prophète Esaïe disait : « Le Seigneur rasera avec le rasoir pris à louage au delà du fleuve, savoir, avec le roi d'Assyrie, la tête et les poils des pieds, et il achèvera ainsi la barbe. » (Es. VII, 20.)

Ces derniers exercices ont lieu surtout dans la campagne, où tout petit garçon de huit ans doit chaque jour conduire les brebis et les chèvres de son père. Ces jeunes bergers s'arrangent de manière à passer leur temps le plus agréablement possible. Malgré l'ordre sans cesse réitéré de se disséminer, afin que les troupeaux trouvent une plus abondante pâture, ils finissent invariablement par se rencontrer. Il y a toujours parmi eux un chef de bande qui préside aux jeux et vide les querelles. Quand ils sont fatigués de gambader, ils vont s'asseoir à l'ombre d'un roc ou sur les bords d'un ruisseau, et s'amusent à façonner des bœufs avec de l'argile ou à tresser des guirlandes de fleurs dont ils se parent la tête. Les jeunes filles du même âge jouissent de moins de liberté. Elles vont aux champs avec leurs mères et tandis que celles-ci piochent, elles ramassent des buchettes et font le fagot qui doit servir à cuire le repas du soir. D'autres fois on les laisse à la maison pour prendre soin d'un frère cadet.

Pendant les jours pluvieux et les longues soirées d'hiver que l'on passe forcément dans une hutte fort obscure, les enfants, pour se désennuyer, ont ordinairement recours à la complaisance de la grand'maman. Celle-ci leur propose des énigmes ou leur récite des contes auxquels ils prennent le plus grand plaisir. Les histoires de revenants ne font pas défaut dans ces conversations nocturnes et là, comme partout ailleurs, on les aime passionnément, bien qu'elles fassent trembler de la tête

aux pieds. J'ai connu de gros garçons qui ne se hasardaient qu'avec beaucoup de répugnance à regarder les étoiles, parce qu'ils s'imaginaient que la voie lactée était un assemblage monstrueux de ces êtres diaphanes, dont les apparitions imaginaires sont tant redoutées[1]. Quelquefois des scènes vraiment tragiques succèdent à ces émotions factices. Ainsi le pauvre petit Félékoané, qui porte maintenant le nom d'Andréas dans l'Eglise de Thaba-Bossiou, se vit, dans une soirée comme celles que nous venons de décrire, subitement saisi par une hyène et traîné jusqu'au milieu du village. D'autres fois c'est un lion qui vient rôder autour de la hutte; alors chacun de se taire et de se blottir au plus vite sous sa peau de mouton. Lorsque les rugissements paraissent un peu s'éloigner, on se hasarde à relever un peu la tête et à demander d'une voix étouffée si la porte est bien fermée! En dépit de ces émotions, qui sont loin d'ailleurs de se reproduire tous les jours, le petit Africain mène une vie qu'il n'échangerait certes pas avec celle de nos jeunes coureurs de rues. Il ignore les inconvénients d'une savate trouée, et n'a jamais l'épaule sciée par un méchant bout de corde en guise de bretelle. Lorsque par une belle matinée d'été, il se met en campagne, l'estomac muni d'un bon plat de lait caillé, les épaules couvertes d'un léger manteau de peau d'antilope bien assouplie, la main armée d'un petit casse-tête en bois d'olivier et

[1] Les Bassoutos appellent la voie lactée, le chemin, la *voie* des dieux.

d'une javeline, il se croit le plus fortuné des mortels. S'il n'a pas un assortiment de joujoux, il possède peut-être un agneau ou un cabri qui lui font passer des heures délicieuses. Le chef des Bassoutos m'a raconté souvent avec quel bonheur il soignait dans son enfance un chevreau tacheté que lui avait donné son père. « Je lui avais bâti une maisonnette, me disait-il, je choisissais pour lui l'herbe la plus tendre. Mais aussi il était si beau! Je croirais presque qu'on n'en voit plus de semblable. » Cette observation me fit sourire, et je bénis Dieu de ce que partout il entoure les premiers jours de l'homme de douces illusions et de riants tableaux.

L'enfance n'est nulle part de plus courte durée que dans ces pays-là. A peine les jeunes gens ont-ils atteint leur quatorzième année qu'on parle de les marier. C'est une transaction qui préoccupe beaucoup les parents. Il s'écoule généralement plusieurs mois entre les préliminaires et la conclusion définitive du contrat. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, c'est généralement sur le père que repose le choix de la première femme. C'est lui qui va la demander. Si sa proposition est bien accueillie, on tue un bœuf que l'on mange en commun en signe d'acquiescement mutuel. Bientôt après, la parenté du jeune homme va présenter le bétail requis pour l'acquisition de la fiancée. Ce jour-là, le chef de la famille, couvert de son meilleur manteau, se fait accompagner de ses proches et de ses amis confidentiels. La sœur de l'époux ouvre la procession. Elle tient à la main un long bâton blanc, symbole

de paix et de concorde, qu'elle va jeter sans mot dire à la porte de la cabane où réside sa future belle-sœur. Pendant ce temps les solliciteurs se sont assis en groupe à une distance respectueuse, et attendent que l'on s'aperçoive de leur arrivée. Le père de la jeune fille ne tarde pas à se montrer. Il sort, accompagné de sa famille, et va s'asseoir à quelques pas de ses hôtes. Ceux-ci députent alors le plus jeune d'entre eux pour faire avancer le bétail qu'on a laissé dans un endroit voisin. Les animaux passent à la file entre les deux groupes. S'il s'en présente un qui déplaise, on branle la tête et il est écarté. Bientôt le berger paraît lui-même, chassant le dernier bœuf. Il se fait une longue pause pendant laquelle les prétendants protestent de leur pauvreté, certifient qu'il leur a fallu de grands efforts pour se procurer une dot aussi considérable, et ont recours à toutes les expressions les plus flatteuses de leur idiome pour obtenir un signe de satisfaction. Il est rare qu'ils y réussissent. On sait généralement qu'il se trouve encore, non loin du lieu où l'affaire se traite, quelques têtes de bétail mises en réserve. Les parents de la fiancée ne manquent donc pas de se répandre à leur tour en paroles de regret et de surprise. Ils s'étaient attendus à plus de générosité. On sait ce qu'un enfant coûte à élever, ce que valent les services d'une jeune personne forte et laborieuse. On n'est certes pas fatigué d'elle, et, quelque pauvre opinion que l'on ait de soi-même, on se sent d'une extraction trop honorable pour craindre que les partis puissent man-

quer. Un signe inaperçu met de nouveau le pâtre en mouvement, et quelques têtes encornées de plus font leur apparition. Alors arrive une troupe de femmes couvertes de manteaux déchirés. C'est la mère qui vient avec ses amies se lamenter de ce qu'on lui enlève son enfant et demander si du moins, en la privant de services dont elle a le plus grand besoin, on ne la mettra pas à même de jeter à la voirie les guenilles qu'elle porte. Tout le monde sait ce que cela veut dire, et l'on ajoute un beau bœuf désigné à l'avance, qui porte le nom de *bœuf de la nourrice*. Cela fait, les frères de la jeune fille se lèvent en poussant des cris de joie, vont chercher un long plumet et s'élancent dans la campagne pour rassembler les troupeaux de leur père. Celui-ci choisit un bœuf gras, le sacrifie aux dieux tutélaires et régale ses hôtes. Dès ce moment l'affaire est conclue.

Il se passe généralement quelques mois avant que l'épousée quitte la maison paternelle. Dans cet intervalle, le jeune marié s'occupe à lui préparer un manteau neuf et à se procurer pour elle des boucles d'oreilles, des colliers en cuivre ou en verroterie. Il va la voir de temps en temps, sans toutefois se permettre de la considérer comme lui appartenant. Il est encore certaines formalités à observer dont les demoiselles de ce pays n'exempteraient pour rien leurs prétendus. Un beau matin un collier tombe dans la cour du beau-père, qui comprend à l'instant qu'on est venu chercher sa fille. Celle-ci ramasse le collier, appelle ses amies

d'enfance, et se met à suivre lentement les personnes chargées de la conduire à sa nouvelle demeure. Bientôt elle s'assied avec ses compagnes et refuse d'aller plus loin. On lui remet un second collier et elle reprend sa marche. Mais la voilà derechef qui fait halte. Le même remède lui donne la force d'avancer. C'est ainsi qu'avec adresse, et tout en minaudant le plus agréablement du monde, elle se fait en route un assortiment de parures.

Les exigences de ces belles voyageuses vont quelquefois si loin que pour s'assurer d'elles on est obligé de courir chez les voisins emprunter un supplément de colifichets.

Après l'arrivée, nouvel embarras. Les jeunes étrangères font les dégoûtées. Elles dédaignent les aliments qu'on leur présente. On leur amène un mouton, et, s'il leur paraît de grosseur convenable, elles font signe qu'on peut le leur apprêter. Le lendemain, de fort bonne heure, la nouvelle maîtresse du logis se met à nettoyer la cour, aidée de deux ou trois de ses compagnes. Les autres vont à la fontaine puiser de l'eau. A leur retour elles trouvent la porte obstruée par les balayeuses. On se mêle, on se repousse, en faisant autant de bruit que possible, jusqu'à ce qu'un nouveau présent mette fin à l'assaut. Il ne reste plus après cela qu'à tuer un bœuf, à inviter les voisins, à les régaler et à danser avec eux jusque vers le milieu de la nuit. La jeunesse folâtre dans l'intérieur d'une hutte spacieuse d'où l'on a préalablement fait disparaître tout objet fragile.

Chez les Cafres de la Natalie, il est d'usage que les parents de la jeune fille fassent présent de trois bœufs à la famille dont ils ont accepté l'alliance. L'un remplace les ornements que la mariée portait dans son enfance, et qui restent à ses sœurs. Ce sont les épingles de la dame. Le second est offert aux esprits des ancêtres de l'époux pour obtenir leur consentement au mariage. Le troisième prend place dans le troupeau qui a fourni la dot, pour aider à remplir le vide qui s'y est fait. La femme reçoit de ses parents une ou plusieurs houes, quelque peu de farine et un panier. C'est tout ce qu'elle apporte pour se mettre en ménage. Du reste, pendant la première année, elle réside ordinairement auprès de sa belle-mère et a tout le temps de façonner les pots, de préparer les nattes et autres articles du même genre qui lui sont nécessaires. Chez les Batlapis et les Barolongs, c'est sur elle que repose le soin de construire la hutte qu'elle doit habiter. Les Bassoutos, plus raisonnables, veulent que ce travail soit fait en commun par le couple. Dans cette tribu la nouvelle mariée n'a le droit de regarder son beau-père en face que lorsqu'elle lui a donné un petit-fils.

Les décès sont toujours annoncés par des cris perçants et lugubres. Les matrones de la localité se réunissent près de la hutte où la mort a pénétré, et se livrent aux lamentations les plus déchirantes. « Yo! yo! yo! Hélas! hélas! mon père, où es-tu maintenant? Pourquoi nous as-tu quittés? Qu'allons-nous devenir sans toi? Qui nous défendra contre nos

ennemis? Qui nous procurera la nourriture et le vêtement? Tu es parti, tu nous as laissés! nous restons ici dans la douleur et l'amertume! Yo! yo! yo! hélas! hélas! » Telles sont généralement, avec les variantes nécessitées par l'âge ou le sexe, les plaintes que l'on entend répéter.

Pendant que les femmes se lamentent, les hommes s'occupent de l'inhumation qui se fait le plus tôt possible. Avant que le cadavre devienne roide, on le maintient, au moyen de cordes, dans la posture d'une personne accroupie, le menton appuyé sur les genoux. On creuse une fosse de quatre pieds de profondeur sur trois de diamètre. On sort le corps par une ouverture pratiquée pour cette occasion à l'extrémité opposée à la porte; on le met accroupi et entouré d'un manteau au fond du trou, la face tournée au nord-est, les mains croisées sur la poitrine. Il est assez commun de jeter dans la fosse une petite couronne de chiendent, des grains de blé, des semences de melon et de citrouille [1]. Une pierre plate est placée dans le trou immédiatement au-dessus de la tête, puis on ramène la terre. On enterre les chefs et les hommes riches au milieu du parc de leurs troupeaux; leurs femmes et leurs enfants sous le mur d'enceinte. Immédiatement après on rassemble les troupeaux du défunt sur la fosse. On débouche l'ouverture des cabas de blé et l'on fait des traînées de grain qui vont de la maison du

[1] La position du mort, qui rappelle celle de l'enfant dans le sein de sa mère, les semences de blé, de légumes et d'herbe qu'on dépose auprès de lui sembleraient symboliques de la résurrection.

défunt jusqu'au lieu où il repose. On espère, au moyen de cette offrande, calmer les sentiments défavorables aux vivants qu'il a pu emporter. Nous ne reviendrons pas sur les sacrifices usités dans ces occasions. Chez les tribus du nord, les femmes et les filles sont enterrées hors de la ville avec les pauvres. On ne donne pas la sépulture aux victimes de la famine. Les armes et une partie des vêtements d'une personne décédée sont quelquefois jetés à la voirie; dans le cas où on les conserve, on les purifie avec le plus grand soin. Les Cafres redoutent tellement la souillure qui provient de l'attouchement d'un mort, qu'ils n'enterrent pas les cadavres et se hâtent de les traîner dans des lieux fréquentés par les bêtes féroces

L'extrême précipitation avec laquelle les inhumations se font généralement, est due à l'horreur qu'inspire la présence d'un cadavre dans d'étroites habitations où l'on a peine à se remuer. Cette hâte occasionne parfois d'horribles méprises. Mamokolé, femme que j'ai parfaitement connue et qui vit encore près de la station où je résidais, fut enterrée vivante. Heureusement que la fosse n'étant pas profonde, elle put, en appuyant ses pieds contre la terre, enlever la pierre qui recouvrait sa tête et reprendre place parmi les vivants. Les naturels m'ont assuré que des cas de même nature se reproduisent assez fréquemment. Il arrive plus souvent encore, je crois, que les personnes chargées du soin des malades les achèvent sans le savoir. Des convulsions, une défaillance, suffisent pour faire

fuir de vieilles femmes ignorantes en proie à des craintes superstitieuses. « C'est fini, il est mort! » s'écrient-elles sans examen, et vite on lie le patient dans des peaux où il ne tarde pas à mourir asphyxié.

Les visites de condoléance succèdent de près aux funérailles. Les parents et les amis, en approchant de la maison de deuil, jettent de grands cris ; puis ils vont s'asseoir silencieusement et attendent que la douleur permette aux affligés de donner des détails sur la perte qu'ils viennent de faire. Ces pauses solennelles durent quelquefois des heures entières, personne ne paraît s'étonner si elles se prolongent. Les affligés sortent quelquefois sans rien dire ; on attend patiemment leur retour. Nul n'oserait les interroger, tant ces peuples comprennent le respect qu'on doit au malheur. Quand le moment en est venu, chacun des assistants prend à son tour la parole pour donner des consolations. Ce sont généralement des protestations de regret et de sympathie accompagnées de quelques-unes de ces phrases toutes faites qui ont cours dans le monde entier : « C'est le chemin de toute la terre..... » « Aujourd'hui l'un, demain l'autre... » « Vous n'avez rien à vous reprocher. » Après cette trêve imposée aux pleurs, les lamentations recommencent, les cris des consolateurs se confondent avec ceux de l'infortuné qu'ils visitent, et chacun se retire chez soi en répétant : « Yo! yo! hélas! hélas! mon frère! »

Les indigènes se coupent les cheveux en signe de deuil. Ils substituent à leurs colliers de cuivre ou de verroterie des chaînettes de fer. Les veuves

et les orphelins s'entourent la tête d'une corde.

Dans leurs rapports sociaux, les Béchuanas se montrent généralement doués d'une affabilité remarquable. Vus en certains moments, et surtout lorsqu'ils se livrent à leurs danses, on leur trouve un extérieur repoussant et farouche. Ils sont alors fort laids et paraissent occuper un point bien bas dans l'échelle sociale. Leurs corps ruissellent de sueur et de graisse, leurs voix rauques et discordantes, leurs contorsions de possédés produisent un sentiment de dégoût difficile à décrire. Mais tout cela n'est au fond qu'un passe-temps de mauvais goût. Qu'on attende un instant, et l'on verra ces gens se couvrir gravement de leurs longs manteaux de pelleteries, s'asseoir le sourire sur les lèvres et causer avec la plus grande bienveillance. Leur conversation est d'ordinaire fort animée, les discussions sont incessantes, mais elles dégénèrent rarement en disputes sérieuses. Dans ces entretiens, qui constituent l'un de leurs plus grands plaisirs, règne une gaieté franche et beaucoup de bonhomie. Les saillies et les traits satiriques n'y font pas défaut. En passant près de quelques jeunes gens, nous entendions l'un d'eux s'amuser aux dépens d'un favori du chef de l'endroit. « Voilà, disait-il, la petite étoile qui accompagne la lune. » Un autre, riant à gorge déployée de l'admiration qu'excitaient les sons aigus tirés d'un violon par certain nègre venu de la colonie, s'écriait : « Dans les pays où il n'y a pas de coqs, si l'on entend beugler une vache on dit qu'elle a chanté. » Pendant la tenue d'un

conseil, auquel assistaient des colons, un vieux Mossouto ne put s'empêcher de tourner en ridicule la complaisance avec laquelle ces messieurs passaient la main sur leur longue barbe. Il se procura une hure de bouc et, l'attachant à son cou, se mit à rôder au milieu de l'assemblée, répétant de temps à autre avec un sourire malin : « Et moi aussi je suis un bouc. » Les remarques obligeantes ou flatteuses viennent avec non moins d'à-propos se placer sur leurs lèvres, lorsqu'il y a lieu. Le cheval d'un prince s'abat, on accourt de toutes parts; pendant qu'on relève le cavalier démonté, l'un des assistants qui ne paraissait s'occuper que du coursier, lui crie : « Voyez la sotte bête! Ces animaux ne connaîtraient-ils donc pas les rois! » Les chefs eux-mêmes savent, dans l'occasion, tempérer par des paroles bienveillantes les sentiments pénibles que réveille parfois l'exercice de leur autorité. « Après tout, disait l'un d'eux à ses sujets rassemblés, nous ne sommes que vos serviteurs; les hommes naissent et meurent de la même manière, qu'ils soient grands ou petits; s'il en est qui aient le droit de se faire obéir, ce droit ne leur vient que de leurs pareils, qui l'ont ainsi voulu pour le bien de tous. »

La même bienveillance se fait remarquer dans la manière dont les indigènes se conduisent si quelque nourriture leur est apportée pendant qu'ils sont en compagnie : quelque minime que soit la ration il faut que tout le monde en goûte; les enfants ne sont pas oubliés. J'ai vu un morceau de sucre, pas plus gros qu'une noix, alternativement

sucé par plus de dix bouches avant de disparaître.

Il existe chez ces peuplades des formules de politesse, des règles d'étiquette auxquelles on ne saurait manquer impunément. Si l'on interrompt quelqu'un, il convient de lui dire d'abord : « Permets que je te frappe sur la bouche. » Si l'on approuve ce qu'un autre dit : « Je me lève pour toi. » Il est bienséant, dans la conversation, de fournir à son interlocuteur le mot qui lui est nécessaire, afin de lui épargner la peine de le chercher et de lui montrer qu'on le suit avec intérêt. Un chef parlant à ses sujets les appelle : « *Ses seigneurs, ses maîtres.* » On dit, en s'adressant à une personne plus âgée que soi : « *Mon père, ma mère ;* » à un égal : « *Mon frère ;* » à des inférieurs : « *Mes enfants.* » On embrasse un supérieur au genou ; si on ne le redoute pas trop, on le baise sur la main ; un peu plus de familiarité permet de le baiser à l'épaule ; enfin des égaux seuls s'embrassent à notre manière, sur les joues. La politesse requiert qu'avant de servir ses convives on goûte devant eux des mets qu'on leur donne. Le Mochuana qui tue un bœuf ne saurait se dispenser d'en envoyer la tête et la poitrine à son père, une cuisse à son frère aîné, une épaule à ses frères cadets, l'échine à ses sœurs. La tête est symbolique de la dignité du père de famille. La manière dont Joseph fêtait son frère Benjamin est mieux comprise des Africains que de nous.

La politesse veut encore que lorsqu'on reçoit un don, alors même que l'objet serait très petit, on tende les deux mains pour le prendre. Tourner le

dos à quelqu'un, cracher devant lui pendant qu'il mange, entrer armé dans une maison, sont tout autant d'affronts quelquefois vivement sentis. On ne doit pas négliger d'annoncer une naissance, un décès, ou tout autre événement de famille aux personnes avec lesquelles on désire entretenir de bons rapports.

Si ce qui précède témoigne de l'existence de sentiments plus délicats que ceux que l'on serait disposé à supposer chez des gens qui vont encore à demi nus, le lecteur n'en conclura pas sans doute que la politesse, telle que nous l'entendons, n'ait encore de grands progrès à faire dans les villages africains. Comme chez les anciens Hébreux, on y appelle encore à peu près toutes choses par leur nom; on n'y a pas encore soupçonné qu'il soit convenable de donner la préséance aux femmes, ou de se lever en voyant entrer son voisin. Refuser par politesse est chose inouïe. Enfin, on est parfois exposé à des scènes burlesques du genre de celle que nous procurait un beau soir le vacher de la Mission, lorsque, désespérant d'obtenir une paire de souliers qu'il demandait avec instance, il finit par soulever son énorme pied et le placer sur la table autour de laquelle nous prenions le thé, criant à une dame : « Voyez, ma mère, voyez ces gerçures! »

Les peuplades du sud de l'Afrique ont un genre d'hospitalité moins chevaleresque que celui des Arabes, mais plus exempt de caprices et de restrictions. Elles respectent les étrangers. Au lieu de considérer le désert comme hors des limites du droit des

gens, elles disent, dans leur langage expressif, que *les chemins sont rois*, c'est-à-dire que les voyageurs ont droit à tout autant de sécurité que s'ils étaient encore sous la protection immédiate de leurs souverains respectifs. En entrant dans une localité où l'on n'a point de connaissance, on va s'asseoir sur la place publique. Il est bien rare qu'on y soit laissé sans secours. Le chef, ou quelqu'un des principaux de l'endroit, vient bientôt s'informer de quel pays vous venez, vous demander les nouvelles. Pendant ce temps arrivent des rafraîchissements, du pain, du lait, quelques bottes de roseau sucré, du maïs, suivant la saison. On se préoccupe peu du gîte, à moins qu'il ne pleuve, ou qu'on ne soit en hiver. Dans ce cas, on trouve un abri sous certains hangars, où couchent généralement les jeunes gens non mariés. L'étranger peut s'attendre au plus parfait respect pour sa personne et son bagage. Mokachané, père du chef souverain des Bassoutos, faisait un devoir à ses fils de se tenir l'hiver dans la place publique et d'y entretenir toujours un bon feu pour les voyageurs. « C'est en écoutant les discours de ces gens-là, disait-il, que vous apprendrez à connaître les coutumes des nations étrangères. » Il est à regretter que ces usages simples, et adaptés au pays, tendent à se perdre par suite de l'habitude que les Européens introduisent partout où ils pénètrent de payer et de se faire payer pour tout.

XII

Nationalité. — Gouvernement.

En s'accordant à donner le nom de *tribus* aux divers petits états du sud de l'Afrique, les premiers explorateurs ont, sans le savoir, choisi le seul mot de notre vocabulaire qui réponde parfaitement aux idées des naturels sur leur nationalité. Ces voyageurs n'avaient adopté l'appellation dont il s'agit que parce qu'elle leur paraissait bien plus applicable que celle de peuples à des communautés encore dans l'enfance et comparativement peu nombreuses. Des observations subséquentes nous ont appris qu'en dehors des classifications purement accidentelles, amenées par les événements politiques, ces populations se subdivisent naturellement en tribus, dans l'acception propre et rigoureuse de ce mot. Il est de ces tribus qui ont conservé leur intégrité primitive et dont l'appellation nationale est encore la même que celle qui rappelle leur filiation originelle. D'autres se sont

mêlées ou ont été forcées par la conquête de porter en commun un nom nouveau. Mais si, comme elles le disent elles-mêmes, le fleuve s'est approprié les ruisseaux, il ne leur a point fait perdre leur couleur.

Tandis que les communautés réunies sous un même gouvernement portent ordinairement le nom du chef qui les régit ou du pays qu'elles habitent, chaque tribu tire le sien d'un animal ou d'un végétal. Tous les Béchuanas se subdivisent ainsi en *Bakuénas*, les hommes du crocodile; *Batlapis*, ceux du poisson; *Bachuénengs*, ceux du singe; *Banares*, ceux du buffle; *Batlous*, ceux de l'éléphant; *Bataungs*, ceux du lion; *Banukus*, ceux du porc-épic; *Bamoraras*, ceux de la vigne sauvage, etc., etc. Les Bakuénas appellent le crocodile leur père, ils le chantent dans leurs fêtes, ils jurent par lui et font aux oreilles de leurs bestiaux, pour les reconnaître, une incision qui ressemble à la gueule de l'amphibie. Le chef de la famille qui tient le premier rang dans la tribu reçoit le titre de : *Grand homme du crocodile*. Personne n'oserait manger la chair ou se vêtir de la peau de l'animal dont il porte le nom. Si cet animal est nuisible, comme le lion par exemple, on ne le tue qu'en se répandant en excuses et en lui demandant pardon. Il faut se purifier après avoir commis un tel sacrilége. Le lecteur sera frappé sans doute de retrouver près du cap de Bonne-Espérance des idées et un mode de classification qui appartiennent également aux Indiens du Nouveau-Monde. Le rapprochement devient

plus frappant encore, si l'on observe que, dans l'Afrique du sud comme en Amérique, on n'adore pas des animaux, bien qu'il soit probable qu'on l'ait fait autrefois, mais on offre un culte aux esprits.

Les Batlapis, les Bataungs et les Bakuénas, les Barolongs du nord ont conservé leur nom de tribu comme désignation nationale. Les appellations Bassoutos, Mantatis, Bapéris, Baharutsis, Bakatlas s'appliquent à des agglomérations plus ou moins considérables de tribus distinctes, mais réunies sous un gouvernement commun. La nation des Bassoutos, par exemple, se compose au moins de six tribus, dont la principale est celle des Bakuénas (du crocodile), à laquelle appartient la famille régnante. Ordinairement les sections d'un même peuple, qui constituent une tribu, se groupent ensemble et perpétuent ainsi les nuances idiomatiques et les usages qui leur sont particuliers. Tel district du pays des Bassoutos est appelé *Puting*, *chez les hommes du chamois*, tel autre *Chueneng*, *chez les hommes du singe*, etc... et lorsqu'on les visite, on s'aperçoit bientôt que le vocabulaire et la prononciation des mots ne sont pas partout les mêmes.

Quel que soit le respect ou la crainte qu'il inspire, le chef appelé à gouverner plusieurs tribus, réussit rarement à en faire un peuple assez homogène pour les astreindre à des usages uniformes et se soustraire aux embarras que créent sans cesse des idées d'indépendance, se rattachant à

des souvenirs d'origine. Les éléments dont se compose la nation tendent toujours à se séparer, et ne sont maintenus ensemble qu'à l'aide d'un système de concessions et d'actes de rigueur habilement combiné, mais rarement basé sur les règles d'une stricte justice.

Il est d'ailleurs dans la nature des petits états africains de se fractionner indéfiniment sous l'influence de la paix et de circonstances prospères. Les chefs, tous polygames, ont un grand nombre de fils. Ce sont autant de possesseurs de troupeaux, requérant des pâturages et des eaux à part. Si l'accroissement de ce genre de richesses ne permit pas à un Lot et à un Abraham de vivre en paix, on peut imaginer quelles conséquences il doit avoir pour des peuples qui font toujours passer les intérêts privés en première ligne. En 1820, les Bassoutos furent battus et ruinés en détail par des Zoulous venus de la Natalie. Il eût été facile aux populations attaquées de repousser l'ennemi, en se concentrant et faisant cause commune. Elles avaient au milieu d'elles un homme intelligent qui ne manqua pas de proposer ce plan et de recourir à tous les moyens de persuasion possibles pour en obtenir l'exécution. Ce fut peine perdue. Les chefs inférieurs se trouvaient alors posséder de grands biens et, tout en approuvant une politique basée sur le simple bon sens, pas un d'eux ne s'y rangea, tant ils étaient préoccupés des fâcheux effets qu'une trop grande concentration aurait pour leurs troupeaux, et du danger que couraient leurs ri-

chesses de passer, en se confondant, au pouvoir d'un seul maître.

Depuis quelques années, la pression incessante des blancs semble ouvrir les yeux des indigènes; leur attention se porte davantage sur ce qui tient à leurs intérêts communs; les chefs deviennent plus indispensables à leurs sujets, et l'idée d'une confédération générale des tribus, pour tenir tête à une race étrangère, paraît faire des progrès journaliers. J'assistais un jour au départ d'un chef, que les déprédations incessantes d'un voisin avaient, après de longs mois de support, forcé à prendre les armes. Il prévoyait que l'expédition aurait pour résultat la ruine totale de son ennemi. Celui-ci, quoique beaucoup plus faible, avait un caractère tellement opiniâtre, qu'on ne pouvait espérer qu'il se soumît à la nécessité. « Quoi qu'il en arrive, me disait tristement le chef en question, je vais à un malheur certain. Car, après tout, cet obstiné qui ne veut pas me laisser en repos est un voisin, un noir comme moi, une des colonnes du pays, une des cornes du même bœuf. Il m'est connu dès longtemps; si je le détruis, comme la chose paraît inévitable, nous en souffrirons tous. » Alors, me montrant du doigt les deux fenêtres de la chambre où nous étions assis: « Cassez, ajouta-t-il, les carreaux de l'une de ces fenêtres, le froid pénétrera dans la maison, quand même l'autre resterait entière. » Ces idées élevées n'existaient pas dans le pays, il y a trente années; elles sont loin encore d'être communes, mais les progrès

en deviennent tous les jours plus évidents.

Les tribus se subdivisent en familles plus ou moins considérables. Chez les Cafres, les Bassoutos et les Mantatis, ces familles forment une infinité de petits villages, *motsis*, placés sous des hommes influents, qui représentent la communauté et en sont les maîtres jusqu'à un certain point. Les Batlapis, les Barolongs, les Baharoutsis, les Bapéris, s'étant fixés dans des contrées où les eaux sont rares, ont des *motsis* de très grande étendue et dont les habitants se comptent par milliers. Là, l'autorité s'exerçant d'une manière directe rencontre beaucoup moins d'obstacles. Cela n'empêche pas que la ville ne soit divisée en quartiers distincts, qui sauvegardent encore les immunités que s'arrogent d'orgueilleux vassaux.

Les Bassoutos donnent aux princes qui les gouvernent le titre de *Morèna*. Ce mot a une très belle origine. Il est formé du verbe *rèna : être prospère, être tranquille*. Morèna signifie donc : Celui qui veille à la sûreté et au bien public. Il est plus difficile de découvrir le sens du nom *Khosi*, *Inkhosi*, que les Cafres et les Béchuanas d'au delà du Fal donnent à leurs chefs.

A côté d'une excessive indépendance en tout ce qui tient à la conduite et aux droits privés, on observe chez ces peuples un respect presque superstitieux pour leurs souverains. Il y a là quelque chose qui ressemble à l'antique théorie du droit divin. Les naturels ne conçoivent pas qu'une communauté, quelque restreinte qu'on la suppose,

puisse régler ses propres affaires et se passer d'un supérieur ou, pour parler leur langage, d'une *tête*. Ils ne comprennent pas davantage une autorité déléguée ou purement temporaire. Ils ne savent obéir qu'aux pouvoirs réels et incontestables, dont l'origine se cache dans la nuit du passé, ou qui, s'ils sont d'origine récente, paraissent être le résultat nécessaire d'un ordre de choses en quelque sorte imposé par le destin. Toute puissance qui aurait besoin de recourir au raisonnement pour se légitimer, leur paraîtrait par cela même manquer de base. On trouve des chefs qui sont parvenus à cette dignité par la force des armes; mais la plupart sont les descendants de celle des familles de la tribu qui revendique le droit d'ainesse.

Chez les Béchuanas, ce droit reçoit chaque année une nouvelle sanction par une cérémonie fort simple. Lorsque les premiers fruits de la terre parviennent à maturité, l'aîné de la famille régnante cueille une citrouille, la fait apprêter, en mange le premier, et la partage à ses frères et à ses collatéraux, en suivant l'ordre dans lequel ils sont nés. Cela fait, des hérauts vont partout publier que le *Morèna* a mangé des premiers fruits. La même cérémonie se répète dans toutes les ramifications de la tribu et chacun est libre dès lors de récolter ses produits.

Si les familles régnantes conservent généralement leurs priviléges, le pouvoir ne s'y transmet cependant pas toujours d'une manière régulière par droit de primogéniture. Comme partout, les

cadets y sont passablement ambitieux et remuants. Les Bassoutos ont un proverbe qui porte que les *likhosanas*, les petits princes, sont de mauvais sujets. Il arrive donc parfois qu'un frère puîné attire à lui des hommages subreptices, se fasse une réputation de justice et d'adresse, s'enrichisse par une expédition bien concertée et éclipse ainsi son aîné. Les oncles, qui sont les tuteurs naturels des chefs en bas âge, oublient aussi parfois que leurs pupilles ont grandi. Le plus souvent, pour justifier leur conduite, les usurpateurs allèguent des motifs tout à fait désintéressés, les nécessités de la chose publique, les conséquences inexorables d'événements imprévus. Dans leurs harangues publiques, ils se déclarent les très humbles serviteurs de ceux dont ils occupent la place. Il faut convenir que, si le droit n'est pas de leur côté, la raison s'y trouve quelquefois. La légitimité appartient plus souvent qu'on ne voudrait à des êtres incapables, non-seulement de régir l'état, mais encore de se gouverner eux-mêmes. Ainsi l'on a vu chez les Bassoutos un Libé, auquel on ne demandait pas mieux que d'obéir, dégoûter les uns après les autres ses adhérents les plus dévoués, en les comparant aux mouches qui s'assemblent sur les bords d'un plat. On le laissa là en lui donnant le nom de *Ralintsitsi*, *père des mouches*, et Makachané, son frère cadet, prit sa place.

Ce que les chefs ont le plus à redouter, est la perte de leurs richesses. Ce malheur entraîne une déchéance de fait tout aussi fatale que celle qui

pourrait résulter d'une révolte. Ils sont les grands pourvoyeurs de la communauté. Il faut que, des produits de leurs troupeaux, ils alimentent les pauvres, procurent des armes aux guerriers, nourrissent les troupes en campagne, provoquent et assurent les alliances qu'il importe de contracter avec les nations voisines. L'idée de l'impôt ne leur est pas encore venue. Toute leur habileté se porte donc à maintenir et à augmenter, si possible, les ressources qu'ils possèdent déjà. Cette préoccupation incessante les pousse ordinairement dans des voies fort opposées à celles de l'honneur et de la justice. De là, trop souvent une opposition opiniâtre à l'introduction de toute idée ou de toute industrie, dont le développement contribuerait à émanciper et à enrichir leurs sujets. De là, dans la Cafrerie, tant d'accusations de sortilége, intentées à des malheureux, dont le tort est de posséder des biens qui pourraient causer une rivalité dangereuse. C'est encore à la même raison qu'il faut attribuer ces actes de justice sommaire, qu'on appelle dans le pays *manger un homme* et qui consistent à tolérer un certain délit, jusqu'à ce qu'il soit commis par un individu dont les richesses puissent payer pour tous les coupables.

Il est rare que l'ambition occasionne des scènes tragiques au sein des familles régnantes. Cependant la chose n'est pas sans exemple. On sait avec quelle perfidie Dingân, tyran de la Natalie, fit assassiner son frère Chaka. L'un des derniers chefs de la tribu des Baouakétsis parvint au pouvoir par

le plus atroce parricide. Son père, trop avancé en âge pour combattre, le mit à la tête de ses guerriers et l'envoya repousser un corps de Bapéris, qui avaient envahi le pays. Sébégo partit; mais à peine fut-il hors de vue qu'il ordonna à ses gens de s'arrêter et leur tint le discours suivant : « Je suis « fatigué d'obéir à des vieillards; il est temps que « nous soyons hommes. Lorsque l'ennemi paraî« tra, gardez-vous de lancer vos zagaies, fuyez tous « et vous cachez dans les bois. Les Bapéris, nous « croyant vaincus, iront massacrer les grands de « la ville. » Le misérable ne fut que trop bien obéi et son père périt avec tous les hommes hors d'état de porter les armes. Lorsque les jeunes Baouakétsis supposèrent l'exécution terminée, ils reparurent à l'improviste, se jetèrent sur les Bapéris et leur arrachèrent le butin dont ils s'étaient emparés.

Le malheureux vieillard, dont je viens de parler, avait déjà été trahi par son fils aîné. Obligé d'envoyer une armée contre cet enfant dénaturé, il avait expressément ordonné à ses guerriers de l'épargner et de le lui ramener vivant. En effet, le jeune chef fut fait prisonnier et, par respect pour sa dignité, on lui laissa ses armes. Il se prévalut de cette attention pour tuer deux des hommes chargés de le garder, et devint si furieux qu'on fut obligé de le mettre à mort. L'armée victorieuse vint bientôt se présenter devant le père, qui fut averti de son malheur par le silence qui régnait dans les rangs. Il se livra à des lamentations

en tout semblables à celles de David, lorsque celui-ci pleurait sur son fils Absalom.

La Providence, qui châtie partout les enfants ingrats, ne permit pas que le crime de Sébégo restât impuni. Ce chef, après une vie des plus orageuses, mourut loin du pays de ses pères, sur le bord d'un grand chemin, où trois de ses anciens compagnons d'armes lui creusèrent une fosse avec les fers de leurs lances.

Les chefs Cafres et les Béchuanàs ont généralement beaucoup de dignité dans le geste et dans le maintien. Issus de familles que leurs richesses mettent en possession des plus belles femmes, ils l'emportent communément sur leurs sujets pour tout ce qui tient aux avantages physiques. A part cela, rien ne les distingue du vulgaire. Il est des jours où ils semblent comme Diogène vouloir qu'on cherche leur orgueil au travers des trous de leurs manteaux. Il en est d'autres, où ils se pavanent volontiers, vêtus de peaux de panthères, la tête ceinte d'un bandeau, ou ombragée par un panache.

Les tyrans de la Natalie, Chaka, Dingân et leur imitateur Moussélékatsi, se faisaient rendre des hommages presque divins. On n'approchait d'eux qu'en rampant et en détournant la tête; malheur à qui se fût permis de dépasser la limite fatale tracée autour du despote! Les messagers eux-mêmes étaient contraints à la respecter. On les entendait vociférer de lôin la salutation d'usage *Baete Inkhosi*, et rendre compte de leurs commissions en criant à tue-tête. Ces habitudes serviles n'avaient

point de précédent dans cette partie de l'Afrique. Il fallut répandre des flots de sang pour les établir. Rien de semblable ne s'observe chez les Béchuanas et la plupart des peuplades de la Cafrerie. Là, chacun approche, sans la moindre cérémonie, des chefs les plus puissants. Il ne vient à l'idée de personne de se lever devant eux, par respect ou pour leur céder une place plus commode, lorsqu'ils se présentent inopinément dans un cercle déjà formé. On les interrompt ou on les contredit sans nulle gêne; on les appelle tout bonnement par leurs noms, réservant les périphrases et les titres pompeux pour les jours de grande cérémonie. De nos jours, un petit prince mossouto, nommé Poshuli, a eu la fantaisie de trancher du Chaka et de se faire traiter en demi-dieu. Il voulait, par exemple, que, lorsqu'il se montrerait en public, une distance respectueuse le séparât de la vile tourbe qui ne manquerait pas d'accourir pour le voir; qu'on enlevât soigneusement les pierres qui pourraient se trouver sur son chemin. Malheureusement pour lui, mais fort heureusement pour son monde, sa puissance relevait de celle d'un frère aîné, dont la tête était mieux organisée et qui n'eût pas plaisanté si quelqu'un eût été puni pour n'avoir pas pris goût à la nouvelle étiquette. On ne fit donc que rire des prétentions du roitelet et il eut assez d'esprit pour se taire.

Cette familiarité engendre rarement le mépris. On sait que le lion a des griffes. Au besoin, un défi dont la signification est parfaitement comprise,

ramène la circonspection et le respect. Les chefs portent généralement à la main, comme insigne de leur rang, une petite massue faite d'une corne de rhinocéros. Lorsqu'on les pousse à bout, ils lancent cette arme à quelque distance, en disant : « Assez! voilà mon rhinocéros, nous verrons qui le relèvera. » Le plus souvent, chacun s'esquive au plus vite, osant à peine regarder dans la direction que le casse-tête a prise. Si cependant quelqu'un était assez hardi pour le relever, il se rendrait coupable d'un crime, qui l'exposerait à la peine capitale.

La modération naturelle des gouvernants et des gouvernés rend ces cas extrêmes fort rares. Pendant les vingt-trois années que j'ai passées chez les Bassoutos, le chef n'a mis personne à mort dans des vues d'intérêt personnel, et jamais il ne s'est rien passé qui ressemblât à un attentat à sa vie. Se promenant un jour avec moi le long des rochers de la montagne sur laquelle il habite, il me fit remarquer un horrible précipice et me dit : « J'ai autrefois fait jeter là dedans deux rebelles et je m'en suis souvent repenti. Plus d'une fois, lorsqu'il m'est survenu des malheurs, j'en ai attribué la cause à cet acte de sévérité. » Pendant le même laps de temps, c'est à peine si le bruit de deux ou trois exécutions nous est venu des peuplades voisines.

Les seules largesses d'usage consistent en distributions de viandes. Elles ont généralement lieu à l'occasion de quelque visite importante, d'une assemblée nationale, d'une corvée faite pour le sou-

verain. Indépendamment de ces distributions, les chefs admettent à leurs repas quiconque désire y assister. Les regards du public, loin de leur faire éprouver de la gène, semblent un agréable assaisonnement aux énormes morceaux qui prennent le chemin de leurs bouches royales. De temps en temps, un rogaton du poids de plusieurs livres, est obséquieusement placé par quelque domestique devant tel assistant, que le chef a désigné. Je n'ai jamais vu passer ces pièces menues sans me rappeler l'épaule de mouton que Samuël mettait en réserve pour le fils de Kis, dont il attendait la visite. Il est vrai que cette fameuse épaule intriguait fort ma jeune imagination, lorsque j'avais dix à douze ans. Je suis revenu de mon étonnement depuis lors et j'ai même, pour mon propre compte, appris à ne pas reculer devant un mouton tout entier. Que le lecteur ne se récrie pas; il est entendu que le donataire devienne immédiatement donateur à son tour. A côté, derrière le convive privilégié, se trouve une masse compacte de gens, trop heureux de le voir manger pour ne pas se sentir disposés à l'aider de tout leur pouvoir. Il jette un regard autour de lui, fixe son choix sur deux ou trois personnes connues et leur remet l'exubérant de son plat; ceux-ci en font autant à leur tour, jusqu'à ce que les jeunes garçons, qui contemplent de loin la fête, voient arriver dans leurs rangs quelques os, dont ils se hâtent de sucer la moelle.

Les chefs bassoutos ont généralement auprès de leurs personnes deux conseillers supérieurs aux

autres, et qui sont aptes à remplacer le souverain lorsque l'occasion l'exige. On les désigne sous le nom de *Monemotsé*, *Maîtres de la ville*, titre analogue à celui de nos anciens maires du palais. On les appelle aussi les *yeux*, les *oreilles* les *bras* du chef. L'un est le premier guerrier de la tribu et a le commandement général des forces. D'autres personnages importants assistent journellement aux délibérations, et remplissent les fonctions de jurés dans les affaires civiles et criminelles. On les appelle *banna ba Khothla*, littéralement *les hommes de la cour*.

Les messagers viennent immédiatement après par rang d'importance. Ce sont toujours des hommes d'une adresse consommée, sur la discrétion desquels on peut pleinement compter. Ils s'étudient à avoir des manières douces et polies. Les observations qu'ils font dans leurs voyages leur donnent de grands avantages sur le reste de leurs concitoyens, quelquefois même sur les chefs qui les emploient. Pour obvier aux dénégations et aux contradictions interminables qu'entraînerait l'absence de pactes écrits, il est d'usage que les rapports internationaux soient toujours confiés aux mains des mêmes hommes, et qu'à chaque pays soit affecté un messager spécial. Ces fonctions fatigantes et sans rétribution ne paraissent point être à charge à ceux qui en sont revêtus. Mon vieil ami Séétané (le petit soulier) venait chaque année, avec un sourire de satisfaction, m'apprendre qu'il allait partir pour la cour du chef Panda, dans la Natalie. C'était cent

lieues à faire à pied pour aller et autant pour revenir. Je me chargeais habituellement de le munir d'un peu de tabac. Avec cela et son petit sac de farine rissolée, il partait leste et dispos comme s'il ne s'était agi que d'une courte promenade. Ces messagers sont généralement doués d'une mémoire prodigieuse, et l'on peut s'attendre à ce qu'ils transmettent textuellement les dépêches orales dont ils se chargent.

Une solidarité systématique lie entre elles les diverses parties du corps social. Le fond de la tribu se compose de ce qu'on appelle chez les Bassoutos les *Batalas*, les *Verts*, c'est-à-dire les rameaux vigoureux qui se rattachent à la souche primitive. Les Cafres appellent ces familles patriciennes *Amâpakatés* ou les *hommes du centre*, du *fonds;* en d'autres termes, ceux qui constituent le noyau social. A cette couche primitive s'en ajoutent d'autres, mais à la condition de se rattacher immédiatement à la première. Ainsi, tout étranger qui désire obtenir droit de bourgeoisie, doit se faire présenter au chef par quelqu'un des anciens habitants, et celui-ci devient responsable de la conduite du nouveau venu et lui sert d'intermédiaire dans tous ses rapports avec le souverain. Les captifs faits à la guerre, tout en jouissant de quelques droits civils, sont, aussi longtemps qu'on ne les a point rachetés, sous la tutelle de leurs vainqueurs. Il ne leur est point permis de retourner au pays dont ils sont originaires.

Ces peuples ont des idées fort justes sur les

principes généraux qui doivent servir de base aux rapports internationaux. Chez eux le droit des gens exige :

1° Que les femmes, les enfants et les voyageurs soient respectés dans les guerres;

2° Que les combattants qui se rendent soient épargnés et admis à se racheter. On enlève au captif ses armes offensives, mais le plus souvent on lui laisse son bouclier;

3° Que la personne d'un messager soit inviolable. Ce principe a passé en proverbe : Lengosa ga le na molatu. (Un délégué ne saurait avoir de faute);

4° Que lorsqu'on se trouve chez un peuple étranger, ne fût-ce qu'en visite, et que l'alarme y est donnée, on se joigne aux habitants du pays pour leur défense, fût-ce même contre sa propre nation;

5° Que la personne d'un étranger soit sous la sauvegarde de son hôte.

On ne pensera pas sans doute que ces règles soient invariablement respectées; mais les infractions en sont toujours improuvées par la voix publique. Nous avons vu nous-même, pendant le cours d'une guerre acharnée, les délégués des parties aux prises, circuler sans obstacle d'un camp à l'autre. Nous avons également vu un chef renvoyer sans rançon des centaines de femmes et d'enfants qu'il avait fait captifs.

Les chefs ne sont proprement pas chargés de rechercher le crime pour le punir, mais plutôt de

recevoir les plaintes qui leur sont apportées et, s'il y a lieu, d'y faire droit. L'idée de la propriété qui se retrouve au fond de tous les rapports sociaux, fait que presque tous les délits rentrent, aux yeux de ces peuplades, dans la catégorie du *vol*. Le plus grand des crimes, le meurtre, est réprouvé moins comme attentat à la sécurité publique que comme violation des droits sacrés d'un père, qu'on a privé des services de son fils, d'une veuve, d'orphelins, qui vont se trouver sans soutien. L'adultère, lorsqu'il est poursuivi, l'est moins comme outrage à la pudeur que comme appropriation illégitime des droits exclusifs que le mari s'est acquis par l'achat de sa femme. L'idée du tort fait à l'*individu*, prévalant ainsi sur celle de l'atteinte portée à la moralité, l'appréciation du délit doit nécessairement varier suivant l'âge, le sexe et la position sociale de la partie lésée. Il en est de même des punitions à infliger. C'est à l'offensé surtout qu'il appartient de spécifier le genre de satisfaction qu'il désire. Le chef peut, il est vrai, suggérer l'application d'une peine différente ou grandement modifier des prétentions exagérées, mais, au fond, sa part dans le débat se borne le plus souvent à entendre les parties, à constater le délit et à prêter au plaignant l'appui de son autorité, jusqu'à ce que satisfaction ait été obtenue.

Cette prépondérance du droit individuel n'a cependant pas empêché ces peuples de reconnaître la nécessité imposée à tout membre d'un corps social de renoncer à se faire justice à lui-même. Ici,

ils ont été ramenés au vrai par la crainte instinctive des désordres qu'entraînerait le droit naturel. On les entend souvent dire : « Si nous nous repayions nous-mêmes, la *ville* (motsé, civitas) serait bientôt dispersée. » Pour parer à ce danger, il a été convenu de reconnaître au chef de la tribu un certain droit sur la personne de tout membre de la communauté. Ce droit, fictif en lui-même, est suffisamment respecté pour protéger les personnes incriminées, jusqu'à ce que leur cas ait été légitimement examiné. Il assure aussi quelque justice aux étrangers et aux individus qui, n'ayant pas de parents, se trouvent sans défenseurs ou vengeurs naturels. Remarquons à ce sujet que les Européens, qui s'établissent au sein d'une tribu africaine, ne sauraient mettre trop d'empressement à se faire connaître du chef et à obtenir son assentiment à ce qu'ils demeurent dans le pays. Du jour où ces rapports directs commencent, le chef devient responsable de la vie et de la propriété de l'étranger qu'il reçoit chez lui.

L'existence de ce principe social chez les naturels fait qu'ils ne trouvent rien à redire à ce que ceux des leurs, qui vont s'établir dans des possessions anglaises, soient jugés d'après les mêmes lois que les colons ; mais, d'un autre côté, ils verront toujours avec peine qu'un gouvernement étranger prétende connaître des délits commis contre ceux de ses nationaux, qui viennent vivre au milieu d'eux.

Tout chef subalterne a droit de basse justice

dans son district. Les cas graves doivent être réservés pour le suzerain. L'usage veut que celui-ci, quelque puissant qu'il soit, prenne l'initiative aussi rarement que possible et attende que ses vassaux lui apportent eux-mêmes les affaires qui, par leur importance, exigent son examen immédiat. Cette coutume, tout en sauvegardant la dignité des chefs inférieurs et les intérêts de leurs gens, tempère les tendances à l'absolutisme. Aussi les naturels y attachent-ils tout autant de prix que nos pères en mettaient à leurs immunités municipales. Il est fâcheux que les lenteurs inséparables d'un tel système, le rendent très défavorable au maintien de bons rapports avec les gouvernements civilisés. Accoutumés à se faire faire prompte justice, ceux-ci forcent le plus souvent les chefs supérieurs à enlever à leurs sujets un précieux élément de liberté. Les vassaux s'en offensent, les suzerains se trouvent placés dans une fausse position, et bientôt las d'être harcelés par un pouvoir étranger et blâmés par leurs subalternes, ils se rattachent à ces derniers et finissent par se mettre à leur tête, pour tâcher de se débarrasser de voisins incompréhensibles et incommodes à tous.

Le sujet le plus infime a le droit d'en appeler au jugement du chef suzerain, même pour des cas de peu d'importance. Cela fait que les princes africains sont généralement obsédés par une infinité de petits procès dont ils s'occupent avec une patience exemplaire, bien qu'il ne leur en revienne aucun profit.

Dans les cas ordinaires, ce sont les parties en désaccord qui se somment mutuellement de comparaître devant l'autorité. Si cependant l'une des parties refuse de se rendre à cette sommation, l'autre va faire sa déposition et obtient du chef une assignation verbale qu'elle va porter elle-même. Cela suffit généralement; car un second refus obligerait le juge à envoyer un délégué spécial, ce qui, aux yeux de ces peuples, implique déshonneur, et de plus autorise le chef à se faire payer une amende. Enfin si, par une exception extraordinaire, cette sommation était méprisée, le contumace est alors coupable de lèse-majesté, et nous avons vu ce crime puni de mort de la manière la plus sommaire. Il arrive parfois que le plaignant s'empare des biens de son adversaire, dans le cas où celui-ci se refuse absolument à comparaître. Dans ce cas, la saisie doit être déclarée au chef et n'implique nullement cause jugée; s'il y a lieu de craindre que des représailles s'en suivent, les biens saisis sont placés sous la sauvegarde du chef. Ce moyen est généralement plus efficace que les sommations; mais il est peu approuvé comme trop rigoureux et de nature à créer des haines invétérées.

Les naturels reconnaissent à leurs souverains le droit de faire des règlements et de publier des ordonnances suivant les nécessités des temps. C'est à ces dispositions, le plus souvent temporaires, qu'ils appliquent le nom de *Molaos*, notre *loi*, ou *commandement*. Au-dessus de ces édits règnent les

mekhoas, les *us et coutumes*, qui de fait constituent la véritable loi du pays.

Des amendes en bétail sont les punitions les plus communes. Un voleur incorrigible « paye quelquefois de sa tête, » comme porte un proverbe des Bassoutos; mais ordinairement le vol se répare par la restitution et une amende qui, dans certaines tribus, monte à quatre pour un. En droit, tout meurtrier est passible de mort, mais le plus souvent la peine est commuée en confiscation. On est moins indulgent pour la trahison et la révolte contre l'autorité. Un mari outragé qui tue sommairement le coupable ne peut être poursuivi en justice; mais lorsqu'un cas d'adultère est soumis à la vindicte des chefs, la punition ne va jamais au delà d'une amende. Il en est de même pour le viol et la fornication. En outre le coupable est le plus souvent astreint à épouser sa complice ou sa victime.

Les cas de sortilége sont considérés comme extrêmement graves et donnent lieu à des scènes plus ou moins tragiques, suivant les dispositions personnelles des parties qui se croient lésées. Les chefs sont généralement inexorables, il leur faut la tête et tous les biens du coupable.

Les parties intéressées plaident toujours elles-mêmes leur propre cause, et le font avec une habileté vraiment surprenante. Un sentiment parfait des convenances, un langage clair, incisif, pittoresque et parfois très relevé semblent naturels au Mochuana ou au Cafre appelé à se défendre. Ce genre d'éloquence a d'autant plus de charme qu'il

est accompagné d'une action si naturelle et si parfaite, que le témoin des débats est entraîné malgré lui. Quelle que soit son opinion sur l'affaire en elle-même, impossible qu'il se défende d'un intérêt réel pour le plaideur qu'il a sous les yeux. Dans une affaire criminelle de la plus haute importance, un Mossouto se vit obligé, de parler d'abord comme rapporteur et puis comme partie incriminée. Sa position sociale et la nature du débat lui imposaient rigoureusement ce double rôle. La manière dont l'orateur se tira de ce pas difficile me remplit d'admiration. L'énonciation des faits fut calme, impartiale, complète. Les témoins présents n'eurent à relever aucune omission, aucun fait inexact. Quand vint le moment de la défense, l'orateur, tirant adroitement avantage de l'impression favorable produite par sa candeur, s'étendit sur la portée morale des faits et sut retrouver, dans une casuistique fort plausible, des ressources au moins égales à celles dont l'avait forcément privé l'initiative qu'il avait dû prendre dans l'exposé des faits.

Les causes se débattent toujours en public, et il est loisible à tous les assistants d'y prendre part, soit pour satisfaire leur curiosité sur quelque point qui les intéresse, soit pour aider à mener l'affaire à bien.

Cette absence de toute gêne et de formes rigoureuses, ouvre une libre carrière à l'ingénuité et aux idées lumineuses. Il n'est pas rare que les barreaux africains présentent des scènes du plus haut intérêt par leur originalité. On voyait un jour, dans la

localité où j'habitais, le chef et quelques centaines de ses sujets assis gravement en cercle, la tête découverte, tous gardant le plus profond silence, tandis qu'une femme, portant un jeune enfant dans ses bras, se promenait lentement devant les assistants, en les examinant tour à tour avec le plus grand soin. Elle avait été victime d'un attentat à la pudeur, mais le nom et la résidence de la famille du coupable lui étaient complétement inconnus. Après avoir vainement essayé de le découvrir par le signalement qu'elle en donnait, le chef avait proposé que toute la population mâle de l'endroit fût sommée de comparaître devant elle, et que la femme fît ses propres perquisitions. Elle était donc à l'œuvre, et l'on pouvait voir, par la lenteur de ses pas et la vivacité de son regard, toute l'importance qu'elle attachait à ne se point méprendre. Tout à coup elle pousse un cri, s'arrête et jette sur les genoux d'un jeune homme l'enfant qu'elle portait dans ses bras : « Voilà, dit-elle, celui qui a outragé la mère de ce petit nourrisson. » Le coupable interdit confessa sa faute et fut contraint de s'exiler après avoir payé une forte amende.

Les chefs se considèrent trop souvent comme au-dessus de la loi, et cette idée donne lieu à de grands abus, pour lesquels il n'est point d'appel. Il est rare, chez les Béchuanas, qu'ils se permettent de toucher ouvertement à la propriété de leurs sujets. Mais il leur suffit quelquefois d'avoir prêté une modique valeur pour s'emparer de tout un héritage. Ils ne se font pas scrupule de recevoir à titre d'*hom-*

mage une partie des rapines de quelque importance qui se commettent de temps à autre hors de leur territoire, et lorsqu'une enquête a lieu et que les nécessités de leur position les portent à condamner les délinquants à restituer le butin, on ne voit pas toujours la part du chef reprendre le chemin de la demeure du propriétaire légitime. Bien que les Béchuanas ne tiennent pas autant que les Hébreux aux champs qui les nourrissent, il est plus d'un Naboth parmi eux qui regrette silencieusement telle pièce de terre qu'il a fallu céder au chef parce qu'elle était remarquablement productive. Ces expropriations se font généralement sous forme de requête fort polie, mais à laquelle peu de personnes oseraient résister. Il en est de même de la possession d'une femme douée d'attraits ou de qualités particulières. On ne l'enlève pas brusquement à son mari, mais celui-ci apprend, par les parents de sa compagne, qu'un douaire, bien autrement copieux que celui qu'il a pu leur offrir, a été envoyé à leur porte par tel chef puissant, et le pauvre époux doit se résigner à recevoir les adieux hypocrites d'une femme glorieuse d'avoir fixé l'attention de son souverain. On lui rend, il est vrai, la valeur qu'il avait remise à la famille. « Et, disent les chefs, de quoi se plaindrait-il? Avec cela, ne trouvera-t-il pas partout une autre femme? » Cet abus ne se reproduit pas aussi souvent qu'on pourrait s'y attendre, vu le peu d'obstacles qu'il rencontre. J'ai entendu un pauvre indigène se plaindre amèrement de ce que son frère avait été victime d'un rapt pareil. « Ces

rois, disait-il, se croient donc tout permis! Ne savent-ils pas que leurs sujets ont des attachements aussi vifs que les leurs? — Tais-toi, tais-toi! lui répliqua-t-on, dans notre pays ces sortes de malheurs sont irréparables; on se résigne, ou, si l'on aime mieux, on va se précipiter du haut d'une montagne. »

Il est cependant des cas où les chefs ne peuvent absolument pas se soustraire aux exigences de la justice. Alors il n'est sorte de biais auxquels on n'ait recours pour sauver leur dignité. On fait généralement reposer l'odieux de leur faute sur leurs conseillers ou sur leurs favoris. D'autres moyens ne font pas défaut. On jugera de l'adresse qui préside au choix de ces compromis par le fait suivant. Le fils d'un chef très puissant, se trouvant un soir avoir froid, se glissa avec le porteur ordinaire de ses ordres près de la demeure d'un Mochuana, qui se trouvait avoir une abondante provision de bois. Il faisait nuit. « Va, dit le jeune prince, prends une bonne brassée de bûches, et, si l'on résiste, tu te sauveras. Pas de bruit surtout! » Notre homme se charge d'assez bonne grâce de cette ignoble commission, mais, au moment où il s'empare du fagot convoité, une grosse pierre, lancée par le propriétaire, lui casse quatre dents et lui écrase le nez. Après quelques semaines passées dans sa hutte pour y guérir, il se rend près du jeune chef et lui demande justice pour la perte de ses dents. Le maître du bois est cité. « Il me faut un bœuf pour mes quatre dents, dit le blessé.

— Je ne te dois rien, répliqua froidement l'autre, je n'ai fait que défendre ma propriété. — Ce n'était pas moi qui te volais ce bois; j'obéissais seulement aux ordres de mon chef ici présent. — Je n'ai rien à voir là dedans, chacun a le droit de se défendre dans sa demeure. — Mais, qui me payera mes dents!... — Tu me dois obéissance, dit le chef de son côté, et je n'ai rien à te payer. » Au milieu de l'embarras que causait ce honteux débat, on se rappela que le père du jeune prince était encore là, et il fut décidé que ce serait lui qui payerait l'incartade de son futur successeur.

Les chefs béchuanas sont tenus de consulter leurs sujets dans les occasions où l'intérêt public requiert l'adoption de mesures importantes. Les assemblées, appelées *pitso*, *convocation*, se tiennent toujours en plein air. Quel qu'en soit l'objet, on s'y rend armé, comme pour le combat. On prélude aux délibérations par des chants et quelquefois des danses. A un signal donné, la multitude forme un immense cercle autour du souverain et de ses conseillers ordinaires. L'un de ces derniers se charge généralement d'exposer l'affaire dont on va s'occuper. Il a soin en le faisant de laisser percer le moins possible son opinion personnelle. Après ces préliminaires, la parole est à quiconque veut la prendre. Les orateurs s'expriment généralement avec la plus grande franchise. Il est convenu que dans ces occasions les chefs doivent s'entendre dire les choses les plus dures sans froncer le sourcil. Là, comme ailleurs, il se trouve toujours un

parti qui soutient le pouvoir et un autre qui l'attaque. Aussi les chefs, lorsqu'ils ont à craindre une forte opposition, tâchent-ils de gagner d'avance les hommes dont l'appui leur est le plus nécessaire. Ils ne négligent pas non plus de recourir, pendant la séance, à divers petits moyens pour chercher à influencer l'assemblée. Ils applaudissent hautement les orateurs qui leur plaisent, les invitent à venir s'asseoir auprès d'eux à la place d'honneur. Les guerriers, après avoir exprimé leur opinion avec emphase, se livrent à des sauts et des pirouettes, fichent leurs javelines en terre comme pour faire comprendre qu'ils sont prêts à défendre leur opinion envers et contre tous. S'ils sont favorables aux projets de leur souverain, ils s'approchent de lui et d'un coup de massue font voler autour de sa personne une poussière blanche, dont ils ont préalablement enduit leurs boucliers. Cette espèce d'encensement est toujours récompensé d'un salut ou d'un sourire.

Autant les sifflements sont redoutés chez nous par les hommes qui briguent la faveur populaire, autant on les recherche dans les parlements africains. Ils constituent le mode d'approbation le moins équivoque. Après une tirade généralement goûtée, la voix de l'orateur est couverte par un déchaînement de sons stridents qui forcent à se boucher les oreilles.

Les chefs prennent généralement la parole après tout le monde. Ils ont soin de débuter par un exorde qui rappelle la légitimité de leurs droits

au pouvoir. Leurs regards parcourent lentement l'assemblée pour y chercher les représentants des principales familles de la tribu. Ils les saluent par leur nom, et s'ils observent quelque absence notable, ils s'en font expliquer la raison. Lorsqu'elle est due à des causes dont il n'y a pas lieu de s'offenser, ils poussent l'obligeance jusqu'à donner un substitut au personnage qu'on regrette de ne pas voir à sa place ordinaire. Ces actes de déférence sont justement appréciés, et font sentir à l'aristocratie du pays qu'elle ne doit pas trop s'émouvoir des clameurs populaires.

Le commencement du discours proprement dit est généralement historique. Dans l'absence de tout document écrit, la mémoire du souverain est surveillée de près. Il faut donc tout d'abord prouver que l'on a une idée complète et lucide de l'enchaînement des faits auxquels se rattache le débat. « Un événement est toujours le fils d'un autre, me disait à ce propos un prince mochuana, et il ne faut jamais en oublier la généalogie. » Remarque excellente dont il désirait que je fisse mon profit, parce qu'il trouvait que je me fiais trop à mes notes.

Suit l'exposition de l'opinion royale et la réfutation des idées contraires. Gare alors aux imprudents qui ont fait un trop ample usage de la liberté de tout dire. Pour peu que le potentat qu'ils ont attaqué soit homme d'esprit, il leur fait payer cher l'impunité sur laquelle ils ont compté. C'est l'heure fatale où naissent des sobriquets, dont on ne se débarrasse pas plus que de son ombre.

Quand l'assemblée est satisfaite, elle fait entendre un long mugissement en appuyant sur le monosyllabe : E!... Oui! oui! Puis chacun se levant en sursaut et agitant son bouclier, crie de toutes ses forces : « Poula! Poula! de la pluie! de la pluie! » Invocation qui revient à dire : Nous sommes tranquilles et nous ne songeons qu'à cultiver nos terres!

Le caractère de ces assemblées est entièrement consultatif. On ne va jamais aux voix. Cela n'empêche pas qu'elles n'aient une grande influence sur la conduite des chefs. Elles leur apprennent de quel côté penche l'opinion publique, et c'est une puissance avec laquelle ils savent très bien qu'il faut compter.

Le gouvernement colonial, dans ses arrangements avec les représentants des diverses tribus, leur donne rarement le temps de consulter le peuple. Par là, il favorise, sans le savoir, des tendances despotiques et crée souvent aux chefs des difficultés insurmontables.

On voit, par ce qui précède, qu'il y a chez ces peuples tous les éléments d'un gouvernement régulier, approchant du régime représentatif, et qu'il suffirait de les développer et de les féconder par le christianisme, pour obtenir toutes les garanties désirables de justice et de bonne administration.

XIII

Notions sur l'origine des choses. — Idées religieuses.

On chercherait vainement, de l'extrémité du promontoire méridional de l'Afrique jusque bien au delà des rives du Zambèze, quelque chose qui ressemble aux pagodes de l'Inde, aux maraés de la Polynésie ou aux cases à fétiches de la Nigritie. En tout temps, et sous tous les climats, l'homme a chargé des monuments en rapport avec ses progrès dans les arts d'exprimer sa pensée religieuse ou d'abriter son culte. Ici, rien de semblable; pas même une pierre consacrée, comme celle que Jacob dressa à Luz, en attendant qu'il pût y bâtir un autel. Les Arabes, frappés les premiers de cette anomalie, stigmatisèrent du nom de *cafres*, hommes sans croyance, les peuplades du Mozambique chez lesquelles ils allaient chercher de l'ivoire ou tenter de faire des esclaves.

Les rapports fréquents qui, depuis plus d'un demi-siècle, existent entre nous et ces tribus,

n'ont jeté que peu de jour sur l'une des questions les plus intéressantes que l'ethnographie pût offrir ; celle de savoir s'il est réellement une portion de l'humanité qui vive dans l'athéisme, et chez laquelle un scepticisme absolu ait oblitéré l'instinct religieux.

La plupart des voyageurs, s'arrêtant aux apparences, l'ont résolue affirmativement. Cet athéisme endémique était une confirmation piquante de l'antique adage : *semper quid novi.* « L'Afrique offre toujours quelque chose de nouveau. » Dans le pays des hippopotames et des girafes, l'homme pouvait, devait presque ne plus ressembler à l'homme.

L'étude à faire n'était du reste rien moins qu'attrayante ou facile.

L'absence d'un culte ostensible impliquait beaucoup de vague dans les idées et les tendances religieuses, s'il en existait. Les pratiques extérieures qui pouvaient résulter de ces idées, se trouvant dépouillées de toute solennité, devaient se confondre avec les actes ordinaires et rester inintelligibles pour tout autre qu'une personne initiée. Si elles étaient remarquées, elles se présentaient sous des dehors trop mesquins pour faire soupçonner au spectateur qu'il pût y avoir là quelque chose de plus sérieux que des puérilités sans portée.

Ces peuples avaient entièrement perdu l'idée d'un Dieu créateur. Tous les indigènes que nous avons interrogés là dessus, nous ont certifié qu'il ne leur venait jamais à la pensée que la terre et le ciel pussent être l'ouvrage d'un être invisible. Ils ont un mot dans leur langue qui signifie : *avoir*

toujours été, exister d'une manière incompréhensible. C'est par ce mot qu'ils expliquaient l'existence du monde. On se préoccupait fort peu de cette question qu'on regardait instinctivement comme insoluble et oiseuse. Cependant il était çà et là des esprits actifs et sensibles que tourmentait le besoin de connaître la première raison des choses.

Mon collègue, M. Arbousset, a recueilli dans son voyage d'exploration, un soliloque fort remarquable qui ne laisse aucun doute à cet égard. Sekessa, Mossouto digne de confiance, nous dit peu de temps après notre arrivée dans son pays : « Vos nouvelles sont ce qu'il me faut, ce que je cherchais avant de vous connaître, comme vous allez en juger vous-mêmes. Il y a une douzaine d'années que j'allai, par un temps brumeux, faire paître mon troupeau. Après m'être assis sur un rocher, je m'adressai de douloureuses questions; oui douloureuses, parce que je ne pus y répondre.

« Les étoiles, quel est celui qui les a touchées de sa main? sur quels piliers reposent-elles? me demandai-je.

« Les eaux ne se fatiguent point, elles ne connaissent d'autre loi que celle de couler sans cesse et de toujours couler, au soir comme au matin; mais où donc s'arrêtent-elles et qui les fait ainsi courir?

« Les nuages aussi vont, reviennent, fondent en eau sur la terre. D'où s'élèvent-ils? Qui les envoie? Ce ne sont sûrement pas les devins qui nous donnent la pluie, car comment pourraient-ils la faire, et pourquoi ne les vois-je pas de mes yeux,

lorsqu'ils s'élèvent au ciel pour l'aller chercher?

« Le vent n'est rien pour ma vue, mais qu'est-il en soi? qui l'amène, le fait souffler, mugir, nous épouvanter?

« Sais-je comment le blé germe? Hier il ne s'en trouvait pas un brin dans mon champ; aujourd'hui je suis retourné à mon champ et j'y en ai trouvé... Qui peut avoir donné à la terre et la sagesse et la force de le produire? Alors je cachai mon front dans mes deux mains... »

Un autre indigène nommé Koaniané, qui a maintenant embrassé le christianisme, m'a dit avoir souvent pleuré parce qu'il ne savait pas pourquoi le monde existe, d'où il venait lui-même et ce qui lui arriverait après la mort.

Félékoané son ami, croyait que tout ici-bas était l'effet d'un hasard aveugle et cruel. Il se représentait l'univers comme livré à une lutte interminable; le vent chassant les nuages; les nuages à leur tour faisant taire le vent; les ténèbres poursuivant la lumière; l'hiver poursuivant l'été; les animaux s'entredévorant. Les hommes par leurs haines et leurs guerres de peuple à peuple, de famille à famille, lui paraissaient destinés à disparaître de dessus la face de la terre. Plein de ces tristes pensées, il ne pouvait même regarder le ciel sans un certain effroi, pensant que le ciel devait un jour tomber et tout écraser. Mais alors il se disait que son souffle sortirait de dessous et demeurerait finalement victorieux.

L'origine des êtres animés a paru aux naturels

un problème presque aussi inabordable que celui de l'existence de la manière inerte. Cependant ils s'en occupaient davantage et savaient, à n'en point douter, que les générations ont eu un commencement. Une légende porte que les hommes et les animaux sont sortis des entrailles de la terre par un immeuse trou débouchant dans une caverne, et que les animaux ont les premiers fait leur apparition. Une autre tradition plus généralement reçue chez les Bassoutos, est que l'homme surgit autrefois d'un lieu marécageux où croissaient des roseaux. Serait-ce une allusion à la période chaotique qui a précédé la création? Quoi qu'il en soit, ce mythe s'est tellement popularisé, qu'encore maintenant, un roseau fiché sur une hutte est le symbole auquel on a recours pour annoncer la naissance d'un enfant.

Du reste, il ne manquait pas de gens qui refusaient de croire ces légendes et qui allaient cherchant partout, mais sans résultats, quelque chose de plus satisfaisant. A notre arrivée chez les Bassoutos, nous trouvâmes un homme qu'on appelait le *Père Roseau*, parce qu'il ne cessait d'invectiver contre la notion généralement reçue, prétendant qu'il était impossible que des roseaux produisissent un homme, et qu'à ce compte, autant valait dire qu'il était lui-même *un roseau.*

Selon les naturels, les hommes, à leur origine, étaient, par suite de leur ignorance, dans une position pire que celle des bêtes brutes. Ils s'obstinèrent longtemps à rester près du trou dont ils étaient sortis, et n'ayant aucune idée de l'appui

mutuel que se prêtent les corps solides, ils soutenaient tour à tour, de leurs mains, la voûte de la caverne de peur qu'elle ne les écrasât.

Tous les fruits leur étaient suspects; ils ne pouvaient pas brouter l'herbe comme les animaux; il ne leur restait d'autre ressource que les aliments déjà triturés et digérés par ceux-ci, ils se nourrissaient de bouses fraîches. La jalousie d'une femme fit découvrir le blé. Elle cueillit les grains de cette plante, les croyant vénéneux, et en fit manger pendant un certain temps à une rivale. Au grand étonnement de tous, cette nourriture produisit des effets merveilleux et fut dès lors très recherchée.

Par une exception étrange, mais bien significative, la mort est le seul des grands phénomènes relatifs à l'humanité qui s'explique dans les légendes de ces peuples par l'intervention d'un Etre suprême correspondant au Dieu de la révélation.

« *Le Seigneur,* disent-ils, envoya jadis ce message aux hommes : « O hommes! vous mourrez, mais vous « ressusciterez! » Le délégué du Seigneur fut lent à remplir sa mission, et un être méchant se hâta de le devancer pour venir crier aux hommes : « Le « Seigneur dit : Vous mourrez, et vous mourrez « pour toujours. » Lorsque le vrai messager arriva, on ne voulut pas l'écouter, et on lui répondit partout : « La première parole est la première, la se- « conde n'est rien [1]. »

[1] Dans la légende, le premier messager du Seigneur est désigné sous le nom de *Lézard gris,* et l'autre, qui le supplante, par celui de *Caméléon.*

Ce Seigneur, qui était-il? Où résidait-il? Nous n'en savons rien, répondent unanimement les naturels. Cependant, chose inexpliquable, ce Seigneur, qu'ils n'invoquent jamais, son nom se retrouve dans leur bouche chaque fois que la mort leur vient directement du ciel. La foudre a-t-elle frappé quelqu'un, on se tait, on supprime ses larmes : « Le Seigneur a tué, dit-on ; il se réjouit, sans doute ; gardons-nous de troubler sa joie. »

Quelques strophes touchantes que les femmes répètent ordinairement dans leurs lamentations sur les morts, sembleraient prouver que les Bassoutos ont quelquefois tourné leurs regards vers les cieux et désiré d'y trouver un asile. Le chant funèbre commence ainsi :

Nous sommes restés dehors,
Nous sommes restés pour la peine,
Nous sommes restés pour les pleurs.
Oh ! s'il y avait au ciel un lieu pour moi !

Que n'ai-je des ailes pour m'y envoler!
Si une forte corde descendait du ciel,
Je m'y attacherais, je monterais en haut,
J'irais y habiter.

Le poëte qui a fait tressaillir l'humanité par ce vers sublime :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux

ne s'est donc point trompé, même en ce qui concerne « les noirs habitants du désert. » Mais il est une autre assertion dont l'humiliante vérité se révèle chez les Bassoutos par quelque chose de bien

plus réel et de plus sérieux que l'écho fugitif d'un chant :

« Ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible à l'homme corruptible. ».

C'est en effet aux mânes de leurs ancêtres que ces peuples adressent leurs prières. Un prophète a décrit leur religion d'un seul mot : « Ils vont aux morts pour les vivants. »

Dire d'une manière absolue qu'ils croient à l'existence, à l'immortalité de l'âme, serait peut-être faire usage d'expressions d'une trop grande portée. Ils n'ont pas donné à leurs idées, là-dessus, la forme arrêtée et rigoureuse d'un dogme. Ils reconnaissent à l'homme vivant des sentiments et des facultés dont la brute est privée, et savent qu'il reste quelque chose de lui après la mort. Ils placent le siége de la vie, du sentiment, de la pensée et de la volonté dans le *cœur*, et ce mot est presque le seul qu'offre leur langue pour désigner l'être rationnel d'une manière synthétique. Ils disent d'une personne qui réfléchit, *son cœur s'écoute, son cœur mesure, son cœur cherche.*

On dit d'une personne intelligente, qu'elle a un *grand cœur ;* d'une personne patiente, qu'elle a un *cœur long ;* d'une personne irritable, qu'elle a un *cœur court ;* d'un homme courageux, qu'il a un *cœur fort ;* d'un homme heureux, qu'il a le *cœur blanc ;* d'un homme malheureux, qu'il a le *cœur noir,* que son *cœur est malade.* Ils rattachent plus particulièrement les émotions soudaines ou violentes aux *poumons : Ses poumons l'empêchent de*

parler, ses poumons se sont soulevés; le malaise qui résulte d'une mauvaise action, à la *rate : Ma rate m'accuse, ma rate me mord;* la persévérance, la fermeté dans le danger ou dans la souffrance, au *foie : Il a un foie dur,* il est endurant. Ce n'est pas qu'à côté de ces expressions, la langue n'en possède de spéciales pour désigner les sentiments ou les opérations intellectuelles; mais dès que ces opérations ou ces sentiments sont considérés *par rapport à leur siége*, le langage redevient matériel.

Il ne faudrait cependant pas trop insister là-dessus. Notre vocabulaire métaphysique n'abonde-t-il pas en mots tout aussi grossiers [1]? Il est constant que les naturels disent d'une personne qui vient d'expirer : *Son cœur est sorti;* d'un malade qui a été sur le point de mourir, et qui se rétablit : *Son cœur est encore là, son cœur revient*, preuve irrécusable que le cœur est, pour eux, quelque chose de plus que l'organe physique appelé de ce nom. *S'en aller, partir, rentrer chez ses pères,* sont les expressions les plus usitées pour exprimer le décès. Une horrible imprécation qu'on n'entend que trop souvent s'échapper de leurs lèvres : « Puisses-tu mourir chez les morts, » ou, « dans la région des morts, » montre que l'anéantissement, s'il était possible, leur

[1] Chez les Egyptiens, le cœur représentait l'âme tout entière. De même, pour les Hébreux, il était non-seulement, comme pour nous, le siége des passions, mais aussi celui de l'entendement. Les mots *socors, vecors* prouvent assez que le mot *cor*, chez les Romains, a servi primitivement à désigner l'intelligence. On le trouve encore employé dans ce sens chez les plus anciens auteurs, tels que Plaute et Térence.

paraîtrait être le plus grand de tous les malheurs. Enfin, le culte qu'ils rendent aux trépassés établit qu'en dépit de la confusion et de l'exiguïté de leurs notions métaphysiques, ils croient que l'homme, après sa mort, existe encore et est capable d'agir sur les vivants d'une manière bienfaisante ou pernicieuse. Ce résidu, qu'ils appellent le plus souvent *sériti, ombre,* est quelque chose de semblable à la petite âme nébuleuse, blanchâtre, tremblottante que Marc-Aurèle, sur son lit de mort, voyait déjà s'échapper de son sein. Dans leurs idées, l'existence de cette substance indéfinissable est liée jusqu'à un certain point à la conservation des molécules organiques du corps. Ils croient, comme les anciens, à une continuation mystérieuse de rapports entre l'ombre et les cendres. On voit fréquemment des personnes que l'image d'un parent décédé poursuit dans leur sommeil, aller immoler une victime sur la tombe du défunt, afin, disent-elles, de calmer son inquiétude. On prête aux morts la faculté de se rendre visibles lorsque bon leur semble, et la crainte de ces apparitions exerce une influence réelle, même sur les cœurs les plus fermes. Le cruel Dingân, dont le joug de fer a longtemps pesé sur les populations qui s'étendent de la Natalie jusqu'au Mozambique, n'osait sortir le soir de peur de rencontrer l'ombre courroucée de son frère Chaka, dont il avait lui-même percé le sein.

Les Cafres-Zoulous s'imaginent que leurs ancêtres les visitent le plus souvent sous la forme de

serpents[1]. Aussi, dès qu'un de ces reptiles se montre près de leurs demeures, se hâte-t-on de le saluer du nom de *père,* de placer des jattes de lait sur son passage et de l'éconduire doucement avec le plus grand respect. Tel Enée crut voir le serviteur de son père en apercevant un serpent dans le tombeau d'Anchise.

> Tandem inter pateras et lævia pocula serpens,
> Libavitque dapes, rursusque innoxius imò
> Successit tumulo et depasta altaria liquit.

Cela ne les empêche point de s'adresser aux esprits de leurs ancêtres d'une manière directe, et de reconnaître qu'ils peuvent exister ailleurs que sous l'enveloppe d'un reptile. La conversation suivante ne laisse aucun doute à cet égard. Un de nos Bassoutos convertis, s'adressant à un Cafre originaire du pays de Natal, lui demandait : « Quelle est la *confiance* (croyance) de votre nation, et lorsqu'on prie chez vous, que dit-on ? — Nous invoquons les morts (setoutsela). Nous disons : O Mossé ! fils de Motlanka, regarde-nous. Toi dont la fumée est vue de tous les hommes, jette les yeux sur nous aujourd'hui, et nous garde, ô notre dieu !... Voilà

[1] Le serpent (en séchuana, *noga,* en sanscrit, *naga,* et en hébreu, נחש) est, dans beaucoup de mythes, le symbole de la vie nouvelle que trouve l'homme après avoir dépouillé son corps. La cause en est probablement dans le changement annuel de peau, auquel le serpent est sujet. Les Slaves et les Germains avaient une superstition qui présente beaucoup d'analogie avec celle des Cafres-Zoulous. « On croyait que dans chaque maison était un couple de serpents qui ne se faisaient voir qu'après la mort du père ou de la mère de famille. »

comment nous prions. » Le Cafre ajoutait que Mossé était l'un des ancêtres les plus reculés des souverains de sa tribu. Le mot fumée ou vapeur, doit s'entendre dans le sens de *manifestation*.

Les Barolongs rendent une espèce de culte à des personnes aliénées, les croyant sous l'influence directe d'une de leurs divinités tutélaires.

Tous les naturels placent le monde des esprits dans les entrailles de la terre. Ils appellent cette mystérieuse région, *mosima*, l'abîme, *mosima o sa thlaleng*, l'abîme qui ne se remplit jamais. C'est le *shchol* des Hébreux, le *hell* des Teutons. L'imagination de quelques personnes orne ce séjour de vallées toujours vertes, le peuple de troupeaux tachetés, dépourvus de cornes et immortels comme leurs possesseurs. Mais l'opinion la plus générale semble être que les ombres errent calmes et silencieuses, sans joie comme sans douleur. Les Bapéris, tribu établie sur la rive septentrionale du Fal, prétendent que l'entrée de ces enfers africains est dans leur pays, et qu'ils s'y aventurent quelquefois, en ayant préalablement soin de se donner la main et de crier aux habitants du noir séjour : « Dieux, retirez-vous, nous allons jeter des pierres. » Par une singulière coïncidence, il y a là un Styx qui porte le nom plus euphonique de *Tlatlana*. On y trouve aussi une citerne contenant le nectar des dieux, dont aucun mortel ne saurait boire impunément.

Tout être auquel les indigènes rendent un culte est appelé *Molimo*, nom dont la signification trahit

une origine qui n'est rien moins que païenne. Il est évidemment composé de la préfixe *mo*, qu'affectent presque tous les mots représentant des êtres intelligents, et du radical *holimo*, *en haut*, *au ciel*. Moholimo, ou par contraction, Molimo, revient donc à dire : *celui qui est au ciel*. Il y a contradiction patente entre la langue et les idées reçues ; en dépit d'une perversion universelle, qui date probablement de bien des siècles, la vérité s'était réservé un témoin dans le vocabulaire de ces peuples. Les missionnaires n'ont point hésité à adopter ce mot vénérable qui semblait, en quelque sorte, n'attendre que leur arrivée pour remonter à sa source et laisser dans leur néant des divinités mensongères.

Chaque famille est censée se trouver sous l'influence directe et la sauvegarde de ses aïeux, mais la tribu prise dans son ensemble reconnaît pour ses dieux nationaux les ancêtres du souverain qui la gouverne. Ainsi, les Bassoutos adressent leurs prières à Monaheng et à Motloumi dont leurs chefs descendent. Les Baharoutsis et les Barolongs invoquent Tobégé et sa femme Mampa. C'est Mampa qui fait connaître les volontés de son époux ; en ayant soin d'annoncer chacune de ses révélations par ces mots : « O ré, O ré. Il a dit. Il a dit. » On distingue entre les dieux anciens et les dieux récents. Ces derniers sont considérés comme inférieurs en puissance, mais plus accessibles ; de là cette formule souvent usitée : « Dieux nouveaux, priez pour nous les dieux anciens. »

L'homme de tous les pays craint les esprits plus qu'il ne les aime; un profond sentiment de terreur accompagne généralement l'idée que les morts disposent du sort des vivants. Les anciens parlaient beaucoup d'ombres courroucées; s'ils sacrifiaient aux mânes, c'était le plus souvent pour les apaiser. Ces idées répondent parfaitement à celles des Bassoutos. Ils conjurent plutôt qu'ils ne prient; bien qu'ils cherchent aussi à s'attirer des faveurs, ils s'attachent surtout à détourner des châtiments. L'idée culminante au sujet des ancêtres, est qu'ils cherchent continuellement à attirer à eux leurs descendants. Toute maladie leur est attribuée. Aussi la médecine est-elle chez ces peuples une affaire presque entièrement religieuse. Il faut d'abord au moyen des *litaala* (osselets divinatoires) découvrir quel est le *molimo* dont le malade subit l'influence. Est-ce un ancêtre du côté du père ou du côté de la mère? Suivant que le sort a parlé, la personne chargée du sacrifice lustral sera l'oncle paternel ou l'oncle maternel, rarement le père ou le frère. Ce sacrifice peut seul donner efficace aux simples que le Ngaka (médecin) prescrit. La victime est désignée par celui-ci. On immole généralement du gros et du menu bétail : quelquefois, mais rarement, un coq. La couleur, le sexe et l'âge de l'animal sont déterminés par des indications tirées des osselets, de quelque rêve ou de tout autre incident significatif. Dès que la victime a expiré, on se hâte d'en prendre la taie, qui est considérée comme la partie la plus sacrée, et on la

passe au cou du malade, après l'avoir tordue pour lui donner la forme d'un collier. On répand ensuite le fiel sur la tête du patient en proférant cette prière : « O dieux, retirez-vous (ou plutôt dissipez-vous), laissez notre frère en repos, afin qu'il puisse dormir son sommeil. » Un mélange de fiel, du liquide sorti de l'estomac et de plantes pilées, est aussi placé sur la hutte. On en écarte soigneusement les personnes souillées.

Les animaux destinés à la nourriture du malade, doivent être égorgés et dépecés par un jeune homme de mœurs pures. Après un sacrifice, la vésicule du fiel est invariablement attachée aux cheveux de l'individu pour qui la victime a été immolée, et devient le signe de sa purification.

Du moment qu'une personne a expiré, elle prend place parmi les dieux de la famille. On dépose ses restes dans le parc des bestiaux. Un bœuf est immolé sur la tombe, c'est la première oblation faite à la nouvelle divinité, en même temps qu'un acte d'intercession en sa faveur, destiné à lui assurer une heureuse réception dans les régions souterraines. Chacun des assistants aide à asperger la fosse et répète la prière suivante : « Repose en paix avec les dieux, donne-nous des nuits tranquilles. »

Tertullien, parlant des païens de son temps, dit quelque part : « L'enfant, dès le moment de sa conception, est consacré aux idoles et aux démons qu'on adore. Le corps de la mère, pendant la grossesse, est entouré de bandelettes préparées avec

des rites idolâtres. » La même coutume se retrouve chez les Bassoutos. Dès qu'une femme est enceinte, on sacrifie un mouton, afin de lui rendre les dieux propices, et l'on assouplit la peau de l'animal pour en faire un tablier destiné à mettre la grossesse à l'abri de tout maléfice.

Les jeunes femmes, auxquelles les douceurs de la maternité ont été refusées, façonnent de grossières effigies d'argile, et leur donnent le nom d'un dieu tutélaire[1]. Elles traitent ces poupées comme si c'étaient de véritables enfants, et prient la divinité à laquelle elles les ont consacrées, de leur donner la vertu de concevoir. On les voit haletantes et effarées, courir de village en village pour y faire exécuter des danses en faveur de leur patron.

Après que les blés ont été battus et vannés, on les laisse en tas sur l'aire même. Il faut, avant de pouvoir y toucher, procéder à une cérémonie religieuse qui rappelle l'offrande que les Israélites faisaient à Jéhovah des premiers fruits de la terre. Les personnes auxquelles le blé appartient, apportent près de l'aire un pot neuf, et y font bouillir du grain. Lorsqu'il est cuit, on en jette quelques poignées sur le tas, en prononçant ces mots : « Merci, dieux ; demain encore donnez-nous du pain. » Cela dit, on mange ce qui reste, et la provision de l'année passe pour *pure* et propre à faire du bien. Cet usage, pour le dire en passant, servirait, au besoin, de commentaire à ces paroles de

[1] C'est l'espèce d'idole dont on a vu plus haut la représentation, au milieu de divers ornements.

saint Paul : « Si les prémices sont saintes, la masse l'est aussi. »

Tant que les blés sont exposés à la vue, on en écarte avec le plus grand soin les personnes souillées. S'il arrive qu'il faille, pour le transport de la récolte, avoir recours à l'assistance d'un homme dans cet état, il reste à quelque distance pendant qu'on emplit les sacs, et il n'approche que pour aider à les placer sur les bêtes de somme. Il se retire dès que la charge est déposée à domicile, et ne peut, sous aucun prétexte, assister au versement du blé dans les corbeilles où on le conserve. — Si l'on parcourt les aires après que la récolte est faite, on observe généralement au centre un petit creux rempli de grain, c'est une offrande d'actions de grâces aux dieux.

Aux fêtes, on prélève parfois une certaine quantité de bière, qu'on place religieusement dans la partie la plus reculée de la hutte. Les vieillards vont, au bout de quelque temps, boire cette liqueur sacrée, comme les prêtres juifs mangeaient les pains de proposition.

Dans les temps de famine, les naturels creusent, le long des ruisseaux et autour des mares, des fosses profondes qu'ils recouvrent soigneusement de branches et de débris ramassés dans les champs. On espère que le gibier, en venant se désaltérer, tombera dans ces piéges. Cela arrive en effet quelquefois, mais comme les antilopes sont au moins tout aussi sagaces qu'elles sont légères, il est mainte journée où le pauvre Mochuana doit se

contenter de contempler au loin les gambades gracieuses des filles du désert. Il s'adresse alors à ses dieux. Il donne à chacune des fosses le nom du *molimo* qu'il suppose devoir lui être propice. Nouvel Orphée, il fait vibrer sa lyre à une corde, se livre, avec sa famille, à des danses bruyantes et compose des hymnes dont l'énergique naïveté semblerait prouver que les inspirations de la faim ne sont pas toujours à mépriser.

Les voyageurs, en arrivant à la frontière d'un pays étranger, cherchent à se rendre les dieux de ce pays propices en se frottant le front avec un peu de poussière qu'ils ramassent sur le chemin, ou en se faisant une ceinture d'herbe. On n'en use cependant pas toujours, avec les *molimos*, d'une manière aussi courtoise. S'agit-il d'aller marauder dans la contrée qu'ils protégent, on ne se fait pas scrupule de chercher à les tromper. Pour cela l'on a soin, en traversant les bas-fonds et les cours d'eau, localités tout particulièrement hantées par les ombres, de faire entendre les cris et les sifflements auxquels les conducteurs de bestiaux ont recours lorsqu'ils chassent un troupeau devant eux. On veut, par-là, persuader à ces pauvres divinités qu'au lieu de venir enlever du bétail à leurs adorateurs, on leur en amène.

Je relèverai encore, avant d'en finir sur cet article, un détail non moins ridicule, mais qui prouve combien l'imagination de ces peuples se préoccupe de l'existence et de la proximité habituelle des esprits. Deux hommes cheminent-ils ensemble, et

l'un d'eux bronche-t-il inopinément, cet accident trivial est le résultat d'une gageure faite par leur *balimo* respectif. Tels Phébus et Borée s'amusaient à voir lequel des deux réussirait le premier à dépouiller un voyageur de son manteau.

Il n'y a, malheureusement, dans le monde invisible des naturels, ni récompenses pour les bons, ni punitions pour les méchants, ni perspective de résurrection.

Joano dos Santos, missionnaire dominicain qui visita le Mozambique en 1506, trouva chez les Cafres de son temps des idées religieuses en tout semblables à celles que nous venons de décrire. Mais alors la notion de rétributions dans la vie future existait encore parmi eux. Des vieillards bassoutos, que nous avons interrogés là-dessus, ont cru se rappeler qu'en effet on parlait autrefois de deux catégories d'âmes dont le sort était différent.

Les croyances que nous venons d'exposer n'avaient de valeur qu'en tant qu'elles contribuaient à maintenir le sentiment de la dignité humaine, et qu'elles préservaient ainsi les indigènes d'un abrutissement complet. Peut-être aussi l'idée d'une subordination universelle à un ordre de choses suprême et immatériel, a-t-elle servi, en quelque mesure, à tempérer les volontés et les passions. C'était pour le christianisme un point de départ précieux, un élément indispensable de succès ménagé par la Providence. Quant au système idolâtre qui s'y rattache, on comprendra à quel point il est subversif de tout progrès et de toute réforme salu-

taire, si l'on réfléchit que d'après les notions généralement reçues, on ne saurait provoquer plus directement la colère des générations divinisées, qu'en se départissant des préceptes et des exemples qu'elles ont laissés après elles.

Il fut cependant un temps où, chez ces peuples aussi, la morale se rattachait aux idées religieuses. Les prières qu'on offre aux ancêtres sont toujours accompagnées de lustrations et de sacrifices, et la pureté est le symbole invariable des bienfaits qu'on réclame d'eux.

Dans le langage des naturels, les mots *bonheur* et *pureté* sont synonymes. Lorsqu'un Mossouto dit que son cœur est *noir* ou *sale*, cela peut également signifier que son cœur est *impur* ou *affligé*, et lorsqu'il dit que son cœur est *blanc* ou *propre*, une explication peut seule faire comprendre s'il s'agit d'innocence ou de joie. Nos premiers convertis ne concevaient pas qu'il n'y eût point de profanation à s'approcher de la table sacrée lorsqu'ils étaient dans la douleur. J'ai maintes fois combattu ce scrupule, tout en admirant cet hommage instinctif rendu au principe que le mal moral est la cause première de toutes nos infortunes. Mais, de même que dans l'adoration, la créature a été mise à la place du Créateur, le malheur, effet du péché, a fait perdre de vue le péché lui-même, et maintenant c'est la souffrance et ce sont les accidents de toute espèce auxquels l'humanité est sujette, que l'on considère comme *souillure*, et qui en portent le nom. L'idée de la souillure s'exprime par trois

mots différents : *Bochou*, noirceur, *Tsila*, saleté, impureté; *bokhopo*, ce qui n'est pas droit; celle de la purification, par les mots : *tlatsoa*, laver, *phékoula*, purifier.

La mort et tout ce qui la précède ou la suit immédiatement, est aux yeux de ces peuples la plus grande de toutes les souillures.

Ainsi, les malades, les personnes qui ont touché, enseveli un cadavre ou lui ont creusé une fosse; les individus qui, par inadvertance, marchent ou s'asseient sur une tombe, les proches parents d'un mort, les meurtriers, les guerriers qui, dans le combat, ont tué leurs adversaires, passent pour impurs. On traite aussi comme tels, les bestiaux pris sur l'ennemi, les villes où règne une épidémie, les peuplades qui sont en proie à la guerre ou à l'adversité, les blés que gâte la nielle ou que les sauterelles dévastent, les maisons ou les individus que la foudre a frappés.

Il existe cinq modes distincts de purification : par le sacrifice proprement dit, par la corne lustrale, par l'ablution, par l'aspersion et par le feu.

Le mode de sacrifice le plus usité a déjà été décrit à l'occasion des prières qu'on adresse aux esprits en faveur des malades. On y a recours pour tous les cas qui paraissent requérir l'intervention d'un pouvoir supérieur à celui de l'homme. Quelquefois la victime est immolée près de la tombe du mort qu'on invoque, ou si la tombe se trouve trop éloignée, sur une des pierres qui la recouvrent et qu'on envoie chercher pour cette occasion. Cer-

taines tribus, après avoir abattu la victime, la percent de part en part, et font passer au travers la personne qu'il s'agit de purifier.

La corne qui, chez les Israélites, était le symbole de la puissance et de la force, est, pour les Bassoutos, celui de la confiance et de la sévérité. Chaque chef en possède une dont il exalte les vertus. Elle contient un spécifique qui purifie de la souillure et, par là, répare les maux passés et met à l'abri des accidents futurs. Diverses plantes, connues d'un petit nombre d'initiés seulement, les chairs de certains animaux sont brûlées avec un religieux respect et le charbon qui en résulte, après avoir été pilé, est recueilli dans la corne jusqu'à ce qu'elle soit pleine. Un bœuf est alors immolé pour consacrer le mélange, le fiel va confondre ses vertus avec celle des éléments sacrés, et la taie roulée sur elle-même sert de bouchon. Une épidémie se manifeste-t-elle dans la communauté, les affaires publiques vont-elles mal, la guerre menace-t-elle d'éclater, on apporte la corne dans l'enceinte où se tiennent les assemblées, le peuple accourt de toutes parts, et le chef, armé d'une lancette, fait à chacun une légère incision aux tempes et y introduit un peu de la poudre mystique. On procède ensuite à la purification de la localité; pour cela, de petits morceaux de bois enduits de cette même poudre sont enfoncés en terre dans divers quartiers. Cette formalité est surtout de rigueur lorsqu'on s'établit dans un site nouveau. Cela s'appelle *cheviller la ville*, afin que le vent du malheur ne

l'emporte point. Le choix des ingrédients dont se compose le mélange lustral est toujours symbolique. Ce sont des plantes dont le feuillage résiste aux rigueurs de l'hiver, des mimosées dont les épines opposent une barrière impénétrable aux incursions des bêtes fauves; des griffes ou quelques crins du lion, le plus courageux des animaux; la touffe de poil qui entoure la base des cornes du taureau, emblème de la force et de la fécondité; la peau d'un serpent; les plumes d'un milan ou d'un épervier. Cette foi à l'inoculation des vertus de certaines substances est la principale cause des mutilations que les naturels font quelquefois subir aux cadavres de leurs ennemis. Les lambeaux saignants qu'ils emportent du champ de bataille, sont destinés à composer une poudre qui leur communiquera le courage, l'adresse et la bonne fortune de leurs adversaires.

Des ingrédients de même nature que ceux que nous avons déjà mentionnés, délayés dans une quantité d'eau assez considérable, servent aux aspersions, dont l'usage est très fréquent. Lorsqu'il s'agit d'une purification publique, c'est ordinairement le chef qui prépare le liquide. Il se retire pour cela avec son devin dans un lieu secret, fouette le mélange jusqu'à ce qu'il forme une abondante écume, puis, ayant mis un peu de cette écume sur sa tête, reparaît au milieu de l'assemblée, et son mystérieux conseiller arrose copieusement tous les assistants au moyen d'un aspersoir très primitif, mais fort commode, une queue touffue de kokong

ou gnou bleu. On répand cette espèce d'eau bénite non-seulement sur les hommes, mais encore sur leurs habitations, sur les bestiaux et sur les blés.

Les ablutions ont surtout lieu au retour des combats. Il est de toute nécessité que les guerriers se débarrassent au plus tôt du sang qu'ils ont répandu, sans quoi les ombres de leurs victimes les poursuivraient incessamment et troubleraient leur sommeil. Ils se rendent en procession, et armés de toutes pièces au ruisseau le plus prochain. Au moment où ils entrent dans l'eau, un devin placé au-dessus d'eux, jette au milieu du courant quelques matières purifiantes; cela n'est cependant pas de rigueur. On lave aussi les javelines et les haches d'armes.

Les fumigations sont particulièrement affectées à la purification des bestiaux pris sur l'ennemi et à celle des blés. Avant de permettre aux troupeaux capturés de se mêler à ceux que la tribu possède déjà, on les rassemble dans un lieu spécifié, et des hommes, portant des faisceaux de branchages enflammés, tournent en courant autour des animaux réunis, de façon à les entourer d'un cercle de fumée.

Les blés, dès qu'ils montent en épi, subissent, chaque soir, un traitement du même genre. Les personnes qui en ont la charge allument, avant de se retirer, un petit feu au milieu du champ et y jettent des drogues dont la combustion est destinée à écarter toute influence fâcheuse.

Cette coutume contribue à donner au pays un

aspect très pittoresque. Rien de plus agréable à l'œil que ces immenses tapis de verdure ondoyante, affectant les formes les plus capricieuses, et de chacun desquels s'élève, comme d'un autel gigantesque, une colonne de fumée blanchâtre.

Le feu sert encore à une foule de purifications usitées dans des cas qui ne paraissent pas assez graves pour nécessiter un sacrifice. Ainsi, une mère voit-elle son enfant passer sur un tombeau, elle se hâte de l'appeler, le fait tenir debout devant elle et allume, à ses pieds, un petit feu.

Les naturels croient que ces diverses cérémonies opèrent puissamment sur le moral des personnes qui les subissent.

L'idée que des moyens extérieurs et matériels peuvent agir sur l'âme, et en changer les dispositions, est tellement enracinée chez eux, que les premières conversions au christianisme, dont ils furent témoins, ont toutes été attribuées à l'opération de quelque spécifique mystérieux que les missionnaires auraient fait prendre à leurs habitués, à l'insu de ceux-ci.

Il est tel sacrifice, telle purification qui appelle la sagesse dans les conseils, qui rend les guerriers invincibles; tel autre qui supprime les révoltes, ramène les cœurs des sujets vers leurs chefs; tel autre qui stupéfie l'ennemi et l'endort dans une fatale sécurité. C'est encore Balaam et Balak allant à la rencontre des enchantements, pour faire passer la victoire du camp d'Israël à celui de Moab.

Il résulte de là que tous les succès que les Afri-

cains obtiennent dans leur lutte avec les Européens, sont suivis d'une réaction fâcheuse pour la cause du christianisme et de la civilisation.

Bien que le souvenir de l'institution du sabbat se soit entièrement perdu chez les indigènes, ils ont conservé l'idée que certaines circonstances solennelles ou importantes, requièrent qu'on leur consacre des jours de repos. On s'abstient de tout travail public, le jour où une personne influente est décédée. A l'approche de nuages qui semblent promettre de la pluie, on se garde d'aller aux champs ou l'on s'en retire en toute hâte, afin de se recueillir en présence de la bénédiction désirée, et de peur de troubler la nature dans ses opérations. Ce sentiment va si loin, que la plupart des naturels croient que si l'on s'obstine à travailler, dans un pareil moment, les nuées irritées vont se retirer ou envoyer de la grêle au lieu de pluie. Les jours des sacrifices ou des grandes purifications sont aussi des jours fériés. Il résulte de là que la loi relative au repos du septième jour, loin de trouver quelque objection dans l'esprit des indigènes, leur paraît très naturelle et peut être même plus fondamentale qu'elle ne le semble à certains chrétiens.

De toutes les institutions que la tradition leur a léguées, la circoncision est celle à laquelle les tribus du sud de l'Afrique paraissent adhérer avec le plus de ténacité. Ce rite, à son origine, a dû très fortement impressionner l'esprit humain, comme symbole de transformation morale. Les Bassoutos,

avant notre arrivée au milieu d'eux, en ignoraient absolument l'origine. La superstition s'en est emparée, l'ignorance en a fait une pratique barbare et ridicule à plusieurs égards, et cependant l'idée religieuse et morale a surnagé. L'opération proprement dite, est suivie, pour les jeunes gens qui l'ont subie, de plusieurs mois de réclusion, pendant lesquels des hommes, appelés *mésugé* (assouplisseurs), les surveillent et les disciplinent. L'affaiblissement des principes de moralité, nécessairement amené par de longs siècles de paganisme, neutralise le peu de bien qui pourrait résulter de ce grossier catéchuménat. Cependant il y a là les traces d'une initiation réelle aux convenances et aux devoirs de la vie, telle que la comprennent ces peuples. Au milieu de beaucoup de puérilités qu'on débite aux jeunes adeptes, revient très souvent cette injonction qu'accompagnent des coups de gaule fort significatifs : « Amendez-vous, amendez-vous ! » Certaines locutions des saintes Ecritures qui ont pour nous quelque chose d'étrange, telles que : « Circoncisez vos cœurs, peuple incirconcis de cœur, » appartiennent au langage usuel des Bassoutos. On leur entend répéter tous les jours qu'il n'y a point de circoncision pour la langue, c'est-à-dire que ce membre est incorrigible.

L'âge choisi pour cette initiation est, à peu près, celui qu'avait Ismaël lorsqu'il reçut le signe de l'alliance, ainsi que son père Abraham. Il arrive néanmoins assez fréquemment qu'on avance ou retarde les jeunes gens des classes inférieures, suivant les

convenances relatives aux fils des chefs. Ceux-ci sont, dès leur naissance, considérés comme destinés à commander aux individus venus au monde à la même époque qu'eux-mêmes, ou à peu près ; et c'est la cérémonie de la circoncision qui donne un caractère sacré, et scelle d'une manière indélébile ces rapports reconnus par anticipation. Chacune de ces corporations, appelées *taka* (branches), subit le rite au même moment. Elle prend le nom du jeune prince qui la préside, et forme, sous ses ordres, une phalange nouvelle qui s'ajoute aux défenseurs du pays.

L'opprobre qui, chez les Israélites, poursuivait partout l'*incirconcis*, exerce une influence non moins puissante sur les jeunes Béchuanas. Ils soupirent ardemment après l'heure où ils se verront à jamais délivrés de la détestable appellation de *bashimane*, qui les expose à d'incessantes railleries, les stigmatise comme inaptes à tous les actes rationnels de la vie, et fait d'eux de vrais parias.

Quand le moment en est venu, les jeunes aspirants sont secrètement avertis qu'on va céder à leurs désirs, et faire enfin d'eux *des hommes*. Ils s'évadent à l'instant de la ville, et vont se cacher dans les champs, simulant ainsi une révolte destinée à faire comprendre à la population adulte qu'ils sont las de l'état d'infériorité où ils se trouvent. Les guerriers s'arment alors de toutes pièces, et vont, commandés par leur chef, ramener cette jeunesse insurgée. Des danses bruyantes suivent leur retour et deviennent le signal de la fête.

Le lendemain on va construire, dans un lieu retiré, les huttes qui doivent abriter, pendant six à huit mois, la corporation nouvelle. Ces cabanes portent le nom de *mapato* ou *mystère.*

Les chants et les danses recommencent, puis toute la population mâle, à l'exception des enfants trop jeunes pour subir le rite, se dirige vers la retraite choisie.

Une fois la cérémonie accomplie, l'assemblée se retire, et le mopato reste sous la direction d'hommes choisis pour surveiller et instruire les jeunes gens.

On les exerce chaque jour au maniement des armes. Ils apprennent à lancer la javeline avec précision et roideur, à faire tourbillonner dans l'air une massue plus redoutable encore que la lance, à parer, au moyen d'un petit bouclier carré, les coups de l'ennemi, de quelque côté qu'ils viennent.

Pour les habituer à supporter courageusement la souffrance, et pour chasser les vices de leurs cœurs, on les fustige fréquemment et sans pitié. Pendant que la gaule sifflante s'applique sur leurs membres nus, on leur crie : « Amendez-vous! Soyez hommes! Craignez le vol, craignez l'adultère! Honorez vos pères et mères. Obéissez à vos chefs! » Les pauvres victimes de cette éducation barbare, se font un point d'honneur d'affecter une impassibilité absolue. La plupart déploient un stoïcisme qui eût été admiré à Lacédémone, aux fêtes de Diane Orthie.

Pendant la saison la plus froide, ils couchent nus sur la terre. On les astreint à de longs jeûnes,

puis on leur lie les mains derrière le dos et on leur présente des viandes découpées en longs rubans, que l'on balance en tout sens devant leurs lèvres jusqu'à ce que, plus habiles que Tantale, ils finissent par en saisir quelques lambeaux.

La loi permet de tuer tout élève qui chercherait à se soustraire à ces rigueurs par la fuite. Ces cas d'évasion étaient autrefois rares. L'introduction de l'Evangile tend à les multiplier, mais cet élément nouveau a fait également mitiger les conséquences de l'évasion.

Il arrive parfois que ces traitements sévères deviennent fatals à quelque pauvre enfant moins robuste que ses compagnons. Si les circonstances le permettent, la chose est tenue secrète jusqu'à la fin de l'initiation. Alors un messager va silencieusement se placer devant les parents du défunt, et brise à leurs pieds un vase d'argile. Les lamentations qui se font immédiatement entendre, montrent que cette action symbolique n'est que trop bien comprise.

Il est loisible à tous les hommes qui ont eux-mêmes été circoncis, de visiter le mopato quand bon leur semble, et d'ajouter leurs préceptes et leurs coups à ceux des directeurs. Les femmes, les enfants et tout étranger appartenant à un peuple chez lequel le rite n'est point pratiqué, sont écartés avec le plus grand soin. Nous avons vu nous-mêmes un missionnaire, d'ailleurs fort respecté, poursuivi à main armée, parce qu'il avait osé diriger ses pas vers un de ces redoutables lieux.

On fait apprendre aux jeunes adeptes une foule de petites compositions qui roulent, la plupart, sur des descriptions d'animaux ou sur des récits de chasses et d'expéditions militaires. La mesure en est parfaitement régulière, et le style assez poétique, mais l'intention en est difficile à saisir. Les naturels semblent eux-mêmes n'y voir qu'une série de cadences agréables à l'oreille, mais sans portée sérieuse. En voici un court échantillon :

Noniana tsé chéou	Ces oiseaux blancs,
Ramolahanianè	Bariolés de noir,
Gorimo li yang?	Que mangent-ils là haut?
Li ya sérérékou	Ils mangent la graisse,
Sérérékou pitsi,	La graisse d'un zèbre,
Pitsi ka mabala	Du zèbre aux couleurs,
Mabala makoali	Aux couleurs bigarrées,
Mang monguéréré.	Aux naseaux bruyants,
Maiouma ka tlakou.	Aux pieds résonnants.
Kouana tlasi, kouana	Au loin, là-bas, au loin,
Koupou lé tibilé,	La bruine est épaisse.
Motla lé é tloha,	Lorsqu'elle se dissipera,
Fuba sé lé téng,	Il est une poitrine
Sa ho kirietsa.	Qui retentira (celle du lion).

Dans cette école champêtre, on s'occupe des principaux phénomènes de la nature, et l'on supplée aux explications scientifiques par d'attrayantes allégories. Ainsi, de même que chez les Phéniciens, Bel ou Baal était la divinité mâle, Beltés ou Astarté la divinité femelle, on apprend à l'adolescent émerveillé que le soleil est un homme et la lune une femme. On compare les éclats de la foudre aux battements d'ailes d'un oiseau gigantesque. Les solstices reçoivent les noms de maison d'été et de

maison d'hiver, parce que notre grand luminaire paraît s'y reposer quelques jours. La terre est assimilée à un animal prodigieux, sur lequel s'ébattent des êtres infiniment plus petits. Les roches sont la charpente osseuse du monstre, la terre végétale, ses chairs, les cours d'eau, son sang.

Les exercices et la discipline du *mopato* durent environ six mois, après quoi les jeunes gens sont oints de la tête aux pieds, reçoivent des vêtements chauds et décents, se choisissent un nom nouveau, et retournent au village, où des acclamations de joie et des danses les attendent. Au moment où ils s'éloignent de leur pénitentiaire, on le livre aux flammes, et il leur est défendu de se retourner pour revoir le lieu où ils sont censés avoir laissé leurs dispositions vicieuses et les folies de l'enfance. Peu après leur réadmission dans la société, chacun d'eux va visiter les principaux membres de sa famille, et en particulier son oncle maternel, qui exerce de droit les fonctions de parrain, et qui doit remettre à son neveu un javelot pour sa défense et une génisse pour son alimentation future.

Aussi longtemps que leurs parents ne les marient point, ces jeunes gens vivent ensemble sous des abris qu'on pourrait assimiler à nos corps de garde et qui sont contigus à l'enceinte où se tient le chef. On les considère alors comme particulièrement affectés au service public. Ils sont astreints à faire paître les troupeaux sans rémunération, à se charger des messages, à fournir de bois de chauffage la cour où les étrangers abordent, à aller chercher

au loin les matériaux de construction. Ils doivent se faire un point d'honneur de ne point rôder dans le village à des heures indues, et de ne pas manquer au rendez-vous, lorsque toute la troupe se blottit sous ses peaux de bœuf pour dormir. Les pères qui soupçonnent leurs fils de mener une vie déréglée, profitent de ce moment-là pour éclaircir leurs doutes. Ces sortes de précautions sont le plus souvent sans effet, mais il est intéressant de voir des hommes fort peu scrupuleux, pour ce qui les concerne personnellement, veiller d'un œil jaloux à ce que la génération qui leur succède conserve, aussi longtemps que possible, quelques vestiges de pureté.

Les vieux Bassoutos regrettent de voir tomber en désuétude un moyen répressif dont ils racontent des merveilles, et qui rappelle les *jugements* de Dieu du moyen âge, ou celui de la vache rousse dans la république d'Israël. Il était d'usage que lorsqu'un enfant venait de naître, on renouvelât le feu de la maison [1]. Il fallait, pour cela, qu'un jeune homme chaste se chargeât de faire jaillir, de deux morceaux de bois frottés rapidement l'un contre l'autre, une flamme pure comme lui. On était persuadé qu'une mort prématurée attendait l'audacieux qui se chargerait de cet office après avoir perdu son innocence. Lors donc qu'une nouvelle naissance était proclamée dans le village, les pères menaient leurs fils subir l'épreuve. Ceux qui se sentaient coupables,

[1] Cet usage a été observé, par M. de Chateaubriand, chez les Indiens du nord de l'Amérique.

avouaient leur crime et se laissaient flageller plutôt que de s'exposer aux conséquences d'une fatale témérité. On obtenait le même résultat en leur offrant à boire le lait d'une vache à laquelle on avait préalablement administré certaines drogues. L'imprudent que la honte d'un aveu eût poussé à accepter le défi, ne tardait pas à tomber malade ; son corps se couvrait de pustules malignes, sa tête se dépilait, et, s'il échappait à la mort, il ne pouvait se soustraire à l'infamie de sa double faute.

Les jeunes filles de l'âge de douze à treize ans, passent par un rite auquel certaines tribus donnent le nom de circoncision, mais qui rappelle plutôt l'idée d'une espèce de *baptême*. Des matrones, chargées de les surveiller pendant plusieurs mois, les conduisent d'abord à un ruisseau, les font entrer dans l'eau et les aspergent. Elles les cachent séparément dans les sinuosités de la rivière, et, après les avoir engagées à se couvrir la tête, les avertissent qu'elles vont recevoir la visite d'un gros serpent. Ainsi, ces pauvres filles d'Eve n'ont point oublié la forme que prit le grand ennemi pour séduire leur mère. On leur enduit alors les membres d'argile blanche, on leur met sur la figure un petit masque en natte, emblême de la pudeur qui doit désormais régler leurs actions. Couvertes de ce voile, et chantant des airs mélancoliques, chaque jour elles se rendent aux champs en procession pour s'endurcir aux travaux de l'agriculture, qui, dans ce pays, reposent tout particulièrement sur les personnes de leur sexe. Elles en rapportent, le

soir, un petit fagot de bois. On ne leur épargne ni les coups, ni les durs traitements, dans la vaine espérance de les rendre plus propres à l'accomplissement des devoirs de la vie. Elles se livrent fréquemment à des danses grotesques, et portent alors, en guise de jupons, de longues bandes composées d'une série de tubes de roseaux assez artistement enfilés. Les naturels trouvent sans doute que le bruissement de ce bizarre costume se marie agréablement aux chants et aux battements de mains.

XIV

Amulettes. — Pratiques superstitieuses.

Il est évident que si les idées et les pratiques qui ont fourni la matière du chapitre précédent, n'offrent point un ensemble assez homogène ni assez franchement spirituel pour mériter le nom de *religion*, elles appartiennent du moins au domaine du sentiment religieux et doivent puissamment concourir à perpétuer des instincts et des besoins dont l'âme humaine ne saurait entièrement s'affranchir sans se renier elle-même. Je n'ignore point qu'il a été en quelque sorte convenu jusqu'à ce jour de flétrir ces restes précieux du nom de *superstitions*, de *coutumes barbares*, de s'en détourner sans examen et de n'en prendre note que comme d'un obstacle de plus à l'introduction du christianisme. Pour ma part, je ne puis me défendre d'un certain respect pour ces traditions, quelque incomplètes et dénaturées qu'elles soient; j'y reconnais les ruines chancelantes, mais vénérables, d'une

digue opposée à l'invasion du matérialisme, un élément de succès que la Providence avait sagement ménagé à sa Parole. Les superstitions proprement dites, pourraient fournir matière à d'interminables paragraphes. On sait que l'Afrique est la terre classique des amulettes et des gris-gris. Le lecteur aura-t-il le courage de me suivre sur le terrain de l'absurde et du monstrueux? La répugnance que j'éprouve moi-même à l'y conduire peut lui servir de garantie que l'incursion sera aussi courte que possible et que nous nous contenterons de mesurer d'un coup d'œil l'abîme de crédulité où l'absence d'une foi satisfaisante fait tomber l'homme.

Voyez-vous cette patte de milan, cette griffe de lion, cet os du tarse d'un mouton, cet anneau en fer pendus aux cous de nos petits amis noirs? On les a placés là pour que ce pauvre enfant échappe à l'infortune avec la rapidité du milan dans son vol, pour que cet autre ait des garanties de vie aussi rassurantes que celles du lion, pour que ce troisième oppose au mal une résistance égale à celle du fer ou à celle d'un petit os compact et sans moelle, qu'on n'écraserait entre deux pierres qu'avec difficulté.

Vous voulez savoir à quoi sert ce tesson bien arrondi, percé au centre et retenu par un fil au milieu de quelques grains de verroterie. La jeune fille qui le porte prenait ordinairement son repas dans un pot d'argile fait tout exprès pour elle; le pot s'est cassé, l'imagination de la mère a vu dans cet accident le présage d'un plus grand malheur,

et de peur que l'enfant n'eût le même sort, elle lui a, d'un débris, fait une égide impénétrable.

Vous vous étonnez d'observer sur la poitrine d'un homme fait, cet insecte qui, tout éperdu, remue au hasard les tronçons mutilés de ses pattes? Hélas! il y a longtemps qu'il est là et il y sera longtemps encore. Le malheureux ne sait pas mourir, et cette inexplicable vitalité est la cause de son supplice, il faut bon gré, mal gré, qu'il communique son immortalité à son bourreau.

Voici passer un guerrier qui a faufilé quelques crins de bœuf dans sa chevelure, attaché à sa pelisse la peau d'une grenouille. Vous saurez que le bœuf, auquel ces crins ont été empruntés, n'avait point de cornes et était par conséquent fort difficile à saisir; quant à la grenouille, il n'est pas besoin de vous rappeler si elle est alerte et glissante! Notre homme est donc bien assuré d'échapper à tous les inconvénients de son dangereux métier.

Dans ce pays privilégié, il y a des remèdes à tous les maux imaginables, une infinité de moyens d'obtenir tout ce que le cœur désire.

Le voyageur amaigri par de longs jours de fatigue et d'abstinence, voit de loin la fumée du village où demeure l'ami qu'il va visiter. Une pensée décourageante traverse son esprit : Qui sait si cet ami, plus affamé que de coutume, ne videra pas, avant qu'on puisse arriver chez lui, tous les plats que sa ménagère a pu sagement mettre en réserve? Notre piéton avance avec inquiétude, portant alternativement ses regards sur les deux côtés du che-

min; mais bientôt son front s'éclaircit; il a vu, sur le bord de la route un monceau de pierres dont il reconnaît la signification. Il ramasse un caillou, crache dessus, et le jette sur le tas. Tout danger est passé, son hôte n'a plus faim.

Tel chef qui désire conserver pendant longtemps l'amitié d'un allié avec lequel il vient d'avoir une conférence, envoie religieusement couper l'herbe sur laquelle cet allié s'est assis pendant les entretiens qu'on a eus avec lui. Cette herbe est déposée dans un trou au centre de la cour où se traitent les affaires publiques.

Tel autre qui gémit de gouverner une ville presque dépeuplée, fait recueillir les touffes d'herbe et les broussailles qui poussent sur les points où les chemins du pays se croisent.

Le fameux Moussélékatsi, lors de son entrevue avec un naturaliste anglais, le docteur A. Smith, prit la tabatière du voyageur, et, sous prétexte d'en sentir le poli, il la passa et repassa longuement entre ses mains, espérant s'assimiler par là les molécules vitales du docteur et se mettre à l'abri de tout maléfice.

Tout chasseur qui craint de rentrer à vide au logis, doit se scarifier les pieds et les frotter avec des drogues magiques pour se rendre capable d'atteindre le gibier à la course. La même opération pratiquée au bras lui donne un coup droit et sûr.

Si l'on brûle la peau du serpent boa, on obtient une fumée qui fait produire au bétail de belles génisses et assure la maturité des blés.

Mais en voilà plus qu'il n'en faut sur ces inepties inqualifiables ; il nous reste à parler de superstitions d'une nature bien plus sérieuse, et qui, par leurs terribles effets, justifieraient à elles seules l'épithète de *malheureuse*, qui s'attache généralement au nom de la terre de Cham. La croyance à la sorcellerie y est partout répandue, mais n'a nulle part des effets plus désastreux que parmi les tribus qui occupent l'extrémité méridionale de ce vaste continent.

Les Bassoutos racontent que l'introduction de cet art fatal est due à une puissante reine de l'antiquité. Elle possédait deux baguettes qui lui rendaient tout possible. Lasse de se livrer seule à ses criminels ébats, elle emmena un soir sa belle-fille avec elle dans un lieu retiré. La magicienne fit des signes mystérieux, et l'on vit arriver des loups, des singes, et une foule de gens arrachés de leurs couches par un charme tout-puissant. Suivirent des scènes de désordre impossibles à décrire. Ce furent des danses furibondes, des transformations monstrueuses. Cependant, la reine se sentant fatiguée s'approcha de sa belle-fille et lui remit ses deux baguettes, en disant : Nous avons besoin de repos, vous ferez un signe avec cette verge et nous nous endormirons tous. Lorsque nous aurons suffisamment reposé, vous agiterez l'autre, et nous nous réveillerons. La bru fit le signe convenu, et tous les êtres rassemblés sur ce lieu, sans excepter les loups et les singes, furent aussitôt ensevelis dans le plus profond sommeil. La jeune princesse, ef-

frayée des scènes qui venaient de se passer sous ses yeux, se hâta de regagner sa demeure. Le lendemain matin, la reine ne se trouvait nulle part. On la fit chercher dans les divers quartiers de la ville, mais les messagers du roi furent fort surpris de trouver que des perquisitions du même genre avaient lieu partout. Dans telle maison manquait le mari, dans telle autre la femme, ailleurs mari et femme étaient absents. Ce fut bientôt une confusion générale. On finit par se rendre au conseil pour délibérer sur cet inexplicable événement. La princesse ne tarda pas à y aller elle-même. Elle raconta ce qui s'était passé. Le roi, conservant le sang-froid inhérent à sa dignité, dit à sa belle-fille : « Vous avez oublié de faire usage de la seconde baguette. Menez-nous sans retard au lieu où vous avez laissé la reine. » Toute la ville suivit son souverain. La princesse agita la baguette du réveil. Aussitôt les loups de fuir, les singes d'escalader les arbres, et les dormeurs et dormeuses de reprendre le chemin de leurs demeures. — L'effroi que cet événement produisit n'empêcha pas une foule de méchants d'entrer dans la voie que la reine avait frayée, et la sorcellerie devint bientôt universelle.

Je ne crois pas qu'il y ait un seul Cafre ou Mochuana qui ait pu jusqu'à ce jour se soustraire à la crainte de cette puissance imaginaire. Les plus avancés diraient volontiers comme un chef qui pérorait en ma présence sur cette matière : « La sorcellerie n'existe que dans la bouche de ceux qui en

parlent. Il n'est pas plus au pouvoir de l'homme de faire mourir son semblable par le seul effet de sa volonté, qu'il ne lui serait possible de le ressusciter. Voilà mon opinion. Cependant, vous sorciers qui m'écoutez, soyez modérés. »

Ceux de mes lecteurs qui n'ont pas encore oublié les vieux contes de leurs bonnes se seront aperçus déjà qu'ils sont ici en pays de connaissance. Ils retrouvent au fond de l'Afrique leurs loups-garous ou lycanthropes, leur sabbat sur la bruyère déserte, leur baguette magique, ou, s'ils le préfèrent, le fameux manche à balai. Pour compléter la liste des animaux complices des sorciers et des sorcières, il faut cependant ajouter aux loups et aux singes l'immonde corbeau, le hibou, les chiens pelés et galeux qui n'ont pas de maître, certaines antilopes aux mœurs capricieuses qui viennent furtivement rôder autour des habitations humaines, et, lorsque le maître du logis met la tête dehors, s'éclipsent mystérieusement en poussant un cri plaintif.

Il faut observer aussi que les maléfices, dans ces contrées, ont, au dire des naturels, des conséquences beaucoup plus sérieuses que celles dont on parle généralement chez nous.

Les noirs ne se mettent pas en frais pour peu de chose, et, s'ils ensorcellent quelqu'un, c'est dans le dessein de le faire mourir. Il y a plus, si l'on ne veille soigneusement sur le tombeau où repose leur victime, jusqu'à ce que son cadavre soit tombé en pourriture, les sorciers la ressuscitent pour l'envoyer de nuit tourmenter les vivants, pour s'amuser

d'elle à loisir ou l'employer à des travaux serviles. Ce sont les horreurs du vampirisme des Illyriens et des Hongrois, s'ajoutant aux malices de la sorcellerie.

Tous les moyens de nuire d'une manière surnaturelle, que le délire de l'imagination a pu conjurer, sont connus et redoutés de ces pauvres peuples.

Le mauvais œil, la menace sinistre, le geste suspect, vont de pair avec l'emploi de substances enchantées, mêlées aux aliments ou tout simplement déposées dans l'habitation, au jardin, à la source favorite de l'individu que poursuit la haine ou la vengeance.

Le sang de l'antilope cama est, assure-t-on, le plus actif des ingrédients dont se compose la pharmacie de ces mécréants. Du reste, tout leur est bon, quelques poils de votre barbe, une touffe de vos cheveux, les rognures de vos ongles, une goutte de sang qui vous est tombée du nez et que vous avez négligé de rendre impalpable en l'effaçant avec le pied. Parfois le sorcier se borne à passer par-dessus la hutte, monté sur un loup, ou à envoyer un singe se percher sur le faîte.

Ces idées superstitieuses ont les effets les plus désastreux. Dans une foule de cas, elles font dégénérer une simple indisposition en maladie mortelle. Partant du principe qu'il faut avant tout soustraire le patient à l'influence de la personne qui lui a jeté un charme, on se hâte d'aller le reléguer loin de toute habitation, le plus souvent sous un roc à peine assez creux pour lui offrir un abri tolérable. Là,

réduit à la société d'une ou deux personnes, privé de toutes les douceurs et les commodités auxquelles il était accoutumé, le malade ne tarde pas à tomber dans la plus noire mélancolie. Il couvre son corps de misérables haillons, cesse de se laver et de prendre soin de sa personne, se nourrit d'aliments grossiers, et n'ouvre la bouche que pour maudire l'auteur supposé de son malheur.

Manaïlé, femme du chef Moshesh, atteinte d'une indisposition sérieuse, fut transportée à quatre lieues de sa résidence habituelle. Sur l'invitation de son mari, j'allai la visiter et lui trouvai les symptômes d'un commencement d'hydropisie.

Convaincu qu'il me serait impossible de lui faire le moindre bien à cette distance, je demandai qu'elle fût ramenée à Thaba-Bossiou. « Quoi, s'écria-t-elle avec effroi, au milieu de mes meurtriers! Jamais!... Je veux mourir sous ce rocher!... » Un mois se passa en pourparlers. Les parents de la malade étaient furieux contre moi, de ce que j'avais osé faire une proposition si téméraire.

A la fin, cependant, mes raisonnements l'emportèrent dans l'esprit du chef sur cette opposition ridicule.

Manaïlé fut ramenée; elle arriva dans la nuit afin de n'être vue de personne, et alla se cacher dans l'une de mes chambres. Le lendemain on s'occupa de lui trouver une hutte. Ce n'était pas chose aisée que d'en trouver une dont on n'eût rien à redouter. Telle hutte était spacieuse et saine, mais il était mort quelqu'un dans le voisinage. Telle

autre donnait sur le chemin public. Une troisième appartenait à un ami des sorciers supposés. Il se faisait tard et l'on ne savait encore où loger la pauvre Manaïlé.

Vers le soir un de ses cousins offrit de la recevoir chez lui. Sa hutte était toute neuve, et il n'y avait rien à craindre des voisins parce que la plupart étaient à mon service et sous mon influence directe. Ma malade s'y transporta à la faveur des ténèbres. Aidé de bons livres, je commençai alors un traitement qui ne tarda pas à produire une amélioration visible; mais, convaincu qu'une guérison parfaite ne pouvait s'opérer qu'au moyen de beaucoup d'exercice et d'un régime généreux, je m'attachai surtout à obtenir de Manaïlé qu'elle reprît quelques-unes de ses occupations habituelles, et qu'elle se nourrît d'aliments secs et fortifiants.

Toutes mes instances furent inutiles. L'idée de sortir de sa hutte la faisait frémir, et l'immobilité absolue à laquelle elle se condamnait lui ôtait tout appétit.

« Manaïlé, lui dis-je un jour, je vois que vous n'avez pas de confiance en moi. — Oh ! ne parlez pas ainsi, se hâta-t-elle de répondre ; mon cœur dit merci! merci! quand même je me tais, mon cœur dit merci! — Cette hutte vous tue ; pourquoi refusez-vous d'en sortir? — Les Bassoutos sont trop méchants, ils ont mis une *fontaine* dans mon corps! — Comment cela? — Je revenais un jour des champs, quelques femmes du chef me donnèrent de la bière à boire, la mort était dans le vase!

— Pourquoi le pensez-vous? Quelles raisons avaient-elles de vous haïr? » Ici, le frère de Manaïlé, qui se trouvait présent, répondit pour elle : « Manaïlé, me dit-il, était belle; aujourd'hui elle est maigre et défigurée..., mais alors elle était belle, et puis elle était laborieuse; son lait caillé et son beurre étaient toujours si blancs et si frais! son champ avait de si beau blé! Moshesh aimait Manaïlé, voilà pourquoi on l'a tuée. — Mes amis, dis-je alors à ces malheureuses victimes de la superstition, croyez-moi, Dieu seul fait vivre et fait mourir. A moins qu'il n'y eût du poison dans le vase, ce n'est pas la bière des femmes de Moshesh qui a fait du mal à Manaïlé. — Non, répliqua-t-elle; il n'y avait pas de poison, mais le vase était ensorcelé! Hier encore, tandis que je reposais auprès de la hutte, un corbeau s'est jeté sur moi!...— Eh bien! ce corbeau? — Il était envoyé!... On n'attend pas que je sois morte!... » Obsédée par ces sinistres pensées, Manaïlé se refusa complétement à suivre mes conseils, et mes efforts pour la guérir devinrent inutiles. J'espérais cependant encore, lorsque ses parents vinrent me l'arracher pour la placer dans une caverne, où, après quelques mois de souffrances aiguës, elle expira dans les bras de sa mère, la seule personne qui restât auprès d'elle.

On aura remarqué que cette pauvre femme ne pouvait se rendre compte de son hydropisie qu'en supposant qu'on lui avait mis une source d'eau dans le corps. L'ignorance absolue où sont la plupart des indigènes des causes naturelles et des sym-

ptômes des diverses affections morbides, fait qu'ils se représentent généralement les maladies sous la forme d'un corps étranger. Il s'agit le plus souvent de quelque chose qui rampe, se tortille, court de tel endroit à tel autre. J'ai connu un malade qui prétendait avoir un essaim de bourdons noirs dans l'estomac. Un autre, auquel on avait extrait un lipôme adipeux, montrait triomphalement le suif qu'on lui avait mis entre la peau et les muscles. Cette erreur tourne au profit de certains imposteurs qui prétendent enlever par la *succion* les innombrables articles que les sorciers ont l'art d'introduire dans la pauvre machine humaine.

Les efforts que l'on a faits jusqu'à ce jour pour démontrer aux naturels la folie de ces terreurs imaginaires n'ont eu presque aucun résultat, parce qu'on s'est exclusivement attaché à travailler sur l'esprit des victimes du préjugé. On a trop oublié que pendant que l'on épuise toutes les ressources du raisonnement ou les traits de la raillerie, il existe réellement des personnes malintentionnées, qui prétendent être en possession de maléfices, et vont répandant la terreur, et semant ainsi les germes des maladies les plus sérieuses, par d'abominables pratiques. Lorsque Dieu commandait aux Israélites de ne point laisser vivre les sorciers, nul doute qu'il n'eût en vue des scélérats de cette espèce. Il est aussi bien des cas où l'individu qui se dit ensorcelé a de fait été empoisonné. Le gouvernement anglais reçoit sous sa protection tous les transfuges que les chefs indigènes poursuivent

pour crimes de sortilége. Pakati, qui gouverne une des tribus de la côte de Natal, envoyait naguère à ce sujet un message remarquable aux autorités britanniques : « Pakati prie ses seigneurs anglais de ne point traiter la question à la légère. Ses seigneurs disent qu'ils ne croient pas que les sorciers puissent faire mourir quelqu'un; il est des gens qui se réjouissent en apprenant cela et qui se proposent d'en profiter pour réaliser les plus funestes desseins. Que le gouvernement prenne garde de ne pas protéger des meurtriers aux dépens de la vie de gens innocents. »

J'eus occasion, dans le temps, d'exercer la censure ecclésiastique sur une femme, membre de mon troupeau, qui avait perdu presque subitement son fils unique et qui s'obstinait à attribuer ce malheur à une voisine qui avait déposé un os enchanté dans le terrain où croissait le blé dont elle nourrissait le pauvre enfant. Un an plus tard cette malheureuse mère en piochant le même champ, y trouva un fragment de côte tout couvert de sang et enveloppé d'un lambeau de peau. La chose me fut immédiatement soumise, et j'acquis la certitude que quelqu'un se faisait un barbare plaisir de tourmenter cette infortunée.

Faute d'une loi sage, propre à réprimer ce genre de délit, la croyance au sortilége se perpétue de génération en génération et donne lieu aux crimes et aux vengeances les plus atroces. Les chefs cafres s'en font quelquefois un moyen politique. Pour se débarrasser d'un vassal qui leur fait ombrage, ou

s'emparer des richesses d'un sujet opulent, il leur suffit de crier au sorcier, et toute la population soulevée par ce nom exécré immole sans remords à leur rapacité la plus innocente victime.

Mokoko, petit chef amakosa, s'était établi, sous la protection des Bassoutos, près du lieu où s'élève aujourd'hui la station de Hébron. Peu de temps après, son frère aîné qui possédait de nombreux troupeaux vint se joindre à lui. Je les vis l'un et l'autre à Morija où ils cherchaient à se procurer du blé. Mokoko qui me connaissait déjà vint me présenter le nouveau venu, afin, disait-il, que je pusse lier amitié avec un grand homme. Le traître nourrissait cependant au fond de son cœur le plus diabolique dessein. Il convoitait les richesses et méditait la perte de celui qui, selon ses propres expressions, avait sucé le même lait que lui. Une attaque de goutte fournit bientôt le prétexte nécessaire. N*** se vit dans la même journée accusé, condamné et traîné au supplice. On lui avait préparé la mort la plus affreuse. Deux fragments de rochers placés très près l'un de l'autre, suggérèrent à ses bourreaux l'idée de le griller vif. On alluma un grand feu autour de ces deux masses et lorsqu'elles furent à peu près rouges, on attacha à un poteau, dans l'étroit espace qui les séparait, le prétendu sorcier. Des hommes armés commencèrent alors à le harceler. Chacun des mouvements qu'il faisait pour se dérober à la pointe de leurs javelines, lui causait d'horribles douleurs. Son corps ne fut bientôt qu'une plaie; mais la mort, que l'infortuné appe-

lait à grands cris, ne mit fin à ses souffrances qu'au bout de plusieurs heures.

Les Béchuanas ont généralement des mœurs trop douces pour que de pareilles scènes puissent se passer chez eux. Cependant ce genre de meurtre judiciaire ne leur est pas inconnu. On peut seulement dire qu'ils s'en rendent rarement coupables et qu'ils répugnent à torturer leurs victimes.

DEVINS-MÉDECINS.

Les vagues croyances et les superstitions des indigènes offraient à la cupidité un champ trop beau pour rester inculte. On trouve effectivement chez ces peuplades une foule d'hommes adroits et rusés qui, sous le nom générique d'*engakas* ou savants, remplissent les fonctions de prêtres, de prophètes, de devins, de médecins, et s'enrichissent aux dépens de la crédulité publique. Les chefs les favorisent et trouvent en eux de puissants auxiliaires. Ils recherchent tout particulièrement ceux qui se mêlent de prédire l'avenir ou d'entretenir des rapports directs avec le monde des esprits. Ces imposteurs se distinguent de leurs confrères par le titre de *nogés*, qui semblerait faire remonter l'origine de leurs prétentions à l'époque où l'esprit de Python servait de guide au genre humain. *Nogé* est un substantif formé du verbe *noga*, qui signifie *deviner surnaturellement* et qui est identique avec le radical *noga*, serpent. J'avais de fréquents rapports avec le devin particulier du souverain des Bassoutos. C'est un homme évidemment supérieur

à la masse de ses concitoyens. Toujours affable et poli à mon égard, il savait éluder avec un tact parfait les luttes qui lui auraient été trop défavorables. A une époque où il n'avait encore aucune idée de l'inflexibilité des principes chrétiens, il me proposa sérieusement de faire cause commune avec lui. Il ne voyait pas de fin aux avantages qui résulteraient pour lui et pour moi de cette alliance. « Je ne puis mentir, lui répondis-je, et mentir est votre métier. — On ne ment pas, répliqua-t-il, mais on se trompe. Quand mes prédictions ne se réalisent pas, je dis que tous les jours ne se ressemblent point, et l'on me croit encore. »

Prévenant avec habileté les désirs ou les volontés de son maître, Chapi se charge d'en sanctionner la réalisation. Le chef médite-t-il, par exemple, une expédition militaire, longtemps avant que le plan ne s'ébruite, l'astucieux devin passe des nuits entières à rôder autour de la ville. On l'entend gémir, pousser des cris déchirants. Il passe les journées qui succèdent à ces veilles dans un morne silence. Par moments on le voit s'approcher du chef d'un air égaré; il veut parler, tous les assistants interrompent leurs conversations, mais sa langue est encore liée, il regarde tristement autour de lui, sanglote violemment et se retire. Enfin l'oracle se prononce, les tourments de la divination vont cesser : Chapi revient de ses promenades nocturnes, les épaules bariolées de blanc; ce sont les dieux qui ont fait eux-mêmes ces marques sur la personne de leur fidèle interprète, afin que personne ne

doute de la vérité de ses paroles. Il prédit alors au souverain de la tribu des dangers imminents, des trames secrètes que l'on doit immédiatement déconcerter par une levée générale de boucliers. Il annonce une victoire assurée et désigne la couleur et l'âge de la victime que les dieux demandent comme salaire de leur bienveillante intervention. On comprend qui doit s'en repaître.

Chapi a déjà eu plusieurs révélations de ce genre, depuis que je le connais. La première fois c'était la défunte reine Mamohato qui lui avait apparu à une très petite distance de la ville. Elle ne paraissait nullement disposée à jeter du mystère sur sa visite, car elle finit par enfourcher les épaules du devin, qui prétendit ensuite, sans que personne pût s'en étonner, n'avoir de sa vie senti pareil poids. Dans une autre occasion, Pété, grand-père du chef, se donna la peine de venir lui-même nous avertir qu'une peuplade voisine se préparait à nous attaquer. Il faut remarquer que Pété a eu le malheur d'être mangé par des cannibales, circonstance fort digne d'être relevée à l'honneur de notre magicien. On voit que s'il ne recule pas devant d'insignes impostures, il ne recule pas non plus devant les conséquences les plus rigoureuses d'une saine métaphysique, et croit le trépassé dont les chairs et les os ont été digérés par des anthropophages et par leurs chiens, tout aussi capable d'exister et d'agir que celui dont la cendre repose paisiblement au fond d'une fosse.

En 1851, un devin, du nom d'Omlangéné, fit

voler aux armes les Cafres en leur prédisant un triomphe assuré, et leur certifiant que les balles des Anglais resteraient sans effet et que la mer engloutirait leurs vaisseaux chargés de soldats. Il se disait revenu du monde des esprits. Beaucoup de Bassoutos crurent fermement que c'était une seconde incarnation de leur ancien chef Motloumi, qui a laissé une grande réputation de bonté et dont le nom est souvent invoqué dans les temps de calamité publique.

Le crédit de ces prophètes se soutient, grâce à l'extrême crédulité de leur entourage et à quelques rares coïncidences qui semblent justifier leurs prétentions. Pendant notre long séjour en Afrique, nous avons eu connaissance de bien des prédictions qui n'ont eu aucun résultat, mais nous avons aussi été témoin d'un fait qui très certainement compensera dans l'esprit des indigènes une infinité de désappointements subséquents. En 1851, la guerre était devenue inévitable ; il s'agissait seulement de savoir s'il était plus avantageux d'attendre l'ennemi ou de le prévenir. Manchoupa, femme jusqu'alors ignorée, fait savoir au chef qu'elle a été ravie en extase et qu'un être qu'elle ne désigne que par les mots : *Il*, *lui*, l'a chargée de dire à la tribu tout entière qu'on doit se tenir sur la défensive, que l'ennemi viendra, se fera presque anéantir dans un combat si vif et si prompt qu'on l'appellera le *Combat de la grêle*, qu'après cela l'on jouira d'un long intervalle de repos, les pluies seront abondantes et le peuple pourra faire ses semailles

et sa récolte sans aucune crainte. Nous eûmes connaissance de ce message au moment même où il fut envoyé. Trois semaines plus tard, le combat prédit eut lieu. L'ennemi vint en quelque sorte se livrer lui-même. Connaissant mal les localités, il se laissa refouler vers d'affreux précipices, du haut desquels des centaines d'hommes tombèrent pêle-mêle, de telle sorte que quelques instants suffirent pour décider la journée. Le parti défait était soutenu par les colons, chacun s'attendait à de promptes et sérieuses représailles. Cependant, comme l'avait dit Manchoupa, les Bassoutos jouirent d'un répit assez long pour leur permettre de semer et de faire la récolte. Les pluies furent très régulières et la moisson fort abondante.

Les Amakosas et les Temboukis, malgré leur défaite, n'oublieront pas le naufrage du *Birkenhead* qui portait des troupes destinées à les soumettre. Trois cents hommes engloutis en une fois, leur paraîtront toujours une confirmation suffisante des paroles d'Omlangéné lorsqu'il les assura que la mer combattrait pour eux. On eut, lors de l'apparition de cet imposteur, un exemple frappant de la docilité avec laquelle les peuples superstitieux se soumettent aux sacrifices que leur imposent les déceptions dont ils sont victimes. Il fallait, pour obtenir le triomphe promis par Omlangéné, suivre ponctuellement ses prescriptions. Il imposait aux populations la règle de se défaire immédiatement de toutes les amulettes, de tous les préservatifs, charmes et médecines qu'on pouvait posséder; de massa-

crer impitoyablement les bœufs, vaches, veaux, moutons et chèvres de couleur fauve ou jaune. Connaissant l'attachement presque idolâtre des Cafres et des Béchuanas à leur bétail, nous crûmes que cette dernière prescription suffirait pour ruiner le crédit du devin. Il n'en fut rien cependant : l'entraînement devint universel; des milliers de bêtes dans le meilleur état, et valant de fortes sommes, furent immolées sans hésitation. Quelques membres de nos Eglises, qui pendant de longues années avaient fait preuve de sincérité, ne purent se défendre de la contagion. J'ai mieux compris dès lors l'empressement avec lequel les Israélites se défirent de leurs bagues et de leurs colliers d'or, pour se donner un Dieu visible.

Indiquer la direction qu'ont prise des animaux égarés, dire s'ils vivent encore, si l'on pourra les retrouver, etc., est une des branches les plus importantes de l'art de nos devins africains. Il n'est, au reste, sorte de question qu'ils n'entreprennent de résoudre. Votre femme, votre enfant, sont-ils malades? on vous dira s'ils guériront. Avez-vous un ami en pays étranger, à la guerre? vous pouvez vous assurer à l'instant s'il vit encore, s'il revient, ou si au contraire, il s'éloigne davantage de vous. Pour cela, il n'est pas nécessaire de recourir aux mystères de la nécromancie. Un petit collier d'osselets et de minces lames d'ivoire font toute l'affaire. Les osselets représentent des animaux, les lames des êtres humains; certaines marques permettent de distinguer les mâles des femelles.

Il est convenu que telle partie de l'osselet représente la tête, telle autre le dos, etc... La consultation va commencer. Le devin détache les osselets qu'il porte généralement au cou, les défile, les place dans le creux de sa main. Vous voulez savoir dans quelle direction vos chevaux se sont égarés? dans quel état ils se trouvent? Bon!... Voilà les osselets à terre!... Le devin les examine en marmottant certaines phrases techniques qui seront du cafre s'il est lui-même Mochuana, car là aussi il faut parler une langue inconnue pour se faire respecter du vulgaire. Vous le voyez tout à coup passer de l'hésitation à la certitude, de la crainte à l'espérance. Quelquefois il paraît consterné par ses découvertes; cependant une observation, qui lui avait d'abord échappé, semble le rassurer jusqu'à un certain point. Si quelque membre de sa confrérie survient, une grave discussion s'établit à voix basse. Enfin le sort se prononce. « Vos chevaux sont vers le soleil levant, un est malade ou blessé, les autres reviennent sur leurs pas, et, si vous les cherchez dans la direction spécifiée, vous ne tarderez pas à les trouver. Tant de clairvoyance vous étonne? Réservez votre surprise pour une meilleure occasion!... Quand un présent fait avec adresse vous aura mérité les honneurs de l'initiation, vous découvrirez qu'il s'agit tout bonnement d'un jeu de hasard. Vos chevaux sont allés vers l'est, car les osselets sont tombés dans cette direction. Ils reviennent; en effet, les têtes de la plupart des osselets sont tournées vers le devin. L'un de vos che-

vaux est malade ou blessé ; voyez ! un osselet est couché sur le côté. S'il était couché sur le dos, ce serait bien pis, votre cheval serait mort.

S'il se fût agi de prédire l'issue de l'indisposition de votre enfant, une lame d'ivoire eût été consultée. Si cette lame fût tombée sur le dos, adieu tout espoir ; si elle fût tombée sur le ventre, longue et grave maladie ; sur le côté ?... plus de crainte, c'est dans cette position que l'homme en santé sommeille. — Tels sont, avec quelques autres du même genre, les petits secrets de cette jonglerie qui fait des dupes même parmi les colons d'origine européenne. N'oublions pas d'observer que si l'art divinatoire réduit à ces proportions ne paraît pas exiger de longues études, il se perd aussi avec la plus grande facilité. Tous les porteurs d'osselets sont unanimes à dire que si par mégarde ils négligeaient de cracher avant de manger, ils redeviendraient en tout semblables au reste des mortels.

Les devins, dont les prétentions sont le plus criminelles, sont ceux qui se donnent comme appelés à découvrir les sorciers. Ils jouissent d'un grand crédit chez les Cafres et ne trouvent que trop d'emploi dans leur malheureux pays.

Le procédé par lequel ces flaireurs (comme on les appelle) prétendent découvrir les coupables serait très amusant, s'il n'avait des conséquences si terribles. On pourrait en faire un fort joli jeu pour les enfants. Au fond, il ne s'agit que de donner la forme d'un arrêt très solennel à des conclu-

sions déjà bien arrêtées dans l'esprit des plaignants et dont le sorcier a mille moyens de s'instruire à l'avance.

Qu'on se représente une longue procession de noirs presque nus, se dirigeant, précédés d'un bœuf, vers la crête d'un monticule où se montrent des huttes entourées de roseaux. Un homme, au regard farouche, le corps enduit d'ocre, la tête ombragée de longues plumes, l'épaule gauche couverte d'une peau de panthère, la main armée d'un javelot, accourt en bondissant, s'empare de l'animal qu'on amène, va l'enfermer dans un lieu sûr et revient se placer devant la troupe qui n'a point discontinué sa marche. Il entonne le chant de la divination et toutes les voix s'unissent à la sienne : « A mort! à « mort le sorcier infâme qui se glisse au milieu de « nous comme une ombre! Nous le trouverons et il « payera de sa tête! A mort! à mort le sorcier!» Le devin fait alors vibrer son javelot et le fiche en terre comme s'il perçait déjà sa victime. Puis, relevant fièrement la tête, il exécute une danse accompagnée de sauts extraordinaires dans lesquels il fait passer sous ses pieds la hampe de sa lance qu'il tient à deux mains. Arrivé près de sa demeure, il disparaît de nouveau et va s'enfermer dans une cabane où nul autre n'oserait pénétrer. Les consultants s'arrêtent alors, s'accroupissent côte à côte et forment un cercle parfait. Chacun tient à la main une courte massue. Bientôt des acclamations se font entendre : le redoutable *nogé* sort de son sanctuaire où il était occupé à préparer

le breuvage sacré. Il vient d'en boire une dose suffisante pour lui découvrir les secrets de tous les cœurs. D'un bond il s'élance au milieu de l'assemblée. Tous les bras se lèvent à la fois, des coups de massue font trembler le sol et si ce bruit lugubre ne réveille pas les dieux infernaux qu'il appelle au conseil, du moins va-t-il jeter l'effroi dans l'âme des pervers qui nourrissent encore de sinistres desseins. Le devin récite avec la plus grande volubilité des strophes consacrées à sa propre louange. Il se met alors en devoir de découvrir en quoi consiste, et dans quelles mains se trouve, un ornement dont on doit le gratifier en sus du bœuf qu'il a déjà reçu. Ce premier essai de sa clairvoyance doit bannir jusqu'au dernier doute.

Un coup d'œil adroitement jeté sur quelques affidés épars dans l'assemblée, les avertit de leur devoir.

« Il est, s'écrie notre noir charlatan, bien des objets dont l'homme peut orner sa personne. Parlerai-je de ces boules de fer perforées qui nous viennent des Barolongs? »

L'assemblée frappe de la massue, mais les affidés le font mollement.

« Parlerai-je de ces petits grains de diverses couleurs que les blancs recueillent, dit-on, sur les bords de la mer? »

Coups de massue également forts.

« J'aurais dû dire, plutôt que vous m'avez apporté un de ces brillants cercles de cuivre... »

Coups de massue inégaux.

« Mais non, je vois votre présent, je le distingue parfaitement... C'est le collier des blancs!... »

L'assemblée tout entière frappe de la massue avec véhémence. Le devin ne s'est pas trompé.

Mais il a disparu, il est allé boire une seconde dose de son spécifique.

Le voilà revenu. Pendant le premier acte son œil exercé n'a pas manqué d'observer un individu plus préoccupé que les autres, trahissant beaucoup de curiosité et non moins d'embarras. Il sait donc déjà dans quelles mains se trouve le présent; mais, pour donner plus d'intérêt à la procédure, il s'amuse un instant, pirouette, s'avance tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, puis, avec la certitude que donne une soudaine inspiration, fond sur le dépositaire et soulève son manteau.

« Maintenant, dit-il, cherchons le coupable. Votre communauté se compose de gens de tribus diverses. Vous avez des Bakuénas? (coups de massue inégaux); des Batlokoas? (coups de massue inégaux encore); des Basias? (coups également forts); des Bataoungs? (coups inégaux). Pour ma part, je ne hais aucune de ces tribus. Les habitants d'un même pays doivent tous s'aimer sans distinction d'origine. Cependant il faut que je parle : « Frappez! frappez! Le sorcier appartient aux *Basias!* »

Coups de massue énergiques et prolongés.

Le devin va de nouveau puiser au vase qui contient sa sagesse. Il n'a plus qu'à s'occuper d'une fraction très petite de la population incriminée.

A son retour, il fait une nomenclature soignée des

noms que peuvent porter les individus appartenant à cette fraction. La chose est très facile dans un pays où presque tous les noms propres sont empruntés à quelqu'un des règnes de la nature. Des coups de massue plus ou moins bien appliqués lui apprennent dans quelle série il doit procéder à son investigation, et la farce se continue ainsi jusqu'au bout. Le lecteur voit que le métier n'est pas difficile et que s'il avait aussi peu de conscience que les *nogés*, il pourrait gagner des bœufs tout aussi facilement qu'eux.

Pour être complet sur cette triste matière, je dois indiquer deux autres moyens de découvrir les sorciers, beaucoup plus expéditifs et qui nous rappelleront encore une fois les épreuves judiciaires qu'aimaient tant nos ancêtres.

L'un consiste à faire cuire les chairs d'un bœuf entier et à inviter toutes les personnes du voisinage à venir en manger. Si, pendant le repas, il arrive à quelqu'un d'avaler un morceau trop en disproportion avec la capacité de son œsophage et de s'étrangler, comme on dit en terme d'écolier, il n'est que trop sûr que ce malheureux est le coupable.

L'autre n'offre pas la consolation d'avoir au moins mangé un bon morceau et a de plus un caractère fort brutal. On vous enferme sans cérémonie, à titre de suspects, dans une hutte où l'on peut à peine se remuer, et voilà qu'un magicien sans pitié se place à la porte, la bouche pleine de gras liquide et tenant un tison à la main ; il souffle de toutes ses forces ; le gras, au contact du charbon,

s'enflamme, suit l'impulsion que lui ont donnée des poumons dignes d'Eole et va s'appliquer où il peut, *où il doit,* disent les Bassoutos. En effet, ils ne doutent nullement que la brûlure la plus sérieuse n'indique à qui revient le délit.

Le lecteur, justement alarmé par un paragraphe nouveau, se demande peut-être s'il a été possible même à des magiciens à peau noire d'enchérir sur les extravagances que nous venons d'énumérer. Hélas! oui. Nous n'avons pas encore touché à la plus sublime de leurs prétentions. La brûlante Afrique pouvait-elle se passer de *faiseurs de pluie?* Ne rions point cependant... Le titre ridicule que nous venons d'inscrire doit rappeler aux habitants privilégiés de l'Europe qu'il est sous d'autres zones des souffrances dont ils ne sauraient se faire une idée et qu'on n'y connaît point le Réparateur suprême de tous les maux. Moïse, en énumérant les malédictions qui devaient fondre sur Israël s'il n'obéissait à la voix du Seigneur, prononça ces terribles paroles : « L'Eternel te donnera, au lieu de la pluie qu'il faut à la terre, de la poussière et de la poudre qui descendra sur toi des cieux jusqu'à ce que tu sois exterminé. » Comprenez-vous bien ce que cela veut dire? Ah! ce n'est qu'en Afrique qu'on le comprend. Lorsque, après une longue sécheresse, la création tout entière paraît arrivée à cet état de prostration désespérée qui suit le délire de la soif, de gros nuages s'élèvent à l'horizon. La nature palpitante semble prête à pousser un cri de détresse. Les plantes que le soleil n'a point encore pulvéri-

sées et qui font un dernier effort pour relever leurs tiges racornies, le sol crevassé qu'un peu d'ombre soustrait enfin aux feux qui le calcinent, l'oiseau qui du fond d'un torrent desséché s'élance sur l'épine grisâtre du mimosa, l'antilope qui sort haletante de dessous une touffe de joncs et regarde à l'horizon en dilatant ses naseaux, tout semble prendre une voix pour dire : « A moi! à moi! la goutte rafraîchissante! » Les nuages s'avancent, mais bientôt la teinte roussâtre de leurs bords, l'odeur terreuse que prend l'atmosphère annoncent un fléau de plus. Les trombes du désert ont soulevé jusqu'au ciel des montagnes de sable et de poussière. Un vent furieux pousse devant lui ces particules brûlantes et les répand partout sans pitié. Le torrent aérien roule sans interruption pendant de longues heures, quelquefois même des jours entiers. Les habitations les mieux fermées ne garantissent point de son invasion. Dans les retraites qu'il s'est ménagées, l'homme se sent assailli par d'imperceptibles atomes qui obscurcissent sa vue, bouchent ses oreilles et ses narines, s'agglutinent à sa peau et font crier sous sa dent le pain dont il s'alimente.

Donnez des autels aux populations soumises à de telles visitations! Dans leur ignorance, elles se tournent vers les êtres les plus puissants qu'elles connaissent. Elles s'attroupent autour de leurs chefs et leur crient : De la pluie! de la pluie! comme l'Egypte demandait autrefois du pain à Pharaon. Les chefs, pour ne point paraître indifférents à des

souffrances si cruelles, appellent les devins à leur secours et les comblent de présents.

Les faiseurs de pluie jouissent de peu de crédit chez les Bassoutos et les Cafres qui habitent des régions assez humides.

La médecine est tout entière entre les mains des Engakas. On a vu plus haut que les maladies sont universellement attribuées à l'influence directe des ancêtres ou à celle d'un maléfice. Il résulte nécessairement de là que la cure doit être confiée aux hommes qui ont accès aux sources d'où le mal procède. Ces empiriques connaissent quelques simples assez bienfaisants. Ils ont leurs vomitifs, leurs purgatifs, leurs sudorifiques, leurs calmants. La quantité de tisane qu'ils font avaler à leurs malades passe toute croyance. Ces infusions doivent parfois leurs principales vertus aux combinaisons les plus étranges.

Je me rappelle avoir fait jeter les hauts cris à un médecin renommé en me permettant d'écumer un pot où cuisait, à gros bouillons, certain mélange d'herbes et de racines. J'en voulais surtout, dans ma simplicité, à une plume de coq que je voyais de temps en temps paraître à la surface. « Qu'allez-vous faire? me crie l'Hippocrate africain, sans cette plume ma décoction ne vaudrait rien. » La phlébotomie est inconnue à ces messieurs, mais ils ont souvent recours à un procédé qui équivaut à nos applications de sangsues. Pour cela ils incisent assez profondément la peau; puis, plaçant sur la coupure, en guise de ventouse, une petite corne

d'antilope percée aux deux bouts, ils font le vide au moyen de fortes aspirations, et, avec un peu de patience, ils parviennent à extraire une quantité de sang assez considérable. Ils connaissent l'usage des clystères et y ont assez souvent recours, surtout pour les enfants. Ne possédant pas les moindres notions d'anatomie, ils sont très timides en fait d'opérations chirurgicales. Au lieu d'enlever les tumeurs ou les kystes, ils se contentent de les scarifier et de travailler à les réduire par des topiques détersifs. Dans les cas extrêmes, et où il y va de la vie, ils s'aventurent à recoudre les bords d'une blessure, à raccommoder de leur mieux un membre fracturé. Mais, généralement parlant, la chirurgie est plutôt le fait de certains individus connus dans la communauté pour leur adresse et leur courage que celui des *guérisseurs* de profession.

Comme leurs confrères de tous les pays, les médecins béchuanas et cafres spéculent à leur avantage sur les craintes qu'inspire la mort. Pendant la durée de la maladie, ils ordonnent de fréquents sacrifices et s'adjugent les meilleurs morceaux des victimes offertes aux dieux infernaux. Plus tard, quelle qu'ait été d'ailleurs l'issue, on leur doit des offrandes vivantes qui vont grossir des troupeaux déjà considérables. Ils se font en sus fort bien payer et mieux encore servir par de jeunes apprentis qui les accompagnent partout. Ces aspirants au doctorat, témoins de l'accroissement rapide de la fortune de leurs patrons, supportent

avec patience les ennuis d'un long noviciat. On les voit souvent passer pliant sous le poids d'un énorme quartier de bœuf qui sort de la demeure d'un moribond. Ce sont eux qui transportent d'un village à l'autre la pharmacie de leurs maîtres renfermée dans une infinité de petites cornes qui remplacent nos burettes et nos fioles.

XV

Idées morales.

Le Dieu compatissant et fidèle qui soutient l'existence physique des plus vils idolâtres, a veillé avec non moins de sollicitude à ce que la vie morale ne s'éteignît point entièrement chez eux. De même qu'il envoie son soleil et ses pluies fertiliser leurs champs placés sous l'invocation des divinités mensongères, de même son doigt sait trouver un coin dans leurs cœurs remplis de ténèbres pour y tracer ses lois en caractères indélébiles. La seule différence bien tranchée à établir sur cet article entre ces peuples et ceux qui ont joui des lumières de la révélation, c'est que pour les premiers la perception du bien et du mal est un phénomène inexplicable quant à son origine et à sa fin dernière. Il est vrai que cette différence en implique une fort grande non-seulement dans la pratique, mais encore dans l'appréciation de la moralité elle-même. Ainsi le Cafre ou le Mochuana qui ont une mauvaise

pensée savent parfaitement que cette pensée est mauvaise, mais je ne crois pas qu'ils se la reprochent le moins du monde, aussi longtemps qu'elle ne se produit pas au dehors. On peut même douter qu'ils éprouvent des remords bien sensibles à la suite d'un acte immoral qui n'a nullement nui à leurs intérêts ou à leur réputation. Ils ne se dissimulent pas qu'ils ont eu tort, que la chose prise en elle-même est condamnable, mais le malaise qui en résulte n'a rien de fort distinct, car on sait si l'homme se pardonne facilement à lui-même. Attendre plus que cela, serait les supposer sous l'influence de terreurs secrètes inspirées par l'idée d'une justice surhumaine. Or, nous avons vu que leurs croyances n'impliquent rien de pareil. Ils ont une conscience, leurs pensées s'excusent ou s'accusent entre elles, mais aussi longtemps que le Dieu de la Bible leur reste inconnu, cette conscience n'est pour eux qu'une voix importune et qu'ils ne respectent que lorsque des intérêts terrestres les y forcent.

La Providence a sauvegardé le sens moral par un autre instinct très développé chez ces peuplades, celui de la sociabilité. Quand, vivant au milieu d'elles, on en vient à découvrir l'extrême faiblesse des moyens répressifs, la facilité avec laquelle le crime pactise avec le pouvoir, on se demande si l'on peut sans témérité rester un jour de plus au sein de populations en quelque sorte livrées à elles-mêmes, qui n'ont à redouter ni prison, ni potence. L'expérience calme cependant bientôt ces inquiétudes. En récapitulant ses souvenirs et ses impres-

sions au bout d'un certain temps, on est surpris de n'avoir entendu parler que fort rarement de meurtres; d'avoir joui d'une sécurité parfaite sur des routes où l'on eût pu être cent fois dévalisé sans le moindre espoir de secours et dans des maisons dont les portes et les fenêtres n'avaient ni barres ni verroux. Dans ces communautés comparativement petites et exposées à une incessante dissolution, chacun se sent secrètement chargé de veiller au maintien d'une certaine moralité extérieure. Les cœurs y sont profondément corrompus, mais le langage est assez généralement décent; le vice règne, mais il se cache plus qu'on ne le suppose. La liberté dont ces peuples jouissent, la facilité avec laquelle ils peuvent satisfaire sans bruit leurs penchants naturels, l'ignorance où ils sont de presque tout besoin factice, le charme qu'ils trouvent aux conversations, aux récits, aux saillies piquantes qui constituent le fond de leur vie sociale, les portent à avoir beaucoup plus de mesure que l'on ne s'attendrait à en trouver là où le vice n'implique point infamie. Plus près que nous de la nature, ils apprennent d'ailleurs beaucoup mieux que nous à soumettre leur volonté à la sienne. Des douleurs aiguës ne leur arrachent ni gémissement, ni murmure. La faim, la soif, la fatigue, lorsqu'elles sont inévitables, altèrent rarement leur sérénité. Un fleuve débordé les retient captifs pendant des semaines entières sans que leur patience se lasse. Cette discipline sévère et de tous les jours n'est point perdue pour les mœurs. Elle

dompte le caractère, accoutume l'homme à plier, à attendre, à renoncer sans trop de peine à la satisfaction de ses appétits charnels. J'ai vu des jeunes gens très dissolus changer du tout au tout en passant à notre service, et mener, presque sans effort apparent, la vie la plus réglée pendant des années entières. On voit fréquemment des personnes accoutumées dès longtemps à l'usage du tabac, ou des liqueurs fermentées, renoncer en un instant à ces habitudes, sans qu'il paraisse leur en coûter.

La moralité dépend tellement chez ces peuples de l'ordre social, que toute désorganisation politique est immédiatement suivie d'une perversion profonde à laquelle le rétablissement de l'ordre accoutumé peut seul remédier. C'est ainsi que dans les montagnes du Lessouto et de la Natalie, on a vu des populations habituellement douces et humaines, se plonger tête baissée dans toutes les horreurs du cannibalisme pendant une époque de confusion universelle, puis renoncer simultanément, et comme d'elles-mêmes, à ce genre de vie, dès qu'un chef bienveillant s'est mis en devoir de reconstruire l'édifice social. L'introduction brusque et prématurée de lois et d'habitudes nouvelles, l'imposition d'une autorité étrangère sont, pour la même raison, également fatales aux mœurs. Elles soustraient l'indigène au seul motif qu'il puisse avoir de modérer ses passions, à savoir au désir de maintenir dans son intégrité l'ordre de choses qui résume toutes ses idées de bien-être et de bienséance. Le christianisme peut seul entreprendre avec sûreté de ren-

verser l'antique échafaudage. Il substitue d'éternelles colonnes aux frêles étais qu'il abat.

Les dehors de modération et de décence constituent aux yeux des naturels ce qu'ils appellent *botou*, le *titre*, la *dignité d'homme*, par opposition à *bopofolo, vie de brute*, qualification qu'ils appliquent à tout acte immoral, excessif et grossièrement scandaleux.

La nomenclature des vices qui affligent l'humanité est tout aussi complète dans les langues parlées en Afrique que dans les nôtres. Celle des vertus l'est beaucoup moins. Constater l'existence du mal, le flétrir par des appellations distinctes, c'était déjà beaucoup pour des populations privées des lumières de la révélation. L'on ne s'étonnera pas que l'impression produite par les défaites morales ait été plus forte et plus variée que celle qu'ont pu laisser de rares triomphes.

L'idée du mal moral s'exprime en sessouto par celles : 1° du *laid* (bobé, mashoe); 2° du *dégât*, de la *détérioration* (sébé); 3° d'une *faute*, d'une *dette* (molatu); 4° de *l'impuissance* (tsito). Ces définitions se complètent admirablement. La première fait ressortir l'essence du mal et le condamne : il est *laid*, *désagréable*, *odieux* en lui-même. La seconde et la troisième en montrent l'effet naturel et certain : *il gâte*, *il détruit*, c'est *une dette*, *un manquement*, il oblige à réparation. La quatrième en explique la cause, la *faiblesse* de l'homme réduit à ses propres ressources. L'une ou l'autre de ces expressions suffit à elle seule pour exprimer l'idée du mal,

mais les personnes qui s'étudient à bien parler ont égard à la nuance de sens qui est particulière à chacune d'elles.

L'idée du *vol* s'exprime par un mot générique qui porte sur l'infraction du droit, beaucoup plus que sur le dommage causé. Aussi ne faut-il pas de longs discours pour faire comprendre aux indigènes qu'on est coupable alors même qu'on ne s'est approprié qu'un objet de peu de valeur.

Leur langue n'établit pas une différence bien tranchée entre la *fornication* et *l'adultère*. Un seul mot exprime généralement tout commerce illicite entre les deux sexes.

Au reste, en tout ce qui concerne les mœurs, le langage des Béchuanas emploie volontiers les circonlocutions.

Le mot séchuaná que nous traduisons par *mensonge* peut également signifier : *erreur involontaire* ou *fausseté préméditée*, bien que le dernier sens prédomine. La langue possède d'ailleurs un mot exclusivement applicable au dessein de tromper.

La calomnie, la médisance, les invectives, le jurement ont leurs noms propres et distinctifs. La fréquence de ces péchés et la facilité avec laquelle l'homme s'y laisse entraîner ont suggéré aux naturels deux excellents proverbes : « Il y a des liens pour tout excepté pour la langue. — On ne saurait corriger la langue. »

Les jurements ne leur paraissent condamnables que lorsqu'ils servent de garantie à une fausseté. Tous les naturels sont grands jureurs, mais il faut

observer que les formules dont ils font usage ont rarement le caractère de l'imprécation. Ce sont des serments le plus souvent proférés à la légère et sans réflexion, mais assez inoffensifs en eux-mêmes. On jure généralement *par son chef* (ka morèna), par *son père*, par *sa mère*, par la personne à laquelle on parle, par la vérité. Le chef des Bassoutos dans les occasions importantes jure par sa sœur aînée, *Mamila*. C'est un hommage délicat aux droits que lui avait donnés sa naissance, mais dont son sexe ne lui a pas permis de jouir.

L'imprécation proprement dite est généralement improuvée. Elle se pardonne difficilement. On y voit le présage, si ce n'est la cause directe des plus grands malheurs. Les suites épouvantables que la malédiction de Noé a eues pour Cham et ses descendants paraissent à ces peuples tout à fait naturelles.

L'orgueil s'exprime par deux mots dont l'un signifie proprement s'enfler, *se gonfler*, et l'autre *se rendre brillant*. Ces termes ne portent que sur la manifestation extérieure du défaut. Il ne paraît pas que l'improbation des naturels s'étende jusqu'à son principe.

La convoitise a sa désignation propre. Ces peuples n'en reconnaissent que trop la puissance redoutable et semblent avoir érigé en axiome qu'il est impossible d'imposer silence aux désirs déréglés du cœur. Je me rappelle que peu de temps après notre arrivée dans le Lessouto, un chef essayant d'énumérer les dix Commandements, ne

pouvait en trouver que neuf. Nous lui rappelâmes le dixième : « Tu ne convoiteras point. » — « Ce n'est pas un commandement à part, répondit-il; je l'ai déjà compté en disant : Tu ne déroberas point; tu ne commettras point d'adultère. » Ainsi la conscience d'un païen lui révélait ce que Jésus-Christ fut obligé d'expliquer aux dépositaires de la loi.

De toutes les vertus, celle que les indigènes apprécient le plus est la *bonté*. Ils avaient des mots pour exprimer la libéralité, la reconnaissance, le courage, la prudence, la véracité, la patience; mais leur vocabulaire n'offrait que des termes fort vagues pour rendre les idées d'abnégation, de tempérance et d'humilité. Nous avons dû leur chercher des dénominations précises, qu'il n'a pas du reste été difficile de puiser dans le fond même de la langue.

Le proverbe, produit spontané de la raison et de la conscience publiques, offre un moyen précieux d'apprécier dans quel sens, et jusqu'à quel point, des races encore barbares se sont préoccupées de principes moraux. Les Bassoutos ont été tout particulièrement heureux dans ce genre de composition. Ils font un usage journalier de maximes concises, à la portée de toutes les intelligences, et dont l'autorité n'est contestée par personne. La langue, par sa précision énergique, se prête admirablement au style sentencieux, et l'élément métaphorique est entré si abondamment dans sa composition, qu'on ne saurait la parler sans s'habituer insensiblement à revêtir ses pensées de quelque image qui les fixe dans la mémoire.

Voici quelques-uns des proverbes dont l'usage est le plus fréquent :

1. « La ruse dévore son maître. » Salomon a dit : « Celui qui creusera la fosse y tombera. »

2. « Il y a du sang dans la lie. » Leçon de tempérance. Les Béchuanas aiment passionnément une espèce de bière de leur propre façon, qu'ils servent dans des pots sans la clarifier. Le proverbe revient à dire : « Ceux qui boivent immodérément et vident le pot jusqu'à la lie, s'enivrent immanquablement, et des querelles sanglantes terminent leurs orgies. » Salomon a dit : « La cervoise est tumultueuse. »

3. « On tombe avec son ombre. » Leçon adressée aux personnes vaines. Tandis que l'orgueilleux admire son ombre, il oublie de regarder à ses pieds et tombe dans une fosse.

4. « La pointe de l'aiguille doit passer la première. » Soyez droit dans vos discours, évitez de déguiser la vérité par des paroles évasives.

5. « Tous les pays sont frontières. » Avis aux mécontents qui ne se plaisent jamais là où ils se trouvent. Les frontières étant les parties d'un pays les plus exposées à des dangers, ce proverbe revient à dire : « Où que vous alliez, vous serez entouré de périls et de désagréments. »

6. « L'eau ne se fatigue jamais de couler. » Réprimande aux babillards.

7. « Demain enfantera après-demain. » Avis aux gens qui diffèrent d'accomplir un devoir.

8. « Le couteau et la viande ne sauraient demeu-

rer ensemble. » Précepte contre l'adultère. Salomon a dit dans le même sens : « Quelqu'un peut-il prendre du feu dans son sein sans que ses habits brûlent ? »

9. « La faim est cachée sous les sacs. » Censure adressée aux personnes vaines de leur abondance, et qui insulteut à la pauvreté d'autrui.

10. « Les moqueries et la destruction vont ensemble. »

11. « Le lièvre broute à côté du chien. »

12. « On peut se noyer dans une rivière dout l'eau ne paraît aller qu'au mollet. » Ne vous laissez pas tromper par de belles apparences. La défiance est salutaire.

13. « On ne joue pas impunément avec un serpent. » Danger des tentations au mal.

14. « Les lions grondent en mangeant. » Parole qu'on applique aux gens d'uue humeur chagrine, qui ne jouissent de rien et ne laissent personne en repos.

15. « Les harnais ne se fatiguent jamais. » Il n'y a pas de fin à voyager.

16. « La vieille jatte sent encore le lait. » Nous disons en France : « La caque sent toujours le hareng. »

17. « La trappe prend le grand oiseau aussi bien que le petit. » Tous les hommes sont exposés aux vicissitudes de la fortune.

18. « Tel on va, tel on revient. » Le caractère ne change point. Horace a dit : « *Cœlum, non animum, mutant qui trans mare currunt.* »

19. « Le voleur s'attrape lui-même. » La puissance de la conscience est telle qu'elle force le voleur à se faire connaître et à encourir le châtiment dû à son crime.

20. « Les biens volés ne font pas grandir. »

21. « L'enfant ingrat est la mort des entrailles de son père. »

22. « La graisse que donnent les biens mal acquis fait mourir. »

23. « La faim fait sortir le crocodile de l'eau. » Nous disons : « La faim chasse le loup du bois. »

24. « Le sang humain est pesant, il empêche celui qui l'a répandu de fuir. »

25. « Le meurtrier dit : Je n'ai tué qu'une bête ; mais l'animal sans poil ne périt pas sans être vengé. »

26. « Si un homme a été tué secrètement, les pailles des champs le diront. »

27. « La colère est un chaume qui s'allume de lui-même. »

28. « La raison n'a pas d'âge. »

29. « Les cailles nichent dans le jardin du paresseux. »

30. « La lune des semailles est celle du mal de tête. » Le paresseux dit : « Le lion est dans le chemin. »

31. « On n'écorche pas son gibier sans le faire voir à ses amis. » Lorsqu'on a du succès dans ses entreprises, il sied bien d'être généreux.

32. « Le couteau prêté ne retourne pas seul à son maître. » Un bienfait n'est jamais perdu.

33. « La mort ne connaît pas les rois. » *Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas regumque turres* (Horace).

34. « Les eaux nouvelles poussent les eaux anciennes devant elles. » Les générations humaines se succèdent sans interruption.

35. « Les sources les plus abondantes peuvent tarir. »

36. « La disette habite dans la maison du querelleur. »

37. « Le flatteur trompe son maître en lui grattant le cou. »

38. « Un bon prince allume le feu pour son peuple. »

39. « Deux chiens ne laissent pas échapper un renard. » L'union fait la force.

40. « Deux bouches se frappent (se corrigent) l'une l'autre. » Du choc des opinions jaillit la vérité.

41. « Les richesses sont un brouillard qui se dissipe. »

42. « Le voleur mange des foudres. » Les moyens criminels qu'il emploie pour se sustenter, attireront sur lui une vengeance assurée.

43. « La persévérance triomphe toujours. » *Labor omnia vincit improbus* (Horace).

44. « L'avare est un voleur. »

45. « On ne plaint pas celui qui s'attire son mal. »

46. « Un bon nom fait bien dormir. »

47. « Le petit de l'homme est lent à grandir. »

48. « Le chemin est roi. » Il ne faut pas molester les voyageurs.

49. « On ne se penche pas sur un gouffre. » Il est mal de s'exposer à de grands dangers.

50. « Vous avez fait grandir une souris dans votre calebasse. » Vos bienfaits ont été payés d'ingratitude.

51. « Un chaînon ne sonne qu'à cause d'un autre. » Les naturels portent de petites chaînes en guise de grelots. Ce proverbe revient à dire que le secours de nos semblables nous est toujours nécessaire.

Ces excellentes maximes ne restent pas toujours à l'état de simples théories. Mais en ce qui regarde l'état moral de ces peuples, il faut se défier de l'irrésistible besoin de généraliser, qui, dans ce siècle de lutte et de mouvement, s'est emparé de nous tous à un degré qu'ignorait la raison plus patiente de nos pères. Rapportez-vous du fond des déserts quelque trait touchant ; avez-vous une anecdote ou deux qui mettent en relief ce que les mœurs de populations, encore dans l'enfance, ont parfois de naïf, de gracieux, de poétique, l'imagination du lecteur s'enflamme et se hâte d'évoquer les scènes de l'âge d'or dans les régions que la parole inspirée appelle avec raison *les lieux ténébreux de la terre.* Heureux serez-vous si quelque disciple de Rousseau, si votre voisin blasé par la civilisation, si tel communiste outré qui rêve une nouvelle Arcadie, ne s'emparent de vos paroles et n'y trouvent une preuve concluante que les peuples qu'on appelle

païens ou sauvages valent mille fois mieux que nous. Cette conclusion est tout aussi peu juste que celle à laquelle sont conduits, par leur cupidité, des colons qui, toujours armés de leurs carabines, ne voient dans les peuplades dont ils convoitent les terres, qu'un assemblage de brigands dont on ne saurait trop tôt délivrer le monde.

Pour ce qui tient au cœur humain, soit qu'il batte sous une peau blanche ou sous une peau noire, il n'y a de vrai et de sûr que ce qu'en a dit le souverain juge. Or, il l'a déclaré *désespérément malin, inexplicable, incompréhensible.* Partout déchu, partout esclave de ses passions, l'homme est aussi partout capable d'accomplir, sous certaines influences, des actes dignes de la louange et de l'admiration de ses semblables. Tel un vaisseau dont la tempête a emporté le gouvernail, paraît, dans un moment de calme, et grâce à une brise propice, s'avancer vers le port, aux acclamations de nombreux spectateurs qui bientôt en ramasseront tristement les débris.

XVI

Langue.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans des détails de grammaire, qui auraient peu d'intérêt pour la plupart de nos lecteurs, mais nous croirions notre travail incomplet si nous ne donnions pas une idée générale de la structure des langues que parlent les hommes dont nous avons décrit les mœurs.

Ces langues semblent prouver qu'à une époque plus ou moins reculée de leur histoire, les Béchuanas et les Cafres ont joui d'institutions et de lumières supérieures à celles que l'on observe chez eux, de nos jours. Ils n'ont plus rien de sauvage lorsqu'on cherche le reflet de leurs sentiments et de leur intelligence dans le vocabulaire et la grammaire de leurs idiomes respectifs. Si l'on n'y trouve pas une civilisation semblable à la nôtre, on peut dire, sans hésitation, que celle de l'ère patriarcale y est tout entière.

1. La langue des Bassoutos et de toutes les autres branches de la grande famille des Béchuanas est généralement connue sous le nom de *Séchuana*[1]. Elle est identique avec le cafre dans son origine et sa structure. Les différences dans les mots sont considérables, tout autant au moins que celles qui existent entre le français et l'espagnol. Mais une étude attentive fait bientôt découvrir que ces dissemblances tiennent généralement à des permutations de lettres, soumises à des règles précises et dont la seule cause est le plus ou moins de faveur dont certains sons jouissent en deçà ou au delà des Quatlambas. Si *aimer* se dit « *rata* », sur le versant occidental de ces monts, et « *tanda* » sur l'autre, c'est que le Cafre ne peut souffrir les *r* et les remplace invariablement par des *t* ou des *d*. Les Béchuanas préfèrent les consonnes *l*, *r* au *z*, que leurs voisins aiment passionnément; de là *lipuli*, chèvres, au lieu de *zipuzi*, etc.

2. On observe des mots séchuanas et cafres dans presque toutes les langues parlées entre le tropique du Capricorne et l'équateur. Le lecteur jugera de la nature de ces affinités par le tableau comparatif que nous lui soumettons ici. L'inspection d'un dictionnaire inédit de l'idiome d'Anjoane, nous a permis de constater qu'un dixième des mots dont les insulaires des Comores font journellement usage, sont séchuanas ou cafres.

[1] Les tribus du nord et celles du sud le parlent avec des différences dialectiques assez notables.

FRANÇAIS.	SÉCHUANA.	CAFRE.	DELAGOA. 26° lat. sud, 30° long. est.	MAKOAS 15° lat. sud, 35° long. est.	ANJOANE (ILES COMORES). 13° lat. sud. 45° long. est.	SOUAÈLI. 5° lat. sud. 36° long. est.	CONGO. 8° lat. sud, 12° long. est.
Viande.	Nama.	Nyama.	Inyamo.	Inama.	Nyama.	Yamo.	Niyama.
Serpent.	Noga.	Nyonga.	—	—	Ngoa.	—	—
Eau.	Metsi.	Amanzi.	Amati.	Mazi.	Mazi.	—	Masa.
Œil.	Matlo.	Ameblo.	Tihlo.	Meto.	Dzitso.	Mataho.	Mesao.
Homme.	Motou.	Umtou.	—	—	Montou.	—	Mountou.
Oiseau.	Nonyaué.	Nyoni.	Yonyano.	Noui.	Nioni.	Nioni.	Nouni.
Bétail.	Khomo.	Iukomo.	Komo.	—	—	—	—
Pluie.	Poula.	Infoula.	—	—	Voua.	—	Foula.
Sanglier.	Koloubé.	Ingoloubé.	Goloua.	Koloua.	—	—	Gouloubou.
Dormir.	Lala.	Lala.	—	—	Lala.	Lale.	Lele.
Dents.	Meno.	Amenye.	Matinyo.	—	Manyo.	—	Menou.
Langue.	Lolémé.	Oloémé.	—	Ovourémé.	Oulima.	—	—
Mordre.	Louma.	Louma.	Loum.	—	—	—	—
Respiration.	Pefoumoulouo	Umpefoumlo.	Ifemoula.	—	—	—	—
Argent.	Mali.	—	—	—	Mali.	—	—
Rivière.	Noka.	—	—	—	Nyonga.	—	—
Deux.	Peli.	Bini.	Bizi.	Pele.	Bili.	Bizi.	—
Trois.	Tharou.	Thatou.	Rarou.	Tharon.	Rarou.	Rarou ou Datou.	Thatou.
Quatre.	'Ne.	Ne.	—	—	'Na.	—	M'na.
Cinq.	Tlanou.	Tlanou.	—	—	Tsanou.	—	Tanou.
Dix.	Shoumé.	Tshoumi.	Koumi.	—	Koumi.	Kone.	Cougni.
Mourir.	Foa.	Fa.	Fa.	—	Fa.	—	Mfoa.
Ville.	Motaé.	Umzé.	—	—	Moutsa.	—	—
Rat.	Pouhou.	—	—	—	Pouhou.	—	—
Chien.	Mpia.	—	—	—	Mboua.	—	Mboa.

3. On rencontre dans le séchuana plusieurs mots qui paraissent d'origine hébraïque. Tels sont :

FRANÇAIS.	SÉCHUANA.	HÉBREU.	PRONONCIATION FRANÇAISE.
Antilope.	Tsépé.	צבי	Tsebi.
Vérité.	Amanité.	אמן	Amen.
Enfants.	Bana.	בני	Bené.
Père.	Hara.	הורה	(Genitor) Horeh.
Voix.	Kolou.	קול	Kol.
Moelle.	Mokho.	מח	Moach.
Laine.	Romo.	רמה	Romah.
Exécrer.	Rora.	ארר	Arar.
Qui.	Mang.	מן	Man.
Jurer, attester.	Ana.	ענה	Anah.
Voir.	Bona.	בון	(Cernere) Boun.
Fermer.	Kuala.	כלא	Kala.
Serpent.	Noha.	נחש	Nahash.
Pleurer, crier.	Lela.	ילל	Jalal.
Cuire.	Apea.	אפא	Apa.
Se repentir.	Baka.	בכה	(Flere de) Bakah.
Tomber.	Oua.	הוה	(Casus) Ouah.
Lieu élevé.	Pahama.	במה	Bamah.
Richesse, abondance.	Nala.	נלה	(Acquirere) Nalah.
Traverser.	Tsela.	צלח	Tsalah.
Espérer.	Tsepa.	צפה	Tsapah.
Couler.	Palala.	בלל	(Fudit) Balal.
Revenir, rentrer.	Boca.	בוא	(Intrare domum) Bo.
Se retirer.	Souta.	שוט	Sout.
Rire.	Tseha.	צחק	Tsahak.
Se chauffer.	Ora.	אור	(Flamma) Our.
Couver, couvrir.	Alama.	עלם	(Cacher) Alam.

FRANÇAIS.	SÉCHUANA.	HÉBREU.	PRONONCIATION FRANÇAISE.
Secours.	Thouso.	תושיה	Thousiah.
Absorber.	Metsa.	מצה	Matsah.
Corne.	Naka.	נכה	(Transfodere) Nakah.
Désapprouver.	Niatsa.	נצה	(Rixari) Natsa.
Moi.	'Na.	אנא	Ana.
Brûler.	Hisha.	אש	(Ignis) Esch.
S'émouvoir.	Tsouha.	זוע	Zouah.
Se désister.	Khatala.	חדל	Khadal.
S'enfoncer (dans l'eau).	Teba.	טבע	Tabah.
Couper en deux.	Khaotsa.	חצה	Khatsah.

On peut encore signaler, comme ressemblances avec l'hébreu, les espèces du verbe, les pronoms suffixes, l'emploi fréquent du nom comme adjectif, du verbe comme adverbe, la manière dont se forment le comparatif et le superlatif et plusieurs idiotismes intéressants; sauf ces points de rapprochements, le séchuana a très peu d'affinité avec les langues sémitiques.

4° Il est extrêmement riche en onomatopées. L'idée de séparation violente est représentée par des *g* profondément gutturaux : *gagoga*, se déchirer; *gèla*, *sèga*, couper.

Les *f* sont affectés aux mouvements des corps aériens : *fofa*, voler; *foka*, souffler; *féfola*, enlever, en parlant du vent.

Les *s* et les *ts* rappellent le bruit des jambes et des bras dans la marche ou dans la natation : *Tsamaéa*, marcher ; *tséla*, traverser; *tsisinya*, s'agiter ; *sesa*, nager.

Les *b* et les *p* ont été chargés de reproduire le travail des lèvres dans la parole : *Boua*, parler; *pouo*, discours; *bobola*, se plaindre dans la souffrance; *bala*, compter; *bina*, chanter; *botsa*, demander.

Les *t*, les *th* et les *k* expriment la dureté, la force, la violence : *thata*, dur; *toua*, piler; *téa*, frapper; *tao*, lion; *kokota*, clouer.

Les *l* et les *r* abondent dans les mots qui expriment des idées de fluidité : *Eléla*, couler; *rothéla*, tomber goutte à goutte; *léla*, pleurer; *léséli*, lumière ; *réléla*, glisser, etc.

5° La métaphore a beaucoup contribué à enrichir la langue. Quelques-unes des figures que le Mossouto emploie journellement sont aussi remarquables par leur finesse que par leur nouveauté; d'autres, se rapprochant de celles qu'on rencontre dans nos langues européennes, surprennent d'autant plus agréablement, et montrent que l'esprit humain, partout le même, est guidé dans ses opérations par une logique naturelle, dont les climats et les races ne font pas varier les principes. Sous tous ces rapports, il nous semble que le tableau suivant ne sera pas parcouru sans intérêt.

MOTS SÉCHUANAS.	SENS PROPRE.	SENS FIGURÉ.
Tsela.	Traverser.	Vivre.
Falla.	S'en aller.	Mourir.
Shua.	Se briser.	Id.
Oroga.	Rentrer chez soi.	Id.
Emela.	Se lever pour.	Défendre la cause de.
Lesika.	Fil.	Famille.
Bofifi.	Ténèbres.	Deuil.
Khopo.	Tortu.	Injuste.

MOTS SÉCHUANAS.	SENS PROPRE.	SANS FIGURÉ.
Luka.	Etre droit.	Etre juste.
Tekanyo.	Mesure.	Sobriété.
Bogale.	Aigu, tranchant.	Colère.
Selemo.	Semailles.	Année.
Metlala.	Traces.	Exemple.
Rekologa.	Se détendre.	Avoir compassion.
Fatloa.	Avoir de la poussière dans l'œil.	Se formaliser.
Tlong.	Hérisson.	Honte.
Tlola.	Sauter par-dessus.	Transgresser.
Omella.	Etre à sec.	Etre réduit à l'extrémité.
Metsa mathé.	Avaler sa salive.	Reprendre courage.
Khaoga.	Se déchirer.	Avoir pitié.
Tlogo e mouneng.	Tête grosse.	Sot.
Ttsintsi.	Mouche.	Parasite.
Tsié.	Sauterelle.	Intrus.
Litlasi.	Etincelles.	Contagion.
Tsetlo.	Epine.	Homme malencontreux.
Pelu e tsetla.	Cœur jaune.	Jalousie.
Busa.	Rameuer.	Gouverner.
Nepa.	Frapper le but.	Raisonner juste.
Bapa.	Etre parallèle.	S'accorder.
Letlokoa.	Fétu.	Vanité.
Moéa.	Vent.	Entraînement général.
Tella.	Glisser.	Commettre une faute.
Kocha.	Broncher.	Id. [de soi.
Ioyeka.	Se lécher.	Parler avantageusement
Pelu ea ithata.	Mon cœur s'aime.	Je suis heureux.

Cette dernière figure, peut-être la plus frappante de toutes, est fondée sur l'idée très philosophique que l'approbation secrète de la conscience est un élément essentiel du vrai bonheur. On aura également remarqué *tséla*, qui signifie proprement passer une rivière, image naïve et frappante de la vie, et *oroga*, rentrer chez soi, *falla*, partir, émigrer, métaphores synonymes de mourir, qui prouvent combien le sentiment de l'immortalité était familier à ces peuples.

6° Le vocabulaire séchuana est riche en noms individuels. Le mossouto a dix mots à sa disposition pour signifier une bête à cornes; il a consacré un mot distinct à chacune des différentes combi-

naisons de couleurs qu'il a pu observer dans ses troupeaux bigarrés. Il a un mot pour exprimer l'idée générique d'homme (*homo*), et un autre pour exprimer celle d'homme considéré sous le rapport du sexe (*vir*). Il distingue également entre la terre prise en son ensemble comme globe (*terra*), et la terre considérée comme matière (*humus*). Il a cinq mots différents pour exprimer le mot jour, considéré ou comme durée de douze heures, ou comme intervalle de lumière, ou comme époque, etc.

Parmi les abstractions de l'esprit, celles qui expriment les *qualités* des objets ou des actes, considérées en elles-mêmes, sont très familières aux Béchuanas. Ils ont les mots *grandeur*, *facilité*, *beauté*, *bonté*, etc. On conçoit, en effet, que ces mots exprimant des manières d'être d'objets matériels et sensibles, ils devaient être le résultat nécessaire de l'observation des objets eux-mêmes dans leur nature primitive, ou dans les modificatious et les accidents dont ils sont susceptibles.

Les abstractions de l'esprit qui expriment les sensations et les actes de l'âme existent surtout à l'état de verbe. Cependant lorsque le besoin s'en fait sentir, le verbe se transforme en substantif de la manière la plus facile, et par un procédé extrêmement logique. De même que l'idée prend plus de *substance* et se condense, de même le son qui va la représenter sous sa nouvelle forme devient plus dur et plus accentué : *Hopola,* penser ; *Khopolo,* pensée ; *Bala,* réfléchir ; *Palo,* réflexión ; *Utlua*, comprendre ; *Kutluo,* intelligence.

En fait de mots métaphysiques et religieux, l'idiome des Bassoutos a fourni tous ceux que requérait la traduction littérale du Nouveau Testament. Ils existaient déjà, ou ils sont sortis sans effort du fond même de la langue. L'idée de *sainteté*, distincte de *pureté*, est celle qu'il a été le plus difficile de reproduire.

7. Le séchuana et le cafre présentent une particularité fort intéressante et tellement caractéristique, qu'elle peut servir comme moyen de classification pour ces langues et toutes celles qui s'y rattachent. Chaque substantif se compose de radicales invariables et d'une préfixe qui se permute; ainsi dans *mosali*, femme, nous avons la préfixe *mo*, et les radicales *sali;* dans *lébitso*, nom, la préfixe *lé*, et les radicales *bitso*, etc.

Ces préfixes, dans le séchuana, sont au nombre de huit; il y en a davantage dans le cafre.

Elles servent d'abord à différencier le pluriel du singulier, en subissant des permutations soumises à des règles fixes. *Mo* se change en *ba*, *lé* en *ma*, etc. Ainsi, *mo*sali, femme, devient *ba*sali au pluriel, *lé*bitso, *ma*bitso, etc.

Elles font harmoniser tous les membres d'une phrase d'une manière à la fois agréable à l'oreille et très favorable à la clarté. La préfixe du sujet s'accole à tous les mots qui s'y rattachent; c'est comme une petite cocarde qui distingue le nom principal et qu'il fait porter à tous ses dépendants afin qu'on les reconnaisse sans peine. Ainsi, en traduisant la phrase : Tous les hommes

de bien du monde sont aimés, le sujet sera *batou*, hommes, et nous aurons *ba*tou *ba*otle *ba*molemo *ba* léfatsé, *ba* ratoa. La préfixe *ba* de *batou*, a passé aux adjectifs *otle*, tous, *molemo*, bons, à la préposition *oa*, de, qu'elle a changé en *ba*, et enfin au pronom *ils*, qui, pour la même raison, est devenu *ba* lui aussi.

Il paraît que cette particularité existe également dans les langues du Congo, dans celle des îles Comores et dans le Souaéli. Ainsi je vois qu'en Mogialoa (l'un des dialectes du Congo), vingt se dit : *Macougni maïari ;* cinquante : *Macougni matanou ;* ce sont de véritables phrases où la préfixe fait sentir son influence comme dans leurs correspondantes séchuanas : *Mashoumé a mabéri*, *mashoumé a matlanou.* En effet, *macougni matanou*, signifie proprement *dix cinq; cougni*, dix, étant le sujet, et *tanou*, cinq, l'attribut; et voilà pourquoi la préfixe *ma* de *cougni* est passée à *tanou*.

Une troisième propriété des préfixes, celle qui est la plus remarquable, est de modifier et d'étendre le sens des radicales. Ainsi, en accolant tour à tour à la racine *tou*, qui représente l'idée générale *homme*, les préfixes *mo*, *bo*, *sé*, *lé*, on obtient *motou*, l'homme (individu); *botou*, l'humanité, la qualité, le titre d'homme; *sétou*, le langage humain; *létou*, l'habitation des hommes, le monde. Appliquez le même procédé au mot *Souto*, qui représente le peuple dont nous avons entretenu nos lecteurs, et vous aurez *Mossouto*, un Mossouto (pl. *Bassouto*); *bossouto*, le caractère, la qualité de

Mossouto; *Lessouto*, le pays du Mossouto; *sessouto*, la langue du Mossouto.

9. Dans aucune langue, autant que dans le séchuana, le verbe n'a mérité le nom de mot par excellence. Il s'y présente avec une richesse de formes et de développement vraiment surprenante.

Presque toutes les racines verbales sont susceptibles de passer par quatre formes ou espèces distinctes, dont chacune a jusqu'à cinq voix. Prenons pour exemple la racine *Rata*, aimer.

PREMIÈRE ESPÈCE, DITE EFFICIENTE.

Voix active.	Rata.	Aimer.
Voix possessive.	Ratoa.	Etre aimé.
Voix refléchie.	Ithata.	S'aimer.
Voix réciproque.	Ratana.	S'aimer l'un l'autre.
Voix superlative ou intensitive.	Ratisisa.	Aimer beaucoup.

DEUXIÈME ESPÈCE, DITE CAUSATIVE.

Voix active.	Ratisa.	Faire aimer.
Voix possessive.	Ratisoa.	Etre porté à aimer.
Voix réfléchie.	Ithatisa.	Se faire aimer.
Voix réciproque.	Ratisana.	Se porter mutuellement à aimer.

TROISIÈME ESPÈCE, DITE RELATIVE.

Voix active.	Ratèla.	Aimer pour, ou dans le but de.
Voix possessive.	Ratèloa.	Etre aimé pour.
Voix réfléchie.	Ithatèla.	Aimer pour soi.
Voix réciproque.	Ratèlana.	S'aimer l'un l'autre pour.

QUATRIÈME ESPÈCE, DITE QUALIFICATIVE.

Voix neutre.	Ratèga.	Etre aimable, ou être universellement aimé.

Ces formes donnent généralement naissance à autant de substantifs qui leur correspondent, et

elles deviennent ainsi une véritable mine de mots précieux. Ainsi, à côté de *thato*, amour, les Bassoutos ont *boithato*, l'amour de soi; *thatano*, l'amour réciproque ou fraternel; *thatiso*, l'action de faire aimer ou l'attrait; *boithatèlo*, l'action d'aimer pour soi-même ou l'amour indépendant et de choix; *thatègo*, l'amabilité; *thatisiso*, un grand amour.

Si les verbes séchuanas et cafres ont du rapport avec ceux des langues sémitiques, pour ce qui tient aux voix, ils s'en éloignent complétement dans leur mode de conjugaison. Elle s'opère à l'aide des pronoms. Le changement des personnes n'en apporte aucun à la terminaison. Le présent et le parfait de l'indicatif, le présent du subjonctif et le participe se forment par la permutation de la dernière voyelle du radical (kia rat*a*, j'aime; ki rat*ile*, j'ai aimé; ki rat*e*, que j'aime; rata*ng*, aimant). Le futur se compose du radical et du verbe *thla* venir, employé auxiliairement comme *shall* et *will* en anglais (ki *tl*a rata, j'aimerai). L'infinitif est un mode composé. Il se forme à l'aide d'une particule correspondant au *to, te, zu* des langues germaniques. *Go rata* (to love). La simplicité du procédé par lequel le passif se forme de l'actif est digne de remarque. Il suffit de faire précéder à tous les temps et à tous les modes la voyelle finale par un *o*. Rata, aimer; Ratoa, être aimé, etc.

10. Le séchuana est plus riche en conjonctions qu'on ne l'attendrait d'une langue inculte.

Il existe deux *copulatives* distinctes : l'une (*mé*)

sert à lier les phrases, et l'autre (*lé*) à lier les mots. Les conjonctions *mais*, *si*, *quoique*, *bien que*, *cependant*, *quand*, *comme*, *parce que*, *afin que*, *enfin*, *tandis que*, *donc*, *c'est pourquoi*, *encore*, *aussi*, *même* ne sont pas moins familières aux Béchuauas qu'à nous-mêmes.

L'infiuitif du verbe substantif remplit dans le discours l'office de notre conjonction *que*. Ex. : *Kia lumèla goba oa'nthata*, « je crois être (que) il m'aime ; » *oa gopola goba ki mo pumile*, « il pense être (que) je l'ai trompé. » Il est facile de se rendre compte de cette particularité, qui peut, au premier abord, paraître singulière : le *que*, dont nous faisons usage pour lier un verbe à un autre, avertit l'esprit de *l'existence* d'un fait non encore exprimé, mais qui va l'être immédiatement; or le verbe substantif ne semble-t-il pas mieux adapté à un pareil emploi qu'une conjonction dont la valeur est purement conventionnelle?

On a dit du *que* qu'au jour où il entra daus le discours l'homme enfant devint adulte. Peut-être, en étendant un peu cette remarque judicieuse, serait-il permis de dire qu'on peut, jusqu'à un certain point, juger de l'état intellectuel d'un peuple par les conjonctions de la langue qu'il parle. Destinées à exprimer les diverses nuances de la pensée, leur nombre doit nécessairement être en rapport avec le développement que celle-ci a acquis. Si l'on applique ce principe aux Béchuanas, on trouvera qu'ils entreraient facilement en comparaison avec des nations qu'on est bien loin d'appeler sauvages.

Les Bassoutos, et en général tous les indigènes de l'Afrique australe, parlent leurs langues d'une manière correcte. Ils ne manquent jamais de reprendre leurs enfants lorsqu'ils s'expriment mal. Du reste, les règles sont très précises et les exceptions extrêmement rares.

En terminant ce rapide aperçu, nous transcrivons ici quelques versets du Nouveau Testament traduits en sessouto, pour donner au lecteur une idée des sons de la langue et de la tournure générale des phrases.

ÉVANGILE SELON SAINT MARC, CHAP. XIV, V. 34-38.

Mé a ba yoéla a ré : Moïa oa mé o choéroé
Et il leur parla, disant : Ame de moi elle est saisie
ki masoabi; loulang mo, lé lébélé. Amorao
par la tristesse; demeurez ici, vous veillez. Puis
a éa houyana lé bona; a itiéla fatsi; a
il alla un peu loin de eux; il se jeta à terre; il
rapéla a re : hoba ho ka etsoa, nako é
pria, disant : que si il peut être fait, heure elle
mo fétélé morao. A na boléla a ré : Abba Entaté,
lui passât en arrière. Il parla, disant : Abba Père,
lilo kaoféla li ka etsoa ki ouéna;
choses toutes elles peuvent être faites par toi;
tlosa sénoélo séo, sé éè ka morao 'na;
enlève coupe cette, elle aille par derrière moi;
empa, léha ki boléla yualo, ho si ke ha etsoa
mais quoique je dise ainsi, il ne soit pas fait

thato eamé, ho etsoé ho ratoang ki ouéna.
volonté de moi, il soit fait le être voulu par toi.

Mé a boéla ho baroutoa ba haé; a ba foumana,
Et il retourna vers disciples de lui; il les trouva,

ba robétsé, mé a yoéla Pétéro, a ré :
ils étaient endormis, et il dit à Pierre, disant :

Simoné, ha ou robétsé na? Na ha oua
Simon, est-ce que tu dors? Est-ce que non tu

ka oua lébéla nako é lé engoé? Lébélang lé
peux tu veilles heure elle est une? Veillez, vous

rapélè lé si kéné lilékong, hobané moïa
priez, vous n'entriez en tentation, parce que esprit

o mafouloufoulou, nama éna é boutsoua.
il prompt, chair elle elle est faible.

XVII

Produits intellectuels. — Poésies.

S'il est chez nous bien des gens qui font de la prose sans le savoir, les Bassoutos sont souvent poëtes, à leur insu, dans leurs actions et leur langage. Le lecteur en aura déjà fait la remarque et cela nous vaudra quelque indulgence de sa part. Nous en avons besoin après avoir osé intituler comme nous venons de le faire, cette section d'un livre roulant tout entier sur des gens qui ne surent jamais ni lire ni écrire.

Dans les premiers temps de notre séjour au milieu d'eux, nous les entendions souvent déclamer avec des gestes très dramatiques, certains morceaux assez difficiles à comprendre, qui paraissaient se distinguer du discours ordinaire par l'élévation du sentiment, de fortes ellipses, des métaphores pleines de hardiesse, un rhythme très accentué. Les indigènes appelaient cela *des louanges*. Nous ne

tardâmes pas à découvrir que c'étaient de véritables effusions poétiques inspirées par les émotions de la guerre ou de la chasse.

Le héros de la pièce en est presque toujours l'auteur. De retour des combats, il se purifie à la rivière voisine, puis il va déposer au fond de sa hutte sa lance et son bouclier. Ses amis l'entourent et lui demandent le récit de ses exploits. Il les raconte avec emphase, la chaleur du sentiment l'entraîne, son expression devient poétique. De jeunes mémoires s'emparent des morceaux les plus frappants ; on les répète à l'auteur enchanté, qui les repasse et les relie dans son esprit, pendant ses heures de loisir.

Ces productions offrent peu de variété, parce que le sujet en est presque toujours le même. La poésie des passions douces est encore à peu près inconnue aux Bassoutos.

CHANT DE GUERRE DE GOLOANÉ.

Goloané va combattre,
Il part avec Letsié [1].
Il court à l'ennemi,
Celui contre lequel on murmure,
Celui auquel on ne veut jamais obéir.
On insulte à son petit bouclier rouge;
Et c'est cependant encore le vieux bouclier
Du bœuf de Tané.
Comment ! Moshesh ne vient-il pas de dire :
Cessez de braver Goloané le vétéran?
Quoi qu'il en soit, voilà des chevaux qui viennent...
Goloané ramène des combats
Un cheval gris avec un rouge.
Ceux-ci ne retourneront plus à leurs maîtres;

[1] Fils aimé de Moshesh.

Le bœuf sans cornes ne sera pas rendu.
Aujourd'hui la guerre a éclaté
Plus terrible que jamais...
C'est la guerre de Poutsani et des Masétélis.
Le serviteur de Mohato [1],
Goloané, a lancé un roc,
Il a frappé le guerrier au bouclier fauve.
Voyez-vous les lâches compagnons de ce guerrier terrassé
Se tenir immobiles auprès d'un rocher?
Pourquoi leur frère ne peut-il aller leur enlever
Les plumes dont ils ont paré leurs têtes?...
Goloané, tes louanges sont comme la bruine épaisse
Qui précède la pluie.
Tes chants de triomphe parcourent les montagnes;
Ils vont jusque dans la vallée
Où l'ennemi s'est mis à genoux devant toi.
Les lâches guerriers!... Ils prient!...
Ils demandent qu'on leur donne de la nourriture.
Ils verront qui leur en donnera!
Donnons à nos alliés,
Aux guerriers de Makaba,
A ceux que nous ne voyons jamais venir nous attaquer.
Goloané revient boiteux des combats;
Il revient, et sa jambe ruisselle;
Un torrent de sang noir
S'échappe de la jambe du héros.
Le compagnon de Rantsoafi
Saisit une génisse par l'épaule;
C'est Goloané, fils de Makao,
Descendant de Molissé.
Qu'on ne dise plus d'insolence!...
Ramakamané se plaint,
Il gémit, il dit que sa génisse
Lui a brisé sa blanche épaule.
Le compagnon des braves,
Goloané, s'est mesuré avec Empapang et Kabané.
Le javelot est lancé :
Goloané l'évite avec adresse,
Et le dard de Kabané
Va se ficher en terre.

[1] Fils aimé de Moshesh.

Goloané est le nom d'un des plus braves guerriers de Moshesh. Il a su réunir sur son front les lauriers de la poésie et ceux de la victoire. Il célèbre, dans ce chant, deux combats dont il revint triomphant, l'un contre les Masétélis ou Griquois, et l'autre contre les troupes de Mosélékatsi.

Il paraît que les guerriers dont Moshesh lui confia le commandement refusèrent d'abord de reconnaître son autorité.

On insulte, etc. — Le bouclier des Béchuanas est de peau de bœuf. Les jeunes gens, au sortir des cérémonies de la circoncision, reçoivent cette arme de la main de leur chef. Goloané aimait son petit bouclier rouge; il lui rappelait Tané, son ancien général; il l'aimait aussi pour sa vieillesse, et il n'entendait pas badinage lorsqu'on insultait à cette arme favorite, dont la vétusté attestait tant de glorieux combats.

Goloané ramène des combats un cheval, etc. — Goloané eut à se mesurer contre les Griquois, et il fut assez heureux pour en démonter plusieurs et s'emparer de leurs chevaux. Dans une affaire précédente avec le même ennemi, Moshesh avait réussi à prendre quelques-uns de ces animaux extraordinaires; mais il les avait rendus à leurs maîtres, espérant de les porter, par cet acte de générosité, à ne plus venir molester son peuple. Les Griquois n'en tinrent aucun compte : aussi Goloané promet-il que le *bœuf sans cornes* ne sera plus rendu.

Voyez-vous les lâches, etc. — Goloané oublie presque l'honneur qu'il s'est acquis en terrassant le guerrier au bouclier fauve, tant il est indigné de voir les camarades de cet adversaire vaincu se tenir immobiles à quelque distance, sans oser venir le délivrer; il voudrait que le malheureux blessé pût aller leur enlever les ornements qu'ils portent sur leurs têtes, et dont leur lâcheté les rend indignes.

Le compagnon.... saisit une génisse, etc. — Au retour du combat, Goloaué vainqueur se présente devant son chef; d'une main il tient ses armes encore sanglantes, de l'autre il s'appuie fièrement sur l'épaule de l'animal qu'il vient d'enlever à l'ennemi. C'est là pour lui le moment de la gloire. Il attend, daus cette posture, qu'un regard de son chef vienne le récompenser des dangers et des fatigues de la guerre.

Ramakamané se plaint, etc. — L'orgueil est partout satirique. Goloané, plein de ses propres exploits, s'amuse aux dépens de Ramakamané, qui s'excuse de n'avoir rien à présenter à son souverain, en disant que la vache qu'il avait prise lui a échappé en le blessant. Mais aussi, pauvre Ramakamané, pourquoi ton épaule n'est-elle pas *noire?* Que n'es-tu né au pays des *souffleurs de feu?* Ton bras *blanc* eût bien été assez fort pour manier un mousquet!

CHANT DE GUERRE DE COUCOUTLÉ.

Je suis Coucoutlé.
Les guerriers ont passé en chantant;

L'hymne des combats a passé près de moi.
Elle a passé méprisant mon enfance,
Et est allée s'arrêter devant la porte de Bonkoukou.
Je suis le guerrier noir,
Ma mère est Bossélesso...
Je m'élancerai comme un lion,
Comme celui qui dévore les vierges,
Près des forêts de Foubaséquoi.
Mapatsa est avec moi;
Mapatsa, le fils de Télé.
Nous partons en entonnant le chant du trot.
Ramakoala, mon oncle, s'écrie :
Coucoutlé, où combattons-nous?
Nous combattrons devant les foyers de Makossé...
Nous arrivons!...
Les guerriers ennemis, rangés en ligne,
Lancent ensemble leurs javelots.
Ils se fatiguent en vain;
Le père de Moatla s'élance au milieu d'eux,
Il blesse un homme au bras
Devant les yeux de sa mère,
Qui le voit tomber.
Demandez où est la tête du fils de Sébégoané.
Elle a roulé jusqu'au centre de sa ville natale.
Je suis entré victorieux dans sa demeure
Et me suis purifié au milieu de sa bergerie;
Mon œil est encore entouré de l'argile de la victoire.
Le bouclier de Coucoutlé a été percé.
Ceux de ses ennemis sont intacts;
Car ce sont les boucliers des lâches.
Je suis la foudre blanche
Qui gronde après la pluie.
Prêt à retourner vers mes enfants,
Je rugis, il me faut une proie.
Je vois des troupeaux qui s'échappent
A travers l'herbe touffue de la plaine.
Je les enlève au berger au bouclier blanc et jaune.
Montez sur les rocs élevés de Macaté,
Voyez la vache blanche courir au milieu du troupeau,
Makossé ne méprisera plus ma massue.
L'herbe croît dans ses parcs déserts.

Le vent balaye le chaume
De ses huttes détruites.
Le bourdonnement des moucherons est le seul bruit qu'on entende
Dans son village autrefois si bruyant.
Las et mourant de soif, j'ai passé chez Entélé;
Sa femme battait un lait délicieux
Dont l'écume était blanche et mousseuse
Comme la salive d'un petit enfant.
J'ai ramassé à terre un éclat d'un pot cassé
Pour puiser dans le vase,
Que j'ai bientôt laissé vide.
La vache blanche que j'ai conquise
A la tête noire;
Son poitrail est haut et bien ouvert.
C'était la nourrice de la fille de Matayané.
J'irai l'offrir à mon prince.
Le nom de mon chef est Makao,
Et Makao c'est Makao!
J'en jure par le bœuf bigarré
De Mamassiké.

Elle est allée s'arrêter, etc. — Le chant accompagne la plupart des évolutions militaires; il est surtout regardé comme indispensable à la marche. Le pas ordinaire, le pas accéléré, la course, l'attaque, ont des airs qui leur sont particuliers. Dans leurs mouvements vers l'ennemi, les troupes, en traversant les hameaux de leur propre tribu, s'arrêtent devant la porte des personnages distingués par leur bravoure et y exécutent une danse pyrrhique. C'est un appel à la valeur de celui qu'elles honorent ainsi, une invitation à se joindre à elles. Il est rare que la danse se termine avant qu'on voie le maître du logis s'élancer au milieu du cercle bruyant, armé de toutes pièces et brandissant sa javeline comme s'il était déjà sur le champ de ba-

taille. Un hourra sauvage s'élève de toutes parts; l'horrible acclamation retentit au loin comme une menace de mort. Tout à coup il se fait un profond silence, la ligne se reforme et la troupe défile en entonnant un air grave et mélancolique.

Coucoutlé, jeune encore, mais déjà plein du feu des combats, s'indigne de ce que la porte d'un rival a été jugée plus digne que la sienne de l'honneur d'une pareille sérénade.

Comme celui qui dévore, etc. — Il était sans doute impossible de prouver la férocité du lion d'une manière plus incontestable qu'en l'accusant de dévorer les jeunes filles de Foubaséquoi. Coucoutlé ne savait pas que ce chant dût aller en France, et que dans ce pays fortuné, où des griffes et une crinière excitent beaucoup d'intérêt, grâce à leur rareté, le roi des animaux jouit d'une réputation de générosité qui aurait dû être respectée.

Devant les yeux de sa mère, etc. — Cette particularité n'est pas relevée sans dessein. L'auteur ne souffre pas que les femmes de Makossé puissent se vanter de n'avoir jamais vu un camp ennemi.

Entouré de l'argile, etc. — Le guerrier qui tue un ennemi se distingue de ses camarades par une raie circulaire tracée autour de l'œil droit avec de l'argile rouge. Au temps de leur simplicité, les Romains trouvaient que quelques brins d'herbe formaient une couronne obsidionale digne de l'ambition des plus grands généraux.

XVIII

Enigmes et contes.

Après les chants de guerre il ne nous reste à relever, comme produits intellectuels, que l'énigme et le conte.

Ces deux genres sont tout particulièrement affectés à l'éducation des enfants. Le conte les captive et les retient auprès de leurs mères. L'énigme exerce leur esprit; et, comme il est d'usage de la proposer à plusieurs à la fois, elle établit entre eux une sorte de rivalité, dont les effets ne sont pas perdus pour leur développement commun. Qu'on se figure jusqu'à quel point une douzaine de petits fronts noirs doivent se contracter à l'ouïe d'une question telle que la suivante : « Il est une chose qui se précipite du haut des montagnes sans se casser; la connaissez-vous? » Il faudra sans doute bien des chuchoteries, bien des grattements d'oreille, avant qu'une jeune voix réponde : C'est *l'eau* d'une cataracte. On continue :

« Il est une chose qui n'a ni jambes, ni ailes, et

qui, cependant, va très vite et n'est arrêtée ni par les précipices, ni par les rivières, ni par les murailles. » On répond : C'est *la voix.*

« Nommez les dix arbres au haut desquels sont placés dix rochers plats. » *Rép.* Les *doigts* terminés par les *ongles.*

« Connaissez-vous une montagne à pic, penchée au-dessus d'une ravine? » *Rép.* Le *nez* placé au-dessus de la bouche.

« Quelle est la chose qui va et revient toujours par le même chemin? » *Rép. Une porte.*

« Pouvez-vous dire ce qu'est un petit garçon immobile et muet, qu'on habille chaudement pendant le jour et qu'on laisse nu pendant la nuit? » *Rép.* La *cheville* à laquelle les Bassoutos suspendent de jour leurs couvertures.

« Connaissez-vous une chose qui ne marche pas à terre, ne vole pas dans l'air, ne nage pas dans l'eau, et qui cependant marche, monte et descend? » *Rép.* L'*araignée* sur sa toile.

Il serait facile de recueillir un nombre très considérable d'énigmes de ce genre; mais peut-être trouvera-t-on, par celles que je viens de transcrire, qu'elles n'ont d'autre intérêt que celui de prouver que ce peuple est sensible au plaisir que procurent les jeux d'esprit.

Les contes sont extrêmement nombreux et la plupart fort longs. On les appelle *choumos* ou *surprises*, titre qui leur convient parfaitement, soit qu'on l'applique au fond ou à la forme. Si j'en juge par ceux que je suis parvenu à recueillir, ils se

composent presque tous d'un amas incohérent d'aventures extraordinaires, de descriptions d'animaux fabuleux du genre de nos harpies et de nos hippogriffes; en un mot, le grotesque et le monstrueux en forment le fond essentiel. Cependant on y trouve çà et là des leçons morales fort précieuses, des preuves que le mal ne reste jamais impuni. Peut-être même, en en compilant un grand nombre, pourrait-on y découvrir plus d'une allusion à des faits de l'histoire sacrée. Le style en est très animé et généralement adapté au sujet; dans les morceaux pathétiques, il acquiert une véhémence qui paraîtrait outrée ailleurs que dans des pays où l'on dit tout ce que l'on sent.

I. LE MEURTRE DE MACILONIANE.

Deux frères sortirent un jour de la hutte de leur père pour aller s'enrichir. L'aîné se nommait Macilo, et le cadet Maciloniane. Après quelques sommeils, ils arrivèrent à un endroit où deux chemins s'offrirent à eux, l'un allant vers l'est et l'autre vers l'ouest. La route du soleil levant était couverte de traces de troupeaux, tandis que l'œil ne découvrait sur l'autre que d'innombrables empreintes de pattes de chiens. Macilo suivit cette dernière, son frère prit la direction opposée. Au bout de quelques jours Maciloniane passa près d'une colline qui avait été autrefois habitée, et fut très surpris d'y trouver quantité de pots renversés. Il lui prit envie de les retourner pour voir si quelque trésor était caché dessous. Il en avait déjà re-

tourné un grand nombre, lorsque vint le tour d'un pot immense. Maciloniane le pousse violemment, mais le pot reste immobile; le jeune voyageur redouble d'efforts sans plus de succès. Deux fois il est obligé de suspendre ses attaques, pour nouer sa ceinture qui se rompt; le pot semble avoir pris racine en terre. Tout à coup il cède, comme magiquement, à une impulsion très légère, et un homme monstrueux s'offre aux regards de Maciloniane, qui recule glacé d'effroi. « Pourquoi me troubles-tu, demande cet être inconnu, d'une voix rauque, pendant que je suis occupé à broyer mon ocre? « Maciloniane le regarde attentivement et voit avec horreur que l'une de ses jambes est aussi grosse qu'un tronc d'arbre, tandis que l'autre est bien proportionnée. « Pour ta peine, répond l'inconnu, tu es condamné à me porter. » Au même instant il s'élance sur le dos de l'infortuné, qui chancelle, se relève, fait quelques pas, chancelle et tombe de nouveau, et sent ses forces l'abandonner sous l'étreinte de l'horrible monstre. Cependant la vue de quelques bêtes fauves, qui paraissent dans le lointain, lui suggère un moyen d'échapper. « Mon père, dit-il d'une voix tremblante, assieds-toi à terre pour un moment; je ne puis pas te porter faute d'un lien pour te fixer sur mon dos; je vais vite tuer un caama, et nous ferons des lanières de sa peau. » Sa requête lui est accordée, et il disparait dans la plaine avec sa meute. Après avoir couru fort loin, il se cache au fond d'une caverne. Grosse-Jambe, las d'attendre le retour de Maciloniane, se

met à sa poursuite, en observant avec soin sur le sable les traces du fugitif. Il fait un pas et dit : « Voilà le petit pied de Maciloniane, voilà le petit pied de mon enfant. » Il fait un second pas et dit : « Voilà le petit pied de Maciloniane, voilà le petit pied de mon enfant. » Il avance en répétant toujours les mêmes paroles, que le vent porte au loin. Maciloniane l'entend venir, il sent la terre trembler sous son poids; désespéré, il sort de la caverne, appelle ses chiens, et les lance sur son ennemi en disant : « Tuez-le, dévorez-le tout entier; mais réservez-moi sa grosse jambe. » Les chiens obéissent, et leur maître approche bientôt sans crainte du membre extraordinaire. Il le dépèce à coups de hache, et il en sort un immense troupeau de vaches belles à voir. Il s'en trouvait une, dans le nombre, dont la blancheur égalait celle d'une colline couverte de neige. Maciloniane, transporté de joie, fait passer ce bétail devant lui, et reprend le chemin de la hutte de son père.

Macilo, de son côté, revenait avec une troupe de chiens, fruit de son expédition. Les deux frères se rencontrèrent au même endroit où ils s'étaient séparés. Le plus jeune, considérant qu'il avait été le plus fortuné, dit à son aîné : « Prends dans mon troupeau autant de bétail que tu en désires; seulement, sache que la vache blanche ne peut être à personne autre qu'à moi. » Macilo la convoitait passionnément; il demanda, à plusieurs reprises, qu'elle lui fût accordée : mais ses instances furent inutiles. Les voyageurs dormirent deux fois, et le

troisième jour ils passèrent près d'une source. « Arrêtons-nous, dit Macilo, la soif me dévore; creusons un trou profond et conduisons dedans un filet d'eau, afin qu'elle y devienne fraîche. » Ce travail terminé, il alla à la montagne voisine chercher une grande pierre plate qu'il mit sur le trou, pour préserver l'eau des rayons du soleil. Lorsque l'eau fut assez fraîche, Macilo but, puis, voyant son frère penché sur le trou pour s'y désaltérer à son tour, il le saisit aux cheveux et lui tint la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût mort. Cela fait, il vida la fosse, y enfonça le cadavre et le couvrit avec la pierre. Maître de tout le troupeau, le meurtrier part, la tête penchée vers la terre. A peine a-t-il avancé quelques pas, qu'un petit oiseau, au chant timide et plaintif, vient se percher sur la corne de la vache blanche et dit : « Tsiri! tsiri! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant! » Le meurtrier, surpris, lance une pierre, tue l'oiseau et le jette au loin; mais il ne se remet pas plutôt en marche, qu'il aperçoit de nouveau le petit chanteur sur la corne de la vache blanche, et qu'il l'entend encore dire : « Tsiri! tsiri! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant! » Une pierre est de nouveau lancée, l'oiseau est tué une seconde fois, et écrasé à coup de massue jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige. Cependant, à quelque distance de là, il reparaît sur la corne et répète encore : « Tsiri! tsiri! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant! — « Sorcier, s'écrie le criminel

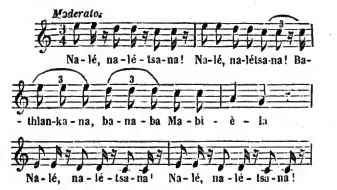
plein de rage, te tairas-tu? » Il terrasse l'oiseau d'un coup de bâton lancé de travers, allume un feu, l'y brûle et jette les cendres au vent. Espérant que le prodige ne se renouvellera plus, Macilo entre fièrement dans son village natal, dont les habitants se rassemblent pour contempler le riche butin qu'il amène. On lui crie de toutes parts : « Où est Maciloniane? » Il répond : « Je ne sais pas; nous n'avons pas suivi le même chemin. « La foule des curieux entoure la vache blanche : « Oh! qu'elle est belle! dit-on; que son poil est fin! que sa couleur est pure! Heureux l'homme qui la possède! » Tout à coup il se fait un profond silence..... Un petit oiseau s'est perché sur la corne de l'animal qu'on admire, et il a parlé! « Comment, se demande-t-on avec effroi, il aurait parlé?... Mensonge! Ecoutons de nouveau!... — Tsiri! tsiri! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant! — Quoi! Macilo aurait tué son frère?... » La foule se disperse pénétrée d'horreur et incapable de se rendre compte de ce qu'elle vient de voir et d'entendre; pendant ce moment de confusion, le petit oiseau va trouver la sœur de la victime, et lui dit : « Je suis le cœur de Maciloniane. Macilo m'a tué : mon cadavre est près de la fontaine du désert. »
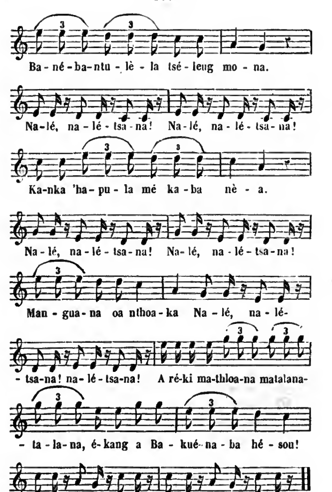
Ce conte est l'un des meilleurs de ceux qui sont venus jusqu'ici à ma connaissance. L'existence de l'âme, son immortalité, et la vengeance qui poursuit le meurtrier partout où il va, y sont clairement indiquées. On se rappellera, en le lisant, l'oiseau que les anciens Arabes appelaient *manah*, et qui,

d'après leurs idées, s'échappait du cerveau au moment où une personne expirait.

II. LA MÉTAMORPHOSE D'UNE JEUNE FILLE.

Une jeune fille, étant un jour allée aux champs, y cueillit un melon qu'elle se proposait de porter à sa mère. Elle avait des admirateurs qui, sachant qu'elle était sortie, s'assirent au bord du chemin pour l'attendre. Lorsqu'elle fut arrivée auprès d'eux, ils louèrent sa beauté. Elle prit plaisir à leurs discours et leur donna le melon. Sa mère, ayant appris ce qui s'était passé, lui fit de vifs reproches. Au lieu de garder le silence, la jeune fille leva les yeux au ciel et s'adressant à une étoile favorite se mit à chanter : « Etoile, petite étoile! mes amis de Mabièla m'attendaient là-bas sur le chemin. J'ai pris un fruit, et le leur ai donné. Etoile, petite étoile! ma mère me maudit, elle prétend que j'ai des yeux verts, aussi verts que ceux du crocodile; ô mon étoile, ma petite étoile! »
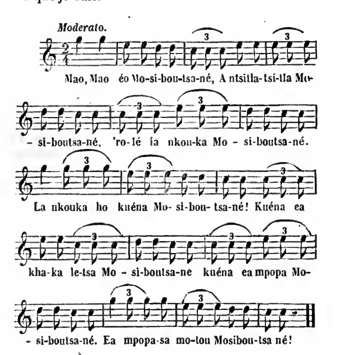




La mère, irritée par ce chant, assomma la malheureuse enfant et réduisit son corps en poudre.

Le vent du désert se leva et emporta cette poussière, qu'il jeta dans un lac. Un crocodile la recueillit et en fit une femme extrêmement belle, qui vécut avec lui au fond des eaux. De temps en temps elle se montre à la surface du lac pour appeler sa sœur Mosiboutsané et lui raconter ses malheurs en chantant d'une voix plaintive :

« Ta mère, ô Mosiboutsané, m'a réduite en poussière et m'a jetée au vent ; le crocodile m'a recueillie ; il m'a rendu une forme humaine et m'a faite ce que je suis. »



III. KAMMAPA ET LITAOLANÉ.

On dit qu'autrefois tous les hommes périrent. Un animal prodigieux qu'on nomme Kammapa les dévora, grands et petits. Cette bête était horrible ; il y avait une distance si grande d'une extrémité de son corps à l'autre, que les yeux les plus perçants pouvaient à peine l'embrasser tout entière. Il ne resta sur la terre qu'une femme, qui échappa à la férocité de Kammapa en se tenant soigneusement cachée. Cette femme conçut et enfanta un fils, dans une vieille étable à veaux. Elle fut très surprise, en le considérant de près, de lui trouver le cou orné d'un collier d'amulettes divinatoires. « Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, son nom sera Litaolané, ou le Devin. Pauvre enfant, dans quel temps est-il né! Comment échappera-t-il à Kammapa? Que lui serviront ses amulettes? » Elle parlait ainsi en ramassant dehors quelques brins de fumier, qui devaient servir de couche à son nourrisson. En rentrant dans l'étable, elle faillit mourir de surprise et d'effroi : l'enfant était déjà parvenu à la stature d'un homme fait, et il proférait des discours pleins de sagesse. Il sort aussitôt et s'étonne de la solitude qui règne autour de lui. « Ma mère, dit-il, où sont les hommes ? N'y a-t il que toi et moi sur la terre ? — Mon enfant, répond la femme en tremblant, les hommes couvraient, il n'y a pas longtemps, les vallées et les montagnes; mais la bête dont la voix fait trembler les rochers les a tous détruits.—Où est cette bête ? — La voilà tout près de nous. » Litaolané prend

un couteau, et, sourd aux prières de sa mère, il va attaquer le mangeur du monde. Kammapa ouvre son épouvantable gueule et l'engloutit; mais l'enfant de la femme n'est pas mort; il est entré, armé de son couteau, dans l'estomac du monstre, et lui déchire les entrailles. Kammapa pousse un horrible mugissement et tombe. Litaolané commence aussitôt à s'ouvrir un passage; mais la pointe de son couteau fait pousser des cris à des milliers de créatures humaines enfermées vivantes avec lui. Des voix sans nombre s'élèvent de toutes parts et lui crient : « Prends garde, tu nous perces! » Il parvient cependant à pratiquer une ouverture par laquelle les nations de la terre sortent avec lui du ventre de Kammapa. Les hommes, délivrés de la mort, se dirent les uns aux autres : « Qui est celui-ci, qui est né de la femme seule et qui n'a jamais connu les jeux de l'enfance ? D'où vient-il ? C'est un prodige et non un homme. Il ne saurait avoir de part avec nous; faisons-le disparaître de la terre. » Cela dit, ils creusèrent une fosse profonde, la recouvrirent à sa surface avec un peu de gazon, et placèrent un siége dessus; puis un envoyé courut vers Litaolané, et lui dit : « Les anciens de ton peuple se sont assemblés, et désirent que tu viennes t'asseoir au milieu d'eux. » L'enfant de la femme alla ; mais, en passant près du siége, il y poussa adroitement un de ses adversaires, qui disparut pour toujours. Les hommes se dirent encore : « Litaolané a l'habitude de se reposer au soleil près d'un tas de roseaux ; cachons un guerrier armé

dans les roseaux. » Cette embûche ne réussit pas mieux que la première; Litaolané n'ignorait rien, et sa sagesse confondait toujours la malice de ses persécuteurs. Plusieurs d'entre eux, en tâchant de le jeter dans un grand feu, y tombèrent eux-mêmes. Un jour qu'il était vivement poursuivi, il arriva au bord d'une rivière profonde et se métamorphosa en pierre; son ennemi, surpris de ne pas le trouver, saisit cette pierre et la lança sur la rive opposée, en disant : « Voilà comment je lui casserais la tête, si je l'apercevais sur l'autre bord. » La pierre redevint homme, et Litaolané sourit sans crainte à son adversaire, qui, ne pouvant plus l'atteindre, exhala sa fureur par des cris et des gestes menaçants.

Ce conte serait-il une tradition confuse de la rédemption des hommes opérée par Jésus-Christ? Je n'oserais certainement pas l'affirmer; cependant on comprendrait sans peine que Kammapa fût Satan. Dans tous les temps, l'imagination s'est complue à revêtir cet esprit des formes les plus hideuses, et les maux qu'il a causés ont souvent été comparés aux ravages d'une bête féroce. La conception surnaturelle de Litaolané, sa naissance dans une étable, sa qualité de prophète, sa sagesse prématurée, la victoire qu'il remporta sur Kammapa en devenant sa victime, les persécutions dont il fut l'objet, semblent autant de points de rapprochement avec l'histoire de notre Sauveur; j'ajouterai que les naturels s'avouent incapables de donner l'explication de cette légende extraordinaire.

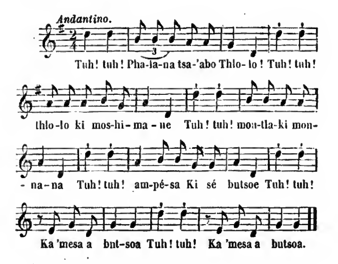
IV. LE PETIT LIÈVRE.

Une femme eut envie de manger du foie de niamatsané[1]. Son mari lui dit : « Femme, tu es folle, la chair du niamatsané n'est pas bonne à manger; et puis cet animal est difficile à prendre, car d'un saut il franchit trois sommeils. » La femme persista ; et son mari, craignant qu'elle ne devînt malade s'il ne la satisfaisait pas, partit pour la chasse. Il vit de loin une troupe de niamatsanés; le dos et les jambes de ces animaux étaient comme un charbon ardent. Il les poursuivit pendant plusieurs jours, et réussit à la fin à les surprendre endormis au soleil. Il approche, jette sur eux un charme puissant, tue le plus beau, lui arrache le foie, et va porter ce morceau tant désiré à sa femme. Elle le mangea avec grand plaisir; mais bientôt après elle sentit ses entrailles dévorées par un feu ardent. Rien ne peut étancher sa soif; elle court au grand lac du désert, en épuise l'eau, et reste étendue à terre, incapable de tout mouvement. Le lendemain l'éléphant, roi des animaux, apprit que son lac était sec; il appela le lièvre et lui dit : « Toi qui es un grand coureur, va voir qui a bu mon eau. » Le lièvre part avec la vitesse du vent, et revient bientôt dire au roi qu'une femme a bu son eau. Le roi assemble les animaux; le lion, l'hyène, le léopard, le rhinocéros, le buffle, les antilopes, tous les animaux grands et petits vinrent au conseil. Ils courent, ils sautent, ils gambadent autour de leur

[1] Animal fabuleux.

prince et font trembler le désert; tous répètent ensemble : « On a bu l'eau du roi, on a bu l'eau du roi! » L'éléphant appelle l'hyène et lui dit : « Toi qui as si bonne dent, va percer l'estomac de cette femme. » L'hyène répond : « Non; tu sais que je n'ai pas l'habitude d'attaquer les gens en face. » Le roi appelle le lion et lui dit : « Toi qui as si bonne griffe, va déchirer l'estomac de cette femme. » Le lion répond : « Non; tu sais que je ne fais de mal qu'à ceux qui m'attaquent. » Les animaux se remettent à courir, à sauter, à gambader autour de leur prince; ils font trembler le désert; tous répètent ensemble : « Personne ne veut aller chercher l'eau du roi! » L'éléphant appelle l'autruche et lui dit : « Toi qui rues si violemment, va chercher mon eau. » L'autruche part et arrive près de la femme; elle tourne, penchée sur un côté, l'aile déployée au vent; elle tourne et fait voler la poussière; enfin elle approche de la femme et lui donne un coup de pied si violent, que l'eau rejaillit dans l'air et rentre à grands flots dans le lac. Tous les animaux se remettent à gambader autour de leur prince en répétant : « L'eau du roi est retrouvée! » Ils avaient déjà dormi trois fois sans boire; le soir, ils couchèrent près du lac sans oser toucher à l'eau du roi. Cependant le lièvre se leva dans la nuit et but; après quoi il prit de la vase et en salit les lèvres et les genoux de la gerboise, qui dormait à son côté. Au matin les animaux s'aperçurent que l'eau avait diminué, et ils s'écrièrent ensemble : « Qui a bu l'eau du roi? » Le lièvre dit : « Ne

voyez-vous pas que c'est la gerboise? Ses genoux sont couverts de boue parce qu'elle s'est courbée pour atteindre à l'eau, et elle a tant bu que la vase du lac a adhéré à ses lèvres. » Tous les animaux se lèvent, gambadent autour de leur prince et disent : « La gerboise mérite la mort; elle a bu l'eau du roi! » Quelques jours après l'exécution de la gerboise, le lièvre s'étant fait une flûte du tibia de sa victime, se mit à en jouer et à chanter : « Tuh! Tuh! Tuh! Voici la petite flûte de la jambe de la gerboise! Petit lièvre, que tu es habile et que la gerboise était sotte. »



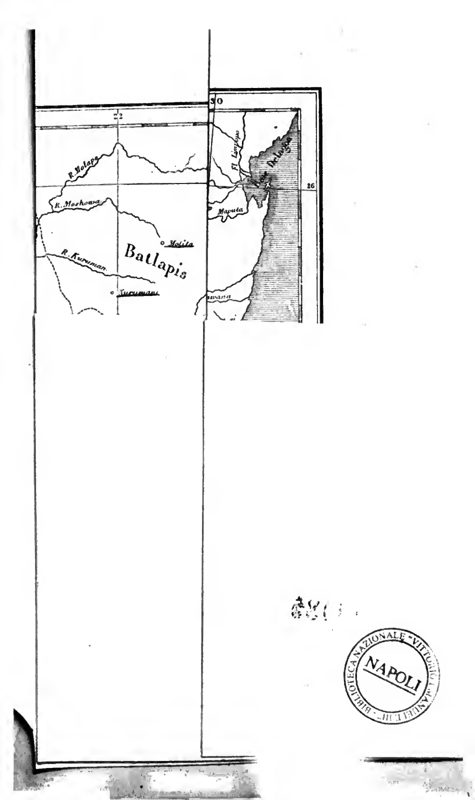
On l'entendit, et on se mit à le poursuivre; mais il échappa et se tint caché. Au bout de quelque temps il alla trouver le lion et lui dit : « Ami, tu es maigre; les animaux te craignent, et tu ne réussis

que rarement à en tuer; fais alliance avec moi, et je te pourvoirai de gibier. » L'alliance fut conclue, et, d'après les directions du lièvre, le lion entoura un grand espace de terrain d'une forte palissade, et il creusa au centre de ce parc un trou assez profond; cela fait, le lièvre plaça le lion dans le trou et le couvrit de terre de façon à ne laisser paraître que ses dents; puis il alla crier dans le désert : « Animaux! animaux! Venez, je vous montrerai un prodige; venez voir une mâchoire qui a poussé en terre! » Les animaux trop crédules arrivent de toutes parts. Viennent d'abord les gnous, qui entrent dans le parc en pirouettant et répétant en chœur : « O prodige! ô prodige! Des dents ont germé en terre! » Viennent les couaggas, race assez stupide; puis enfin les timides antilopes, qui se laissent entraîner. Cependant le singe entre, portant son petit sur son dos; il va droit au trou, prend un bâton pointu, écarte légèrement la terre et dit : « Quel est ce mort? Enfant, tiens-toi bien sur mon dos : ce mort est encore redoutable. » Il grimpe, en parlant ainsi, au haut de la palissade, et s'évade au plus vite. Au même instant le lion sort de son trou, le lièvre ferme la porte du parc, et tous les animaux sont égorgés. L'amitié du lièvre et du lion ne dura pas longtemps; ce dernier se prévalut de sa force supérieure, et son petit allié résolut de se venger. « Mon père, dit-il au lion, nous sommes exposés à la pluie et à la grêle; construisons une hutte. » Le lion, trop paresseux pour travailler, se contenta de le laisser faire, et le rusé coureur lui prit la queue

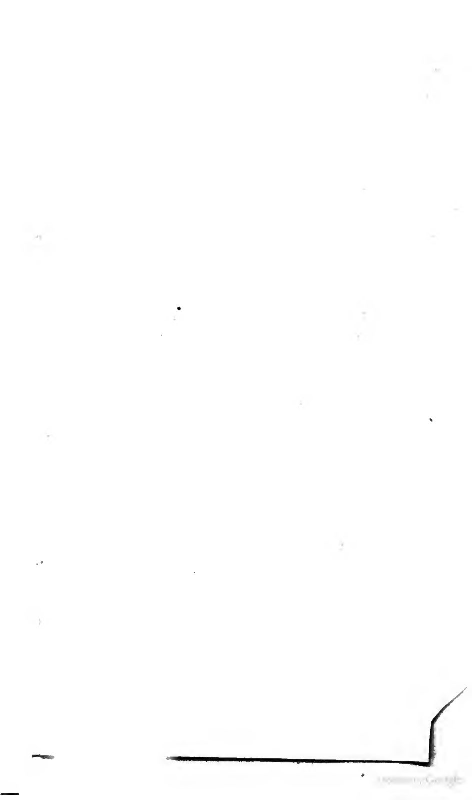
et l'enlaça si adroitement dans les pieux et les roseaux de la hutte, qu'elle y demeura engagée pour toujours. Le lièvre eut ainsi le plaisir de voir son rival mourir de faim et de rage, puis il l'écorcha et se déguisa au moyen de sa peau. De tous côtés les animaux tremblants lui apportent des présents; on se prosterne devant lui, on le comble d'honneurs. Le lièvre s'enorgueillit et finit par oublier son déguisement; il se vante de ses ruses. Dès lors il est poursuivi, traqué de toutes parts, détesté, maudit de tous les quadrupèdes; dès qu'il se montre, on s'écrie : « Voilà le meurtrier de la gerboise, l'inventeur de la fosse aux dents, le serviteur cruel qui a fait mourir de faim son maître. » Pour jouir de quelque repos dans ses vieux jours, le malheureux, exécré, se voit réduit à se couper une oreille, et ce n'est qu'après cette douloureuse amputation qu'il peut se hasarder à paraître parmi ses concitoyens sans craindre d'être reconnu.

FIN.





30
22
26
R. Molapo
R. Moshowa
R. Kuruman
Batlapis
Motito
Kuruman
Fl. Limpopo
Maputa
Delagoa



TABLE

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGES D'EXPLORATION ET TRAVAUX

SECONDE PARTIE

COUTUMES ET MŒURS DES BASSOUTOS

113

